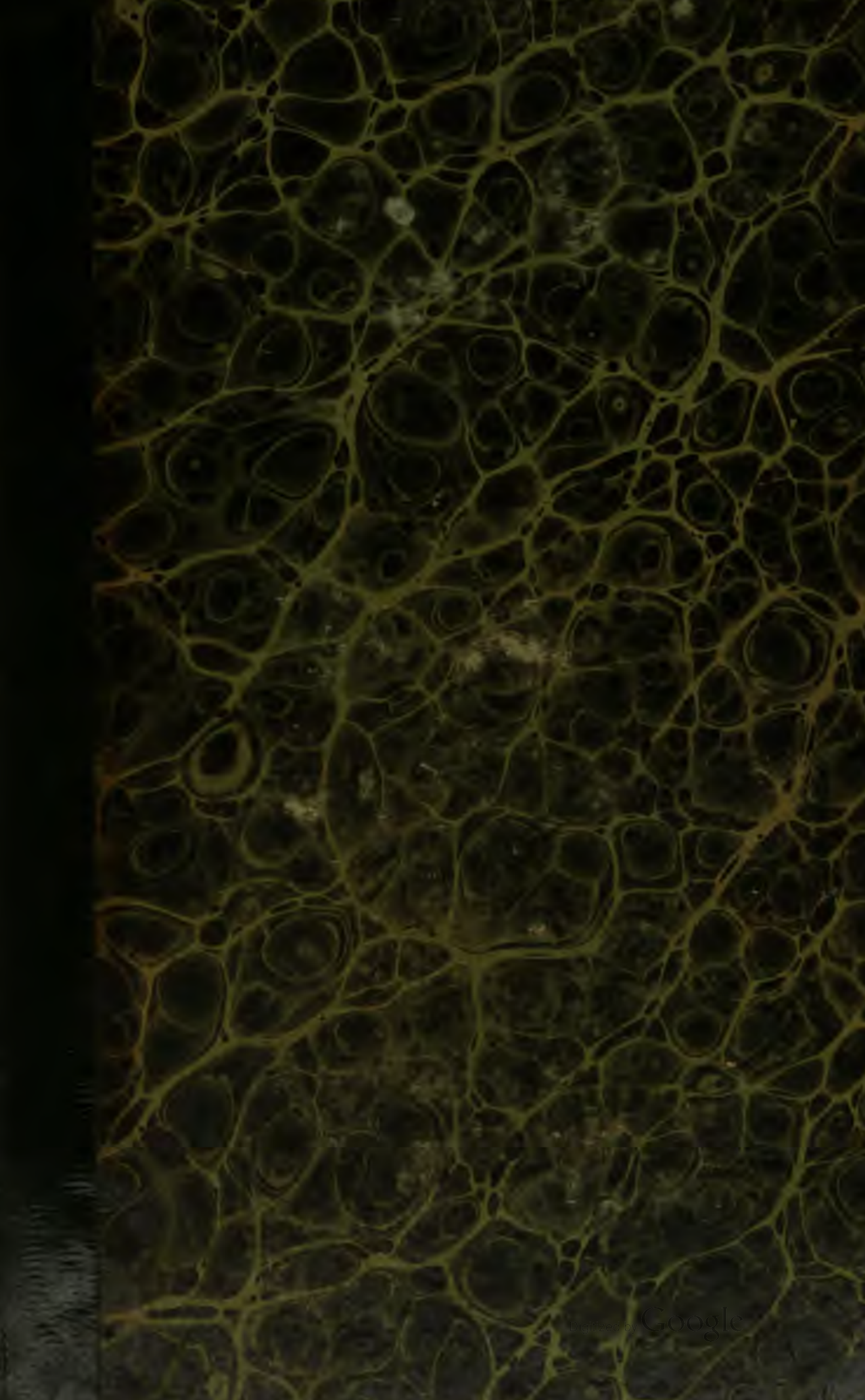
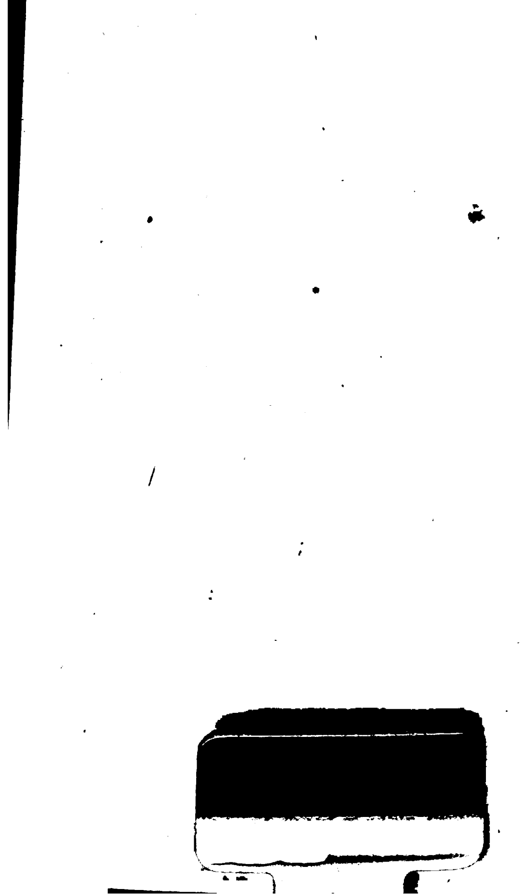




VOYAGE

DE

LA GRÈCE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

VOYAGE

DE

LA GRÈCE,

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI, PACHA DE JANINA; CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE; ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MARSEILLE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, DE L'ACADÉMIE IONIENNE DE CORCYRE, DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE BONN, AU BAS-RHIN; CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

AVEC CARTES, VUES ET FIGURES.

Deuxième Édition

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXVI.



Mlle Robineau delt. d'après le dessin de Mr Fauvel. Lith. de C. Mot

ENTRÉE DE DELPHES, DU CÔTÉ TE VILLE.

VOYAGE DE LA GRÈCE.

ÉTOLIE ÉPICTÈTE.

SUITE DU LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE VI.

Étolie Épictète, ou canton de Vénético. — Mont Chalcis, ou Varassova. — Fontaine Callirrhoé. — Ruines de Calydon. — Village de Mavromati. — Emplacement présumé de Lycirna. — Port de Calydon ou Cavoûro-Limni. — Position d'Éléus. — Mont Taphiassus, ou Klocovo. — Partie appelée Caki-Scala. — Sources thermales sulfureuses regardées par les anciens comme étant les tombeaux de Nessus et des Centaures. — Projection du mont Corax, ou Coracas. — Cours du Taphiassus. — Positions présumées de Macynium et de Molycrium. — Productions et population du Vénético. — Arrivée au chateau de Lépante.

L'ÉTOLIE Épictète (1), ou *Aquise*, a reçu la dénomination de Vénético des Turcs, accoutumés à don-

(1) Strabon fait remonter cette division au temps d'OEnée,



ner aux pays qu'ils envahissaient les noms des peuples sur lesquels ils faisaient leurs conquêtes. Ainsi il me suffit de rappeler qu'ils nomment l'Étolie ancienne, Carlélie, à cause du despote Charles, auquel ils l'enlevèrent, et d'ajouter qu'ils appelèrent la partie orientale de cette province, Vénético, à cause qu'ils la prirent aux Vénitiens, restés maîtres de Lépante et de la côte septentrionale du golfe de Corinthe.

L'étendue du Vénético, qui comprend l'Étolie Épictète dans ses dimensions anciennes, peut être évaluée depuis le rivage de la mer, en remontant au nord dans l'intérieur des terres, à trois lieues de profondeur sur six et demie de longueur, à partir de l'embouchure du Fidaris, jusqu'à celle du Morno, ou Pindus, qui tombe dans la mer à l'orient de Naupacte. Dans ces limites, le Vénético, qui relève du sangiac d'Enébatché, ou Lépante (faible gouvernement enclavé dans la satrapie de Négrepont (1)), a pour frontière au nord-ouest l'Apocoro, ou Apodotie; au septentrion, le canton de Cravari, et à l'orient, le Lidoriki, ou Doride. Cette contrée, comme toutes les autres parties de l'Étolie, a été désolée par les guerres qui affligèrent la Grèce, depuis

comme le résultat d'un partage qui aurait été fait entre Agrius et OEnée fils de Parthaon, et peut-être même, entre Calydon et Plevron, issus d'Ætolus. Gémiste prétend que l'ancienne Étolie est la contrée où Ætolus fils d'Endymion s'établit d'abord; et que l'*Épictète* fut la région dont les descendants de ce prince s'emparèrent. Strab. lib. X, p. 450; t. III, p. 29, n. 2, de la trad. française.

(1) Les neuf cadiliks de terre-ferme relevant du sangiac de Négrepont sont : Bodonitza, Livadie, Talante, Thèbes, Athènes, Salone, Lidoriki, Patradgik, et Vrachori.



son asservissement par le consul Fulvius (1). Dépeuplée par Auguste, ravagée par les Barbares, elle n'était pas rétablie de ses pertes, lorsqu'elle échut en partage aux Vénitiens, après la prise de Constantinople par les Latins (2). Perdue par les chrétiens sous le règne de Mahomet II, reconquise après la bataille navale de Lépante, elle subit enfin le joug des mahométans, auxquels elle fut cedée par le traité de paix de Passarowitz (3), qui sanctionna la servitude des chrétiens, en ratifiant la perte des possessions de Venise dans la Morée et sur les côtes de la Romélie.

J'étais arrivé à la frontière occidentale du Vénético (4), que dessine le Fidaris; et au-delà du gué de

---

(1) Époque mémorable, l'an de Rome 565, Olymp. 149, qui vit les Gallo-Grecs subjugués par Manlius; Scipion, Annibal et Philopœmen, terminer leur carrière mortelle. Tit.-Liv., lib. XXXVIII; Florus, lib. II, c. 9.

(2) Cette concession, rapportée dans l'Histoire de Venise de M. Daru, est ainsi conçue : *De secunda parte terrarum Di Ducis et communis Venetiarum; de secunda parte imperii romani parva et magna provincia Ricopalla vel Nicopalla* (Nicopolis) *cum pertinentiis de Artha* (Arta), *Bohello* (Vrachori, *pays des lacs*) *de Anatholico* (Anatolico) *Lesconis* (Litzas ou Agrapha). Le traité énumère ensuite les provinces qu'il appelle Dirrachii (Durazzo), Arbani (Albanie), Clavinissa (Glabinitza), Granina (Janina), Drinopoli (Drynopolis), Acridis (Ochrida), Leucas (Leucade), Coripho (Corfou).

Hist. de Venise, t. I, not. de la pag. 306.

(3) Signé le 21 juillet 1718.

(4) *Cadastre de Vénético.*

Noms des villages.	Nombre des familles.
Mavromati, anciennement Calydon	15
Kavouro-Limni	40
	55

ce fleuve, je vis sur sa rive gauche les ruines d'un monastère desservi naguère par six caloyers. A l'endroit le plus profond du passage, nous eûmes de l'eau jusqu'aux sangles de nos chevaux; et on me dit qu'en hiver il fallait remonter au-dessus de Gouria, afin de pouvoir traverser le fleuve, tant le volume de ses eaux est alors considérable. Nous eûmes beaucoup de peine à accoster sa rive gauche et à nous y frayer un passage, à cause du fourré épais de lauriers-roses et d'arbustes dont elle est garnie. Après l'avoir cependant gravie, nous marchâmes un moment en plaine afin d'arriver à la base du mont Chalcis, que nous suivîmes en dirigeant au nord par un sentier raboteux, qui se

Noms des villages.	Nombre des familles.
Report............	55
Sapanaxi	5
Beyzadé	10
Calafrouta	10
Kaloul-Aga	40
Simirtzi	4
Lepante.... (1,000 familles turques, 700 grecques).......	1,700
Xeropigadi	12
Malamata	40
Managouli	20
Catolongos	5
Apanolongos	20
Tzercli	20
Scala	10
Monastère Saint-Jean (6 moines)	10
Koukio-Castron (couvent de la Vierge, 6 moines)	20
Mamoulada	20
Vlostiani	15
Sykia	30
Total des familles	2,046
Idem des individus	10,230

rétrécit au point, que nous dûmes mettre pied à terre, dans la crainte de rouler avec nos chevaux au fond du fleuve. Après une lieue de chemin dans cette position pénible, ayant doublé la montagne, nous dirigeâmes à l'est, en pénétrant dans un vallon peu cultivé et couvert d'arbres où je remarquai plusieurs tombeaux turcs; et une demi-lieue plus loin, nous arrivâmes à une source délicieuse ombragée de platanes, qui semble correspondre, par sa situation, à celle de la fontaine Callirrhoé. Nous fîmes halte à cette station fréquentée des voyageurs et des klephtes. Nos guides, qui m'auraient autrefois raconté, près de cette naïade, l'histoire de Corèse et de l'insensible Callirrhoé (1), ne me parlèrent que des voleurs, en me montrant dans la plaine les tombeaux épars qui rappellent leurs prouesses. J'essayai vainement de tourner leur attention vers un objet plus intéressant pour moi, en leur parlant de Calydon, dont quelques pâtres mieux informés m'indiquèrent l'emplacement au penchant du mont Chalcis ou Varassova, où ils avaient trouvé des médailles qu'ils me vendirent (2). C'était enfin Calydon que j'avais devant moi; sa distance de la mer que Pline évalue à cinq mille cinq cents pas (3), son voisinage de l'Événus, sa position escarpée, justifiaient les indications des anciens (4); mais que voir

---

(1) Pausan., *Achaic.*, c. 21, pag. 576; Strab., lib. X, 450.

(2) *Argent.* Tête d'Atalante, à droite, couverte du piléus.

R. ΑΙΤΩΛΩΝ, sanglier courant à droite, au-dessous les lettres superposées K et un fer de lance.
A

(3) Plin., lib. IV, c. 2; Tit.-Liv. XXXVI, 11.

(4) *Iliad.*, lib. II, v. 640; Dicæarch. Geogr. v. 60; Pompon. Mela, lib. II, 3.

dans une place déja ruinée dès le temps de Strabon (1)? Cependant on me dit, et je m'en assurai dans la suite, qu'il existe encore quelques pans de mur d'une acropole semblable à celle des Mycènes, et des portions de remparts d'une époque postérieure. Au-dessous de Calydon, j'apercevais le village de Mavromati; et dans la partie supérieure du mont Chalcis, une suite d'étages boisés qui conduisent à sa partie supérieure, où les Grecs ont bâti une chapelle dédiée au prophète Élie, près d'une source d'eau renommée à cause de son excellente qualité. Calydon existait encore comme ville au commencement du XIII[e] siècle. Le pape Innocent III fait mention d'un évêque de ce nom dans ses lettres, et Codin en parle dans la notice des diocèses suffragants de Larisse (2); ce qui prouverait qu'elle n'a été totalement détruite que postérieurement à la conquête de l'Étolie Épictète par les Turcs.

Comme nous étions pressés, car les bergers nous prévinrent que les voleurs, descendus du mont Corax, rôdaient dans le Vénético, nous poursuivîmes notre route, en franchissant des collines incultes couvertes de poiriers à feuilles d'olivier. J'aperçus au nord quelques cabanes (3), et un mille au midi, le village de Cavouro-Limni, situé près de l'ancienne échelle

(1) Strab., lib. X, p. 459, 460; Plin., lib. IV, c. 2; Polyb. Hist., lib. IV, 65; Thucyd., lib. III, 206, 102; Lucan., lib. VI, v. 366; Scylax; Virgil., lib. VII, v. 306 et not. Serv.; *Id.*, *Æneid.*, lib. XI, v. 270; Ovid., *Metam.*, lib. VIII; Stat., *Thebaid.* VII; Cæsar., *De Bell. civil.*, lib. III, c. 35; Pausan., lib. III, p. 229; Steph. Byz.; Palmer. Græc. Antiq. IV, 10.

(2) Codin. Off., p. 393. édit. Paris. 1648.

(3) N., les villages de Spanaxi et de Beyzadé.

commerciale de Calydon. Une tour bâtie sur des soubassements, qu'on présume être ceux d'Eleus (1), sert de poste à quelques douaniers établis dans cette échelle pour recevoir les péages des bateliers qui viennent y pêcher des pinnes marines, des crabes et de grosses huîtres dans lesquelles on trouve des perles de basse qualité. Arrivé à la hauteur des coteaux qui commandent le bassin de Cavouro-Limni, je découvris de l'autre côté du canal, Patras, son château démantelé, et les vaisseaux mouillés dans sa rade. Perdant bientôt ces objets de vue, nous marchâmes l'espace d'une demie-lieue à travers un pays aride, pour arriver au défilé de Caki-Scala, qui contourne le flanc méridional du mont Clocovo, ou Taphius (2). On fit halte pour laisser reposer nos chevaux, et afin d'assujétir solidement les charges, avant de nous aventurer dans ce sentier escarpé; et je profitai de ce moment pour déterminer mes points de reconnaissance.

La chaîne du mont Taphiassus (Ταφίασσος) (3) ou Clocovo, se déploie depuis les bords du golfe de Corinthe, en s'élevant au nord jusqu'au mont Corax, dont les faîtes ondoyants encaissent la rive gauche de l'Événus, en se rattachant au mont Chalcis, ou Varassova.

---

(1) Ἔλαιος, Polyb., *Ibid.* C'est d'après l'autorité de cet historien que Paulmier place ce château-fort au-dessous de Calydon. Palmer., lib. IV, c. 15.

(2) Le nom de Taphius dérive vraisemblablement de τάφος *tombeau*, à cause des Centaures qui y étaient enterrés, et dont la corruption des cadavres avait, suivant les mythologues, infecté les sources hépathiques thermales qui jaillissent de sa base.

(3) Strab., lib. X, 461.

J'embrassais tout l'espace que nous venions de parcourir, depuis le gué de Cortaga, près duquel commence une forêt ténébreuse de plus de quatre lieues d'étendue, qui s'enlace avec d'autres bois répandus dans les gorges de l'Apocoro. Mon horizon était fermé au septentrion par le mont Aninos (1), qui sépare le canton de Cravari de celui de Patradgik. Je découvrais à l'orient le double sommet du Parnasse, dont les coupoles dominent sept contre-forts parallèles de montagnes qui forment, à partir du Chalcis, autant de promontoires dans le golfe des Alcyons. Je planais au midi sur les rivages du Péloponèse, et j'avais sous mes pieds, à la base des flancs acores du Caki-Scala, les sources d'eaux bouillantes sulfureuses (2), dont Myrtile de Lesbos (3) prétend que la fétidité fut cause du surnom d'Ozoles, que l'antiquité donna aux Locriens voisins du mont Taphius.

---

(1) Aninos; c'est l'ancien mont OEta, contre-fort oriental du Pinde. Ptolémée, qui regarde cette montagne comme l'arête centrale de la Grèce, lui donne pour chaîne continue l'Othrys (Ὄθρυς), l'OEta (Οἴτη); et Tite-Live ajoute que le mont Callidrome est le point culminant de cette partie de la chaîne Pindique.

(2) Les habitants de Patras, qui viennent chercher dans ces sources la guérison de certaines maladies cutanées, les appellent *Vrôma-Néra, les eaux puantes.* Les bateliers m'ont assuré qu'à certaines époques ils sont obligés de se boucher le nez, pour ne pas être étourdis par leurs exhalaisons. Leurs eaux sont visqueuses et chargées de particules grummeuses; ce qui avait fait dire à Myrtile qu'elles ressemblaient à du pus (ὥσπερ πύον), à cause du soufre qu'elles contiennent en grande quantité.

(3) Antigone, dans ses paradoxes, citat. a Palmer., lib. IV, c. 18.

Le soleil était brûlant lorsque nous nous acheminâmes dans le défilé périlleux de Caki-Scala, par une rampe taillée en spirale au pourtour méridional de la montagne, presque perpendiculairement à la mer. Quelques pierres placées verticalement formaient une balustrade qui servait à nous rassurer; mais aux endroits où elle manquait, je ne pouvais sans frémir regarder la profondeur du golfe. Enfin arrivés à la plus grande hauteur, qui est de deux mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, nous trouvâmes le sentier obstrué par des éboulements de pierres qui se détachent presque continuellement des régions supérieures. Nos guides frayèrent le passage en déblayant les quartiers de roche; et la prudence nous obligea de mettre pied à terre, pour faire le restant du chemin. Nous commençâmes donc à descendre, ou plutôt à nous laisser glisser sur des cailloux roulants; et après trois quarts d'heure de fatigues, nous nous trouvâmes en plaine.

J'entrais dans la seconde vallée de l'Étolie Épictète et sur les terres qui relèvent immédiatement du pacha de Lépante, car la partie comprise entre l'Événus et le mont Clocovo, quoique de sa juridiction, est maintenant envahie par Ali pacha. Nous avions à peine fait quelques pas, qu'on me montra les ruines de Calafrouta, village incendié par les klephtes, au-delà duquel nous traversâmes un ruisseau qui est peut-être le Taphiassos. Ce torrent, car il grossit dans le temps des pluies, a ses sources deux lieues et demie au nord dans le mont Corax, aux environs de Manaloudi, de Mamoulada et de Catolongos, villages situés sur la route de Koukio-Castron (1), qui a remplacé, ainsi que

(1) Koukio-Castron, château des fèves, une heure N. O. du château de Romélie, ou dardanelle de Lépante.

Manaloudi, les bourgades anciennes de Molycrie (1) et de Macynie (2). Dans l'étendue de deux lieues que nous parcourûmes depuis le Taphiassos, pour arriver au château de Lépante, je ne vis que le hameau de Chaloul-Aga. Une horde d'assassins descendus du Corax répandait l'alarme dans le Vénético ; les paysans avaient déserté leurs cabanes, afin de chercher un asyle dans le château de Lépante, où j'appris les dangers auxquels nous avions eu le bonheur d'échapper.

Il est probable que le port de Molycria (3), où les dauphins déposèrent le corps d'Hésiode, dont la mort est racontée avec des circonstances différentes (4), était le même que la calanque d'Antirrhium ; car il n'y a aucun endroit d'abordage sur la côte, depuis Cavouro-Limni jusqu'au château de Romélie, circonstance qui

---

(1) Molycrie, Μολυκρία. Thucyd., lib. II, 134, 84 ; III, 206, 102 ; Strab., p. 336, la place après avoir nommé Macynie. Plin., lib. IV, c. 2 ; Ptolem., lib. III, c. 15 ; Paus., lib. V, c. 3 ; Steph. Byz.

(2) Macynie, Μακυνία, Plutarch., *in Moral.* Strabon indique sa position sur le mont Taphiasse, lib. X, p. 451, 460. L'histoire nous apprend que sa destruction fut l'ouvrage de Philippe.

Μακύνου τείχη, Ζεῦ ὀλύμπιε, ῥέξε Φίλιππος.

Antholog., lib. I, c. 5.

(3) Strab., lib. VIII, p. 336 ; lib. IX, p. 427.

(4) Plutarque, dans son *Banquet des sept Sages*, dit que les dauphins apportèrent le corps d'Hésiode sur le rivage de Rhium, voisin de Molycrie, Ῥίον Μολύκριον, qui est aussi surnommé Ῥίον Αἰτωλικόν. L'histoire de sa mort est racontée d'une manière vague par Pausanias, lib. IX, c. 21 ; Holsten. not. ad Steph. Byz. v. Νεμέα. Epitaph. ex cod. Barberin. auct. Pindaro ut ait Suid.

ΧΑΙΡΕ ΔΙΣ ΗΒΗΣΑΣ ΚΑΙ ΔΙΣ ΤΑΦΟΝ ΑΝΤΙΒΟΛΗΣΑΣ
ΗΣΙΟΔ' ΑΝΘΡΩΠΟΙΣ ΜΕΤΡΟΝ ΕΧΩΝ ΣΟΦΙΗΣ.

permet de déterminer cette position historique. Le cap qui l'abrite à l'orient est un prolongement du Pindoros, maintenant appelé Rigani, qui forme, avec le promontoire Rhium, un goulet de quatre cent soixante-douze toises de diamètre, commandé par deux forteresses dont les feux croisés peuvent fermer l'entrée du golfe de Corinthe. Cette position est clairement indiquée par tous les géographes comme le lieu le plus étroit du canal, et le point de défense capital de cette mer intérieure, sans qu'on ait jamais parlé d'aucun bourg établi sur ce cap. Cependant D. Niger, qui *créait des terres nouvelles* du fond de son cabinet, y avait installé le bourg de Galata, que Paulmier, d'après le témoignage des chevaliers de Malte, aussi bons observateurs qu'ils étaient braves, place avec raison au bord de l'Evénus (1), où il se retrouve.

Le château de Lépante, ou de Romélie, dans lequel je venais d'entrer, couvre l'extrémité du cap Antirrhium par un carré long, bastionné et divisé en deux enceintes, avec un fossé sec du côté de la terre-ferme. La première cour remplie de masures et de cabanes, dans laquelle nous nous trouvions, était alors encombrée de familles chrétiennes du Vénético, qui fuyaient devant les brigands occupés à dévaster leurs villages. Ces pauvres paysans, couleur de la poussière qu'ils baignaient de leurs larmes, présentaient le tableau le plus hideux. Je m'étais approché d'eux; je leur distribuais mes provisions, lorsque les postillons, qui avaient décliné mon nom à la porte de la seconde enceinte, vinrent m'avertir que nous pouvions y entrer.

---

(1) Palmer., lib. IV, c. 20, a p. 485 usque ad p. 492.

Cette autre partie de la forteresse, qui occupe l'extrémité du promontoire, croise ses feux avec le château opposé de Morée (Ῥίον Ἀχαϊκόν). La garnison de la place dans laquelle je me trouvais se composait alors de quelques familles turques établies à domicile, et de quinze Albanais rongés de vermine, commandés par un disdar borgne, couvert de la livrée de la misère. Ce chef de la plus chétive milice connue, auquel on rendait des hommages, vint orgueilleusement tendre la main pour me demander *le cadeau de bien venue*, et comme je ne fis aucune attention à lui, il se retira assez mécontent. De mon côté, je commençai à parcourir la place avec un homme qui me parut disposé à m'en faire connaître les détails. C'était le *topgi-bachi*, ou général de l'artillerie consistant en trente bouches à feu jetées sans affût sur les remparts. Il me dit que son emploi lui valait un traitement de quatre-vingt francs par an, et comme je m'informai quelle était la paie de ses canonniers, il me repartit qu'il était seul de sa bande, le service des dardanelles de Lépante étant tout entier confié à sa personne. Cela me conduisit à lui demander s'il pouvait être dans deux endroits à la fois, et s'il avait aussi la direction de l'artillerie du château de Morée ; sur quoi il se mit à rire. Notre tournée nous ramena vers le disdar, que je trouvai assis sur la tonnelle d'un puits, où il fumait sa pipe avec la gravité d'un maître du monde. Comme il fallait recourir à son autorité, afin d'obtenir le passage, il prétendit qu'il ne pouvait me laisser sortir du château sans un ordre du pacha de Lépante, auquel je pouvais m'adresser. Je lui répondis en élevant la voix, que c'était de *l'argent* et non pas un *ordre* qu'il voulait ; qu'il pouvait

impunément en agir de la sorte avec les Grecs; mais que je ne lui donnerais rien, et qu'il eût sur le champ à me faire fournir un bateau. A ces mots énergiquement prononcés, *Sa Grace* s'humanisa au point de me supplier d'accepter quelques pastèques. Ce premier article étant consenti, nous fîmes la paix, que je scellai du cadeau appelé *bakchis*, en lui promettant de plus ma protection auprès de son pacha Salik-Ali-Zadé, troisième fils du satrape de Janina, qui commandait à Naupacte. On appela les bateliers, je fis pousser au large; et dans moins de dix minutes, j'abordai aux terres du Péloponèse.

L'Étolie Epictète, ou Vénético, que je venais de parcourir, est, comme autrefois, un pays peu fertile, à cause du manque d'eau auquel il est exposé pendant l'été. Son chef-lieu, qui est Naupacte, ou Lépante (1), siége d'un pacha à deux queues, étend de ce côté sa juridiction sur seize villages, qui, avec la population de la ville que je viens de nommer, forment un total de deux mille quarante-six familles, ou dix mille deux cent trente individus, dont un tiers à peu près sont mahométans. La pauvreté se montre de toutes parts; les paysans dénués de moyens aratoires, exposés aux incursions des voleurs, arrachent, comme à la dérobée, de leurs champs un revenu territorial annuel évalué, d'après le cadastre, à trois cent dix-neuf mille deux cents piastres turques. Aussi, malgré

(1) Naupacte, Lépante, Énébacthé, est située à une heure à l'orient du cap de Romélie; distance que ne donne pas Scymnus, quand il dit : Πρὸς τῷ Ῥίῳ κεῖται δὲ Ναύπακτος πόλις.

Scymn. Chius, v. 477.



la plus stricte économie, les produits suffisent-ils à peine pour couvrir le taux des redevances, et leur procurer quelques objets tirés du commerce extérieur.

CHAPITRE VII.

Partie septentrionale de l'Étolie. — Orographie de la chaîne orientale du Pinde, qui sépare la Thessalie de l'Étolie. — Apocleïstra, anciennement autel d'Hercule. —Aperçu sur les cantons d'Agrapha, de Carpénision ou Carpénitzé et de Cravari. — Miracles et canonisation du père Côme. — Indication de plusieurs ruines anciennes. — Énumération de diverses peuplades de ces régions. — Population. — Armatolis, ou bandes armées. — Mœurs des Cravariotes, successeurs des Locriens Ozoles.

Guidé par la discussion de l'histoire et de la géographie ancienne, appliquées aux recherches que j'ai faites, j'ai révélé jusqu'à présent l'existence de plusieurs peuplades oubliées depuis des siècles. On a vu reparaître sur la scène du monde les Schypetars, les Bardariotes, les Mégalovlachites établis dans le Pinde; et d'autres familles anciennes vont sortir de la nuit des temps, à mesure que je décrirai la région montueuse de l'Etolie, en m'avançant vers le Parnasse.

Il paraît que les habitants du mont Callidrome, de l'Œta et du Corax, dans le temps même de la splendeur de la Grèce, n'eurent que peu de villes de quelque importance dans ces régions escarpées de l'Etolie. Habitées par un peuple guerrier et pasteur, leurs tribus à demi civilisées vivaient dans des villages qui formaient des espèces d'autonomies. De ce nombre étaient les

Bomæi, ou Bomiens (1), voisins de *l'autel,* ou *bûcher* d'Hercule (2), contrée que je crois être l'Apocleïstra des modernes; les Calliens, qui formaient une Tripolitide, dont Callium (3) était le chef-lieu; et les Apodotes (4), habitants des bords de l'Evénus. A ces indications, si on joint celles de Strabon, qui place une ville appelée Œchalie (5) au voisinage des Eurytanes, ou Tripoloïdes, on aura à peu près tout ce qu'on peut tirer des auteurs anciens, relativement à cette région. Strabon dit que le Corax s'élève au-dessus de toutes les montagnes de l'Etolie; et il indique, sans les nommer, l'Apodotie et l'Apocleïstra, qui sont situées dans la partie orientale du canton de Carpénision dominée par le territoire montueux de Cravari, en rejetant à l'orient les Locriens Ozoles et les Doriens. Enfin, dans un autre endroit de sa géographie (6), il décrit l'embranchement du Corax avec l'Œta, et la continuité de leurs chaînes jusqu'aux rivages de l'Eubée.

En se rappelant ce que j'ai dit au sujet des cantons placés dans la région supérieure du Pinde (7), on verra

---

(1) Βωμοὶ, λόφοι Αἰτωλίας. Οἱ κατοικοῦντες, Βωμιεῖς. Thucyd., Βωμιῆς lib. II: 204, 96: Strab., X, p. 451; Gemist. Pletho, Βωμιέων; Steph. Byz.

(2) Καὶ Βώμιος, ὁ τόπος τῶν θυσιῶν. Not. 6, in voc. Βωμοί.

(3) Callion, Paus., lib. X, c. 22; Thucyd. *ibid.*

(4) Polyb., lib. XVII; Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 34.

(5) Œchalie, Οἰχαλία, Strab., lib. X, p. 448. Περὶ τοὺς Εὐρυτάνας, ἔθνος Αἰτωλικόν. Steph. Byz., et Poter. ad vers. 799 Lycophr.

(6) Strab., lib. X, pag. 451; Tit.-Liv., XXXVI, 30; XXXVII, 4.

(7) T. II de ce voyage, liv. VI, chap. III.

se classer à la suite du villaïeti d'Aspropotamos celui d'Agrapha, que je regarde comme étant l'Agraïde étolique des anciens. Cette région toute montueuse se trouve bornée, au septentrion, par le pays des Valaques aspropotamites, à l'orient, par le territoire de Tricala, et à l'occident par l'Achéloüs, qui la sépare du Valtos, ou Agraïde d'Acarnanie. Dans ses autres parties, elle se déploie, en s'étageant au midi et au sud-est avec le territoire de Carpénision et de Patradgik, ancien pays des Ænianes, baigné par le Sperchius, qui traverse les hautes vallées de la Thessalie.

Le mont Smocovo, ou Tymphrestus (1), qui est le point culminant du canton d'Agrapha, se présente sous l'aspect d'une suite d'entablements, qui ne sont fréquentés que par les chévriers, quand l'été en a fait disparaître les neiges. Comme de toutes les montagnes hiémales, c'est de cette chaîne éolienne que s'élèvent les vents réguliers qui soufflent au lever et au coucher du soleil le long des côtes, où ils sont connus des marins sous le nom de *brises de terre*. Aux endroits où les sources réunies forment des fleuves qui arrosent les vallées, se présentent une multitude de villages habités par des Grecs de race pure, dont les familles robustes semblent restées en sentinelle au milieu de ces donjons, retraites de l'infortune, pour attester et revendiquer, dans le temps marqué par la providence, les droits des chrétiens sur le territoire sacré de leur

(1) Tymphrestus, Τυμφρηςὸν λέπας et Πάγος Τυμφρήςιος, dicit Lycophron; apud cujus scholiastem legendum ὄρος, non Μηλίεων, sed Μαλίεων. Ortel., Strab., lib. IX, p. 433; Τυφρισὸς, Steph. Byzant.

patrie. Au-dessous de ces hauteurs, le Smocovo lance un contrefort sourcilleux appelé Klytzos, qui divise en deux vallées le versant méridional du mont Panétolicon, auquel vont se rattacher mes dernières descriptions (1).

---

(1) *Cadastre du canton d'Agrapha, dépendant du sangiac de Thessalie.*

Nombre des bourgs et villages	Nombre des familles grecques.
Rentina	400
Smocovo	300
Papa	40
Cagitza	200
Granitza	40
Anydia	100
Photiana	40
Zoglopoulo	70
Mastroiani	80
Castania	500
Tetaghi	40
Agios-Georgios	30
Velisi	80
Seklysa	30
Blasi	150
Monastiri-Corona	40
Neochori	100
Keracha	40
Stongos	35
Borti	40
Bezpoula	50
Mavromati	50
Grapsista	30
Vatzounia	200
Sclatèna	20
Petrilos (ville partagée en sept quartiers)	1,000
Leontitos	100
Comboiana	50
	3,855

La première de ces vallées, dans l'ordre de mes reconnaissances topographiques, finit au pont de Tata-

Noms des bourgs et villages.	Nombre des familles grecques.
Report	3,855
Asmocovo	40
Bocovitza	60
Liascovo	40
Zelynitza	50
Ravtopoulo	30
Megala-Vragnia	60
Micra-Vragnia	30
Agrapha	60
Merasi	30
Monastiraki	18
Voulpi	30
Palæo-Catouna	10
Coniavi	6
Tataraïna (monastère, pont sur l'Achéloüs)	10
Frauguistais (deux villages et deux monastères)	100
Kerasovo	60
Chryso	80
Elsani	10
Besa	10
Spinasa	60
Monastère de Moucha (forêts)	20
Clitzos	80
Vracha (avec un monastère)	40
Fourna (contrée)	400
Cochlia (deux quartiers)	60
Hélova	20
Damiani	20
Agia-Triada	60
Neochorion	150
Palæo-Castro	40
Ghialistra (contrée)	300
Total des familles	5,839
Total des individus	29,195

raïna (1), près du confluent de la rivière de Carpénision avec l'Achéloüs. En remontant ses bords, on trouve plusieurs villages habités par des hommes robustes, et les retraites d'un grand nombre de religieux de l'ordre de saint Basile, consolateurs fervents des chrétiens de cette contrée, qui se termine à l'orient au territoire de Carpénitzé (2). Si on prend un autre point de départ de l'ouverture de cette vallée près de l'Achéloüs, en remontant deux lieues au nord du pont de Tataraïna ou Coraços, on trouve auprès d'un village appelé Palæo-Castron, des ruines qui sont probablement celles d'OEchalie. Au contour de la vallée qui se déploie au nord-est, on voit Agrapha, autrefois chef-lieu de canton; Voulpi, Ghialistra et Agia-Triada, hameaux situés au bord d'une rivière qui se rend à l'Aspropotamos, après cinq milles de cours. Enfin une heure et demie au nord d'Agrapha s'ouvre une troisième vallée de sept milles d'étendue dans la direction nord-est, qui se termine au village de Pétrilos. Dans cet espace sont situés le bourg de Léontitos et la ruine de Palæo-Catouna (3), dont les décombres attestent une construction des temps du Bas-Empire.

(1) Tataraïna, T. II, liv. VI, c. 110 de ce voyage.

(2) Du pont de Tataraïna à une demi-lieue, et à égale distance du fleuve, sont situés Sélitza et Franguistais, avec deux monastères; deux tiers d'heure N. E., Coniavi et trois autres villages placés au bord d'une rivière venant du nord; une heure N., Moûcha, monastère, et forêts de châtaigniers; une heure N. E. de Coniavi, Vracha, village et monastère; deux tiers d'heure, Klitzos; un tiers d'heure N., Cochleia.

(3) Palæo-Catouna; par la dénomination de *Catouna*, les Valaques désignent les ruines des anciennes villes, comme les Grecs le font sous celle de *Palæo-Castron*.

Au pourtour des faîtes du Tymphrestus, inférieurement à la zône formée par les neiges qui s'y maintiennent plus de la moitié de l'annnée, sont situés dans des aspects différents Liascovo et Asmocovo (1), séparés par une rivière qui se rend au Pénée, après avoir arrosé le territoire de Phanari et de Gardiki, bourgades dans lesquelles réside alternativement l'évêque, qui prend les titres de Litzas et d'Agrapha. A l'orient, le Sperchius (2), maintenant appelé Hellada, a sa source dans le mont Klytzos, et arrose, dans une étendue de six lieues, une vallée ombragée de peupliers et couverte de villages, jusqu'à son confluent avec le Déras, ou Bôro (3), rivière dont le cours est de deux lieues depuis le mont Hellovo. Cette croupe septentrionale, moins élevée que le Tymphrestus, mais comme lui sourcilleuse et couverte de forêts, est la crête supérieure de l'Othrys, qui s'abaisse vers la Thessalie, dont il borde le bassin en arrière de Thaumacos. Des forêts pompeuses, une nature imposante et poétique caractérisent les montagnes et les horizons de cette Grèce aérienne, séjour antique des Hellènes, et maintenant le dernier asyle de leurs descendants opprimés. Tel est,

---

(1) Liascovo, deux heures E. de Léontitos; Asmocovo, deux tiers d'heure N. du premier; au-dessus sont les sources de la rivière qui se rend au Pénée.

(2) Sperchius, Σπέρχειος; Strab., lib. IX, p. 428, 429; Ovid. *Métamorph.*, lib. I, v. 579; Plin., lib. IV, c. 7; *Comeno* a Theveto, *Agriomela* a Sophiano dicitur.

(3) Dyros, Hérodot., lib. VII, c. 198. Il est aussi appelé Bôro; *La fable prétend qu'il était sorti de terre pour éteindre le bûcher d'Hercule;* τὸν μυθεύονται βοηθέοντα Ἡρακλεῖ καιομένῳ ἀναφανῆναι.

dans son ensemble, le canton d'Agrapha, que sa position escarpée n'a pu entièrement soustraire à l'autorité du satrape de Janina (1).

Au penchant de ces montagnes, du côté de l'Étolie, se déploie le canton de Carpénision (2), compris

(1) Ce canton, sur lequel il n'avait qu'une autorité indirecte, lui est presque entièrement soumis. En 1817, il se rendit à Gardiki, où il mit garnison. Ayant cité à cette occasion devant son tribunal un primat appelé Tchellacovo, il lui demanda soixante bourses pour racheter sa vie, somme que le Grec refusa de payer, en disant qu'elle était au-dessus de ses moyens. Il se mit la corde au col, en protestant de sa pauvreté, et se laissa pendre, en criant misère! Après sa mort, on trouva dans ses coffres cent bourses que le visir s'appropria.

(2) *Cadastre du canton de Carpenision ou Carpenitzè.*

Ire SEMPTI OU DIVISION.

VLACHO-CHORIA.

Noms des villages.	Nombre des familles.
Carpenision (moitié Grecs et Turcs)	1,000
Laspi	40
Bresi	10
Miara	10
Agiandreas	30
Mouzilon	30
Krapsi	10
Tranochorio	150
Carytza	30
Castanoula	20
Coprena	10
Rosca	10
Sclytza	20
Tzelytza	20
Doumnitza	50
Ablani	250
	1,690

entre le versant du mont Callidrome et le Panétolicon, ou Plocopari, qui borne au septentrion l'Ophie,

Noms des villages.	Nombre des familles.
Report	1,690
Stavous	20
Krikelo	150
Tzinkrelon	30
Aniada	30
Marino	10
Selo	30
Psèna	15
Diolana	20
Koritzana	10
Coutiba	6

IIe Sempti ou Division.

POLYTOCHORIA.

Argoianadès	10
Crosicadès	30
Voutiro	30
Nostima	20
Microcorio	30
Dermati	10
Lastovo	20
Rekistas	20
Phidakia-Paroussi	30
Calesmenos	30
Spartais	30
Stenoma	30
Pavlopoulo	20
Térava	10
Viniapidia	5
Episcopi	6
Viniani	50
Marathias (trois quartiers)	150
Milotica	10
Chotèmi	15
	2,567

ou canton de Vlochos. Ses subdivisions, au nombre de quatre, sont à l'occident celle des Vlacho-Choria, au

---

IIIe Sempti ou Division.

SOVALACOS.

Noms des villages.	Nombre des familles.
Report	2,567
Brossos	150
Andranova	30
Velena	10
Sochoria	10
Corinitza	15
Dyvitzina	10
Serkini	15
Alestya	190
Sovalacos	50
Choûni	30
Agiovlasis	100
Arachova	30
Térova	20
Sariada	20
Kilakia	10
Castanoula	10

IVe Sempti ou Division.

APOCORO.

Kossina	100
Ghiortoyo	10
Ambrakia	20
Tzévalasa	10
Coskina	10
Veriko	5
Zabatina (monastère de cataphina)	15
Spartia	10
Crionéro	15
Brostova	30
Palæo-Taxiarchis	10
Megadendron	30
	3,442

centre les Polytochoria, à l'E. dans le bassin de l'Evénus, le Sou-Valachos, et en remontant le fleuve, l'Apocoro, ou Apodotie.

On retrouve, dans la subdivision occidentale du canton de Carpénision, la postérité des Valaques qui parurent dans la Grèce vers le dixième siècle. La vallée qu'ils occupent est la même qui aboutit au pont de Coracos ou Tataraïna, de l'extrémité de laquelle on compte trois lieues jusqu'à Carpénitzé, bourgade de six cents familles valaques et albanaises mahométanes (1). A peu de distance, il existe des ruines entièrement cyclopéennes et sans restauration, qui, suivant toute apparence, sont celles de Callium (2), chef-lieu d'une peuplade de l'Étolie

Noms des villages.	Nombre des familles.
Report..........	3,442
Agia-Paraskevi (monastère, dix religieux)..............	
Crysovitza....................................	100
Soula..	10
Navarico......................................	10
Zevgaraki....................................	30
Trevaikista..................................	30
Caloudi.......................................	10
Moroslavo....................................	30
Petrochori...................................	30
Monastiri.....................................	5
Mokista.......................................	10
Mertia (monastère)..........................	10
Total des familles..............	3,717
Total des individus.............	18,585

(1) A la rive gauche de la rivière qui sépare les cantons d'Agrapha et de Carpénision, une demi-heure S. de Franguistais, Sélitza; deux tiers d'heure, Domnitza; trois heures N. E., Castanoula; une heure E., Carpenitzé.

(2) Steph. Byz. Palmer. Græc. Antiq., lib. IV, 22, p. 502, 503.

qualifiée de barbare, ainsi que les Agréens, les Eurytanes et les Amphiloques, remarque qui prouve l'existence dans la Grèce ancienne, d'habitants d'origines différentes. Dans le restant de son étendue, cette vallée n'offre qu'une série de villages dont la nomenclature barbare est peu intéressante. A son extrémité, le canton se termine au nord-est, près de la rivière de Tranochorio (le gros village), d'où elle se rend dans l'Achéloüs.

A cette distance on arrive à l'Apocleïstra, qui est peut-être la région vaguement indiquée par les anciens sous le nom d'Autel d'Hercule (1). Cette contrée isolée au centre des montagnes présente trois sommets dont deux sont divisés par des précipices profonds, tandis que le troisième est séparé du mont Amphrysse par un abîme escarpé. Ces mornes entourés de gouffres sont tellement abruptes qu'on ne peut les escalader qu'avec des échelles de corde, chacun ayant plus de quatre cents pieds, et dans leur partie la moins élevée, au-delà de quarante.

Au fond de l'abîme qui sépare les deux sommets du mont Aracynthe, coulent une foule de ruisseaux remplis de truites. Ces cours d'eau réunis confluent avec l'Agalianos, rivière tributaire de l'Achéloüs.

Le troisième sommet de l'Apocleïstra est séparé du mont Aracynthe par un escarpement de six cents pieds d'élévation. Cette partie est traversée par sept entablements formant autant d'escaliers accessibles aux chèvres, qui étant barricadés à leurs ouvertures, en feraient une île presque inaccessible. Sa défense pourrait être con-

(1) Tit.-Liv., XXVI, 30.

fiée à une centaine d'hommes que rien ne serait capable de débusquer, tandis que les femmes suffiraient en faisant rouler des avalanches de pierres, pour en écarter l'ennemi. C'est de ce côté qu'est l'entrée de l'Apocleïstra, large de quatre pieds, dont trois ou quatre hommes peuvent défendre l'accès.

L'Apocleïstra a pour limites au couchant l'Apocoro, au midi le canton de Cravari, et le territoire de Carpenision dans ses autres parties. Située au milieu des Vlacochoria, la bourgade la plus voisine est Castagna, dépendante de cette contrée. Du côté de l'Apocoro, dont la frontière est distante de trois heures de marche, le village le plus voisin est Kiortovo, et l'on compte du pied de ses rochers trois heures de marche jusqu'au territoire de Cravari. Enfin sa périphérie intérieure est évaluée à neuf milles de développement, et l'extérieure à vingt-sept milles ou neuf heures.

Dans des temps ordinaires, l'Apocleïstra nourrit trois mille habitants, et cinq mille en cas de danger. Les pâturages suffisent à quinze cents bêtes à cornes, et temporairement à six mille, pour les soustraire à un ennemi qui dévasterait l'Étolie. Deux moulins, situés à la décharge des eaux, sont susceptibles d'être mis à couvert d'insulte, au moyen d'une batterie de deux pièces de canon. Telle est cette contrée que la nature a créée pour être un jour la citadelle des Étoliens et leur réfuge, que nous signalons maintenant, sans craindre de compromettre le secret des retraites que le ciel forma pour dérober les chrétiens aux atteintes des barbares.

Les montagnes qui séparent l'Apocleïstra du Souvalachos forment, dans une étendue de quatre lieues

d'orient en occident sur deux et demie de diamètre, les Polyto-Choria. Les plus remarquables de ces villages sont Marino, Vignia-Pidia, Terrovo, Episcopi; et dans la vallée inférieure, Aniada, Coutiba et Crosicadès, bourgades qui ont succédé à la Tétrapole Étolique.

A l'orient et au midi de la subdivision des Polyto-Choria, au versant du mont Couporaki, habitent les Sou-Valaques entre les deux branches mères de l'Evénus. Leurs villages, répandus sur les bords de la rivière Souvalachos (1), s'étendent jusqu'au lac Saurovitza, homonymie de Sauria (2), situé dans le territoire des Thestiens, qui habitaient à l'orient de l'Ophie, ou Vlochos. Parallèlement à cette rivière, coule, dans une seconde vallée, le Fidakia, qui tombe dans l'Événus, après avoir fertilisé le territoire des Sou-Valaques, peuplade dont le dernier prince fut Jean II, duc de Patras et de la Valachie pindique.

En partant du confluent de ces deux rivières, si on remonte le Fidaris, on entre immédiatement dans l'Apocoro, ou Apodotie (3), canton situé entre l'Étolie

---

(1) Dans une étendue de quatre heures du N. O. au S. E. sont, à deux tiers d'heure d'Argoïanadès, Voutiro; une heure un tiers, Milotica; deux heures, Agios-Andreas; une demi-heure, confluent des rivières et de la décharge du lac de Saurovitza avec l'Événus. Dans la vallée du Fidakia, sont situés, une demi-heure S. E. de Térovo, Fidakia; une demi-heure S. E., Lastovo. Sur une rivière confluente, se trouvent vers ses sources, Marathias, et trois heures et demie S., Arachova; une demi-heure S., Brossos.

(2) Sauria ou Sôria, Diodor., lib. XIX, p. 67.

(3) Thucyd., lib. III, 202, 94; Polyb., lib XVII, 5; Tit.-Liv., lib. XXXII; Palmer., lib. IV, c. 7.

Épictète et celui des Ophioniens. Dans cette direction, lorsqu'au bout d'une heure et demie de marche on a laissé à droite le village de Krio-Néro, on passe une demi-lieue plus haut sur un pont en pierre, une rivière venant du mont Corax, et on arrive à Cossina, bourgade qui fut jusqu'en 1807 le chef-lieu d'une tribu de Valaques appelés *Bomei* et *Bui* (Βωμοί). Ils se prétendaient originaires de l'Italie, et ils vivaient tranquilles au nombre de douze cents familles répandues dans cette contrée solitaire, lorsque leur prospérité attira l'envie du satrape de Janina. Harcelés et ensuite accablés par ses bandes, les Valaques Cossiniotes et Bomiens se retirèrent, les armes à la main, dans les hautes régions du mont Aninos, où ils se sont établis depuis douze ans. Devenus nomades après leur émigration, ils errent, suivant les saisons, de pâturage en pâturage, jusque dans les vallées de l'Hélicon, d'où ils sortent aux approches de l'hiver, afin d'établir leurs quartiers dans la Béotie.

A une lieue de Cossina, en remontant le Fidaris, on passe à Coskina, maintenant habité par une colonie chrétienne albanaise, et l'on entre de là dans un vallon de deux lieues d'étendue, où l'on trouve quatre villages et le monastère des SS. Apôtres. Cette partie des plateaux, quoique extrêmement encaissée, est cependant cultivée et fertile. On marche, pendant deux milles, à travers des champs plantés de vignobles et de mûriers, pour monter à Zevgarachi, en face duquel on aperçoit, dans le mont Couporachi (1), à une demi-

(1) Chaîne centrale du mont Callidrome, dans laquelle on trouve en quantité une espèce de bouquetins à larges cornes,

lieue de distance, le monastère de Cataphina, retraite de dix cénobites; et le couvent ou mandra de Palæo-Taxiarchis, restauré par le P. Côme.

« Ce personnage, de moderne canonisation, est re-« gardé par les Étoliens comme l'apôtre des Apo-« dotes. Doué d'une éloquence extraordinaire pour « les hommes chez lesquels il était né (vers l'année « 1748), il parvint tout à coup à une grande célé-« brité par son talent à guérir les possédés (1), à con-« jurer les sorts, à préserver du mauvais œil, à pré-« dire l'avenir, et par ses homélies. Ces sortes de ser-« mons roulaient surtout contre les juifs, qu'il accusait « de faire passer des enfants *aux aiguilles* (2), pour

---

que les habitants distinguent du *Platonos*, en les appelant *Vonassi*. V. Βόνασσος; Aristot., *Animal.*, lib. II.

(1) Βασκασμένος : par ce mot, les Grecs modernes entendent un possédé, qui est ordinairement un imbécille ou un compère accoutumé à jouer ce rôle. C'était pour détourner l'œil de l'envie, que les anciens employaient une espèce d'amulette appelée ἀβάσκαντον. *Voyez* Diosc., lib. III.

(2) A Corfou et dans les villes où les Grecs dominent, les juifs sont souvent rançonnés et persécutés, sous prétexte de faire passer *aux aiguilles* des enfants chrétiens qu'ils dérobent, afin de boire leur sang. Cette calomnie atroce contre un peuple sans défense remonte aux siècles de barbarie, qui sont le bon temps pour les sottises. Cette fable est rapportée par Jacques de Brent, comme un fait constant, *Chron. de Paris*, lib. III. Il est également attesté par Cassiodore, lib. II, *Hist. Tripart.*; par Munster, lib. II de sa *Cosmographie*, *Traité de la Gaule*, et lib. III, au *Traité de l'Italie*; par Jean Maïor, *Hist. d'Écosse*, c. 12; Mathieu Paris, *Hist. d'Angleterre*, pag. 1217; Polydore Virgile, lib. XVI, pag. 322; par J. B. Fictilerus. Antoine Bonfinius, *Hist. de Hongrie*, lib. IV, décade 5, p. 718, se donne même la peine d'entrer dans des détails à ce sujet, en di-

« employer leur sang dans les sortiléges du sabbat, et « de plusieurs autres crimes imaginaires. Sa célébrité « s'étant accrue au point de parvenir à la connaissance « d'Ali pacha, qui venait de s'emparer du gouverne« ment de l'Épire, il fut curieux de consulter ce nou« vel oracle. L'affaire ayant été négociée, le P. Côme « partit pour Janina, en annonçant à ses disciples qu'il « ne lui serait fait aucun mal, et que le quinzième jour « il se retrouverait au milieu d'eux. Sur sa route, il « déposséda, dit l'historien de sa vie, plusieurs per« sonnes ensorcelées par les juifs; et nouvel Apollonius, « il rendit la vue à un mulet aveugle (1). Enfin, arrivé « devant le satrape, il lui prédit, en adroit courtisan, « des prospérités sans nombre, en s'obstinant à lui taire « l'issue de sa carrière. »

Apres cette excursion, le P. Côme annonça sa fin, en disant qu'il périrait de la main des juifs. Comme, peu de temps après, on le trouva noyé dans l'Achéloüs, on ne manqua pas d'attribuer sa mort aux israélites de Vrachori, que la protection d'Ali pacha, qu'on accusa probablement à tort de n'être pas étranger à cette affaire, put seule sauver d'un massacre général. Cet événement prouva de plus en plus aux disciples du

---

sant qu'après avoir lié l'enfant en croix, les juifs l'étranglaient à demi. Cela fait, ils lui ouvraient les veines, le perçaient de longues aiguilles, recevaient son sang dans un bassin, en goûtaient, et le conservaient ensuite; et de pareilles extravagances sont encore accréditées de nos jours.

(1) Apollonius, qui était un thaumaturge de cette espèce, rendait la vue aux aveugles, et il ressuscita même une fille à Rome. PHILOSTRAT., lib. III, c. 39.

P. Côme la sainteté de leur maître; et le visir Ali, pour des raisons inutiles à déduire, après avoir obtenu l'apothéose de cet homme du patriarche œcuménique de Constantinople, lui fit bâtir, aux frais des habitants de l'Apocoro, une église desservie par quatre moines, qui attire un concours nombreux de pélerins (1), et où il s'opère bon nombre de miracles.

C'est près du monastère maintenant dédié à la béatitude du P. Côme, dans une vallée fertilisée par la rivière d'Avorani, que se termine le canton d'Apocoro (2), ou d'Apodotie.

Le canton de Cravari est la dernière partie du versant étolique occupé par les Locriens Ozoles (3). Région montueuse indiquée, sans être décrite, par les auteurs anciens, ses montagnes s'élèvent au septentrion

---

(1) Je tiens ces détails d'un disciple du père Côme, porteur d'une encyclique du patriarche de Constantinople, qui parut en 1812 à Janina, où il fit une quête lucrative. Un domestique du même saint se présenta à Patras en 1817, où il annonça le desséchement de la mer, la famine et la fin du monde à jour fixe. L'archevêque Germanos voulut l'éloigner; mais il en fut empêché par le peuple, qui, ne voyant pas au temps dit les miracles s'accomplir, fit justice de ce sycophante, en le chassant à coups de pierres, au grand scandale de quelques dévotes.

(2) La rivière d'Avorani tombe dans l'Événus. A une demi-heure de son embouchure dans ce fleuve, on voit Navarico; une demi-heure au-dessus, Caloudi; et une heure N., Cotilitza, sur la frontière de Cravari.

(3) Locriens Ozoles; Λοκροὶ Ὀζολοὶ seu Ἑσπέριοι. Strab., lib. IX, p. 332, 416, 417, 425; Mela, II, c. 3; Plin., lib. IV, c. 3; Scholiast. *Pindar. in Olymp.*, od. XI; Scylax, Ptolem., Steph. Byz.



du canton de Vénético, que j'ai fait connaître; mais avant de rattacher cette contrée au cours de l'Événus, je crois convenable d'indiquer la route depuis Lépante jusqu'à Amourani, afin de ressaisir un fil de l'histoire propre à nous guider au milieu des Météores ou sommets supérieurs du mont Corax et de l'Œta.

Le nom de Cravari, dans l'idiôme des habitants du mont Œta, signifie un pays aride (1). En effet ce canton, renfermé entre l'Œta et le Callidrome, hérissé de rochers (2), couronné par les pics d'Avorani et de l'Oxas, ne présente de toutes parts que des rochers escarpés, des précipices, et un terrain entrecoupé d'innombrables anfractuosités. Cependant il me restait à reconnaître les défilés qui conduisent dans ces retraites aériennes, et à explorer les passages suivis par Manius Acilius (3), lorsque, vainqueur des Grecs au pas des Thermopyles, maître d'Hypate et de la vallée du Sperchius, il descendit des hautes régions de l'Œta vers Naupacte, afin de porter le dernier coup aux Étoliens, en achevant, par leur défaite, la conquête et la réduction de la Grèce (4).

En reprenant en sens inverse la marche d'Acilius, à partir de Lépante, dans quatre heures de marche au nord, en suivant la chaîne du mont Pindus, ou Rigani, on monte à Velvitchéna, premier village du

(1) Ce nom dérive peut-être du grec κραῦρος, *siccus*, *rigidus*, *aridus*.

(2) Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 15.

(3) *Ibid.*, c. 29. Ὁ μὲν δὴ Μάνιος ἐπὶ Καλλιπόλεως διώδευσε τὸ ὄρος ὃ καλοῦσι Κόρακα. Not. Sigon.

(4) *Id. ibid.*, c. 30.

canton de Cravari (1), et deux lieues plus haut à Goulémi, situé dans le mont Coracas. Parvenus à cette dis-

---

(1) *Cadastre du canton de Cravari.*

Noms des villages.	Nombre des familles.
Stila	20
Trapèza	10
Vervitzèna	30
Marathias	10
Granitza	30
Chiliadou	5
Simo	40
Perivolia	6
Poriari	20
Stranova	20
Dervitcha	20
Bokitza	25
Louteriani	10
Levtokaria	10
Metochi	10
Podo	10
Goulemi	10
Cato-Goulemi	15
Amourani (chef-lieu)	200
Vitopsitza	40
Silos	10
Andrivitza	6
Asprès	10
Crysso	10
Visvaris	5
Sotiros (monastère)	19
Cobigi	10
Maro	10
Limnitza	10
Chiona	5
Vetolista	60
Elitous	20
Lepotina	80
	787

tance appelée Ἀφιππα χώρια, les chevaux et les mulets cessent de pouvoir gravir les rochers; et les piétons emploient deux heures pour arriver à Amourani. Ce-

Noms des villages.	Nombre des familles.
Report	787
Cato-Lepotina	15
Trimorpho (monastère)	
Kotilitza	40
Voïtza	30
Skrada	20
Gligori et Prèvèsa	30
Strominiani	30
Zilitza	60
Sélitza	10
Calomova	10
Micri-Calomova	10
Avorani	40
Ystérova	10
Klépa	70
Arachôva (monastère)	40
Sinytsa	10
Belitza	10
Agios-Dimitri	20
Coupocoraki	60
Tripetza	10
Castania	5
Ternos	200
Cokisca	200
Bercos	50
Berista	60
Selpitza	10
Chortotiva	10
Platanos	200
Khomari	80
Cositza	100
Total général des familles	2,227
Total de la population	11,135

pendant ce pays était traversé par une voie militaire des Romains qui conduisait des Thermopyles par Héraclée en suivant la région inférieure du mont Corax, dans l'Etolie Epictète (1). On conçoit comment le consul perdit dans les défilés supérieurs une grande quantité de chevaux de charge, qui roulèrent avec leurs fardeaux au fond des précipices, et de quel accès difficile ils devaient être puisque les Etoliens avaient négligé d'y mettre des troupes, parce qu'ils les regardaient comme impraticables (2).

Amourani, bourg de mille habitants, situé au milieu des rochers de Corax, est le chef-lieu du canton moderne de Cravari, duquel dépendent soixante-trois villages, et le siége d'un évêque suffragant de Larisse, dont le revenu ne s'élève qu'à deux mille cinq cents francs de notre monnaie. Aux environs de ces météores, deux lieues à l'orient, et au nord, sont situés les bourgs de Coupo-Corakos et celui de Ternos, qui confinent avec la Doride. Le premier, composé de deux cents familles chrétiennes, est placé près des sources de l'Evénus, qui jaillissent des bases de l'Aninos (Œta) et du Vardisios (Callidrome) à l'endroit où leurs chaînes se confondent, en séparant la vallée du Sperchius de celle du Céphisse. Un pays affreux, des montagnes remplies de crevasses, ont éloigné les

(1) Tit.-Liv., *Ibid.*, c. 15.

(2) Ut ad Coracem est ventum (mons est altissimus inter Callipolim et Naupactum) ibi et jumenta multa ex agmine præcipitata cum ipsis oneribus sunt, et homines vexati. Id facile apparebat, quam cum inerti hoste res esset, qui tam impeditum saltum nullo præsidio, ut clauderet transitum, insedisset.

Ibid., c. 30.

Turcs de cette contrée habitée par les modernes Ozoles. Chaque maison isolée est bâtie sur des entablements de rochers, de manière à s'avertir en poussant des cris, sans pouvoir communiquer entre elles durant le temps des neiges. Pendant cette saison, chaque famille a ses provisions, son moulin à bras, son four; et on existe très-souvent dans cette région, comme à bord d'un vaisseau, de biscuit et de salaisons.

Cinq lieues à l'occident d'Amourani est situé le bourg de Lépotina, et deux lieues plus loin au nord-ouest Avorani, dont la rivière se décharge, comme on l'a dit précédemment, dans l'Evénus. Au milieu des vastes forêts de sapins et de châtaigniers qui couvrent cette contrée, près de Cato-Lépotina, on retrouve les ruines du monastère de Trimorpho, fondé par un berger appelé Domitius. Des inscriptions gravées sur quelques colonnes rappellent cette particularité; mais la seule qui m'a été communiquée ne révèle que le nombre des cénobites de la chartreuse, qui se montait à trois cent quarante. Les Cravariotes ne savent pas à quelle époque elle fut renversée; et ils racontent si diversement l'histoire de Domitius, qu'on ne peut tirer aucune conséquence de leurs récits, quoique la tradition soit souvent plus propre que l'écriture à perpétuer le souvenir des événements parmi les hommes (1).

Le sang pur des Etoliens, leur insouciance, leur mépris pour la mort, à cause de l'état de guerre continuelle dans lequel ils vivaient, et leur penchant au brigandage (2), se retrouvent encore parmi les peu-

(1) Plat., *In Phæd.*

(2) Athen. Deipnosoph., lib. XII, c. 60; *Id.*, lib. VI, c. 15. Homère les appelle à cause de cela μενεχάρμοι.



plades des montagnes d'Agrapha et de Carpénitzé. Grands, bien faits, animés de l'énergie que donne l'air vital des montagnes, ils sucent avec le lait une fierté qui les a toujours portés à repousser les atteintes de la tyrannie. De là ces luttes dans lesquelles ils furent long-temps engagés contre les satrapes de la Thessalie, auxquels ils firent souvent expier les entreprises formées contre leurs libertés. Dans ces expéditions dictées par un esprit de représailles, on avait vu depuis plusieurs siècles les montagnards étoliens, après avoir ravagé les villages turcs de la Thessalie, rentrer dans leurs retraites avec le prix et les couronnes de la victoire. Mais au lieu de dissiper, comme leurs ancêtres, le butin qu'ils faisaient en se livrant aux festins, quelques familles, s'étant enrichies, devinrent commerçantes; et des intérêts nouveaux opérèrent un changement remarquable dans les mœurs. Quelques villages, frappés du bonheur des particuliers qui suivaient cette carrière nouvelle, s'adonnèrent à l'agriculture; et afin de se procurer des débouchés pour leurs productions, ils dûrent rechercher l'amitié des Turcs. Alors l'Etolie montueuse reconnut l'autorité du sultan, à des conditions modérées; et quelques partisans seuls continuèrent, à leurs risques et périls, le métier de klephtes ou brigands.

Ces bandes, renforcées de tout ce que la Grèce a de mécontents, par suite des vexations du satrape de Janina, forment maintenant la ligue des *Armatolis* que nous ferons connaître. Composée d'hommes accoutumés à mépriser la vie, à braver les supplices, à opposer la violence à la violence, le fanatisme au fanatisme, elle se recrute par les persécutions, et elle survivra

peut-être aux causes qui l'ont fait naître. Habitués aux privations, endurcis aux fatigues, sans patrie au milieu de leur pays, exilés au sein de leur terre natale, les Armatolis s'élancent dans la carrière du brigandage avec une audace digne d'une meilleure cause. Un capitaine auquel cent mécontents obéissent aveuglément, sortant tout à coup des montagnes au milieu desquelles il a organisé sa troupe, paraît à l'improviste dans la Béotie, au fond du Tempé, au milieu de la Macédoine, et semble se multiplier par la rapidité de ses marches. En vain l'alarme se répand; en vain on court aux armes pour le combattre; sa horde se disperse et disparaît au moment où l'on croit l'avoir cernée, et se trouve réunie à quelques lieues de là, pour fondre sur une autre contrée. Ainsi les Scythes des déserts de l'Asie, auxquels les steps de la solitude sont connus, fuient devant un ennemi supérieur, pour se rassembler, le harceler, et le vaincre de guerre lasse. De même les Armatolis, qui sont un mélange de Grecs et de Schypetars chrétiens, connaissant les défilés et les plateaux des montagnes, s'y réfugient devant des forces supérieures. Ils y retrouvent leurs réserves de vivres, leur magasins de munitions, et les cavernes dans lesquelles ils déposent souvent leur butin. Toujours sur le qui-vive, ils bivouaquent sur des hauteurs tant que le jour dure; et lorsqu'on les croit anéantis, ils reparaissent souvent plus nombreux et plus terribles qu'ils n'étaient auparavant.

Les nuits obscures ou orageuses, lorsqu'ils ne les emploient pas à des marches forcées, sont les seuls moments de repos pour eux. Ils dorment alors au bruit des torrents, couchés sur des tas de branchages dont ils

font un lit pour s'élever au-desus de l'humidité, couverts de leurs sayons de poil de chèvre, qui sont impénétrables à la pluie. Des rouleaux de toile goudronnée leur servent à envelopper leurs armes, leurs munitions, et le pain dont ils se nourrissent. Comme ils ont sous la main les troupeaux des Valaques, ils achètent d'eux du laitage et des agneaux, surtout à l'époque des fêtes de l'Église grecque, qu'ils solennisent par des chants, des danses et l'usage immodéré du vin. Couronnés de fleurs des montagnes, ils font alors redire aux échos de la solitude les chansons fameuses des klephtes dont Boucovalas, Christo-Vlachos, et plusieurs autres, sont les coryphées et les héros.

Ces élans de joie étant passés, la subordination se rétablit dans les bandes, qui sont régies par des espèces de lois; tant il est vrai que les associations les plus anarchiques ne peuvent se soutenir sans quelques notions de justice naturelle. Ainsi, au milieu des excès des montagnards, les ministres du culte et les autels sont des choses inviolables pour les Armatolis; et les femmes, sans exception, l'objet d'un respect sacré. Chrétienne ou mahométane, riche ou pauvre, quels que soient ses charmes, sa résistance ou son abandon, malheur à qui oserait s'oublier un instant auprès d'elle; une mort aussi prompte que certaine serait la punition du coupable. Dans leurs égarements les Armatolis chrétiens, qui ont vu souvent déshonorer leurs femmes et leurs enfants par les Turcs, observent donc une retenue dictée par l'auguste religion qu'ils ne méconnaissent qu'afin de satisfaire une vengeance qui leur est déniée par les lois. Un gouvernement équitable porterait sans doute remède à tant de maux; car les Grecs,

chrétiens et sujets fidèles, ne demandent qu'une patrie pour la servir, et un monarque protecteur, afin de l'entourer de respects et d'amour.

Pourquoi, à côté de si nobles caractères, ai-je à placer les mœurs des habitants de Cravari? où prendre des couleurs pour peindre la bassesse et la lâcheté? Les Cravariotes, dont le nom seul est une injure, comme celui d'Ozoles (*puants*) l'était pour les Locriens *occidentaux* auxquels ils ont succédé, habitent les mêmes montagnes que les Étoliens, dont cependant ils diffèrent tellement qu'on peut les regarder comme une autre espèce d'hommes. Pauvres par la nature de leur pays, ils auraient dû être braves; mais ce n'est ni comme les montagnards d'Agrapha qu'ils ont voulu améliorer leur sort, ni à la manière des industrieux Valaques du Polyanos qu'ils ont cherché à suppléer à la stérilité de leurs rochers. Les modernes Ozoles sont dressés dès l'enfance à l'état de mendiants qui est pour eux une source inépuisable de richesses. Heureuses, parmi eux, les familles qui ont des enfants estropiés ou contrefaits; elles regardent comme une faveur de la Providence ce qui coûte parmi nous tant de larmes aux parents que le ciel afflige dans leur postérité. Un aveugle est un don de Dieu; un manchot, un boiteux, un rachitique, sont regardés comme de véritables trésors. Mais toutes les familles n'ayant pas de pareils avantages, quoique souvent elles aient soin de mutiler leurs enfants ou de leur disloquer les membres, on sait, à défaut de vices de conformation ou d'infirmités, s'en procurer de factices qui sont temporaires. Ils connaissent la manière de se donner la goutte sereine avec une préparation d'euphorbe; d'autres s'exercent et réussissent à paraître es-

tropiés; tous savent le moyen de se couvrir de plaies livides; et la science de la besace est portée, chez cette peuplade, au plus haut degré de scélératesse. Ainsi contrefaits, hideux, dégoûtants, et préparés à l'opprobre, les Cravariotes descendent chaque année, par bandes, de leurs montagnes, et prennent toutes les directions où le vagabondage les guide, pour aller ravir l'aumône que la charité destine à la véritable indigence. Constantinople, la Romélie, les îles de l'Archipel, le Péloponèse et l'Épire voient arriver ces essaims de mendiants importuns aussi périodiquement que les sauterelles et les insectes qui dévastent les campagnes. Couverts de haillons, on les trouve à la porte des grandes villes, dans les ports, et près des caravansérails. J'en ai entendu glapir sur les glacis de Corfou, à Sainte-Maure; et il n'est pas douteux qu'ils passeraient même en chrétienté, s'ils n'en étaient repoussés par les lois sanitaires.

Les Turcs, qui savent admirablement tirer parti de tout, prélèvent des impôts particuliers sur les bandes immondes de Cravariotes. Ils les épient pour les rançonner au départ et au retour; ils les font contribuer au passage des ponts et des défilés; et les codja-bachis de Cravari paient une redevance au satrape de Janina, qui, en sa qualité de grand-prévôt des routes, protège leurs mendiants. Malgré les droits établis sur leur honteuse industrie, il est rare, après quelques années de caravanes, que les Cravariotes, et surtout *les chefs des gueux*, n'économisent pas de quoi passer une vie tranquille et souvent aisée. Il en est même qui, par suite de l'héritage des besaces de leurs camarades morts en voyage, se trouvent assez riches pour

qu'on puisse rencontrer à Platanos, à Amourani et autres lieux, des capitalistes qui ont jusqu'à deux cent mille piastres. Il n'est pas rare non plus de voir dans les maisons des *gueux parvenus* un luxe ridicule; d'entendre les titres d'Archontes donnés à ceux qui furent long-temps qualifiés de vauriens et de faquins, et d'être révolté du ton d'arrogance que prennent les descendants d'Irus, vis-à-vis de ceux que la misère ou l'abjection condamne à les servir.

Les Cravariotes sédentaires ou retirés, comme on dit, du service, et les femmes en particulier, défrichent et cultivent la terre, ou gardent les troupeaux. Quelques-uns font des ustensiles en bois; d'autres s'appliquent à extraire le goudron des arbres résineux; et à l'époque de la cueillette, toutes s'occupent de la récolte des châtaignes, qui forment la base principale de la nourriture du peuple.

En réfléchissant sur les causes de la démoralisation des Cravariotes, j'ai cru démêler en eux des traits particuliers qui les distinguent des Étoliens et des Grecs en général. Ne serait-il pas possible qu'au milieu des révolutions qui ont bouleversé cette contrée, les indigènes du mont Œta eussent été assez affaiblis par la destruction, pour perdre leur type, en se confondant avec quelques hordes étrangères? Ne serait-il pas permis de croire que cette peuplade de mendiants est l'écume et la postérité de quelque colonie de Bohémiens ou Ghifthi, convertis au christianisme à une époque qu'on ne peut pas déterminer? Le réseau brunâtre qui fait le fond de leur carnation, leurs cheveux gros et crépus, leur peu d'embonpoint, la vivacité de leurs yeux, leur propension naturelle à la vie

errante, l'indifférence au mépris, leurs goûts abjects, leur amour du luxe quand ils sont enrichis, paraissent des traits caractéristiques suffisants pour me permettre de hasarder cette conjecture. Parmi eux, comme dans les hordes des Tchinguénets, on trouve aussi quelques belles femmes, et un penchant particulier à la paresse. Cependant, il faut le dire à la décharge des Cravariotes, ils ne sont point entachés des superstitions ordinaires aux Bohémiens; leurs mœurs sont chrétiennes; jamais on ne les a vus assouvir leur appétit avec les restes des animaux morts de maladie; et je dois, avec connaissance de cause, les justifier des infamies de cette espèce dont leurs voisins les accusent. Qu'ils se contentent, pour l'exacte vérité, de leur reprocher la bassesse et la poltronnerie; et je conviendrai que, sous ce rapport, comme sous celui de leurs mœurs ignobles, les Cravariotes forment une caste qui n'est pas digne d'appartenir à la Grèce.

DORIDE ET LOCRIDE

OCCIDENTALE.

CHAPITRE VIII.

Doride et Locride Hespérienne comprenant les cantons de Lidoriki et de Malandrino. — Fleuve Pindus appelé Morno. — Emplacement d'Eupalium. — Pindoros. — Artotina, anciennement Erinée. — Épitaphe de Chalcas Mopsus. — Mont Zonas. — Clephta-Choria, ou villages des voleurs. — Sources du Pindus et du Céphisse, surnommé Mavro-Potamos. — Canton de Malandrino. — Explication de la marche d'Euryloque à travers la Locride. Produits. — Population.

La Locride Hespérienne ou Ozole, dont les auteurs anciens ne font connaître que le littoral depuis Naupacte jusqu'au golfe de Crissa, dans une longueur de huit lieues, évaluée par Scylax (1) à une demi-journée de navigation, s'étend au nord-est l'espace de douze heures de chemin en montagne, jusqu'à la vallée du Céphisse. Cette contrée, hérissée de montagnes nues et grisâtres, entrecoupée de quelquelques vallées fer-

(1) Scylax Perieges.; Paus., lib. X, c. 38, Cellar., *Geogr. Antiq.*, lib. II, c. 13. Les Locriens prenaient pour emblème Hesperus ou Planète de Vénus. Strab. IX, 416.

tiles, comprend les cantons de Lidoriki (1) et de Malandrino, dominés au septentrion par celui de Patradgik,

(1) *Cadastre du canton de Lidoriki ou Doride.*

Noms des bourgs et villages.	Nombre des familles.
Omer-effendi	25
Apano-longos	25
Soulei	15
Magoula (monastère de Saint-Jean)	2
Clyma-Apano	55
Cato-Clyma	15
Méragiais	10
Carabassi	8
Agios-Nicolaos	12
Cardari	10
Zaravelli	16
Vlacho-Catouna	15
Cato-Carya	30
Apano-Carya	20
Varnacova (monastère)	30
Gouménous	18
Lycochori	25
Cato-Palæo-Xouari	30
Apano-Palæo-Xouari	40
Etia	10
Zourianos	30
Alepou-Chori	25
Kopaki	16
Velenico	15
Palæa-Catouna	60
Pentagious	50
Tristena	12
Noutzombros	10
Sourousti	20
Criatzi	10
Artotina	80
Costaritza	40
Zervoula	30
	809

ou d'Hypate, que je ferai connaître, en terminant mes topographies par la description de la Phocide et la Béotie dont quelques voyageurs ont parlé (1).

Naupacte (2), ou Lépante, d'où je prends mon point de départ, ne conserve plus rien des monuments que Pausanias y vit dans le deuxième siècle. Le temple de Neptune ainsi que celui de Diane Étolienne, et la chapelle consacrée par Phalésius à Esculape, fils d'Apollon, ont disparu de son rivage. Mais on retrouvera au pied du Mont Rigani la grotte de Vénus, où les veuves venaient déposer leurs offrandes, comme les jeunes Locriennes s'y rendent encore de nos jours pour consulter

Noms des bourgs villages.	Nombre des familles.
Report	809
Vostinitza	30
Granitza	40
Clyma	36
Gâva	16
Lidoriki	180
Tragoudaki	12
Scaloula	5
Caladja	18
Cacouri	6
Paradisi	4
TOTAL général des familles	1,156
TOTAL général de la population	5,780

(1) Spon, Wheler, Chandler, Hobhouse, Clarke, et l'ouvrage de M. Dodwel, imprimé en 1819 à Londres.

(2) Paus., Phocic., lib. X, c. 38; Strab., lib. IX, p. 426; Plin., lib. IV, c. 2; Polyb. Hist., lib. IV, 16; Excerpt. Legat., 47; Thucyd. Hist., lib. I, 57, 103; II, 124, 69; IV, 206, 102, Dicæarch. v. 64, Ptolem. l. III, c. 15; Tit.-Liv., l. XXXV, c. 12; Steph. Byz.

les *Mires*, ou bonnes déesses, auxquelles elles apportent des gâteaux et du miel, afin de savoir si elles leur accorderont des époux dans l'année ? Ainsi les élégies de l'amour se font encore entendre sur ces bords, qui ne répondent plus aux cris des nautoniers depuis plus d'un siècle ; et Vénus mystérieuse y reçoit, sous un autre nom, les hommages secrets d'un cœur désireux de connaître un avenir dont les illusions ne lui montrent que des plaisirs fugitifs.

Naupacte appartint tour à tour à la Locride Hespérienne et à l'Étolie Épictète, jusqu'au temps où elle passa avec la Grèce toute entière sous le joug des Romains. Devenue la capitale d'un thême de l'empire, Procope la cite au nombre des villes restaurées par Justinien. Renversée presque aussitôt par un tremblement de terre, elle se relevait à peine de ses ruines, lorsqu'elle tomba sous l'autorité d'un certain Mavrogeorgios, délégué de l'empereur Basile, qui périt dans une sédition occasionnée par suite de ses exactions. Georges Acropolite nous apprend qu'elle fut réunie, sous le règne de l'empereur Alexis, au gouvernement de l'Epire, qui était alors l'apanage du despote Michel.

Ce fut à cette époque, que le siége métropolitain de Naupacte (1) fut transféré à l'Arta. Cédée en 1407 aux

---

(1) Léon empereur assigne dans sa notice pour suffragants au métropolitain de Naupacte neuf évêchés, savoir : Vonitza, Ætos, Achéloüs, Rogous, Joannina, Photica, Hadrianopolis, Buthrotum et Chimara ; Cantacuzène ajoute à cette liste, Arta.

Ses évêques connus furent :

1. Callicrates au 1er synode d'Éphèse...........l'an 197.

Vénitiens par le prince de Morée, qui ne pouvait la défendre contre les Turcs, pour la modique pension de cinq cents ducats, on voit son siége épiscopal occupé par des évêques latins (1) avant cette époque. Prise et saccagée par Bajazet, en 1499, reconquise par la seigneurie, après la victoire de don Juan d'Autriche sur les infidèles, elle retomba peu de temps après sous leur joug, que le temps usa en emportant avec ses oppresseurs la faible population de cette partie de la Locride Ozole.

La vue de Lépante, dessinée dans l'ouvrage du P. Coronelli, donne une idée exacte de cette ville, au délabrement près de ses murailles et de ses bastions, qui a augmenté depuis le temps où elle a été fortifiée. Comme dans son origine, la forteresse est groupée en terrasses, au penchant méridional du mont Rigani,

---

II.	Irénée au concile de Chalcédoine...............	451
III.	Antoine au synode de Photius.................	861
IV.	..... en	1026
V.	Basile en.................................	1156
VI.	....	1186
VII.	Jean I..................................	1229
VIII.	Xerus au temps de Michel l'Ange, despote de Thessalie...........................	
IX.	Jean II..............................	
X.	N... dans une lettre adressée au pape Grégoire X.	

(1) *Évêques latins.*

I.	Rostang de Candole, natif de Narbonne.........	1307
II.	Jean	
III.	Eustache d'Ancône.........................	1345
IV.	Herman	1366
V.	Antoine-Marie Palavicini (in partibus).........	1731

dont les sommets nus rivalisent en hauteur avec ceux du Clocovo. Quelques pièces de canon jetées sur les remparts du côté de la mer, un chef d'artillerie pour la forme, et une poignée de janissaires indisciplinés composent sa garnison, ou plutôt son anarchie, dernier terme de tout état fondé sur le despotisme militaire. Aussi le découragement et la misère y sont-ils portés au comble. Chaque jour Lépante se dépeuple; les chrétiens et les juifs, qui y étaient nombreux, ont fui cette terre désolée (1) dont la population se réduira bientôt à celle de la maison du pacha, de sa garde et de ses domestiques (2).

L'humble sangiac d'Enébachté se compose de quarante villages, ainsi que de quelques fiefs situés à Thaumacos, dans l'Attique et en Livadie, qui portent ses rentrées à soixante-quinze mille piastres, somme que le pacha double par les avanies et les spéculations commerciales auxquelles il prend part. Voilà ce qu'on sait approximativement au sujet des revenus de ce gouvernement, dont un des derniers titulaires, Mahmoud pacha (3), retirait annuellement deux cent cinquante

(1) Au mois de septembre 1817, une maison de Lépante, ayant cuisine, deux chambres, cellier, cour et jardin, s'est vendue, par acte passé devant le cadi, la somme de vingt-deux piastres turques, qui font environ vingt et un francs de notre pays. Qu'on juge sur ce pied de la *prospérité* d'un pays, qu'on peut comparer à celui des nègres, qui vivent d'une poignée de maïs, se vêtissent avec une demi-aune de toile de coton, et qui n'en sont pour cela pas mieux habillés, ni mieux nourris.

(2) *Voy.* le cadastre du Vénético.

(3) Mahomet Pacha avait été domestique à Raguse, où il nous rendit quelques services en 1805. Je le revis, en 1808,

mille piastres, en faisant le monopole des haricots et des oignons de plant, qui sont les principaux articles d'exportation du pays. Sans avoir jamais lu Homère, il prétendait qu'il fallait savoir tirer parti de tout, et que la science et la sagesse consistent à ne dépendre de personne. Aussi, comme un autre Ulysse, il avait, sinon bâti, au moins relevé de ses mains, son sérail; chaque jour il bêchait son jardin et raccommodait les harnais de ses chevaux. Il se vantait d'avoir construit des écuries pour ses coursiers, de belles crèches à ses moutons; et ainsi que le bon Eumée, Mahomet, pacha de Naupacte, faisait modestement ses bottes. Comme peu de proconsuls suivent ce moyen de s'enrichir, le pachalik de Lépante passe au total pour un poste de disgrace, quand il ne sert pas de marche-pied à celui qui en est investi, afin de parvenir à la satrapie du Péloponèse.

J'ai dit que, depuis le cap Antirrhium jusqu'à Lépante, la distance est de quatre milles; et en ajoutant une demi-lieue depuis cette ville jusqu'à l'embouchure du fleuve Pindus (1), maintenant appelé Morno, on aura le diamètre de la base du mont Rigani. Dès qu'on a passé ce fleuve dangereux, qui prenait son nom d'une ville de la Tétrapole Dorique, ainsi que la montagne dont il sillonne le versant oriental, on arrive, à un quart de lieue de son embouchure, au village d'Omer-Effendi. En remontant de là, par sa rive gauche, le Pindus, qui décrit une courbe au nord-est, dans une

---

jardinier et marchand de poules à Nicopolis, d'où il partit pour devenir satrape de la Locride Ozole.

(1) Pindus, Strab., p. 676; mons, 430, 434; urbs, 427.

demi-heure de marche, on passe au village d'Apano-Longos. On découvre, une lieue à l'occident, au penchant du mont Rigani, qui prend à cette hauteur le nom de Pindoros, Souley, village placé près d'une rivière sur laquelle il y a deux moulins; et après une demi-heure de montée, on parvient au monastère de Saint-Jean, où l'on trouve des ruines qui sont peut-être celles d'Eupalium (1). La vallée commence bientôt à devenir plus scabreuse (2); les contreforts, boisés par intervalles, sont roides; et il faut gravir, pendant plus d'une heure et demie, pour monter à Clyma-Apano, bourg de cent cinquante familles chrétiennes, qui est le séjour ordinaire de l'évêque de Lidoriki, suffragant du métropolitain de Larisse (3). Une colonie tirée de cet endroit a fondé, une demi-lieue plus bas, le village de Clyma-Cato. On perd de vue, à cause de l'escarpement des ressauts, le golfe de Corinthe; et on domine sur la vallée de Zaravelli, traversée par une rivière qui se rend dans la rade de Saint-Nicolas, appelée anciennement Érythrée (4), port de la Locride, situé trois lieues à l'orient de Naupacte. Je n'ai point appris

(1) Eupalium, Strab., lib. X, p. 450; Plin., lib. IV, c. 3; Tit.-Liv., lib. XXVIII, c. 8; Steph. Byz.

(2) De cette hauteur jusqu'au fleuve Pindus, ou Morno, il y a une demi-heure; et une heure un quart, à vol d'oiseau, jusqu'à la mer.

(3) Lædoricium E. Suff. Lariss. Oriens Christ., t. II, p. 103, 104, §. 19; XXII, 5; Diœces. Illyr. Orient. *ib.*, p. 129, 130; Eccles. Latin. §. VIII.

Wenceslas évêque, Oriens Christ., t. III, p. 987, 988.

(4) Érythrée, Tit.-Liv., lib. XXVIII, c. 8; Cellar., *Géogr. Antiq.*, lib. II, c. 13, p. 1112.

qu'on trouvât de ruines de ce côté. Cependant je conseillerai aux voyageurs de visiter les environs de Cardari, en remontant jusqu'à Etia, où il existe des vestiges d'antiquité.

Au nord-ouest de la vallée de Courbassi, qui est arrosée par la rivière de Varnacova, on aperçoit dans le mont Pindoros, à la distance d'une lieue et demie, Vlacho-Catouna, colonie des Valaques Bomiens, et une suite de villages (1) qui s'élèvent jusque dans la haute région de l'Oxas, ou Acyphas (2), point culminant de la montagne. A la rive gauche du fleuve, qu'on remonte encore pendant quatre lieues, on ne voit que les faibles hameaux de Criatzi et de Pentagious, qui restent à la droite du sentier par lequel on entre dans la Doride.

Le plateau parallèle à celui de l'Acyphas, qui s'étend vers les sources du fleuve Morno, est à l'orient celui d'Artotina, bourgade située sur l'emplacement d'Érinée, qui était une des quatre métropoles de la haute Thessalie, d'où sortirent les Héraclides pour entrer dans le Péloponèse(3). Leurs ancêtres avaient fondé, au versant méridional du mont Œta, entre la Locride occidentale et le mont Parnasse, indépendamment de

---

(1) Une lieue au nord de Vlacho-Catouna, Noutzombros; et à pareille distance les uns des autres, en remontant vers l'Acyphas, on trouve Tristéna, Sourtzi et Copaki, point extrême de la vallée, dont la distance jusqu'à la mer est évaluée à huit heures.

(2) Ἀκύφας πόλις μία τῆς Δορικῆς τετραπόλεως. Steph. Byz.; Strab., lib. IX, p. 434.

(3) Strab., lib. IX, p. 133, 134, 212, 238, 266 et 427.

cette ville, celles de Bœum et de Cytinium (1), auxquelles Pline ajoute Lilée, Carphie (2); et Tzetzès, une sixième qu'il appelle Dryopie (3), nombre adopté par le scholiaste de Pindare, qui donne la Perrhébie pour berceau aux Doriens (4). Ces acropoles, peu considérables, situées dans un pays ingrat, avaient été tellement ravagées pendant la guerre phocique, dans les démêlés des Macédoniens et des Étoliens, et par les Athamanes, que Strabon s'étonnait comment il en existait encore quelques traces de son temps (5). On n'a donc plus que des homonymies imparfaites pour reconnaître ces cités; et Érinée seule frappe les yeux du voyageur, par l'inscription suivante (6), qui

---

(1) Κυτίνιον, Βοῖον, Ἐρίνεον. Diod., lib. XI.

(2) Plinius quinque Doridis urbes refert, Sperchion, Erineon, Boion, Pindum, Cytinum. Lib. IV, c. 3.

(3) Tzetzes sex enumerat. Ἡ Δωρὶς ἓξ πόλεις ἔχει, Κότινον, Βοῖον, Λιλαῖον, Καρφίαν, Δρυόπην καὶ τὴν Ἐρίνεον.

Ad Lycophr., v. 741.

(4) Schol. Pindar., *In Od.* I, *Pyth.*, p. 195.

(5) Strab., lib. IX, p. 427, *Guerre Phocique*, 353 av. J. C.

(6) *Au Métochi d'Artotina, sur un marbre.*

ΚΑΛΧΑΝΤΑΜΟΨΟΝΔΙΚΑΙΟΣΗΡΑΚΛΗΣΧΛΕΥΜΕΝΟΣΠΕΡΙΕΡΙ
ΝΕΟΙΠΛΗΞΑΣΑΥΤΟΝΤΩΚΟΛΑΦΩΚΑΙΑΠΕΚΤΙΝΑΣΤΕΘΑΨΕΝΕ
ΝΘΕΡΙΝΕΩ.

Rien n'est plus confus, dit M. Raoul-Rochette, que les traditions relatives aux établissements et à la mort de ce devin célèbre. Nous venons de voir que, selon des monuments allégués par Strabon, il aurait, au retour de Troie, *dirigé ses pas vers l'Italie.* Mais le scholiaste de Lycophron, qui fait également mention du tombeau de Calchas dans la *Siritide*, prétend, avec assez de vraisemblance, que ce n'était pas celui de Calchas, fils

nomme cette ville Dorienne, en rapportant l'aventure de Chalcas Mopsus, mis à mort et enterré par Hercule à Erinée, sous un figuier sauvage (1). A l'aspect des lieux, le voyageur reconnaît les changements qu'ils ont éprouvés par suite des tremblements de terre, et comment le Sperchius et le Boagrius ont pu changer de cours (2). Il remarque les traces existantes du déluge qui éleva les eaux jusque dans cette région, lorsque l'arche de Deucalion se reposa sur le sommet du Parnasse (3). Enfin un autre fragment de marbre rappelle qu'on foule le territoire de la Doride (4). Le bourg d'Artotina, habité par cent vingt familles chrétiennes, renferme sans doute d'autres objets d'antiquité qu'on découvrirait, si on pouvait y faire des fouilles. Mais qui oserait hasarder une pareille entreprise? Les moines, possesseurs de l'épitaphe de Chalcas Mopsus, craindraient

---

de Thestor, mais d'un autre devin du même nom, qui avait été tué dans cette contrée par Hercule.

Hist. de l'Établiss. des Col. Grec., t. II, p. 402 et 403.

Le savant académicien nous dira sans doute à quel Chalcas Mopsus, mis à mort par Hercule, se rapporte l'épitaphe d'Artotina, bourgade de la Doride, située sur l'emplacement d'Érinée.

(1) Ce jeu de mots sur Érinée, qui est un nom de ville et celui d'un figuier non greffé, est rapporté d'après la fable d'Hésiode, que Strabon raconte, lib. XIV, p. 602. *V.* etiam Tzetzès; Lycophr., v. 138.

(2) Strab., lib. I, p. 60.

(3) Casaub., n. 4, in p. 417; Strab.

(4) Cette inscription malheureusement imcomplète ne porte que ces mots : ΔΟΡΙΣΠΕΔΙΣΕΟΣΘΕΜΑΝΟΒΟΙΩ.

même de la déplacer du mur de leur ferme, dans lequel elle est scellée, pour ne pas être accusés d'avoir vendu quelque objet précieux à l'étranger. Au reste ce qui est enseveli dans la terre y restera probablement long-temps, car les modernes Doriens sont plus qu'insouciants sur l'archéologie. La seule industrie de leur bourgade est abandonnée aux Bohémiens, qui confectionnent de la poudre à tirer, et nouveaux Tubalcains (1), ils forgent les clous, les fers, ainsi que les instruments nécessaires à l'agriculture.

Les sources du fleuve Pindus se trouvent une lieue et demie au nord d'Artotina, entre Copaki et Costaritza, villages situés sur un plateau escarpé. Comme au point de départ des eaux en général, le Pindoros s'élève au nord-est d'Artotina, en formant un nœud pour s'embrancher avec les faîtes des monts Oxas et Zônas. La réunion de ces trois montagnes présente un entablement d'une lieue et demie de développement, à l'extrémite orientale duquel on trouve la source mère du Céphisse, que les modernes appellent Mavro-Potamos ou fleuve noir (2). Les auteurs anciens, qui n'avaient peut-être pas fait une étude particulière de ce système de montagnes, ont dit et répété que le Parnasse séparait

(1) Tubalcain (Genes., 4, 22), qui est le Vulcain de la Fable, fut le plus célèbre des forgerons de l'antiquité; les Zingari l'invoquent dans leurs cérémonies magiques.

(2) Source primitive du Céphisse, une heure un quart N. E. d'Artotina; de Lépante, quatorze heures et demie, en y comprenant les détours des montagnes; de cette source une heure N., pic culminant du mont Zôna.



les Locriens Opuntiens et Epicnémidiens, des Ozoles

Ce trait, pris à vue de pays, peut être considéré comme le profil des montagnes, dessiné du fond de la vallée d'Amphisse. Mais en comparant mes relevés, on peut se convaincre que cette démarcation est formée par le Pindoros, et que la Doride occupait une vallée intermédiaire placée entre les peuplades des Locriens (1). Les étages de sapins qui terminent au nord l'horizon d'Artotina, indiquent la région hyémale du mont Œta, appelée maintenant Zônas et coli des voleurs, ou Klephta-Choria. Cet enclave, composé de quatre villages (2) habités par des familles de race dorienne, parlant un idiôme différent des autres Grecs, est situé dans un lieu tellement rude et escarpé, que les montagnards qui y vivent retranchés n'ont encore pu être subjugués par les Turcs.

Quand on a doublé le mont Zônas, on marche en plaine, en côtoyant le Céphisse, qui reçoit la grande rivière de Cotouri (3), et une lieue plus bas, celle de Paradisi, d'où il décrit une courbe au nord vers Lidoriki. Ce bourg, chef-lieu de canton et siége d'un cadi, est composé de cent quatre-vingts familles grecques et

---

(1) La Doride est la clef de la voûte de cette partie de la Grèce. A l'occident et au midi, étaient les Locriens Ozoles; au S. E., la vallée d'Amphisse, la Phocide, et à l'E. N. E., les Locriens, Épicnémidiens et Opuntiens.

(2) Ces villages sont, deux heures et demie N. de la source du Céphisse, Levcaditi, Skya, Mousounitza, et Arachnia, population inconnue.

(3) Cotouri, une heure et demie N. du fleuve, et autant de sa source mère.

turques parlant une même langue, car les mahométans sont des apostats indigènes. On reconnaît là beaucoup mieux qu'à Artotina, le langage des Doriens, dont le pays est encore le même sous le rapport de sa température froide. Mais on n'y entend plus mugir le Céphisse *tous les après-midi*, comme le raconte Pausanias (1), si ce n'est au printemps, quand le soleil commence à dissoudre les neiges du mont Zônas. Alors les sources, grossies par leur fonte, coulent avec impétuosité, et le fleuve roule des eaux écumantes qui brisent avec fracas entre les rochers dont son lit est parsemé.

La vallée de Lidoriki, qui renferme plusieurs villages considérables (2), communique par le défilé de Caladja avec le bassin du Sperchius et le canton de Patradgick.

La partie de la Locride Ozole qui s'étendait depuis Naupacte jusqu'à Amphisse, fut probablement comme la Doride habitée par les Pélasges, qui y fondèrent une quantité de villes dont quelques-uns des noms sont venus jusqu'à nous, sans qu'on ait pu fixer leur position. Évanthe, Œantia, Argos, Eupolie, Messapia, Tritée, Chalæon, Tolophon et plusieurs autres donnaient leur nom à des peuplades ou à des contrées

---

(1) Paus., lib. X, c. 33.

(2) Les villages de ce bassin sont, dans le rayon d'une lieue, Gâva, Trogoudaki et Clyma, résidence de l'évêque et des primats grecs du canton ; deux heures E. de Lidoriki, Caladja, frontière de la partie du canton de Livadie, comprenant les Arvanito-Choria. Les montagnes de droite prennent le nom de Chlomos, en se prolongeant vers Bodonitza.

qui sont maintenant comprises dans les cantons modernes de Malandrino (1) et de Salone.

Le district de Malandrino, qui termine la Locride Ozole à l'orient, commence à trois lieues environ de Lépante près des îles de Trisonia ou Trigonia, par la contrée de Coucousouri, dénomination qui semble dériver de Couros, territoire appartenant aux Phocidiens, qui y possédaient un temple dédié à Apollon. Inférieu-

(1) *Cadastre du canton de Malandrino.*

Noms des bourgs et villages.	Nombre des familles.
Malandrino	70
Vidavi	15
Kiseli	30
Veternitza	60
Xilogaïdara	30
Velynico	15
Trisonia (île)	80
Maraza	20
Caroutia	6
Macresi	30
Apano-Moraza	7
Monastir-Coutziros (détruit)	
Milia	30
Pleska	35
Dovronitza	5
Levkaditi	10
Braïla	16
Sykia	10
Palæo-Palesi	7
Apano-Bousounitza	30
Kato-Bousounitza	10
Koniakas	2
Trevidi	7
Calamatir	10
Total des familles	535
Total de la population	2,675

rement on découvre le cap Pilala et le monastère appelé Kokino, rouge, le village et la rivière de Sergola. Sur le penchant des coteaux on aperçoit Véternitza, Xilogaidara qui donne son nom à un promontoire et à une chaîne aride de montagnes, Stelia qu'on croit être l'ancienne Œneon(1), et Zourianos, village voisin d'Elia (2); Vellanikos ainsi que le port et le village de Doubia. Dans une gorge intermédiaire située entre Kisseli et Monastiraki, on retrouve près de Monastir-Coutziro les restes de Chalcon (3), place peu considérable, qui avait un port propre à recevoir des barques semblables à celles des pêcheurs, dont le hameau est bâti au bord de cette calanque.

Un contrefort du Pindoros, chaîne principale de la région montueuse du Malandrino, prolonge au sud-ouest le cap de Psoromita et celui d'Andromarki, qui abritent le port de Galaxidi que je crois être celui d'Œanthe (4) ou Évanthe, dont on ne soupçonne l'emplacement que par des ruines situées à une heure et demie de la ville moderne, que nous ferons connaître en décrivant le portulan du golfe de Corinthe.

---

(1) OEneon, Thucyd. Hist., lib. III, 203, 95; 206, 102; Steph. Byz.

(2) De Lépante à Trisonia, trois heures un quart; de Trisonia à Véternitza, trois heures deux tiers; de Véternitza à Kisseli, une heure un tiers; de Kisseli, deux tiers d'heure à Monastiraki.

(3) Chalcon, Thucyd., lib. III, 206, 101; Plin., lib. IV, c. 3; Steph. Byz.

(4) OEanthe, Thucyd., *ibid.*, Polyb., V, Hist., IV, c. 57; Pausan., lib. X, c. 38; Mela, lib. II, 3; Martian., VI, 8; Palmer., Exercit., p. 50; Stephan. Byz. a Berkel. correct. Οἰάνθη.

Le mouillage de Janaki, situé au nord de Galaxidi, présente au voyageur le port de Phestum (1), la calanque d'Anémo-Campi et celle de Tolophon (2), dont l'Hylæus baigne encore les ruines. Tel est le champ des découvertes à explorer dans cette partie de la Locride, dont je ferai connaître les attérages et la nouvelle colonie de marins galaxidiotes, en décrivant les mouillages du golfe de Corinthe.

Malandrino, situé dans la vallée de l'Hylæus (3), est un bourg de quatre-vingts familles grecques et turques, qui n'a rien de particulier. Vers les sources de sa rivière, on voit, près de Palæo-Catouna, des ruines anciennes, et une lieue au N., une source d'eau purgative. Au-dessous de Malandrino, en descendant vers Anémo-Campi, on remarque, au voisinage de Servoula, quelques pans de murailles anciennes; et un quart de lieue plus bas, après avoir passé le pont de Calamatir, on entre dans le défilé de Caroutia, qui conduit à Salone. C'est là tout ce qu'on retrouve dans la partie septentrionale de ce canton, qui a peut-être pris le nom de *Malandrino*, parce qu'il fut de temps immémorial, comme il l'est encore, le repaire des bandes de klephtes de l'Étolie.

D'après le tracé topographique que je viens d'exposer, on peut expliquer la marche d'Euryloque à travers le pays des Locriens Ozoles, telle que la rapporte

---

(1) Phestum, Plin., IV, 3.

(2) Tolophon, Thucyd., lib. III; Steph. Byz.

(3) Malandrino, trois heures et demie du port d'Anémo-Campi, et cinq heures un quart de Véternitza; deux heures N. O., Paléo-Catouna; d'*id.*, une heure N., source purgative.

Thucydide (1). Le défilé de Caroutia serait, dans ce cas, le passage difficile par lequel ce chef, parti de Delphes, conduisit son armée, afin de pénétrer dans la Locride. Mais on ne peut que former des conjectures approximatives sur l'emplacement des Myoniens (2), des Hippéens, des Messapiens, des Tritéens et des autres peuplades énumérées par Thucydide et Pline, dont il serait, je pense, très-difficile de retrouver la position des bourgades.

La population des deux cantons dont je viens d'ébaucher la description, est connue d'après les cadastres que j'ai publiés; mais on peut assurer qu'elle est presque anéantie maintenant, à cause des guerres qui ont particulièrement désolé ces contrées. Quant au commerce en produits territoriaux du Lidoriki et de Malandrino, ils étaient estimés, pour l'année 1815, à la somme de huit cent quatre-vingt-dix mille piastres turques.

Tel est le résumé de mes recherches sur cette région jusqu'à présent ignorée des voyageurs, dont je vais m'éloigner, pour décrire les hautes régions du mont Œta et le cours du Sperchius, qui reçoit les eaux de cette montagne et celles de l'Othrys, avant de parler de la Phocide.

---

(1) Thucyd., lib. III.

(2) Myoniens; Steph. Byz.

CHAPITRE IX.

Orographie du Mont OEta. — Origines mythologiques et historiques de ses peuplades. — Introduction du christianisme. — Fondation de l'évêché de Nea-Patra. — Vallée du Sperchius. — Cadastre du canton de Patradgick. — Mont OEta. — Thermopyles. — Dryopie. — Zeitoun. — Golfe Maliaque. — Golfe Pagasétique. — Itinéraires entre diverses villes anciennes. — Rapprochements historiques.

Les monts Œtéens sont une dépendance du Pinde (1), connue sous le nom de Callidromos, qui, après avoir enveloppé l'Inachus épirotique, l'Achéloüs, et l'Évenus, fleuves auxquels ses sources et ses glaciers donnent naissance, se prolonge à l'orient jusqu'en face de l'Eubée. « C'est, dit Strabon (2), l'extrémité de cette chaîne la « plus voisine des Thermopyles qui s'appelle proprement « Œta, et cette partie a deux cents stades de longueur (3). « Elle est âpre et surtout fort haute; car en approchant « des Thermopyles, les montagnes s'élèvent en pointe et « se terminent par des rochers à pic, lesquels, touchant

(1) Herodot., VII, 176; Appian. Syr. 17; Strab., IX, pag. 248; Plut. Cat. Maj., p. 343; Plin., IV, 7; Tit.-Liv., XXXV, 11, n. 4. edit. N. E. Lemaire.

(2) Strab., lib. IX, p. 28.

(3) Les traducteurs de Strabon font remarquer que le manuscrit de ce géographe porte τούτου δὴ τὸ μὲν πρὸς Θερμο... μέρος Οἴτη καλεῖται ςαδίων διακο........ καὶ ὑψηλόν. Gemistius a rempli cette lacune: τούτου δὴ τὸ πὲν πρὸς Θερμοπύλας νενευκὸς μέρος Οἴτη καλεῖται, ςαδίων διακοσίων τὸ μῆκος, τραχὺ καὶ ὑψηλόν. On observe malgré cela que Strabon pourrait avoir compté 299 stades.

Strab., lib. IX, p. 483, n. 1 de la traduction française.

« presque à la mer, ne laissent qu'un passage étroit aux « voyageurs qui veulent suivre la côte pour se rendre « de la Thessalie dans la Locride.

« Ce canton, poursuit le même auteur, est d'un accès « difficile, à cause de l'âpreté du terrain et de l'abon-« dance des eaux qui creusent des ravins où elles cou-« lent. » Parlant ensuite vaguement du Sperchius, il nomme le Dyras, le Mélas, le Trachis, l'Asope, le Phœnix et les Thermopyles, défilé d'éternelle mémoire, sans décrire la vallée où fleurit Hypate, ni les contrées que les modernes appellent la nouvelle Patras, Néa-Patra, ou Patradgick. Cependant il dit en passant, et Phérecyde ainsi qu'Apollonius confirment, que les OEtiens étaient divisés en quatorze peuplades (1), avec Heraclea et la Dryopide. Ce dernier enclave formait, comme la Doride, une Tétrapole qui fut la mère patrie des Dryopes du Péloponèse, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de l'Argyrine en Épire (2). Hercule Cornopion ou *destructeur des sauterelles* (3), était spécialement révéré des OEtéens qui montraient l'endroit du mont Phrygias sur lequel fut élevé son bûcher (4).

Les Trachiniens étaient en possession de raconter aux

---

(1) Pherecyd. lib. II; Ap. Schol. Apollon. Rhod. Argonaut., I, v. 1212; Strab., IX, p. 434.

(2) Voyez T. I, liv. IV, c. 2 de ce voyage.

(3) Strab., lib. XIII, p. 613.

(4) Le faîte du mont OEta où la fable suppose que s'accomplit cet holocauste est appelé Phrygia par le Scholiaste de Callimaque, hymne III. Φρυγία ὄρος Τραχῖνος ἔνθα ἐκάη ὁ Ἡρακλῆς, et Eustath. ad. Dionys. Perig. pag. 107. Ces commentateurs auraient-ils eu connaissance de la montagne que les modernes appellent Phryssa et Phrygiæ ?

crédules Hellènes la fable de Déjanire, la fin tragique de Licas, chargé de remettre à Hercule la robe fatale, cause de ses maux (1); l'aventure de Pœus, ou plutôt de Philoctète, auquel il donna ses flèches pour prix des derniers devoirs qu'il lui rendit en allumant son bûcher (2). L'apothéose du héros fils d'Alcmène, ravi dans un nuage (condition nécessaire à ces sortes de prodiges), au milieu des éclairs, des éclats du tonnerre, et transporté dans l'Olympe aux vastes demeures (3); sa réconciliation avec Junon, son hymen avec Hébé, étaient l'objet de leurs récits et de leurs chants.

Les Étoliens de cette région restèrent les plus barbares et les plus grossiers des hordes helléniques, car ils n'étaient, comme ils le sont aujourd'hui, que des bandes de klephtes, qui exerçaient leurs brigandages sur terre et sur mer. Les noms des héros primitifs de ces régions, Ætolus, Pénée, Méléagre, Diomède y étaient oubliés, et les OEtéens confondus avec les Æenianes ne tenaient qu'un rang obscur aux assemblées amphictyoniques (4) quand Agis ravagea la

(1) Hygin. Fab., 36; Ovid. Met., XI, 627; El. IX, 147. La cause morbifique d'Hercules était l'épilepsie, qui fut à cause de cela appelée *mal sacré*. *V*. Arist. Problem. § 30; Probl., I; Dicæarch. cité par Zénobius cent. IV; Prov. 26; Plutar. cité par Arnobe, IV, p. 144.

(2) Apollod. Bibl., II, 231; Sophocl. Trachin., v. 1241; Senec. Herc., v. 1495; Diod., IV, 38.

(3) Lucien dans son Hermotime fait une allusion impie, que nous nous dispensons de rapporter, au c. I, v. 9, des actes des apôtres.

(4) Clavier, Hist. des premiers temps de la Grèce, t. II, p. 25.

vallée de Sperchius, où il fit un riche butin (1). Ils ne furent pas anéantis pour cela, car on ne subjugue jamais des montagnards. Ils reparurent sur la scène pendant la période des guerres de Rome contre les rois de Macédoine; mais à l'exception de leurs faits d'armes, on ne connaît ni leurs mœurs, ni leur constitution politique.

Tite-Live, qui qualifie ces montagnards de brigands, décrit le pays des Œtéens en géographe qui aurait eu connaissance des mémoires de Paul-Émile et des capitaines romains (2). Prenant ses mesures du pas des Thermopyles, « vers le septentrion, dit-il, se trouvent « l'Épire, la Perrhébie, les Phtiotes Achéens et le golfe « Maliaque. Les gorges tournent ensuite au midi, et de « ce côté sont situées la principale partie de l'Éto« lie, l'Acarnanie, la Phocide, la Béotie, l'Eubée qui « forme un vaste promontoire dans la mer ainsi que « l'Attique et le Péloponèse qui se flanquent. Ce gi« gantesque enchaînement de montagnes, partant de « Leucade (3), aboutit à la mer orientale par des as« pérités hérissées des rochers tellement escarpés, que « non-seulement une armée, mais des hommes équipés « à la légère n'y trouvent pas de sentiers praticables. « La partie orientale de ces ressauts, qui est la plus « élevée, est appelée Œta. C'est à sa base que s'ouvre

(1) Thucyd. Hist., lib. III, 201, 92; VIII, 470, 3.

(2) Les aires de vent de Tite-Live ne sont pas correctes, mais son trait descriptif est admirable.

(3) Tite-Live aurait du savoir que l'Œta est une dépendance du Pinde, et que la chaîne qui aboutit à Leucade est un de ses contre-forts.

« une route militaire d'environ soixante pas, appelée « Pyles ou Thermopyles, lieu plus mémorable par le « trépas des Spartiates, que par le combat qu'ils y sou- « tinrent contre les Perses (1).

Depuis la conquête de la Grèce par les Romains, on ignore le sort des peuplades du mont Œta. Apulée (2), sorti de l'école de Carthage, nous apprend que Hypate, célèbre par ses magiciennes, florissait de son temps dans la vallée du Sperchius, qu'il attribue à la Thessalie. A cette époque, où les missionnaires de Cybèle trompaient encore la multitude, les autels du vrai Dieu s'élevaient dans cette région agreste, par les soins d'Hérodion, l'un des soixante-dix disciples de Jésus-Christ, que l'Apôtre salue comme étant son parent, dans une de ses épîtres adressées aux Romains (3). Le ménologe grec (4) affirme que Hérodion fut consacré évêque de la Nouvelle-Patras (Νέων Πατρῶν) par les apôtres, et qu'il y souffrit le martyre, après avoir converti une foule de Gentils à la foi chrétienne.

Le sang des martyrs, excepté dans le dix-neuvième siècle, où les cabinets de l'Europe contemplent froidement l'extermination des Grecs, fut toujours fécond en miracles. L'idée d'un Dieu suprême, qui s'était conservée au milieu du paganisme, se réveilla avec énergie

---

(1) Herodot., VIII, 219, 224; Front. Stratagem., II, 2, n. 13; liv. XXXVI, 16.

(2) Apul. in Asin. Aur.

(3) Ep. B. Pauli ad Romanos, 16, 11.

(4) Menæa Grecorum die Marti 28, nec non ut alia exemplaria ferunt 8. Aprilis memoriam habent certaminis S. Herodionis.

dans les montagnes de la Thessalie. Le peuple qui ne croyait plus depuis long-temps aux dieux que par habitude, les princes par politique, et les prêtres par intérêt, se trouvèrent en présence. La superstition, qui est toujours furieuse quand on l'attaque; la politique, irritée de perdre la gendarmerie céleste dont elle environnait la populace, suscitèrent des persécutions contre les évangélistes, soutiens de l'égalité. La lutte fut orageuse; cependant, dès les premiers siècles de l'église, l'épiscopat de Nea-Patras comptait au nombre de ses suffragants Koutzagra, Sibictis et Barianès. Comprise dans un des thèmes de l'empire d'Orient, on trouve cette région désignée par Benjamin de Tudèle et par les chroniqueurs du treizième siècle sous le nom de Valachie, dénomination qui embrassait la chaîne du Pinde depuis les Thermopyles jusqu'au lac d'Ochrida, où l'on trouve des colonies valaques établies.

La vallée du Sperchius, dans laquelle l'histoire nous montre à de grandes distances les Gaulois (1), les Triballes ou Slaves (2) et les Français (3), forme de nos jours le canton de Nea-Patra ou Patradgick. Son territoire, divisé en quatre districts ou semptis, embrasse l'espace compris entre les chaînes presques parallèles de l'Œta et de l'Othrys, depuis le vaïvodilick de Zeïtoun jusqu'au canton d'Agrapha.

La première de ces subdivisions, appelée Vlacho-

(1) Le Deïst de Boutidoux, hist. des Gaulois, p. 71.

(2) Gott. Stritt. Bulg. c. XI, §. 146, c. 14, §. 206.

(3) Chronique de la conquête de Constantinople et de l'établissement des Français en Morée, traduite par J. A. Buchon, liv. I.

Choria, ou villages valaques (1), occupe à l'extrémité orientale de la vallée les deux rives du Sperchius ou

---

(1) *Cadastre du canton de Patradgick.*

I. Vlacho-Choria.

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Castritza (ruines)	20
Comirianès (deux quartiers)	40
Séliani	50
Kolokythia	10
Argyria	10
Smocovo	20
Coupochori	60
Mantetzi	5
Liascovo	15
Agathémi	15
Castania	30
Rogozana	5
Alpochori	5
Marmara	3
Syka	10
Vasilika	15
Poulcokarya	20
Lâla	20
Michadais	40
Bogomilos	60
Néa-Patras (moitié Grecs et Turcs, 600 Juifs)	1,500

II. Gianouladi.

Makresi	40
Archani	20
Tourchès	10
Cournovo	30
Gardmeni-Rachi	40
Karya (défilé qui conduit à Thaumacos)	20
Zôli	10
Stigrapha (anciennement Koutzagra, évêché détruit)	6
Gianouladi	80
Amoli	20
	1,229

Hellada, dans une étendue de cinq lieues, et elle confine dans son étendue avec Zeïtoun, Salone et Lidoriki. A six

III. Boucaïa.

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre de familles.
Report	1,229
Boucaïa	80
Kyriacochori	60
Lizanis et Saint-Dimitri	10
Mousravo	10
Prophyliani	15
Agisystini (anciennement Sibictis, évêché détruit)	30
Khalyli	40
Agas	20
Clôni	40
Agoriani	10
Gyphthochori	30
Phtéri	60
Calavracha (Turcs et Grecs)	30
Gavrès	10
Campia	15
Levcada	20
Outzphliani	10
Lagos	5

IV. Polytochoria.

Moutzourachi	20
Capsi (trois quartiers)	150
Mercada	20
Mavrilos	150
Perlevto	100
Zimiani	20
Zopousi	15
Arovoliari (trois quartiers)	80
Kydonia	5
Tzatzi	20
Leta	20
Gianoutzi	300
Asvesti	20
	1,415

lieues du golfe maliaque, en remontant la vallée, on remarque Altos, position favorable aux embuscades, et on arrive à Nea-Patra, siége d'un évêque (1) suffragant du métropolitain de Larisse et d'un cadilik qui relève du sangiac de Tricala. Quoique la tradition ne fasse remonter qu'au dix-huitième siècle la fondation de la capitale moderne des Œtéens, qui dut son origine à une

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Report	1,415
Trouca	80
Vitali	15
Scorlia	10
Levka	10
Koukia et Hyporaki	20
Castriti	20
Sopho	15
Varibopi (anciennement Barianès, évêché détruit)	40
Plati-Stomo	40
Lavanitza	10
Total des familles	1,675
Total de la population	8,375

(1) *Ses évêques connus sont :*

I.	Hérodion	Ier siècle de l'Église.
II.	Léon, au synode de Photius	
III.	Symeon, sous Léon-le-Sage empereur	
IV.	Nicolas, souscripteur des actes du synode de Sisinnius II, patriarche de Constantinople	
V.	Euthyme, au synode de 1166	
VI.	N... au temps du voyage d'Alexis Comnène dans la Hellade	
VII.	Abraham	XVII siècle.
VIII.	Nicéphore	XVIII siècle.

colonie achéenne de Patras, forcée de s'expatrier à cause des invasions des Barbares dans le Péloponèse, nous avons prouvé qu'elle est de beaucoup antérieure à cette époque, et nous ajouterons qu'elle fleurit pendant toute la durée du Bas-Empire (1).

Après la conquête de Constantinople par les Latins, on voit Nea-Patra figurer au nombre des diocèses dont l'église romaine s'empara, sous les auspices des seigneurs français, auxquels la Hellade et le Péloponèse étaient échus en partage. Des lettres du pape, adressées à l'archevêque de Néopatras (Neopatria), sous la date de 1208, prouvent qu'on y avait, dès ce temps, accrédité un prélat catholique. Le même pontife, qui était Innocent III, enjoint, par une bulle écrite en 1211, à l'évêque de Zeïtoun, au doyen de Thèbes et au chantre de Daulis, d'informer contre les déportements du prélat de Nea-Patra, et de lui en adresser un rapport. On ignore l'issue de cette affaire, mais Malacus raconte comme une chose capitale qu'on apporta alors de cette contrée à Rome deux doigts de Saint-Nicolas.

Une lettre du pape Jean XXII, de 1320, montre que ce siége épiscopal fut donné à un religieux, à condition de ramener dans le giron de l'église un comte de Céphalonie, qui avait embrassé le schisme des Grecs. En 1345, parmi les lettres de Clément VI, adressées à plusieurs évêques latins établis dans la Grèce, il est fait mention de celui de Nea-Patra, sans le désigner par son nom. Innocent VI, dans une bulle écrite d'Avignon le 11 mai 1359, en parle aussi vaguement. En 1372

(1) Niceph. Gregor. Hist., lib. IV, c. p. 67; lib. II, c. 6, p. 335, edit. Paris.

on y voit figurer un certain François, chargé par Grégoire XI de prêcher une croisade contre les Turcs. L'apostolat de ce prélat ne fut pas de longue durée, puisque le siége ayant vaqué par sa mort, le même pape y nomma Jean Ruis, frère mineur de la province d'Arragon. En 1393 le même poste fut occupé par le frère Jean de Monte Lupo, remplacé en 1396 par Luchinus, auquel succéda Benoît en 1402, époque à laquelle toute puissance des papes cessa dans la Grèce. Il est même probable que Rome ne nommait plus depuis longtemps que des évêques *in partibus* à Nea-Patras, car, en 1390, le Grec Jean Ange Ducas, qualifié des titres de prince de la Pélasgie, de la Phtiotie, y faisait construire la citadelle qui existe maintenant. Les bourgades les plus considérables de cette contrée ont conservé des souvenirs particuliers de leurs origines. Ainsi les habitants de Sopho (1) se prétendent de race Étolienne. Bogomilos attribue sa fondation à une colonie de Paterniens (2), dont la postérité a embrassé le mahométisme, comme cela arriva en Bosnie, où les mêmes sectaires favorisèrent l'invasion des Turcs.

Une lieue au N. de Patradgick (3), après avoir passé le Sperchius sur un pont en pierre de cinq arches, on entre sur le territoire de Gianouladi (4); et en prolon-

(1) Les Sophiens étaient un peuple de l'Étolie, mais je pense que c'est le même que les Ophiens.

(2) Bogomilos, v. Peyssonel observ. histor. c. 17.

(3) De Patradgik, une heure O. Perlevto; de Perlevto deux heures O. Sopho. De Patradgik une heure et demie S. E. Bogomilos.

(4) Le Sempti de Gianouladi à deux heures un tiers E. O.,

geant pendant trois milles la rive gauche du Sperchius, on arrive à Castritza. Près de ce village on trouve les ruines d'une ville en construction cyclopéenne, avec des restaurations grecques et romaines, qu'on s'accorde à regarder comme l'ancienne Hypate (1), place célèbre par sa splendeur, ses magiciennes (2), et l'hellebore qu'on cueille encore dans ses environs (3). Le restant de cette contrée, qui est enveloppée par les monts Othrys ou Volutzi, ne renferme que douze villages peuplés de Grecs et de Schypetars chrétiens, adonnés à l'agriculture et aux soins de leurs nombreux troupeaux.

A l'occident du territoire de Gianouladi s'élève le sempti de Boucaïa, traversé par la Levca, rivière qui prend sa source quatre heures au N. O., dans le mont Varibovo, dont les plateaux, et les vallons couverts de forêts, renferment treize villages habités par des Valaques et des Albanais qui vivent dans un état presque complet d'indépendance. Enfin, au couchant des Vlacho-Choria, la Haute-Vallée du Sperchius comprend le sempti des Polyto-Choria, qui confine avec l'Étolie ancienne et le canton d'Agrapha.

Telles sont les retraites peu visitées jusqu'à présent, que nous venons d'esquisser dans leurs principaux dé-

---

sur une heure un tiers N. S. depuis le pont jusqu'au défilé de Thaumacos; de l'entrée de ce défilé au lac Xisou, ou Xinias, une heure ; de là à Thaumacos, deux heures.

(1) Ptolem., lib. III, c. 13; Tit.-Liv., XXXV, 16; Plin., IV, 8. Steph. Byz.

(2) Aristoph. *Nub.* v. 747; Plin., XXX, 1; Hippolyt. Coronat. Act., II, v. 420, Apul. metamorph. lib. I et II.

(3) Theophr. Hist. Plant., lib. IX, 2.

tails, en les rattachant aux documents historiques respectés par le temps.

Au-dessous de Patradgick la vallée s'ouvre, et le Sperchius, quoique moins grand que le Penée, coule majestueusement entre des bords fleuris, jusqu'à un pont de construction moderne, sur lequel on le passe au voisinage des ruines d'Anticyre (1). On se retrouve ainsi sur un terrain classique connu, mais imparfaitement décrit, et plus intéressant à connaître que la contrée toujours sauvage des Œtéens ou Ænianes (2). Le voyageur touche aux Thermopyles; il découvre Zeïtoun et les hauteurs qui entourent le golfe Pagasétique, tandis qu'il voit fuir le Sperchius, dont les eaux, divisées en plusieurs canaux, s'épanchent, quatre milles vers le levant d'hiver, dans le golfe Maliaque. En comparant ce que dit Hérodote au sujet de l'embouchure de ce fleuve, on remarque que ses alluvions ont dû encombrer la baie, car il débouche beaucoup plus loin des Thermopyles que de son temps. L'aspect des lieux prouve que Xercès ne put engager qu'une faible partie de ses troupes à l'entrée même de ce défilé.

En s'éloignant de la rive droite du Sperchius, au bout de quatre minutes de chemin, on passe une rivière qui sort d'une des vallées du Katavothra, ou montagne des précipices, nom moderne de la région la plus

---

(1) Anticyre, Herodot. Polymnie., CXCVIII; Strab., IX, 418; Tit.-Liv., XXVI, 26; Pausan., X, p. 849; VII, 558.

(2) Gisements pris d'un des sommets de l'Othrys. Détroit des Thermopyles, S. S. E. Parnasse, S. par E. Sperchius, cours entre l'Othrys et l'OEta N. O. S. E., Œta ou Catavothra, O. par N. Aninos. O. par N.

escarpée de l'Œta. Tout porte à croire que c'est le Dyras; on remarque dans cet endroit les restes d'un château, bâti au penchant des rochers qui flanquent ce col hérissé d'aspérités (1). Il se pourrait que ces décombres recouvrissent l'emplacement d'Anthéla, et que la rivière chaude et saumâtre qui coule six minutes plus loin fût le Melas, dont le cours est formé par quelques sources thermales. A huit minutes de ce ruisseau le défilé tourne au S. E. en s'échelonnant sur le flanc de l'Œta, et dans trente sept minutes, on arrive aux ruines d'Héraclée, ville située sur un plateau élevé, d'où l'on jouit d'une perspective très-étendue.

Du pont du Sperchius, où l'on a pour pied-à-terre le khan de Hellada, à Zeïtoun, la distance est de dix milles, et de deux milles jusqu'aux sources des Thermopyles. Ces fontaines thermales sont annoncées par des vapeurs sulphureuses au voyageur, que le rapprochement des montagnes et le voisinage de la mer avertissent qu'il touche au lieux où coula le plus noble sang de la Grèce... Une plaine d'un niveau très-bas, un marais fangeux, séparent maintenant les montagnes de la mer, élément qui fut toujours le théâtre principal de la victoire pour les Hellènes. Le défilé est dominé à cette profondeur par des montagnes qui ont environ six cent pieds d'élévation, et dont la hauteur diminue en s'inclinant au midi. Le rocher, suivant le D. Holland, est d'une couleur rougeâtre. Il présente à l'extérieur des masses rocailleuses, irrégulières, à travers lesquelles, croissent

(1) Voyez pour toutes ces ruines modernes qu'on trouve dans le défilé des Thermopyles, Procop. de Ædific., lib. IV, c. 2, qui en fait un pompeux éloge pour complaire à Justinien.



l'olivier sauvage, le chêne pournari et quelques buissons. Les sources chaudes qu'il examina en habile physicien, jaillissent de différents endroits à la base du rocher, et il en remarqua deux sur lesquelles il fit quelques expériences. La première, dans laquelle il plongea le thermomètre de Farenheit, lui donna 103 degrés, et la seconde 104; terme commun de leur température. Les incrustations, formées par le sédiment de leurs eaux, soit autour des bassins, ou sur le terrain environnant, n'ont donné à l'analyse que du carbonate de chaux. Cependant, lorsqu'on approche des fontaines, on sent une forte odeur d'hydrogène; et l'eau, quoique très-claire, est salée et amère au palais. Les eaux réunies des différentes sources, après avoir contourné une pierre milliaire, forment un ruisseau qui se décharge dans la mer. Au N. O. des sources thermales, près de l'endroit le plus resserré du col, les montagnes présentent une anfractuosité, à travers laquelle se précipite un torrent qui cumule les eaux d'une vallée centrale. D'après la description d'Hérodote, cette rivière paraît être l'Asope, et la gorge de laquelle il sort l'Anopon. On aperçoit sur une éminence les ruines d'une forteresse grecque, qui est probablement une de celles dont Tite-Live fait mention. C'est dans cette direction que s'ouvre le défilé du Callidrome, par lequel les Perses tournèrent les Grecs embusqués aux Thermopyles.

A un mille au S. de la borne milliaire que nous venons d'indiquer, le défilé se trouve de nouveau resserré par des montagnes couvertes de halliers qui donnent un aspect sévère au paysage. Au sommet d'une des plus hautes éminences on a construit un dervène ou corps de garde, occupé par des soldats albanais, chargés de

veiller à la sûreté des voyageurs dans ce passage environné de forêts. A peu de distance à droite et sur le bord de l'ancienne voie militaire, fabriquée aux frais des états de la Grèce, sous le gouvernement des Romains, on observe les débris d'un piédestal massif, servant de soubassement à un monument de la plus haute antiquité. Comme c'est le seul qu'on rencontre dans le défilé, ainsi que son tumulus, on peut regarder cet endroit, appelé de nos jours Vasilica ou butte royale, comme le Polyandron, ou tombeau des Grecs morts aux Thermopyles (1). C'était probablement sur ce monu-

(1) *Itinéraire, par distances, depuis Héraclée, dans le défilé des Thermopyles, jusqu'au khan de Gravia.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	15	D'Héraclée, après une montée très-escarpée, Gamasi, village entouré d'arbres magnifiques.
	15	Forêt de sapins, sentier en spirale.
	45	Pic du mont Cathavothra, point culminant du défilé; relevés pris à la boussole.
		Mont Parnès, aujourd'hui Nozéa, S. E.
		Mont Hymette, S. E. par E.
		Cours du Céphisse, de l'O. N. O. à l'E. S. E.
		Sommet du Parnasse, S. par O.
		Chaîne du Parnasse, N. O., S. E.
		Dadi, au pied du Parnasse, S. S. O.
		Mont Hélicon, S. S. E.
		Mont Cithéron, S. E. par S.
		Tithorée dans le Parnasse, S. par E.
		Cours du Kachalis, venant de Tithorée, se rendant au Céphisse, S. E., N. O.
		Bodonitza, N. E. par N.
		Mont Athos dans le lointain, N. N. E.
	7	Pralo, village à l'E. de Palæa-Chora.
1	22	

ment qu'étaient écrites ces paroles : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour ses saintes lois.*

Le défilé continue toujours dans la direction méridionale jusqu'aux villages de Molo-Cato et Molo-Apano, où l'on trouve les traces de la muraille dont Hérodote fait mention. Les débris qui en sont encore considérables permettent de suivre sa projection, depuis le golfe Maliaque jusqu'au golfe de Corinthe, dans une étendue

---

Suite de l'itinéraire d'Héraclée au khan de Gravia.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
Report, 1	*Report*, 22	
	4	Nevropolis; haies de rosiers sauvages, fontaine abondante; il s'y tient une Panégyrie, ou foire, le 11 juin. On croit que cet endroit s'appelait anciennement Carya, il y a tout auprès une vallée cultivée dans l'Œta. Un sentier conduit de cette bourgade à Dracospilea et à Bodonitza.
1		Fontaine à droite, descente rapide à travers une forêt d'arbres magnifiques; on voit la vallée qui conserve le nom de Dryopia, et la partie septentrionale du Parnasse.
	27	Palæa-Chora, au pied du mont Œta; ruines, tour d'Arnaout-Aga.
1		Après avoir traversé la vallée de Dryopia, la route, depuis Palæa-Chora, tourne à gauche vers Camara, et on arrive au khan de Gravia, près duquel on trouve quelques ruines. On est à l'entrée d'un défilé très-pittoresque qui s'ouvre entre le Parnasse et les hautes montagnes de l'Étolie, d'où il aboutit à Salone, ville éloignée de six heures de chemin.

Total, 3 heures 53 minutes de marche.

de vingt-quatre lieues d'une mer à l'autre, en fermant l'entrée de tous les défilés du mont Œta. Cette barrière, qui sépare la Thessalie et le N. de la Grèce de la Béotie et de l'Attique, construite en pierres grossièrement taillées avec chaux et ciment, a quelque ressemblance avec le mur d'Antonin qu'on trouve dans le N. de l'Angleterre, mais elle est d'une plus haute antiquité. Bodonitza, que nous ferons bientôt connaître, peut être regardée comme le boulevard et la clef des Thermopyles du côté de la Béotie.

Les voyageurs qui visitent les Thermopyles ont pour gîte ordinaire le khan de Hellada, ou le village d'Élevtherochori, nom qui rappelle celui de la liberté, divinité primitive de ces contrées, où des hommes indépendants, connus sous le nom de Klephtes, ont succédé aux Dryopes et aux Doriens belliqueux. Pour se rendre à Élevtherochori, qui fut long-temps leur quartier-général, on suit pendant deux milles la base des montagnes qui se prolongent à l'occident. On commence alors à gravir l'Œta par un sentier pittoresque et scabreux, du haut duquel on plonge sur un précipice, d'où sort une rivière qui se décharge directement dans la mer. On se porte ensuite sur sa rive droite pour escalader plusieurs sommets en suivant une montée rapide, on revient au midi, afin de pénétrer dans l'intérieur des montagnes, et au bout d'une heure on parvient à Élevtherochori, retraite habitée par quatre-vingts ou cent familles chrétiennes. Ce hameau, conquis par les Schypetars mahométans, qui y fraternisaient cependant avec les Klephtes, fut, jusqu'en 1821, la propriété d'Ali Tébélen, qui tenait garnison aux Thermopyles, en sa qualité de Dervendgi pacha, ou gardien des défilés.

En décrivant le canton de Lidoriki, nous avons indiqué l'emplacement de la Doride, située dans le Pindoros, montagne qui conserve son nom ancien, et nous retrouvons, à l'extrémité d'une chaîne contiguë, le berceau des Dryopes, que les géographes ont parfois confondus avec les Doriens. La fable, qui est l'ombre des traditions humaines, rapporte qu'Andræmon ayant épousé Dryopé, fille de Dryops, qui eut pour père le fleuve Sperchius et pour mère Polydore l'une des filles de Danaüs (1), les Dryopes prirent leur nom de ce héros mythologique. Strabon, après avoir parlé des diverses migrations de cette peuplade, nous indique sa position topographique aux environs du mont Parnasse (2), dans la contrée qui est encore appelée de nos jours Dryopia.

On domine de cette haute hauteur sur la vallée du Céphisse; l'horison visuel embrasse une partie de l'Eubée, le bassin de Volo et les îles qui sont disséminées à l'entrée du golfe Thermaïque. Les montagnes de cet enclave présentent de toutes parts des formes magnifiques, divisées en massifs isolés, séparées par des précipices profonds et souvent abruptes que les Grecs appellent ϛεφάνια, entonnoirs. C'est ici qu'on peut établir une véritable dendrographie ou classification des arbres par climats. Ainsi en quittant le bord de la mer on trouve les platanes, les chênes verts, les oléastres, les mico-

(1) Antonin. Liberal. Narr. 32.

(2) Strab., lib. IX, p. 433, 433; Herodot., lib. VIII, § 43; Pherecyd. ap. Schol. Apoll. Rhod. ad Argon., lib. I, v. 1212; Diod. Sic., lib. IV, § 37; Pausan. Messen., lib. IV, c. 34; Steph. Byz. V. Δρυόπη. Eustath. in Homer. Iliad. II, v. 561.

couliers; plus haut se présentent les hêtres, les érables, les genévriers, les houx-buis. On arrive ensuite aux forêts de sapins, et en quatrième ligne à la zône des cèdres, dont la région est dominée par les coupoles ou météores chargés de neiges, qui durent pendant plus de huit mois de l'année.

Le versant opposé de ces sommets, à travers lesquels on a tracé un itinéraire qui aboutit à six lieues de Salone, flanque la vallée du Céphisse dans sa partie boréale. Chaque groupe de l'Œta appartient à la nature des montagnes de la Grèce. Les stratifications des couches qu'on observe dans les ravins sont souvent irrégulières et pareilles à celles qu'on trouve dans l'Acrocéraune, circonstance qui prouve la nature homogène des chaînes de la Hellade, dans lesquelles un minéralogiste instruit trouverait des matériaux propres à avancer l'histoire naturelle. On expliquerait peut-être comment l'Hymette et le Parnasse formèrent des îles jetées au vaste sein des mers... Hélas! la terre est aussi ancienne que le firmament, a dit Hésiode; et vouloir fixer l'époque de son origine par des systèmes, ne démontre que la vanité de la créature, en présence de Dieu. Que l'Œta soit de seconde ou de troisième formation, n'importe! L'homme est éphémère sur le globe; mais la mémoire des Thermopyles et celle des enfants des Grecs, transmise d'âge en âge, verra la fin de l'avenir.

La Dryopie et Névropolis, qui font partie du vaïvodilick de Zeïtoun, illustrées par le beau trépas de Marc Botzaris (1), ainsi que les défilés du mont Œta, sont

(1) *Voy.* Histoire de la Régénération de la Grèce, liv. IX, c. 5.

entourées de forêts et arrosées par des sources vivifiantes qui forment une multitude de ruisseaux limpides. Partout, sous cette partie du plus beau ciel de la Grèce, la température est douce et saine, l'air suave, et le pays aussi enchanteur à cause de ses sites pittoresques, que par les souvenirs fabuleux et historiques qu'il rappelle à chaque pas.

En descendant du vallon de Dryopia, vers le Sperchius ou Hellada, qui coule sous un pont de trois arches en ogive, on touche par sa rive droite à la contrée qui fut le berceau des races helléniques, dont Deucalion est regardé comme le monarque. On découvre la vallée arrosée par le Gorgo, fleuve qu'on croit être le même que l'Achéloüs thessalique, et on entre dans la Phthiotide. Cette contrée, qui fait partie de la principauté de Zeïtoun (1), est séparée d'occident en orient

(1) *Cadastre du vaïvodilick de Zeïtoun.*

Noms des villes, bourgs et villages.		Nombre des familles.
Zeïtoun....	Turques	1,060
	Grecques	700
	Bohémiennes	50
Criovrisi		10
Agia-Marina (port)		10
Stelida ou Stylida (port)		500
Echinos		30
Rachès		40
Phélios		40
Lymogardi		30
Megalogardiki		200
Souvala (lieu d'où Marc-Botzaris fit ses derniers adieux au monde)		60
Nilous ou Mylous		60
Tzirnoviti		40
		2,830

par l'Othrys, surnommé Veloutzi et Gouras, qu'une chaîne ondulante rattache au mont Pélion.

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Report.............	2,830
Macry-Livado (sur les confins de l'Othrys et de Thaumacos).	150
Taratza..	20
Tzymbalatès..	30
Daghista..	10
Beki..	40
Calivia (à l'embouchure de la Hellade, près des salines appartenant au fisc)..........................	30
Berbei..	20
Chetir-bey..	20
Saremosacli..	60
Villages valaques.	
N. B. **La partie de mon manuscrit brûlée au lazaret ne me permet pas de rétablir cette lacune.**	
Dryopia.	
Damasta (½ heure des Thermopyles dans le mont OEta)....	50
Dracospilea..	60
Nevropolis..	20
Crocoveinico..	20
Elevtherochori, avec ses dépendances..................	200
Momilos (monastère de la Vierge)....................	15
Vlachogardiki..	30
Pavliani..	80
Villages situés au pied de l'Othrys.	
Schlytraki..	30
Comaritzi..	25
Dyovouna..	25
Criavrisi et Delphino..	40
Moustapha-bey..	30
Mousachori..	60
Vardatès... } séparés par la rivière Gorgo {	40
Phrantzès.. } séparés par la rivière Gorgo {	40
Costa-Alexis..	20
Comotadès..	120
Total des familles................	4,105
Total de la population connue......	20,525

Zeïtoun, qu'on croit être située sur l'emplacement de Lamia, ville que Strabon place à trente stades du Sperchius, semblerait implantée sur le sol d'une autre ville, si l'on ne savait pas que le Sperchius a changé de cours; car au lieu de 30 stades, qu'on comptait à partir de sa rive gauche jusqu'à Lamia, il a y dix milles entre le pont et cette place. On appelle, dit le géographe d'Amasée, indifféremment du nom de Phthiotide et d'Achaïe tout ce canton, qui se prolonge, comme les racines de l'Othrys, jusqu'au district des Maliens. Homère (1) fait plusieurs fois mention du Sperchius comme d'un fleuve dépendant des états d'Achille, qui possédait le pays situé en-deçà comme au-delà des Thermopyles, et par conséquent le territoire situé autour du golfe Maliaque. Le fils de Thétis et de Pélée avait consacré sa chevelure au Sperchius; Menesthios, l'un de ses capitaines, était né des amours de sa sœur Polydore avec ce fleuve. Les Myrmidons et les Achéens avaient suivi Pélée lorsqu'il fut banni d'Égine. Thèbes-Phthiotique, Échinos, Lamia, Coronée, Melitée, Thaumacos, Proerna, Pharsale, Érétrie et les Parachéloïtes Thessaliens, étaient les villes et les sujets soumis à l'autorité de ce roi pasteur des peuples.

Ce royaume (on peut en parcourir plusieurs dans un jour) confinait avec les possessions des Asclépiades, d'Eurypylos, de Protésilas, et des OEtéens, qui bornaient son territoire au midi par le canton moderne de Dryopia (2). Ces limites, à quelques va-

---

(1) Homer. Iliad., XVI, v. 174, 176; XXIII, v. 142, 144.

(2) Strab., lib. IX, p. 433, 434; Palmer. Exercit., p. 322, ad Strab., lib. IX, et 358, in Sylb. 2.

riantes près, du côté de Thaumacos, qui relève de Pharsale, sont celles du vaïvodilik de Zeïtoun, dont le seigneur était de mon temps un gendre de Véli pacha, fils d'Ali Tébélen.

Il serait difficile d'assigner l'époque de la fondation de Zeïtoun, ville citée par Benjamin de Tudèle et Paul Lucas. On la trouve mentionnée, dans la notice de Léon Empereur, au nombre des évêchés suffragants de Larisse (1). Échue en partage aux croisés qui démembrèrent l'empire d'Orient, Zeïtoun, qu'ils nomment Zaratoria, fut réunie au domaine du grand-sire d'Athènes, prince dépendant du marquis Boniface, roi de Thessalonique, sous l'inspection de messire Geoffroi, domestique de toute la Romanie. *Les assises et bons usages de Jérusalem*, qui sont le plus ancien recueil féodal du moyen âge, devinrent le code des royaumes d'Achille et de Protésilas. Au lieu des hymnes d'Homère et de Callimaque, on chanta des cantiques gaulois aux Thermopyles; mais les chevaliers qui étaient devenus évêques, faute de mieux, car tous ne pouvaient être marquis et grands domestiques, ne purent jamais s'entendre ni avec Rome, ni avec les princes temporels dont ils relevaient (2). Ils n'étaient pas même toujours d'ac-

---

(1) Ecclesia Zetunii, III, 5; Provinc. Thessal., t. II, p. 113, 114. Lequien, Oriens Christ.

(2) Innocent III, epist. 139, lib. XIII, 153, *ibid.*, 192, adressée aux évêques d'Athènes, de Nea-Patra, de Larisse, de Daulis, de Thèbes, de Citros, et de Valachie, 155, aux évêques de Kardiki, de Daulis, de Zaratorie, III, lib. XIV, aux évêques de Daulis et de Kardiki, relativement à une affaire concernant les Templiers, lib. XV, epist. 26, contre l'évêque de



cord entre eux, si on en juge par la correspondance des papes. Tout royaume divisé contre soi-même devant périr, ils se seraient éteints au milieu de leurs conquêtes, sans les coups qui leur furent portés par les Grecs, destinés, comme le phénix immortel, à renaître sans cesse de leurs cendres.

Zeïtoun, bâtie au penchant d'une montagne de forme conique, couronnée par un château délabré, présente une masse pittoresque de six cents maisons rangées par étages, entremêlées de mosquées et de cyprès. On peut, de ses hauteurs, dessiner, à la chambre noire, le canal qui donne entrée à la mer extérieure. Sa large baie, qui tourne brusquement à l'angle de l'Eubée, se déploie pour former l'Euripe, mer entourée de montagnes, de vallées luxuriantes et de promontoires, du haut desquels les haleines des vents s'élèvent et repoussent les flots. On remarque aux plages de cette méditerranée poétique la rive Artémisienne et le cap Cénéos, formé par un tumulus couvert de champs cultivés, au milieu desquels, on aperçoit la bourgade de Lithada. On voit en regard le promontoire d'Échinos entouré d'oliviers ; et dans le N. O. du golfe Maliaque, on découvre la vallée du Sperchius. Une illusion d'optique montre ce fleuve bondissant à travers les rochers de l'OEta, dont les coupoles offrent une accumulation de sommets, aussi tumultueusement entassés que les flots d'une mer soulevés par la tempête.

Les ports principaux de Zeïtoun sur le golfe Maliaque sont Stelida et Agia-Marina, par lesquels on em-

---

Thèbes, accusé d'avoir battu et voulu étouffer l'évêque de Zeïtoun.



barque les denrées céréales de la vallée de Néa-Patra, dont l'entrepôt principal est à Échinos (1). Les Hydriotes exploitent le commerce de ce golfe, d'où les Français tiraient autrefois au-delà de deux mille tonneaux de blé, qu'ils importaient à Cadix et dans quelques autres ports de l'Espagne.

L'échelle d'Antron, située au-delà du promontoire d'Aphètes, consacré à Neptune, qui est maintenant

(1) *Route de Zeïtoun à Échinos.*

A un quart d'heure, torrent de Stiria, peu profond mais large, et formant plusieurs sinuosités avant de se rendre au golfe. A un quart d'heure plus loin Nymphi, rocher dont la base est taillée en gradins; tout auprès Megalivrysi, village : l'eau sort du rocher dont nous venons de parler et se rend à la mer après un cours de trente-cinq minutes. Agladi, hameau restant à gauche; deux autres hameaux, Coprèna et Paléo-Pyrgos à droite. On traverse deux cours d'eaux. Ruines présumées de Phalara, dont les anciens plaçaient le gisement à 30 stades de l'embouchure du Sperchius; Stelida, trois heures de Zeïtoun.

Pour se rendre de Stélida à Échinos. Terrain bien cultivé; on traverse six petites rivières dans quarante-cinq minutes de marche. Relevés pris d'une hauteur voisine : le mont OEta, et par-dessus le Parnasse S. soixante-quinze minutes O.; plus à l'ouest, la plaine Méliane et le chateau de Zeïtoun N. soixante-dix minutes O.

En avançant on traverse deux rivières; fontaine ombragée de superbes sycomores; troisième rivière; Échinos, bourg qui a conservé son nom : distance de Stelida, trois milles; de Zeïtoun huit milles (*).

(*) Les relevés astronomiques faits sur cette côte par le capitaine Gauttier portent :

Le mont Olympe de Thessalie par lat. 40, 4, 32; long. 20, 1, 38.
L'Ossa, lat. 39, 47, 32; long. 20, 1, 38.
Le mont Pélion, lat. 39, 26, 17; long. 20, 42, 40.
Trikéri (la montagne), lat. 39, 6, 58; long. 20, 50, 4.

connu sous le nom de cap Stavros, l'île d'Argyros et le port Phélios, sont les principaux mouillages et les ports les plus fréquentés des caboteurs. En portant de ce mouillage le cap au N. N. E., et ensuite au N. O., on entre dans le sein Pagasétique ou golfe de Volo, qui est le grand point d'abord de la Thessalie, auquel on donne vingt-cinq milles de diamètre N. S., sur vingt-deux milles de rayon transversal d'occident en orient, et soixante-huit de circonférence. Des hauteurs environnantes on découvre les îles de Sciathos et de Scopelos, que nous avons fait connaître précédemment.

Volo, Trikéri, Armyros (1), sont les échelles prin-

---

(1) I. *Route d'Échinos à Larissa Cremasté.*

Dans l'espace de dix minutes traversé trois ruisseaux: on entre dans un pays couvert d'oliviers; une heure, le village de Rakès; deux heures, Graditza; on perd à cette distance la vue du Parnasse; trois quarts d'heure, ruines de Larissa Cremasté, capitale du royaume d'Achille, dont Strabon fixe la distance à cent vingt stades d'Échinos, ce qui se rapporte assez bien aux quatre heures et demie qu'il y a entre ces ruines et Échinos.

II. *Route de Larissa Cremasté à Armyros.*

Au pied de la montagne sur laquelle sont éparses les ruines de cette ville ancienne, trois ruisseaux. A une heure et demie, Makala, bourgade; contrée délicieuse. Ruines, fontaines, ruisseaux à peu de distance, forêt de platanes, et au bout de cinq milles, Petéleo village; plaine riche et bien cultivée. Une haute chaîne du mont Pélion sépare à peu de distance le canton de Zeïtoun de celui d'Armyros.

Au-delà de ce contre-fort, plaine Crocéenne baignée par le fleuve Amphryssus; village de Surbis, mûriers: l'industrie principale des habitants consiste à élever des vers à soie.

Trois heures un quart de Ptéleo, ruines d'Iton; chemin qui conduit par Platanos à Armyros, éloigné de dix milles.

cipales de cette baie, dont nous nous éloignerons pour faire connaître par des applications historiques le passage des armées barbares qui se précipitèrent, à diverses époques, sur le territoire classique de la Hellade, où tous ne trouvèrent et n'obtinrent pour résultats que des revers et des tombeaux.

La topographie des Thermopyles, dont Zeïtoun et Bodonitza sont les boulevards naturels, nous permet d'indiquer au lecteur, comment, avant l'époque où ce défilé n'avait pas de pareils points de défense, on dut poster le corps des Phocéens (1) sur le mont Œta, un peu au septentrion de Molo-Apano. On retrouve dans la vallée du Sperchius la Trachinie, que

---

III. *Route d'Armyros à Volo.*

Forêt : un quart d'heure, ruines; trois quarts d'heure, rivière, Idris, village situé sur la droite; un quart d'heure, Staïkesi, village. Une heure, ruines d'une ville appelée Aïas, située à un mille du golfe Pagasétique. Défilé ombragé par de vieux chênes. Bois d'oliviers, vue magnifique au sortir de cette forêt. Aspect du mont Pélion et des ruines d'Iolcos, située sur une montagne. Plaine : ruines de Démétrias, éloignée de cinq milles de Staïkesi. Caverne à laquelle on monte par un escalier taillé dans le rocher, source salée qui en sort, tombeaux anciens, château de Volo; à une demi-lieue de là est située la ville de ce nom.

IV. *Route de Volo aux ruines d'Iolcos.*

A partir de Volo on marche pendant une heure à travers une plaine coupée par trois torrents. A peu de distance on monte à Goritza, qui est le nom moderne d'Iolcos. Une citerne creusée dans le roc, une église ruinée bâtie sur la cella d'un temple antique, voilà presque tout ce qui reste de cette cité historique.

Le Pélion, dépouillé de son nom poétique, est tantôt appelé par les paysans Planed, et tantôt montagne de St-Georges.

(1) Hérodot., liv. VIII, § 175, 217.

l'armée de Xerxès couvrit d'un nombre infini de tentes (1). On assiste en idée à ce moment où Léonidas, satisfait d'informer les villes de l'approche du danger, se décide à mourir pour la patrie (2). Il est facile d'assigner le lieu d'où le cavalier perse envoyé à la découverte aperçut le poste avancé des Spartiates, occupés à s'exercer à la lutte ou à peigner leurs chevelures; et on comprend comment, le mur lui dérobant la vue du reste des soldats grecs, il ne rendit compte que des trois cents hommes qu'il aperçut à l'entrée du défilé (3). Il est facile de concevoir comment trois cents hommes embusqués dans ce passage étroit purent soutenir les efforts des Mèdes et des Cissiens, qui, ne pouvant se déployer, présentaient un front égal à celui des Spartiates, auxquels ils étaient inférieurs par l'inégalité des armes (4), les boucliers des Perses étant trop petits et leurs piques trop courtes pour se mesurer de près avec les Hellènes.

Le chemin qui conduit dans le canton de Dryopia par Élevthéro-Chori est, suivant toute apparence, le sentier que le transfuge Éphialtès indiqua pour tourner l'armée grecque, comme les Turcs l'ont fait de nos jours, afin de débusquer les Hellènes du pas des Thermopyles. Telle est l'explication qu'on peut donner au sujet du combat des Thermopyles (5).

---

(1) *Id.*, *ibid.*, § 201.

(2) *Id.*, *ibid.*, § 207.

(3) *Id.*, *ibid.*, § 208.

(4) *Id.*, *ibid.*, § 211.

(5) Histoire des Gaulois, temps historiques, p. 69, par le Deïst de Botidoux.

Le système peu compliqué de chemins tracés en galeries autour des faîtes du mont Œta et du Parnasse nous permet également d'expliquer les événements de la guerre des Gaulois contre les Grecs, lorsque ceux-ci combattirent pour la seconde fois, afin de sauver leur patrie. On voit les Hellènes, dans cette lutte solennelle, campés à la rive droite du Sperchius, dont ils avaient rompu les ponts, tournés par les Barbares qui avaient passé ce fleuve à son embouchure. On comprend leur mouvement rétrograde vers les Thermopyles, où, par le double avantage de leur position et de leur tactique, ils les contiennent, les battent et les mettent en fuite. On suit Brennus après cet échec à travers la Béotie, remontant la vallée du Céphisse, attaquant Trachine, afin d'entrer par ce défilé dans le bassin du Sperchius. Repoussé devant cette place, on le voit méditer une invasion dans l'Étolie, afin de diviser les forces des Grecs retranchés dans le pas des Thermopyles. Ce chef, injustement qualifié de barbare, développe dans cette circonstance des combinaisons qui ne pouvaient appartenir qu'à un général dont le génie connaissait le plan du pays. Il ordonne à ses lieutenants Orestorix et Combutis, qu'il détache avec quarante mille hommes et cinq cents chevaux, de repasser le Sperchius près de son embouchure dans le golfe Maliaque, et de remonter la vallée qu'il arrose, pour fondre sur l'Étolie, dont les défenseurs se trouvaient avec l'armée grecque aux Thermopyles.

On est réduit à conjecturer que Orestorix et Combutis prirent le chemin de la Dryopie pour descendre à l'embouchure du Sperchius, et on ressaisit le fil de

leur expédition aux environs de Néa-Patra. On reconnaît la vallée dans laquelle ils s'enfoncèrent afin de descendre par Callium, d'où ils revinrent, après avoir fait le dégât, rejoindre leur chef, qui avait pris position au N. des Thermopyles.

Ce retour fut le signal de l'ébranlement général des Gaulois. Précédés de Brennus, ils s'élancent vers les défilés du mont Œta, qu'ils franchissent à la faveur d'un brouillard épais qui cache leur marche aux Grecs: ils désolent la Béotie; ils passent le Céphisse; et les restes d'un corps de Phocéens échappés à leurs coups viennent annoncer aux confédérés que le pas des Thermopyles est forcé.

A cette nouvelle, les guerriers de l'Attique et du Péloponèse, les Béotarques et leurs soldats se débandent et vont porter l'épouvante dans les villes de la Grèce. En vain l'Étolien Philomèle veut faire tête à Brennus; il ne peut réussir à lui disputer le terrein, et il est réduit à harceler son arrière-garde, commandée par Acichorix. Il faut céder aux Gaulois; une puissance surnaturelle seule peut sauver le territoire sacré de Delphes de leur fureur. « Soudain, dit Pausanias, on « vit éclater des signes évidents de la colère céleste. La « terre trembla pendant une partie du jour sous les « pieds des Gaulois; le feu des éclairs effraya leurs lé- « gions; et le bruit du tonnerre ne leur permit pas « d'entendre le commandement de leurs chefs. La foudre « unie à des feux sortant du sein de la terre, et les héros « tutélaires de la Grèce parurent dans les airs afin de « les épouvanter!... Cependant les Gaulois étaient en- « core restés dans une attitude menaçante, lorsqu'à cette

« journée terrible succéda une nuit glaciale (1). L'armée « se trouva tout-à-coup ensevelie sous les neiges, et « les soldats ne revirent le jour que pour être témoins « de l'ébranlement des rochers du Parnasse, qui les « écrasaient par centaines. Brennus est dangereusement « blessé !.. A cette nouvelle, la confusion se répand dans « l'armée; les soldats, qui ont perdu de vue leurs si- « gnaux de reconnaissance, tournent leurs armes contre « eux-mêmes, en croyant combattre des ennemis; et « leur destruction totale fut ainsi l'effet de leur aveu- « glement, ouvrage de la colère des dieux (2). »

---

(1) Brennus et son armée, qui avaient hiverné en Thessalie, étaient probablement entrés en campagne au mois de mars. Cette saison est celle des tremblements de terre: les tonnerres, alors très-fréquents, sont accompagnés de torrents de pluie pour les plaines, et de neiges si considérables sur les montagnes, qu'elles en sont couvertes dans une seule nuit à la hauteur de plusieurs pieds. Leur chute est alors d'autant plus dangereuse, que, n'étant pas durcies par la gelée, leur encombrement rend les défilés impraticables. Ainsi ce que rapporte Pausanias est d'une exacte vérité, sauf l'exagération poétique qu'il mêle à sa narration en décrivant cette catastrophe.

(2) Pausanias affirme qu'il n'échappa aucun des Gaulois à la colère des Dieux et des Grecs, qui reprirent courage, en voyant les éléments déchaînés contre les Barbares. « Cependant Acico- « rix, qui commandait l'arrière-garde de leur armée, rallia ses « débris à l'entrée de la Thessalie, après que Brennus se fut « donné la mort. On le voit aux prises avec les Maliens et les « Thessaliens au-delà du Sperchius. On sait qu'à la suite de la « dislocation de son armée, une division de quatre mille Gau- « lois passa au service de Ptolémée Philadelphe, et qu'une autre « fonda la ville de Tullis sur l'Hellespont. Enfin, il est prouvé « qu'un corps de Scordisques, commandés par Bathanatus, re- « vint dans ses foyers au confluent de la Save et du Danube; « que les Tectosages chargés de l'or du temple de Delphes, qu'ils

Il est probable que le déluge de Deucalion, qu'on rapporte à l'année 1529 avant notre ère, couvrit les hautes régions qu'on vient de décrire des eaux de la mer, car on y trouve des coquillages en plusieurs endroits. Quelques médailles, découvertes dans le pays des OEtéens, et sous les décombres des villes situées au pied du mont Pélion, ont parmi leurs emblèmes un navire, symbole commun à plusieurs autres contrées; car l'arche de Noé, celle de Deucalion, le vaisseau Argo, transformé en constellation, la nef d'Osiris, la barque de saint Pierre, le vaisseau que la ville de Paris place dans ses armoiries, ont une origine mythologique qui est à peu près semblable.

« prirent et pillèrent (Plut. vit. Camil. in parall.), l'apportèrent « à Toulouse, d'où il fut enlevé par le consul Cépion l'an de « Rome 646; enfin que divers partis de Gaulois passèrent au « service de Pyrrhus, d'Antigone Gonatas et de plusieurs autres « princes. » Le Déist de Botidoux, Hist. des Gaulois, p. 72.





LIVRE ONZIÈME.

PHOCIDE.

CHAPITRE PREMIER.

Généralités sur l'histoire et la géographie anciennes de la Phocide. — Ruines de Sainte-Euphémie. — Amphisse ou Salone. — Crissa. — Distances entre ces villes et Delphes. — Ruines de Delphes ou Castri. — Pleistus, mont Cyrphis. —Lycorée ou mont Lyacoura.—Neiges permanentes sur ses hauteurs. — Histoire naturelle. — Inscriptions.

La Phocide, comprise dans la Hellade, avait reçu son nom de Phocus, fils d'Æaque, et de Psamathès, l'une des Néréïdes (1). Schedius et Epistrophe conduisirent une troupe de Phocéens au siége de Troie (2). Ces guerriers descendaient-ils des Pélasges, que les Léléges avaient expulsés de la Thessalie (3)? Leurs guerres contre les Thessaliens attestent d'antiques animosités, et leurs querelles avec les Béotiens, des rivalités qui

(1) Le chef de cette dynastie de klephtes héroïques fut Sisyphe. *Voy*. Pausan., lib. II, c. 4.

(2) Homer. Ilias, lib. II, v. 519.

(3) Dionys. Halic., lib. I.

font soupçonner l'usurpation d'une contrée sur laquelle ceux-ci avaient des droits. La nuit des temps nous dérobe l'époque de l'arrivée des Phocéens dans cette région du Parnasse, où l'histoire nous les montre combattant sans cesse aux avant-postes de la Grèce, contre tous les Barbares qui se présentèrent de ce côté pour envahir le territoire classique de la Hellade.

La Phocide (1) bordait au nord la Béotie, et s'étendait de la mer d'Eubée (2) au golfe Crisséen, au temps où le pays de Daphnus en faisait partie. Du côté de la mer de Crissa, la ville de ce nom, Cirrha, Anticirrha (3), tous les lieux situés au-delà dans l'intérieur des terres, tels que Delphes, le mont Cyrphis, Daulis et le Parnasse, qui la borne à l'occident, étaient du domaine des Phocéens. Daphnus ayant été détruite dans la suite des temps, et son territoire occupé par les Locriens Opuntiens (4), la Phocide perdit ses ports sur l'Eubée, en restant comprise à l'orient et à l'occident entre les deux Locrides, et divisée par les contre-pentes du Parnasse, qui s'élève au nord, depuis les environs de Delphes jusqu'à la jonction des faîtes Œtiens, avec les monts Étoliens et certains cantons doriques intermédiaires (5).

---

(1) Strab., lib. p. IX, 416.

(2) Les Phocéens avaient fortifié les Thermopyles, comme étant une dépendance de leur pays. Herodot., VIII, § 176.

(3) Tit.-Liv., XXVI, 26; XXVIII, 8; XXXII, 18; Plin. Hist. Nat., IV, 4; Scn., lib. X, 36; Ptolem., lib. III, 15; Eustath. ad Iliad., lib. II, v. 520.

(4) *Voy.* les éclaircissements n° XXX, joints à la traduction francaise de Strabon, t. III.

(5) *Voy.* liv. X, c. 9 de ce voyage.

A l'égard des peuplades intermédiaires qui se trouvaient ἀνὰ

C'est à la Phocide que Strabon rattache en quelque sorte les différentes contrées de la Hellade situées en terre ferme, en déterminant leur configuration et leurs positions relatives, qu'on peut appliquer aux topographies contenues dans les livres précédents de ce voyage. « Il faut, dit-il, se figurer que ces régions « sont renfermées dans un triangle où leurs limites « déterminées en longueur, se trouveraient tracées par « des lignes droites, parallèles à la base du triangle; « de sorte que leurs côtés méridionaux et septentrio- « naux peuvent être parallèles entre eux, sans que les « côtés occidentaux et orientaux le soient également (1).» En effet, les rivages de la Grèce depuis le promontoire d'Actium jusqu'au cap des Anachaïdes de Missolonghi, tombant du N. O. au S. E., et tournant à cette hau teur d'occident en orient jusqu'à la baie d'Aspra-Spitia, près du cap Pharygium, les données de Strabon se trouvent justes, à l'exception qu'elles sont circonscrites dans un trapezoïde, et non dans un triangle.

Le musicien Alcinoüs chantant au banquet d'Atride Agamemnon, *qui l'écoutait avec plaisir*, en rappelant l'oracle émané de Phœbus Apollon dans la riche Pitho, nous donne ainsi le nom primitif de Delphes (2). Cette ville avait du son origine à la Persuasion, Pitho, fille de la crédulité. Élatée était après Delphes la place la plus célèbre de la Phocide, puisqu'elle défendait

---

μέσων, *parmi*, (ainsi que le traduiraient les Grecs modernes), je pense qu'il est question de celles que j'ai désignées dans mes orographies depuis le golfe Ambracique jusqu'aux Thermopyles

(1) Strab., lib. IX, p. 417.

(2) Odyss. III, v. 75 et seq.

l'entrée de cette province et celle de la Béotie. Au temps où Strabon écrivait sa géographie, Philippe, le premier des rois qui s'avisa de faire rendre par les Amphictyons une loi sur le sacrilège, afin de punir les Phocéens coupables d'avoir ensemencé un champ consacré à Apollon, qui était jusqu'alors resté en friche, avait inondé de sang la vallée du Céphisse. A la vérité les Phocéens avaient attenté au domaine d'Apollon, et toucher aux biens d'un bâtard de Jupiter, c'était s'attirer de la part de ses ministres une colère plus redoutable que celle du dieu à l'arc d'argent et aux flèches rapides. Ensemencer les champs, *tondre les prés* des chanoines et des chantres de la métropole de Delphes, de pareils forfaits ne pouvaient être expiés que par le glaive et par le feu. Lilée, Hyampolis, Anticyre, Parapotamie, Panopée, Daulis, Érochos, Charadra, Amphiclée, Néone, Teuthronium et Drymé, furent non-seulement prises, mais entièrement détruites (1) par ordre du roi de Macédoine, qui faisait à son gré philippiser la Pythie (2) et voter les Amphictyons.

En reprenant nos descriptions à partir de Galaxidi, ville qu'on croit bâtie à peu de distance d'Évanthe, on visite ordinairement les ruines de Sainte-Euphémie, situées trois heures au N. dans le fond de la baie de Crissa, à un mille environ de la mer. Les portes, les remparts de cette cité, où l'on ne trouve aucune inscription, permettent cependant de soupçonner que ces décombres appartiennent à Eupolium (3), ville de la Locride hespérienne.

(1) Pausan. Phocic. ou liv. X, c. 3.

(2) Cic. de Divinat., II, 57; Pausan. Lacon., IV, p. 212.

(3) Thucyd. Hist., III, 203, 96, 206, 102; Palmer. Geograph. Antiq., lib. V, 540.

On entre à peu de distance dans le défilé de Caroutia, qui est flanqué de roches calcaires rougeâtres de la nature de celles du Parnasse. Au sortir de ce passage dangereux, on contourne une éminence couverte à sa base de halliers, et on se trouve en vue de Salone, dont la distance depuis Sainte-Euphémie est cotée à deux heures de chemin.

La plaine Criséenne, qui a conservé son nom historique (κάμπος τοῦ Κρισσαίου), se déploie entre Salone, dans une étendue de douze milles, jusqu'à la naissance d'un ravin baigné par le Pleistus, qui sépare le Parnasse du mont Cirphis. En arrière de la ville, l'horizon est fermé au nord par les monts Cophinas et Élatos, dont les ressauts furent anciennement habités par les Messapiens (1), les Tritéens (2), les Myoniens (3), et les Hyæens (4); car les républiques d'Œanthe, de Tolophon et de Chalæon étaient situées à l'occident, à peu de distance de la mer.

Il est probable qu'Amphisse dut son nom à sa position circonscrite par les montagnes dont elle est environnée. Elle florissait antérieurement au siècle d'Hérodote (5), qui rapporte comment les Phocidiens

---

(1) Messapiens, Steph. Byz. *V*. Μέταπα. Henric. Steph. n. ad Perieg., p. 153.

(2) Tritiens. Plin. Hist., lib. IV, 3; Thucyd. Hist., lib. III, 206, 101; Herodot., VIII, § 33; Strab., VIII, p. 525, Hesych.

(3) Les Myoniens habitaient dans les gorges du Parnasse. Palmer. Geograph. Antiq., lib. V, c. 2, p. 542.

(4) Hyæens, Ὑαῖοι. Thucyd., *ibid.*

(5) Herodot., lib. VIII, § 32. Relativement à l'étymologie tirée de sa position, Aristote cité par Harpocration dit qu'*Andrémon était son fondateur, et qu'elle prit le nom d'Amphisse*

s'y retirèrent à l'approche des Barbares. Thucydide et Polybe (1) en parlent comme d'une place importante. Pausanias (2) dit que c'était la plus grande ville et la plus renommée de la Locride: elle avait pris son nom d'Amphissa, fille de Macar, issu d'Éole, qui avait été aimée d'Apollon; on y montrait son tombeau et celui d'Andrémon (3). La citadelle renfermait un temple dédié à Minerve, et les Amphisséens rendaient un culte particulier aux Anactes, ou Rois, qu'on croit être les Cabires de la mystérieuse Samothrace. Ptolémée mentionne Amphisse dans ses tables (4); Diodore la cite (5) ainsi que Plutarque (6) et Démosthène (7), qui qualifie son territoire de *sacré*. Eschine (8) fixe sa distance relativement à Delphes à soixante stades, ou diaules, évaluation égale à celle de Pausanias, qui la porte à cent vingt stades, ou douze milles géographiques, qui est le rapport précis entre ces deux villes. Tzetzès invente une fable dans son commentaire sur Lycophron

---

parce qu'elle était entourée de montagnes. Ἀνδραίμων δὲ ἦν οἰκιστής. Ἄμφισσαν δὲ ὠνόμασε διὰ τὸ περιέχεσθαι τὸν τόπον ὄρεσι.

(1) Thucyd. Hist, lib. III, 205, 101; Polyb. Excerpt. Legat., XVII.

(2) Pausan., lib. X; Phoc. c. 38.

(3) Andræmon, Apollod. Biblioth., c. VIII, § 1; Antonin. Liberal. Narr. 32.

(4) Ptolem. Λοκρῶν Ὀζολῶν μεσογείας Ἄμφισσα, 49, 6; 37, 6; lib. III, c. 15.

(5) Diod., lib. XVI, § 23 et seq.

(6) Plut. in Solon., § 2.

(7) Demosthen. Orat. pro coronâ.

(8) Eschines, contr. Ctesiph., t. III, p. 498 seq. edit. Reisk.

pour expliquer son origine (1). Strabon indique sa position à l'extrémité de la plaine de Crissa (2); Scyllax (3) et F. Avienus confirment son témoignage.

Les Amphissens qui avaient mis en valeur à leur profit le territoire de Crissa, consacré à Apollon, furent enveloppés dans le châtiment infligé aux Phocéens, qui restèrent sous le poids de l'excommunication, en vertu de laquelle l'entrée du temple de Delphes leur fut interdite. Leur ville fut ensuite désolée par les Romains (4), et ce n'est qu'à une époque très-éloignée qu'il en est fait mention par Constantin Porphyrogenète, sous son nom historique (5).

Comment Salone a-t-elle fait oublier Amphisse? à quelle époque cette seconde ville a-t-elle été fondée? Nous la trouvons désignée sous le nom d'Avlone de la Hellade, dans la notice des évêchés suffragants d'Athènes (6). Les catalogues de Léon empereur et de Nilus, qui l'appellent Solone, Crysso, nous apprennent que sa cathédrale était dédiée à la très-sainte Vierge. Laonicus Chalcondyle rapporte comment elle fut dévastée par les Barbares (7), qui en expulsèrent probablement

(1) Tzetzès ad Lycophr. v. 1069.

(2) Strab., lib. IX, p. 419.

(3) Peripl. Scyll. R. F. Avienus, Descript. Orb. Terr., v. 597, 598, 599.

(4) Tit.-Liv., XXXVII, 5.

(5) Const. Porphyrogen. Them., V, p. 24, B. t. I.

(6) T. II, p. 167, 168. Oriens Christ.

(7) Un de ses évêques vivait au temps de l'invasion de Tamerlan.

Laurent 1564

Turc.-Græc., lib. II, p. 174.

les chrétiens occidentaux devenus seigneurs de la Phocide, depuis le démembrement qu'ils firent en 1204 de l'empire d'Orient. On y voit se succéder postérieurement à cette époque une série d'évêques latins depuis 1347 jusqu'en 1482 (1), mais il est probable que les derniers furent des prélats *in partibus*, car dès l'année 1447 le sultan Amurath était maître du golphe de Corinthe.

Salone, située à l'extrémité septentrionale de la plaine de Crissa, est bâtie au pied d'un rocher qui s'élève majestueusement, en présentant les tours délabrées de son antique acropole. Quoique ses remparts et ses édifices n'offrent qu'une masse de décombres, on y reconnaît cependant trois ordres de constructions, qui sont celles des Hellènes, des Romains et des Francs. On ignore où exista le temple de Minerve; mais les habitants montrent une bâtisse du temps des Croisés, qu'ils appellent le Palais de la reine Orée, et une source superbe qui jaillit à peu de distance. En parcourant cette enceinte, on remarque une église ruinée, dédiée à saint Antoine, et l'entrée d'un souterrain d'un mille d'étendue : c'est probablement l'ouvrage de la nature, ainsi qu'une grotte creusée dans le rocher, où l'on recueille du salpêtre de houssage.

Spon et Wehler, qui visitèrent Salone en 1675, apprirent par l'inscription sur marbre d'un rescript de Decimius Secundinus, proconsul romain qui vivait en

---

Meletius 1724

Ce siége n'a pas cessé, depuis cette époque jusqu'à nos jours, d'être rempli par des évêques grecs.

(1) Oriens Christianus, t. III, p. 873, 874, 875, 876.

511, que cette ville était Amphisse, et non pas Delphes, comme on le croyait vulgairement, d'après la fausse érudition de quelques géographes. On a trouvé dans une ruine située au milieu de la ville, les restes d'un pavé en mosaïque, représentant des chiens, des chevaux et des tigres; enfin, près d'un ruisseau, on remarque une caverne sépulcrale que les derviches regardent comme le tombeau d'un de leurs confrères.

Quoique l'air de Salone soit malsain, on y compte encore cinq à six mille habitants, dont plus de la moitié sont Grecs: les premiers y ont sept églises, et les Turcs cinq mosquées. La vaïvode, qui paie cent bourses au trésor de Constantinople, a dans sa juridiction quarante-deux villages (1). Le principal commerce du pays

(1) *Cadastre du canton de Salone.*

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Salone (700 G. 500 T.)	1,200
Siktiztia ou Skitza	40
Casteli	40
Cocovista	75
Ytribitza	40
Tromi	50
Mavrolithari	80
Goritza	15
Caniani	25
Sklithro	15
Bralos	30
Camara	30
Modi	50
Platanos	15
Mariolatais	25
Agoriani	90
Varchiani	60
	1,880

consiste en huiles, en olives renommées qui sont appelées colymbades, en coton de première qualité, salpêtre et poudre à canon mal fabriquée, et en maroquins jaunes d'un grain supérieur à tous ceux de l'Orient. On se sert pour leur préparation des eaux

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Report	1,880
Chlomos	20
Colovatais	4
Dypolia	250
Crissa ou Crisso (deux quartiers)	250
Castri (Delphes)	80
Djesphina	300
Xéropigadi	60
Sericaki	80
Sorgouni	20
Agios-Giorgis	80
Coski	40
Caroutia	40
Agia-Thimia	60
Colopetinitza	15
Pentornia	40
Galaxidi	600
Partie appelée Turcochori.	
Souvalès (deux bourgades)	150
Soule-bey	60
Levta	30
Turcochori (100 G. 200 T.)	300
Durachmâni	150
Ytorizais (deux bourgades)	150
Manèsi	30
Ali-Pacho	15
Caravanserail	15
TOTAL des familles	4,719
TOTAL de la population	23,595

d'une fontaine très-abondante, appelée Carmina, qui sort de terre sous l'ombrage d'un large platane.

En dehors de Salone, près de la grotte sépulcrale qu'on a indiquée, coule un ruisseau qui se réunit aux rivières de Colovatais, de Skitza et d'Agialiossa, dont les sources se trouvent à deux et trois lieues de distance près des hameaux dont elles empruntent les noms. En avançant dans la plaine de Crissa, on passe d'abord la Skitza sur un pont, et ensuite le Colovatianos qui est très-considérable en hiver et à l'époque de la fonte des neiges: on présume que le dernier de ces cours d'eau déterminait autrefois les limites entre la Locride et la Phocide. La campagne couverte de vignobles, d'oliviers, de bouquets d'orangers, de lignes de mûriers, de groupes de figuiers, de champs, de plants de coton, de carreaux de sésame et d'anis, qu'encaisse une vaste bordure de montagnes arides, est divisée à son extrémité méridionale par le rocher de Meli, qui semble placé comme borne pour terminer le point de vue. On franchit un contre-fort du Parnasse, en prenant une route pavée, et dans deux heures de marche depuis Salone on arrive à Crissa, ou Crisso.

Cette bourgade, composée de cent quatre-vingts familles chrétiennes gouvernées par un aga, est la résidence habituelle de l'évêque de Salone, suffragant d'Athènes, dont la juridiction spirituelle s'étend sur la Phocide. Sa métropole, fondée sous l'invocation des Quarante martyrs, est située à quelque distance de Crisso, au bord d'un précipice escarpé, d'où l'on domine sur toute l'étendue de la plaine. On trouve aux environs des pans de murs, et de grands massifs de pierre qui annoncent l'emplacement d'une ville hellé-

nique. Les anciens semblent avoir fixé dans cet endroit le gisement de Crissa et de Cirrha, qu'ils ont parfois confondues sous un seul nom, comme si elles s'étaient succédées sur le même terrain, ce qui n'est pas sans exemple. Cependant, en admettant deux villes distinctes, ne pourrait-on pas croire que Crissa a été remplacée par la bourgade de Crisso, qui est située au pied du mont Cirphis, et que Cirrha exista près de la baie de Salone, aux environs de Xéropigadi (1)?

---

(1) *Route par distances de Salone à l'échelle de ce nom, et aux ruines de Cirrha.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	5	Église à gauche.
	9	Église à droite, même direction Couski, village à un demi-mille.
	4	Précipice à droite.
	12	Saint-George, village, oliviers à droite.
	21	Rocher isolé.
	7	Ferme, chemin racourci à gauche pour se rendre à Crisso.
	7	Melissi, contre-fort du Parnasse.
	15	Défilé dans les montagnes à droite.
	9	Route de Crisso, rivière à gauche, carrières à droite.
	10	Éminence au milieu de la plaine Crisséenne, ruines qui sont peut-être celles d'Astragalida dont les habitants rançonnaient les pélerins qui se rendaient à Delphes.
	16	Échelle de Salone.
1	55	
	7	Seize minutes avant d'arriver au port de Salone, si on tourne à gauche, on traverse la rivière qui se rend de Salone à la mer.
	4	Torrent.
	11	

De Crisso à Delphes, ou Castri, la distance est de sept milles géographiques de soixante au degré. Strabon l'évalue à quatre-vingts stades, Pausanias à soixante, et Suidas à trente diaules, ce qui rentre dans l'estime du dernier de ces écrivains, dont la différence avec Strabon est de vingt stades. Cette variante peut venir de ce qu'il existait autrefois, pour monter à Delphes, un raccourci par une voie escarpée dont le développement était, comme aujourd'hui, de 30 diaules, ou 60 stades, tandis que le chemin tracé en spirale, à l'orient de Crissa, embrassant une étendue de 80 stades, était conséquemment d'un quart plus long que le sentier suivi par les piétons.

En sortant de Crisso pour monter à Delphes, on laisse à gauche le Parnasse et le mont Cirphis à droite,

Suite de la route par distances, de Salone aux ruines de Cirrha.

DÉTAILS DE ROUTE.	NOMBRE d'heures.	NOMBRE de minutes.
		Report. 11
Direction vers la mer, on tourne un angle du Cirphis.		2
Grotte et tombeau.		3
Ruines de Cirrha.		12
Église ruinée, mole, plage, moulin établi sur un courant d'eau salée.		10
Double embouchure du Pleistus.		9
Puits.		8
Pont, magasin, douanes.		10
Le village de Xero-Pigadi, composé de trente maisons, est bâti au pied du mont Cirphis.		
TOTAL, 1 heures 5 minutes de marche.		

par un chemin taillé en galeries spacieuses et ondoyantes, que le temps a dégradées et rendues d'un accès difficile : mais *la montagne* qu'on escalade *est toute sacrée*. Son aspect, ses précipices, ses rochers, sont empreints de tant de souvenirs, que le voyageur oublie ses fatigues. Aux flancs du rocher qui borde la route sur la gauche, on remarque plusieurs grottes sépulcrales dont l'ouverture est sculptée en arcade; quelques-unes de ces chambres contiennent jusqu'à trois sarcophages placés dans une cavité arrondie, et un bloc de pierre isolé forme à lui seul un tombeau monolithe. Ainsi, guidé par des jalons mortuaires et des épitaphes, tristes signaux du passage de l'homme sur la terre, où rien n'est que néant et vanité, on arrive jusqu'à l'enceinte vénérable de Delphes, séjour de deuil et de désolation.

La terre rendait primitivement des oracles à Delphes (1) par la voix de Daphné, l'une des nymphes du Parnasse. Ce souvenir était conservé dans des poésies adressées à Eumolpe : Neptune y prophétisa ensuite par l'organe de Pyrcon. Thémis, qui avait précédé l'arrivée de Jupiter à Dodone dans la Hellopie, lui ayant succédé, céda ses droits à Apollon qui, pour exercer le monopole sur la crédulité des peuples, donna à Neptune l'île de Calaurée, voisine de Trézène, pour le faire renoncer à la portion du sacerdoce dont il était titulaire. Apollon ne fut donc que la troisième divinité qui régna à Delphes et sur le Parnasse, vers l'ère à laquelle on assignait l'arrivée des dieux dans la Grèce. Il paraît qn'ils n'étaient pas richement dotés, car le

(1) Pausan. Phocic., lib. X, c. 5.

premier temple consacré à Apollon fut un *Téménos*, ou enceinte construite en branchages de laurier du Tempé, qui entourait un hiéron, ou autel à ciel ouvert, composé de gazon. La fable de Pteras donnerait lieu de croire que ce dieu eut aussi un temple fabriqué en fougère. Combien d'années durent s'écouler depuis cette époque jusqu'à celle où l'édifice consacré à Phœbus Apollon fut construit en bronze. On ignore la catastrophe qui détruisit ce temple, rebâti en pierres par Agramède et Trophonius, sur une plus grande proportion que celui d'airain, qui devait être une chapelle, à cause de la rareté des métaux lorsqu'il fut fabriqué. Le temple construit par les deux Béotiens fut brûlé la première année de la cinquante-huitième olympiade (1), et c'était un édifice élevé par les Amphictyons, dont Spintharos de Corinthe avait été l'architecte, qui existait lorsque Pausanias visita Delphes.

Cette ville était encore habitée par une population de poètes et de prophètes (2) voués au culte d'Apollon pour composer et rendre en vers ambigus des réponses aussi infaillibles (3) que les fetfas des Mouphtis de By-

(1) 538 ans. A. C.

(2) Le sacerdoce était alors l'apanage de certaines tribus et de quelques familles. Il y avait à Delphes comme à Jérusalem (1. Reg. 10, 5, 19, 20), des écoles de prophètes, des victimaires et des lévites (Herodot., l. I, § 6). Ils se disaient prophètes, fils de prophètes (Amos, 7, 14), comme les Grecs actuels se qualifient de prêtres et de fils de prêtres; *papadopoulos*, *papas oglou*. C'était de huit cent cinquante prophètes des faux dieux qu'Élie fit justice en les exterminant (Zach. 13, 4.) Calchas, Tirésias et les poëtes étaient des *manteis*, *vates*, on prophètes aussi intolérants que ceux des enfants d'Israël.

(3) Euripid. Electr. 399; Cic. de Divinat. I, 19; Æschyl.

zance; mais quoique leurs hexamètres ne fussent pas meilleurs que les hymnes en latin de bénitier du douzième siècle (1), Lucien (2) nous apprend que les serviteurs d'Apollon nageaient dans l'abondance des biens de ce monde. Tout ministre recevait sa part des hécatombes parfaites qu'on offrait au fils de Latone et des redevances établies sur vingt-deux villes qui dépendaient de la sainte cité de Delphes (3).

Les prêtres racontaient d'aussi bonne foi qu'ils le font dans tous les pays de grand pélerinage, le temps où la montagne sacrée prit son nom de Parnassus, fils de Cléopompe et de la nymphe Cléodore, et comment il fonda une ville qui fut submergée dans le déluge de Deucalion; ils montraient l'endroit où l'arche qui renfermait ce patriarche mythologique s'arrêta, lorsque les eaux rentrèrent au vaste sein des mers. Ils disaient comment fut fondée Lycorée, le temps où Amphictyon fixa à Delphes l'assemblée des états, composée de l'élite des nations voisines : ils prouvaient que Delphes, comme on le dit aujourd'hui de la Mecque et de Jérusalem, était l'ombilic de la terre, qui existe partout, puis-

---

Χοηφ. 557, 901; on avait donné le surnom de Λοξίας à Apollon à cause de leur obscurité. Aristoph. Plut. VIII; Eq. 1044; Schol. Euripid. ad Orest. 165.

(1) L'oracle finit même par s'exprimer en prose.
Cic. de Divinat., II, 56.

(2) « Grace à l'oracle, dit Lucien, leurs greniers se rem« plissaient, sans qu'ils eussent besoin de labourer ni d'ense« mencer les terres : Ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα ἐφύετο τὰ πάντα, ὑπὸ « γεωργῷ τῷ θεῷ. »

(3) Schol. Thucyd. in Hist. I, 61, 112 : Ὅτι εἴκοσι δύο πόλεις ἦσαν Δελφικαὶ, ὧν μία ἦν οἱ Δελφοὶ, etc., etc.

qu'il peut être assigné à tous les points du globe; mais la splendeur de la ville chérie d'Apollon était déja considérablement déchue; on n'y trouvait plus les chars éclatants d'or, les trépieds élevés sur des colonnes que Brennus montrait de loin à ses soldats pour les engager à gravir les escarpements du Parnasse (1). Ses remparts, ouvrage de la nature, ses temples, quoique délabrés, et surtout la majesté du dieu, rendaient Delphes vénérable, et seuls ils la soutinrent (2) jusqu'au temps où l'oracle cessa de donner ses réponses fatidiques, par ordre des rois ennemis de la connaissance de l'avenir, qui lui imposèrent silence (3). L'empereur Julien essaya de réhabiliter l'oracle, mais ce fut en vain; on ne se répète pas plus en politique qu'en superstition. Apollon resta muet, et Delphes, oubliée au temps du Bas-Empire, n'est tirée de l'obscurité que par Chalcondyle, qui nous apprend qu'une princesse catalane en fut dépouillée par Mahomet II. L'héritière du domaine d'Apollon et sa fille, renfermées dans un harem, y vieillirent et y moururent au milieu des odaliques du dévastateur de la Grèce.

On croit entendre la relation de quelque pélerin d'outre-mer, revenant de la Palestine, quand Pausanias

---

(1) Brennus ad acuendos suorum animos, prædæ ubertatem omnibus ostendebat, statuasque cum quadrigis, quarum ingens copia procul visebatur, solido auro fusas esse....

Just., lib. XXIV, c. 7.

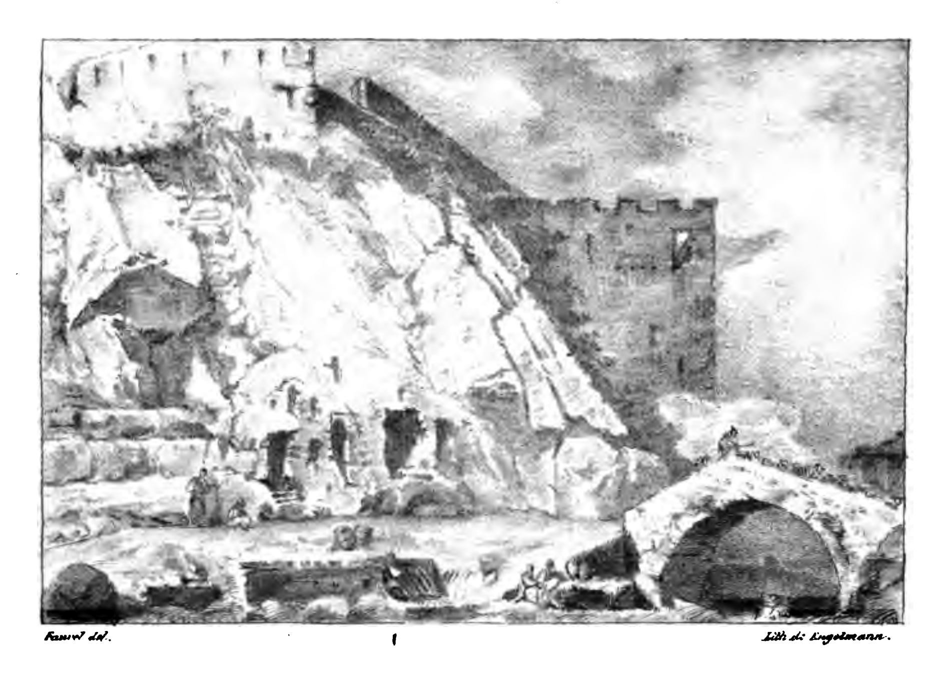
(2) Incertum, utrum munimentum loci, an majestas dei plus hic admirationis habeat. *Id. ibid*

(3) Lucain, lib. V, v. 112. Ce n'étaient pas les particuliers, dit Plutarque, qui avaient recours aux oracles de la Pythie, mais *les villes puissantes, les tyrans et les rois*. De Pyth. Orac.

parle du temple de Minerve Pronæa, qui avait repoussé les Perses, dont les efforts seuls des Grecs triomphèrent à Salamine, à Marathon, à Platée, où s'opérèrent les véritables miracles propices au salut de la patrie. Il parlait à un peuple superstitieux : « près de là, dit-il, est l'*heroum* consacré à Phylacus, dont le spectre gigantesque revêtu d'une armure apparut pour épouvanter les Barbares. » Ces fables, ces monuments héroïques, ont disparu et sont oubliés : les premiers objets qui frappent maintenant l'attention de l'étranger sont le double faîte du Parnasse, dont la projection, déployée en forme de dais, abritait la ville au septentrion, et les rochers sévères du Cirphis, qui semblent isoler Delphes du reste de l'univers. L'humble village construit au milieu des décombres de la ville sacrée, se compose de quatre-vingt-dix cabanes : une église dédiée à la Vierge a remplacé le temple d'Apollon; la harpe de David fait redire à l'écho des montagnes, dans les cérémonies nocturnes des chrétiens, le nom d'Emmanuel. La grande théophanie (1) du Très-Haut est, comme aux temps antiques, chômée sur le Parnasse, et l'alleluia (2)

(1) Dans la cérémonie des Théophanies on faisait un mélange d'eau et de vin. On conservait à Delphes pour cet usage un cratère ou calice d'or, ouvrage de Théodore de Samos, donné en présent à Apollon par Cresus. Il y avait aussi des burettes en argent de forme ronde. Herodot. Clio, § 51.

(2) Avant de disputer le prix du chant à Delphes on invoquait Apollon en répétant Ἐλελεῦ, qui n'est autre que le Hallelou-Iah, *laudate deum*. Hesych. Mem. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 70, p. 96, 97, édit. in-12.



Fauvel del. | Lith. de Engelmann.

ANTRE DE TROPHONIUS ET FONTAINE HERCINE À LIVADIE.

chanté dans la célébration des mystères, annonce le triomphe du Christ, fils de Dieu.

A trois stades des temples de Minerve et de Phytacus on arrivait au bord du Pleistus, maintenant appelé Sizalisca, qui coule dans une vallée dont le diamètre s'élargit considérablement en avançant vers Crissa. Le sol qu'elle baigne est fertile, couvert d'oliviers, mais les dérivations qu'on tire de ce ruisseau pour l'irrigation des champs, et les débordements auxquels il est sujet après les pluies, ou à la fonte des neiges, font qu'il s'est formé plusieurs marais dans la campagne, et surtout à la base du mont Cirphis. En montant vers Castri on trouve la fontaine Castalie, qui est regardée comme l'origine du Pleistus; quant à la source Cassotis, elle a disparu depuis long-temps, mais il est probable qu'on la retrouverait, à moins qu'elle ne se soit éteinte à la suite de quelque tremblement de terre. Les environs sont couverts de tombeaux et de chambres sépulcrales, dont les parois sont chargés d'inscriptions qui contiennent une partie des annales de Delphes et de la Grèce entière. Des marbres, des pans de murs, l'intérieur d'une foule de grottes, sont tapissés de consécrations, de décrets, qu'il faudrait étudier, copier avec soin, mais un semblable travail ne sera jamais possible que si la Grèce était rendue à la liberté (1) : tout se retrouverait sous l'empire d'une sage liberté.

---

(1) *Inscription existante à Delphes.*

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙΣΑΡΑΘΕΟΝΤΡΑΙΑΝΟΥΠΑΡΘΙΚΟΥΥΙΟΝΘΕΟΥ
ΝΕΡΒΑΥΙΟΝΟΝΤΡΑΙΑΝΟΝΑΔΡΙΑΝΟΝΣΕΒΑΣΤΟΝΤΟΚΟΙΝΟΝΤΩΝ
ΑΜΦΙΚΤΥΟΝΩΝΕΠΙΜΕΛΗΤΕΥΟΝΤΟΣΑΠΟΔΕΛΦΩΝΜΕΣΤΡΙΟΥΠΛΟΥ
ΤΑΡΧΟΥΤΟΥΙΕΡΕΩΣΒ'.

La Hellade possède des trésors d'archéologie, dont les traces, suivies d'âge en âge, sont connues d'un petit nombre d'hommes qui révéleraient des choses importantes, si leur belle patrie reprenait son rang entre les peuples de l'Amphictyonie chrétienne. S'il est vrai que Néron qui dépouilla Delphes de sept cents statues, y en laissa encore plus de cinq mille, que penser du nombre de celles qu'on pourrait encore exhumer du sein des ruines de cette ville?

Le monastère dédié au Précurseur occupe l'emplacement du gymnase; une chapelle consacrée au prophète Élie a succédé au temple d'Apollon. On remarque au-dessus les traces du stade, et l'œil du voyageur découvre dans cette région une si grande quantité de tombeaux, qu'il serait tenté de croire que les environs de Delphes étaient une terre sacrée, où les principaux habitants de la Grèce ambitionnaient de se faire ensevelir. Ce qui reste de la cella du temple de Phœbus est chargé d'inscriptions, et partout où il subsiste un pan de mur, on trouve quelques lambeaux des annales ou registres publics de la Hellade, dont les fastes épars au milieu de ces ruines n'attendent que des hommes laborieux pour en faire jouir l'Europe savante. L'empreinte de tous les édifices est encore facile a reconnaître avec le secours de Pausanias; mais ce qui frappe particulièrement les regards, c'est la magnifique cascade, connue sous le nom de fontaine Castalienne. Son eau qui est excessivement froide, descend par une déchirure des roches Phédriades, appelées Nauplie et Hyampée. Ce fut du haut de cette dernière que les Delphiens précipitèrent le fabuliste Ésope, pour le punir d'avoir tenté de réprimer leur orgueil par son

apologue des bâtons flottants. Les débris d'un escalier taillé dans le roc permettent de croire qu'on montait autrefois jusqu'aux faîtes de la double colline. Le rocher sculpté en plusieurs endroits prouve qu'on y avait creusé des chambres sépulcrales : on remarque un endroit où la pierre semble avoir éclaté par l'effet d'une mine. Les paysans racontent à ce sujet qu'un prédicateur, ayant insulté la Sainte Vierge dans ses sermons, y fut foudroyé, et que l'explosion du tonnerre fendit la montagne, pour perpétuer le souvenir du châtiment céleste contre un impie.

Les Athéniens avaient voué à l'exécration publique tout individu qui aurait refusé d'indiquer aux étrangers le chemin qu'ils demandaient (1). Ce devoir semble gravé dans la mémoire des Grecs, que j'ai toujours trouvés empressés de me donner des indications précises. C'est donc la faute des voyageurs s'ils manquent d'atteindre le but qu'ils se proposent, ou parce qu'ils ignorent la langue du pays pour prendre des renseignements, ou qu'ils les dédaignent, fondés sur une présomption défavorable à de pauvres paysans, auxquels ils accordent à peine le privilège de la pensée. Si ceux qui ont parcouru les hautes régions que nous décrivons se fussent adressés aux chevriers, il est certain qu'on connaîtrait aussi parfaitement le Parnasse que l'Attique et les parties les plus fréquentées du Péloponèse. « Le Parnasse, » disent les paléographes, « s'étend au septentrion depuis Delphes jusqu'aux monts Œtéens. » C'était pour les Phocidiens un lieu de refuge, et le nom de Lycouria qu'il conserve

(1) Cic. de Offic. lib. 3.

encore au-dessus de Delphes, rappelle le souvenir de Lycorée, ville bâtie au voisinage de la zône des neiges, qui y sont peut-être conservées depuis la création du monde dans les aspects exposés au nord.

Les habitants de Delphes qu'on pourrait prendre pour guides connaissent encore les noms de la plupart des édifices. M. Dodwell fut très-étonné d'entendre le fils d'un papas lui dire en arrivant au Stade : ἐδῶ εἶναι τὸ δικόν μας πένταθλον, *voici notre Stade* (1). Les rochers offrent une espèce particulière de laurier qui fut peut-être le daphné prophétique dont la Pythie mangeait les feuilles pour s'exalter par leur qualité échauffante. On y trouve quelques espèces d'oiseaux, tels que le choucas, le moineau solitaire, le vautour de Prométhée, le pigeon ramier, le faucon bronzé, que les habitants appellent *Kirkenasi*, et une quantité considérable de tourterelles.

En se dirigeant au septentrion, à trois mille de Castri, le voyageur, après avoir dominé sur un vaste horizon (2), entre dans la région des arbres résineux,

(1) Le manuscrit de San Gallo conservé dans la bibliothèque Barberini à Rome donne l'aperçu suivant relativement à Delphes. « In Delphis civitate, ubi magna ex parte diruta sunt vetusta atque nobilissima mœnia, diversaque sunt arte architectorum conspicua; exinde collapsum undique rotundum Apollinis templum, et amphitheatrum juxta admirandum, magnorum lapidum gradibus XXXIII, et in sublimi civitatis arce, altissimis sub rupibus ornatissimum gradibus marmoreis hippodromum DC. pedum longi. » Le même manuscrit fait mention de statues, d'inscriptions et de rochers travaillés avec un art admirable.

(2) *Relevés pris de cette hauteur.*

Acrocorinthe..........................	S.	
Mont Hélicon..........................	S. E.	par S.

parmi lesquels on trouve des sapins, propres à la mâture des vaisseaux de second rang. Un pauvre village nommé Alona (l'Aire) est le seul lieu habité dans cette solitude. On parcourt des vallons parsemés de pins, et on arrive sur un plateau où l'on remarque quelques champs labourés où les nomades cultivent ordinairement du seigle. A l'extrémité de cette plaine on remarque une source jaillissante, dont les eaux forment un ruisseau, large d'une toise et demie, qui se décharge dans un lac situé à peu de distance. Les montagnards appellent cette naïade Drosonigo (fontaine fraîche), et ils prétendent qu'elle reparaît au-dessous de Delphes pour former la Sizalisca, ou Pleistus, dont le cours est grossi, inférieurement aux roches Phédriades, par un ruisseau qui jaillit des flancs du Parnasse. A l'extrémité de l'étage où l'on trouve la fontaine Drosonigo commence le Lyacoura, au pied duquel fut fondée Lycorée, à l'époque du déluge de Deucalion. Les Grecs prétendent qu'il en existe encore des traces de cette ville, et une inscription trouvée dans ses ruines (1) me porte à adopter leur opinion. C'est près de ces restes d'une

Mont Hymette...........................	S. E.	
Negrepont.............................	S. E.	par E.
Mont Olympe...........................	N.	par E.
Tricala en Morée........................	S. O.	par S.
Galaxidi................................	O. S. O.	
Port de Crissa..........................	O. et O.	par S.

(1) *Inscription trouvée à Lycouria.*

ΑΜΑΡΙΟΝΝΕΠΩΤΑΑΙΓΙΑΝΕΙΝΟΝΤΕΤΕΙΜΗΜΕΝΟΝΑΠΟΤΗΣΚ ΟΡΙΝΘΙΩΝΒΟΥΛΗΣΤΕΙΜΑΙΣΒΟΥΛΕΥΤΙΚΑΙΣΚΑΙΑΓΟΡΑΝΟΜΙΚΑΙ ΣΛΜΑΡΙΟΣΝΕΠΟΣΠΑΤΗΡΚΟΡΙΝΘΙΟΣΚΛΠΟΥΛΙΑΑΙΓΙΑΝΗΑΔΕΛΦ ΗΤΟΝΕΑΥΤΩΝΥΙΟΝΑΠΟΛΛΩΝΙΠΥΘΙΩΙ.

grande construction, à trois lieues de Castri, que se trouve le village moderne de Lyacoura, habité par des Grecs. A un mille du lac que nous avons signalé, on en trouve un second dont les eaux, qui augmentent jusqu'au mois de mai, alimentent la fontaine Castalienne. Ces réservoirs sont formés par des sources qui jaillissent d'un rocher appelé Koupho-Lithos : c'est à un quart de lieue de là, sur le versant méridional du Parnasse, qu'on trouve la grotte Corycienne.

Le poète Panyasès, cité par Strabon, donne au mont Lycorée l'épithète de νιφόεντα, dénomination que les neiges souvent chargées de nuages justifient : mais de quel côté se trouve la grotte consacrée à Pan et aux nymphes Coryciennes? voilà ce qu'on ne saurait déterminer : à moins que ce ne soit la même que la grotte Corycienne qu'on vient d'indiquer. Quant aux Thyades, on peut plaçer partout le lieu de la scène où elles célébraient leurs orgies.

C'est à la perversité de l'orateur Eschines qu'il faut attribuer la cause première de la décadence de Delphes et de la Grèce entière, lorsqu'il persuada aux Amphictyons de charger Philippe, roi de Macédoine, de l'exécution de leurs décrets dictés par un esprit de superstition. Ces lois motivées sur les intérêts d'Apollon, qui étaient ceux de leur cupidité, occasionnèrent trois guerres sacrées contre quelques villes, à cause des péages exigés des théories, ou parce qu'une d'elles avait cultivé un champ qui, suivant les casuistes de Delphes, ne devait être ni labouré ni ensemencé. On sait comment les Locriens Ozoles, excommuniés par l'Aphétor, chargèrent de coups les inviolables Amphictyons qui vinrent leur signifier la sentence d'anathême

lancée par le vicaire d'Apollon. Mais si les marguilliers de Delphes furent maltraités, Philippe, qui ne croyait ni à Jupiter, ni à Phœbus, ne sut que se venger trop cruellement d'eux au nom des dieux, quoique, suivant la remarque de Démosthène, les prétendus sacrilèges eussent pour eux la raison, la justice, et le droit incontestable de faire valoir des terres dont les récoltes étaient nécessaires aux besoins publics.

Les maximes proclamées par Philippe dans son manifeste, étaient comme celles du pontife Scævola, que le peuple devait être trompé dans ce qui concernait la religion (1); qu'il y avait des vérités dont il n'était point utile au vulgaire d'être instruit, et des choses fausses qu'on devait soutenir et faire passer pour vraies; que pour le porter à la piété, il fallait recourir à la superstition, qu'on ne peut insinuer dans les esprits qu'au moyen des fables (2) et par l'*autorité armée*. Cette honteuse politique, renouvelée par tous les tyrans, ne servit qu'à précipiter et le roi de Macédoine et les Grecs dans un abîme de malheurs dont ils étaient loin les uns et les autres de prévoir les conséquences. Delphes est maintenant la propriété d'un timariot de l'Eubée, à qui on a accordé les dîmes réservées à Apollon, au titre onéreux de marcher de sa personne à l'armée avec deux servants d'armes.

---

(1) Scævol. ap. S. Augustin. de civit. Dei, l. IV, c. 10.
(2) Strab., lib. I, p. 13.

CHAPITRE II.

État de désolation de la Phocide. —Grotte de la vierge de Jérusalem. — Arachova. — Ruines de Palæa-Arachova. — Triodos. — Ambryssos ou Dystomo. — Stiris. — Monastère de St-Luc. — Daulis.— Malta.—St-Blaise, anciennement Panopée. — Route entre Cheronée et Daulis. — Drymée, aujourd'hui Dadi.— Lilée. — Sources du Céphisse.— Pont. — Elatée, aujourd'hui Élephta.— Mont Cnémis.— Locride Épicnémidienne, ou vaivodilik de Bodonitza. — Locride Opuntienne, ou vaivodilik de Talante.

Platon (1), racontant sous le voile de l'allégorie l'origine des sociétés, dit que Prométhée et Épiméthée, ayant dérobé à Minerve et à Vulcain les arts et le feu, en firent don aux mortels. Pourvus de ce céleste partage qui les rapprochait des dieux, les hommes eurent seuls l'avantage de les connaître, de leur ériger des autels, et d'articuler des sons pour leur adresser des hommages. Ils se bâtirent des maisons, ils se firent des vêtements, ils apprirent à tirer leur nourriture du sein de la terre. Malgré ces prérogatives, les peuples vivaient épars, en proie aux bêtes féroces beaucoup plus fortes qu'eux; et comme ils n'avaient pas la politique dont l'art de la guerre fait partie, ils étaient menacés d'une inévitable destruction.

Jupiter, craignant que l'espèce humaine ne vînt à se perdre, ordonne à Mercure de porter aux hommes la *pudeur* et *la justice* pour être le soutien des sociétés. L'envoyé demande au maître de l'Olympe de quelle

(1) *Voy.* le Protagoras de Platon.

Mlle Rebiguen delt d'après le dessin de Mr Fauvel. Lith. de C. Motte.

ENTRÉE DE DELPHES DU CÔTÉ DE L'OUEST, ET TOMBEAUX ANTIQUES.

manière il doit procéder dans sa distribution ; s'il faut partager *la pudeur et la justice* comme le sont les arts, où s'il doit les étendre à tous les humains? A tous, répondit Jupiter; que nul n'en soit privé; et de plus, proclamez cette loi de ma part : *S'il se trouve un mortel qui ait absolument renoncé à la pudeur et à la justice, qu'il soit exterminé comme la peste des états.*

Témoin de l'état malheureux des Hellènes, qui ont conservé le sceau du christianisme sous la verge ensanglantée des barbares auxquels *la pudeur et la justice* sont étrangères, je me suis souvent demandé pourquoi les Turcs n'avaient pas été *exterminés* depuis longtemps *comme la peste des états?* Ces tristes réflexions se présentent à chaque pas au voyageur qui parcourt la terre classique, en recherchant les traces de ses monuments renversés et les décombres des villes dont elle se glorifiait. Mais parmi tant d'étrangers qui ont visité la Grèce, combien ont fait attention à ses habitants, qui ont rarement eux-mêmes fixé leurs regards sur ceux d'un être bienveillant?

De Delphes au port de Cirrha, dans lequel le Pleistus se décharge par deux embouchures, la distance est de dix milles. On peut s'y rendre en suivant le cours de ce fleuve, qui alimente plusieurs moulins, et en demandant la grotte de Jérusalem, les paysans conduiront à celle qu'on croit être l'antre Corycien. Il est loin de mériter l'épithète d'immense que lui donne Antoninus Liberalis (1) : et on n'y trouve qu'une

---

(1) Antonin. liberal. Metamorphos., I, c. 8.

inscription dédiée à Pan par Eustrates, fils d'Alcidamos, d'Ambryssos; et un autel rustique dédié à la Vierge, mère de Dieu.

En quittant Delphes, si on prend la voie sacrée qui conduisait autrefois en Béotie, au bout d'un mille de chemin, on arrive aux ruines d'un monument construit en grandes pierres, formant une maçonnerie presque régulière, et on remarque tout auprès un tombeau très-ancien. La porte de cet édifice, qu'on ne sait comment appeler, s'élève en se rétrécissant insensiblement jusqu'à son sommet, et l'intérieur n'offre qu'une masse informe de décombres. On plane de cette hauteur sur le mont Cirphis ou Zimenos, dont une partie formait le territoire des Acragallides, ou Craugallides, qui habitaient une ville limitrophe de Cirrha.

La route continue à travers les aspérités du Parnasse jusqu'à Arachova, village (1) grec bâti au milieu des vignobles, à deux heures de Castri, qui est célèbre par la longévité de ses habitants. On n'y rencontre aucune espèce de ruines; et c'est probablement de la vieille Arachova, dont les chroniqueurs du treizième siècle parlent comme d'une fortesse importante. Elle dut être construite à l'époque où Thèbes était occupée par Nicolas de St-Omer, protostator ou maréchal de la Béotie; Salone gouvernée par Thomas, et Arachova, par un gentilhomme de la famille de Nesle. L'Euripe, Bodonitza, les Thermopyles relevaient alors de Guillaume de la Roche, seigneur d'Athènes, qui avait pour hommes

(1) La distance d'Arachova à la grotte Corycienne est de deux heures.

liges une foule de sergents, de Templiers et d'évêques, portant tour à tour le casque de Mars et la mître des anciens mages ou pontifes de Mithra.

A peu de distance d'Arachova, on arrive à la fontaine de Cokoura, et une demi-lieue plus loin, à une enceinte délabrée, située sur une éminence arrosée à sa base par un ruisseau. Cette ruine, et la contrée où elle est située, sont appelées Zimenos et Palæa-Arachova. Il est vraisemblable que cette enceinte est celle d'Érochos ville des Phocéens, dont le nom aura été transféré au village d'Arachova. Æolida (1) détruite par les Perses dut exister aux environs de cette place, ainsi que Phocicon dont on retrouverait l'emplacement en étudiant le terrain. C'est entre l'ancien et le moderne hameau d'Arachova, qu'est situé Paniès, village qui, suivant toute apparence, a succédé à Cyparissos, acropole bâtie sur les soubassements d'Anticyre (2), célèbre par l'hellébore du mont Cirphis qu'on recueillait dans ses environs. La vieille Arachova, ou Érochos, commandait l'entrée du Triodos rendu célèbre par le meurtre de Laius (3), dont on croit reconnaître le monument sépulcral à quelques blocs de pierre, qu'on suppose en avoir fait partie. Ce passage est appelé *Stenon*, ou Dervend : c'est là que se croisent les routes qui conduisent à Delphes, à Ambryssos,

(1) Herodot., lib. VIII, c. 35. Tite-Live qualifie ces bourgades héroïques du titre de *ignobilia castella*, lib. XXXII, c. 18.

(2) Pausan. Phocic. X, § 36.

(3) Sophocl. OEdip. Tyrann. v. 735; 752, 1411, Tit.-Liv., Hist., lib. XXXII, 5.

à Daulis, et qu'on peut assigner le point de séparation entre le mont Cirphis, qui est une dépendance du Parnasse, et la chaîne de l'Hélicon (1).

En tournant au midi, après avoir traversé une petite rivière, on entre dans une plaine fertile et bien cultivée, qui est bornée par deux lignes de côteaux, et dans deux heures de marche, on arrive à Dystomo. Une inscription trouvée dans ce village par Chandler lui apprit qu'il se trouvait sur le terrain d'Ambryssos. Cette ville fut relevée par les Athéniens, et restaurée par les Thébains après la dernière guerre sacrée, entreprise à la requête des bedeaux du temple d'Apollon, qualifiés du titre d'Amphictyons. Les remparts, quoique

(1) *Itinéraire du Triodos à Paniès.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
		On monte, à partir du Triodos, le Schiste, route pavée, ayant à droite le Parnasse et le mont Cirphis à gauche.
	24	Chemin taillé dans le roc.
	7	Source vive.
	7	Hauteur considérable. Vue des ruines du hameau de Bardana et du lac Copaïs.
	14	Église à gauche, ruisseau arrosant une petite plaine; à gauche, fontaine entourée d'arbres.
	11	Ruines, sources du Pleistus, lac à gauche, canal en briques.
	9	Ruines d'une ville, remparts avec des constructions de deux époques.
		De Paniès à Arachova la distance est d'une heure en montagne.

Total, 1 heures 12 minutes de marche.

bâtis à la hâte, n'empêchèrent pas que cette forteresse improvisée ne se soutînt et ne fût comptée, jusqu'au deuxième siècle de notre ère, au nombre des places de guerre du Bas-Empire. Elle était située, non à la base, mais sur une des croupes du Parnasse : l'acropole bâtie au nord de Dystomo est encore reconnaissable par ses soubassements. Une église dédiée au prophète Élie, est bâtie sur l'emplacement d'un temple qui fut peut-être celui de Diane Dictynée, à laquelle les Ambryssiens avaient une dévotion particulière. Ses murs, construits en blocs de pierre et en fragments de marbre chargés d'ornements d'architecture ou d'inscriptions presque effacées, feraient presque croire qu'on s'est servi des débris des bas-reliefs et des ornements de l'agora que Pausanias (1) vit mutilés et gisants épars sur la terre.

La bourgade moderne, qui se compose de cent cinquante familles grecques et albanaises chrétiennes, dépend pour l'administration civile du vaivode de Livadie, et au spirituel, de l'évêque de Talante. Une fontaine qui surgit sur la place publique, coule dans la plaine où elle forme un marais dans sa partie méridionale. On remarque près de cette source une plaque sur laquelle on voit une inscription mutilée à dessein, dans laquelle on ne distingue plus que le nom de Trajan.

La route d'Ambryssos à Anticyre, qu'on croit avoir existé près d'Aspra-Spitia, était de deux stades en montagne, jusqu'à un temple de Diane, et on descendait de là pendant cinq milles et demi pour arriver à la

---

(1) Pausan. Phocic., X, c.

mer. On comptait à peu près le même chemin jusqu'à Stiris (1), ville située au pied du mont Hélicon.

Un monastère de religieux basilidiens, fondé sous l'invocation d'un saint de moderne canonisation, nommé Luc, a remplacé une ville qui eut pour fondateurs une colonie d'Athéniens chassés par Égée. Un événement presque semblable y conduisit au dixième siècle une famille chrétienne que les incursions des Sarrazins, qui s'étaient rendus maîtres de la Crète, avaient forcée de se réfugier sur le continent. Arrivée près du mont Joannitza dans la Phocide, les pirates qui infestaient le pays l'obligèrent à se retirer à Vathi, d'où elle passa à Castorium qu'on croit être la même ville que Castoria. Luc, témoin de la désolation de son pays, songea, malgré la répugnance d'Euphrosine sa mère, à se faire ermite, et l'an 908, étant âgé de 18 ans, il revint au mont Joannitza, nom qui a remplacé celui d'Hélicon, séjour des Muses, filles du ciel, pour se livrer à la vie ascétique.

Luc vivait depuis sept ans dans les retraites où Hésiode, improvisant sa cosmogonie, chantait le chaos, les dieux et les mortels, quand les Bulgares, conduits par Siméon leur roi, envahirent la Hellade. L'Eubée et le Péloponèse se remplirent de fugitifs qui furent poursuivis de si près, que le prédestiné ne leur échappa qu'en se jetant à la nage. Arrivé à Corinthe, Luc, qui avait l'austérité de l'ignorance, fréquenta les écoles où il apprit à lire et à écrire, en recevant *la correction fraternelle* (κωλοράβδια) (2) sans laquelle il

(1) Stiris. Στεῖρις et Στίρις ou Στεῤῥὶς, Plut. in Lucullo. Palmer. Græc. Antiq., lib. VI, c. 15.

(2) Nicet. in Isaac., l. I, n. 3. C'était le maître seul qui avait

n'y a pas de *bonnes études*. L'histoire ne dit pas s'il devint savant, chose assez contraire aux qualités qui mènent à l'apothéose; mais s'étant rendu de Corinthe à Patras, il s'y constitua le domestique d'un exalté vivant juché sur une colonne, genre d'extravagance emprunté des gymnosophistes.

Ces sortes d'aberrations mentales sont particulières aux époques où se manifestent les grandes calamités publiques, et en cela elles sont excusables. Le malheur dégrade parfois, au point de faire d'un homme de bien un visionnaire. Mais que penserait Platon, qui voulait qu'on chassât d'un état bien ordonné les *paresseux* et les *truands*, s'il revenait à la lumière? Ne croirait-il pas, en voyant les mendiants organisés en ordres religieux, que les cyniques ont fasciné l'esprit des peuples, ou que la raison humaine s'est affaiblie dans les hommes qui composent les sociétés modernes?

Luc, après avoir servi son stylite pendant dix ans, en demandant son pain et en faisant la cuisine, pour l'empêcher de mourir de faim sur le piédestal où l'orgueil l'avait fait monter, car les vertus chrétiennes sont modestes, éprouva des vicissitudes sans nombre. Enfin, devenu anachorète, il déclara en mourant que le lieu de son tombeau serait honoré. Un moine appelé Grégoire eut soin d'entretenir cette prédiction dans la mémoire des Béotiens, chez qui il y eut dans tous les temps plus d'oracles que de philosophes; et un eunuque appelé Cosmas y ayant construit une

---

le droit de l'administrer : μήποτε παρὰ τοῦ διδασκάλου κωλοράβδια λάβῃς. Un eunuque infligea cette punition à la mère de Justinien avec des courroies. On donnait aussi la bastonnade sous les pieds. *Voy*. Libanius, ep. 119, p. 532.

église sous l'invocation de sainte Barbe, il s'y opéra des cures si merveilleuses, qu'il ne fut bientôt plus question que du thaumaturge saint Luc. On lui éleva une grande église, et sainte Barbe, qui lui avait donné asile, fut totalement négligée, depuis que l'empereur Romain Porphyrogénète (1) eut fait construire un monastère dédié à saint Luc, en expiation des crimes dont le nom de ce prétendu rejeton des Arsacides restera éternellement chargé (1).

Le monastère de Saint-Luc compte plus de cent moines, dont le plus grand nombre sont occupés à l'agriculture et à garder les troupeaux, suivant la règle de saint Basile qui prescrit le travail des mains à ses disciples. L'église, décrite par plusieurs voyageurs, a été bâtie avec les débris des temples et des édifices publics de Stiris. On y trouve un grand nombre d'inscriptions antiques, d'*ex voto*, d'attestations de guérisons miraculeuses, mais on ignore ce qu'est devenue la précieuse relique du saint qui opère encore des prodiges; les vertus qu'on lui attribue sont une panacée

(1) Romain Porphyrogènete descendait de Flavius Basilius, qui était Arménien d'originè. C'est Photius qui imagina l'arbre généalogique de Basile le Macédonien. Il avait besoin de cet empereur ponr remonter au trône patriarcal de Constantinople, et il mentit à la vérité. Il savait que son Arsacide était né près d'Andrinople, et emmené captif en Bulgarie, qu'il avait été soldat, mendiant, écuyer de l'empereur Michel, et grand chambellan de ce prince qui l'associa à l'empire en 866. Ce monstre avait empoisonné son père, chassé ses sœurs du palais et fait périr sa mère de chagrin. Il se livra à tant de débauches qu'il mourut au bout de trois ans et quatre mois de règne, laissant la couronne à deux enfants en bas âge.

universelle. Les religieux de la Grande-Laure du mont Athos se vantent de posséder une partie du corps de saint Luc Stiriotes.

Spon et Vehler font un tableau enchanteur de quelques hermitages situés de ce côté de l'Hélicon. Ils virent une de ces retraites située à un mille et demi du monastère. « Le jardin était vaste ; il y avait une cellule « et un bel oratoire à son extrémité supérieure. Plus « bas serpentait une fontaine d'une eau excellente, « et au-delà coulait une rivière qui descendait par cas- « cades des flancs de l'Hélicon, et fuyait en murmu- « rant a travers les cailloux et les énormes rochers qui « obstruaient son lit. La tête blanche de l'anachorète « qui était vêtu d'une longue robe brune, ressemblait « aux sommets couverts de neige de la montagne poé- « tique. Ce pieux solitaire gravait avec un art admi- « rable sur des croix, certains traits qu'il prenait dans « les saintes écritures. Un humble compagnon le ser- « vait, et deux caloyers qui vivaient dans une cabane « voisine ayant apporté aux voyageurs du pain, des « olives, des rayons de miel blanc et du vin, ils re- « trouvèrent l'exemple de l'hospitalité primitive exercée « par des hommes dont le passage sur la terre n'est « marqué que par les bienfaits et la prière. » La guerre a désolé ces lieux. Un Bulgare, Baba pacha, a transformé la Phocide en une triste solitude, où rien ne consolera désormais le voyageur, qu'en y voyant les tombeaux des Turcs confondus avec ceux des Perses, qui furent ses premiers dévastateurs (1).

M. Gell fixe la distance entre Dystomo et Saint-Luc

(1) *Voy.* l'Histoire de la Régénération de la Grèce, t. I.

à une heure trente-huit minutes de chemin (1), et celle de Saint-Luc jusqu'à Livadie à quatre heures trente-trois minutes (2). On tient communément comme une

(1) *Itinéraire de Dystomo à Saint-Luc*, S. E.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
		Route en ligne droite dans une vallée.
	15	Église, belle vallée, catavothron ou gouffre absorbant les eaux, riche culture, quantité considérable de pigeons ramiers.
	17	Défilé, village de Stiris.
	9	Église à gauche, puits à droite.
	26	Hauteur d'où l'on relève le mont Cyllène, chemin scabreux.
	20	Monastère de Saint-Luc.
Total, 1 heures 27 minutes de marche.		

(2) *Itinéraire de Saint-Luc à Livadie*, N. E.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	5	On passe près d'une église située sur une hauteur dont la descente est presque à pic.
	1	Parc rempli de ruches d'abeilles. A droite, sur une éminence, ruines d'une forteresse; ruisseau coulant au sud dans un ravin profond, se rendant à la mer.
	35	Ruines de plusieurs églises, route très-roide; en remontant, un torrent ayant à droite la masse principale de l'Hélicon.
	25	Sentier étroit embarrassé de halliers.
	46	Plateau élevé et cultivé; croupe de l'Hélicon couverte de pins; Zyriki, village.
	23	Après avoir gravi une hauteur, route à gauche, église ruinée à droite, lac ombragé de sapins.
2	15	

chose certaine, que des ruines situées à mi-chemin de Saint-Luc à Spitia, près de Siriky, village éloigné d'une heure trente minutes, sont celles de Phocicon, homonyme d'une ville de la Locride hespérienne.

En reprenant la topographie de la Phocide à partir de Dystomo, il faut rentrer dans le Triodos, qui était surnommé la voie Schistique (1) et le défilé (2). Cette contrée est, comme au temps de Pausanias, couverte de chênes et de sapins, jusqu'à l'entrée d'une vallée cultivée qui laisse apercevoir le lac Copaïs et la campagne de Chéronée. Le chemin passe auprès d'un tumulus qu'on croit être le monument de Xanthippe, guerrier fameux, ou de Phocus, petit-fils de Sisyphe, car on donne ces deux versions. Cependant il paraît plus vraisemblable que c'est le lieu où se réunissaient les États-

Suite de l'itinéraire de Saint-Luc à Livadie.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
Report. 2	*Report.* 15	
	50	Descente par un sentier taillé en spirale ; à gauche Sourbi, village bâti au bord d'un ravin.
	40	Descente escarpée, vallée marécageuse.
	13	Défilé entre l'Hélicon et le mont Granitza.
	15	Église, source ; Hercyna, rivière qui se perd sous terre.
	5	Montagnes.
	15	Livadie.
Total, 4 heures 33 minutes de marche.		

(1) Euripid. Phœniss. v. 28.
(2) Apollod. Bibl., liv. III, 58.

généraux de la Phocide pour délibérer sous l'influence d'Apollon et de ses ministres, qui savaient se rendre propices les députés de cette époque, en leur faisant part des hécatombes parfaites et en les régalant d'amples libations en l'honneur du dieu qui faisait mûrir les raisins et les moissons. A vingt minutes de cet endroit, après avoir gueé une rivière appelée Alephantino, on arrive à Daulis.

Cette ville, nommée par Homère (1), était le chef-lieu d'une contrée soumise au sceptre de Térée, *roi pasteur des peuples*, auquel les femmes du pays servirent dans un festin les membres déchirés de son fils (2). Les Hellènes disaient à ce sujet que ce prince fut changé en hupe, Progné, son épouse, en hirondelle, et que, depuis ce temps, les hirondelles ne pondaient ni ne couvaient plus dans tout le pays. Les peuples obsédés voyent tout ce qu'ils croient; dans tous les temps il s'est trouvé des sycophantes pour accréditer l'erreur, et des Béotiens pour y croire avec sincérité. La nymphe Daulis, fille de Céphisse, ajoutaient les théologiens, illustra la ville en lui donnant son nom; d'autres prétendaient qu'elle l'avait emprunté des forêts épaisses appelées Dauli, où Philomèle, fille de Pandaros, métamorphosée en rossignol, faisait entendre ses plaintives élégies (3).

---

(1) Homer. Ilias, II, v. 520.

(2) Thucyd. Hist., lib. II, 100, 26; Strab., IX, p. 648.

(3) Voyez, pour ses origines mythologiques, Ov. Metamorph. VI, v. 424 et suiv., Conon. Narr. 31; Zenob. Cent. Prov. 14; Schol. d'Aristoph. *Oiseaux*, v. 212; Procl. et Tzetzès Comment. sur Hesiode, p. 129 et 130; Tzetz. Chil. VIII, 142; Servius sur l'Églog. VI, v. 78, de Virgile; Hygin. Fab. 45, 91; Térence, Andr. Act. V, sc. 3; Terence, Eunuque, act. V,

Didyme lui donne pour fondateur Daulicos ; Eschyle l'appelle Daula, et Sophocle la place sur le chemin du triodos où Laïus fut assassiné par Œdipe. Plutarque (1), Pausanias (2), Pline (3), Tite-Live (4), Polybe (5) en parlent, et Constantin Porphyrogénète la classe dans le cinquième thême de l'Europe.

Daulis est porté dans la notice de Léon empereur, conjointement avec Talante, au nombre des évêchés de la Hellade suffragants d'Athènes (6). Son siége fut occupé dans le douzième siècle, comme on peut en juger d'après les lettres d'Innocent III (7), par des évêques latins qui s'y succédèrent jusqu'en 1441 (8).

---

sc. 3; Eustath. sur Hom., p. 1875; Catull. Carm., LXV, v. 12; Horace, lib. IV, od. 12, v. 5 et 5; Antonin. Liberal. Narr. XI; Schol. d'Hom. Odyss., lib. IX, v. 578.

(1) Plut. vie de Sylla.

(2) Pausan. Phocic. lib. X.

(3) Plin., lib. IV, c. 7.

(4) Tit.-Liv., lib. XXXII, 18; Strab., IX, 424; Palmer. Græc. Antiq., VI, 12, 13 et 15. Daulis, quia in tumulo excelso sita est, nec scalis nec operibus capi poterat. Liv. *ibid.*

(5) Polyb. Hist., IV, c. 25.

(6) Codin. de Offic. Num. 2, p. 391.

(7) Innocent III, epist. t. 2, edit. Baluz.

(8) Évêques de Davalia ou Daulis.

I. 1208
II. Antoine..
III. Philippe d'Ardizzoni de l'ordre des Frères mineurs, succède à Antoine.......................... 1376
IV. Antoine II..
V. Nicolas de Néri de l'ordre des Frères mineurs, succède à Antoine.......................... 1392
VI. Jean, ermite de l'ordre de St-Augustin, mort en..... 1441

La Phocide ayant été envahie par les Turcs, on voit reparaître à Daulis un évêque grec (1), dont la résidence a été transférée depuis ce temps à Talante. La bourgade moderne, dans laquelle on compte dix-huit églises, relève, pour le spirituel, du prélat de cette dernière ville, et du vaïvode de Livadie, qui en perçoit les redevances. Ses maisons, au nombre de soixante, sont groupées sur une croupe du Parnasse, à l'endroit même où existait la ville ancienne. L'acropole, située sur un rocher escarpé, où l'on ne monte que par une contrepente qui se prolonge au N., est défendue de ce côté par deux tours carrées qui s'élèvent au-dessus des murs et protègent la porte d'entrée, construite d'après les règles de l'architecture militaire. On trouve dans l'intérieur de cette forteresse une église et deux inscriptions tellement usées qu'elles sont illisibles. On remarque au pied des rochers quelques cavernes, ouvrage de la nature, où les bergers renferment leurs troupeaux. Comme toutes les églises de Daulis sont bâties des débris des monuments helléniques, elles méritent d'être étudiées en détail pour en connaître les inscriptions, dont la plus remarquable est un décret de Titus Flavius, sous l'empereur Trajan, que M. Dodwell a copié et fait connaître.

Il ne croît point d'oliviers aux environs de Daulis, mais on y trouve des vignes qui donnent un vin de médiocre qualité. Le blé, le riz et différentes espèces

(1) *Évêque grec.*

I. Sophronios ὁ Διαυλίας καὶ Ταλαντίου, membre du synode de Constantinople sous le patriarche Gerlach, 1576.

Mart. Crus. Turc. Græc., p. 507.

de plantes céréales y sont cultivées. On jouit aux environs d'une vue magnifique, qui s'étend sur la riche campagne de Panopée et de Chéronée. On aperçoit le mont Akontios, au pied duquel coule le Céphisse qui serpente en se dirigeant vers Orchomène, et on distingue à une grande distance les sommets neigeux du mont Delphi, dans l'île d'Eubée.

Pausanias fixe Panopée à sept stades de Daulis, et à vingt de Chéronée, ce qui donnerait vingt sept stades entre ces deux dernières villes, dont le gisement respectif est évalué à une heure de marche par l'itinéraire de M. Gell. Il est probable que l'évaluation du géographe grec est prise à vol d'oiseau, car sans cela son estime serait en moins : il est, au reste, possible que ses nombres aient été altérés comme ceux des tables de Ptolémée, qui varient presque autant que les différentes éditions de ce cosmographe. Sans prétendre résoudre ce problême, nous allons suivre l'ordre descriptif de Pausanias, en procédant d'orient en occident par une route tracée de Cheronée à Daulis, qui complètera de ce côté la topographie de la Phocide.

A trente-une minutes de Coprena ou Cheronée, on trouve au premier saillant des montagnes de gauche un ruisseau, près duquel on remarque quelques vestiges d'antiquité. Sept minutes plus loin, au second saillant de la même montagne, on remarque un puits, une fontaine et une église. A cette distance les contre-pentes s'écartent pour laisser apercevoir un vaste tumulus, qui pourrait être celui de Lityus, dont l'étendue couvrait neuf arpents de terrain. On aperçoit, en avançant, le village de Mera et une vallée qui s'enfonce entre les rameaux de l'Hélicon. Son territoire est arrosé par

une rivière qui doit être le Morios de Plutarque, dont le nom altéré aurait été donné au hameau qu'on vient d'indiquer. A deux minutes de ses bords, on arrive au village de Saint-Blaise, où l'on prétend qu'exista Panopée. On croit reconnaître l'emplacement de son acropole sur un isthme séparé des montagnes par le lit profond d'un torrent. On y trouve maintenant une église remarquable par des peintures à fresque, qui représentent les supplices des damnés, au nombre desquels les Grecs ne manquent guère de mettre des Turcs, des Phanariotes et même des évêques. On jouit de cette hauteur d'une vue admirable du Parnasse, qui élève ses cimes gigantesques au-dessus des précipices et des anfractuosités du mont Cirphis.

Les habitants du village de Saint-Blaise passent pour méchants et inhospitaliers; caractère opposé à celui des Grecs, qui font ordinairement un accueil gracieux aux étrangers. A quinze minutes de leur repaire, après avoir guéé trois torrents, on voit Malta, hameau de trente familles chrétiennes (1), bâti dans un site verdoyant, à peu de distance de l'herooum de Tityus, fils de la terre. Huit minutes au-delà, après avoir parcouru un terrain marécageux, on passe une rivière formée de la réunion de l'Alephantino et du Platania, qui prennent leurs sources dans le Parnasse, aux environs des villages de Schiste et de Bardana. On passe le même cours d'eau à un quart d'heure de distance, et on suit sa direction vers le Céphisse, avec lequel il conflue. A quinze minutes de cette rivière, on arrive au moulin de

(1) Strab., lib. IX, p. 423; Iliad., lib. II, v. 520; Odyss., lib. VII, v 324; lib. IX, 575, 580.



Daulias, et en montant un sentier escarpé, le voyageur découvre les restes de l'Acropole de Daulis, sur un escarpement du Parnasse, qui est cerné à l'occident par un ravin très-profond. D'après ces détails, la distance entre le village de Saint-Blaise et cette ruine est, tout calculé, d'une heure dix-neuf minutes. Nous précisons cette mesure, afin de laisser aux géographes qui voudront dresser la carte particulière de la Phocide, la faculté de prononcer sur le véritable emplacement de Panopée, et d'éclaircir, s'ils peuvent, le texte de Pausanias.

De Daulis à Velytza, bourgade située au lieu où fleurit Tithorée, la distance est de dix milles. Cette ville, ainsi que Delphes, étaient regardées comme les deux points de départ, pour ceux qui voulaient traverser le Parnasse. On comptait quatre-vingts stades entre leurs positions respectives, par le chemin de la montagne, et quelques-uns de plus en suivant la route que tenaient les chars. On prétendait que, malgré son antiquité, Tithorée occupait l'emplacement de Néone. Le Cachalis baignait ses murs avant de mêler ses eaux à celles du Céphisse, qui prend sa source dans les régions glaciales de la Doride. Il s'y tenait annuellement deux foires ou panégyries en l'honneur d'Isis, l'une au printemps et l'autre à l'automne. Les marchands y bâtissaient des cabanes; les intérêts du commerce étaient entremêlés de cérémonies, de sacrifices et de bouffonneries religieuses. Le matin on vendait des esclaves, des bestiaux, des bijoux d'or et d'argent; l'après-midi les riches immolaient aux dieux, des bœufs et de cerfs; les pauvres, des oies et des poules de Méléagre ou pintades;

on chantait des hymnes, et *après boire*, les marchands pliaient bagage en mettant le feu à leurs boutiques (1).

Cette partie de la Phocide, qui était autrefois remplie d'oracles, est, comme tous les pays de grands parcours où les nomades conduisent leurs troupeaux, remplie de brigands et couverte de chapelles desservies par des ermites. Tout berger étant à peu près un voleur, il en résulte que les anachorètes s'entendent souvent avec eux, et on peut dire d'après cela : malheur aux pays où il y a des ermites et des nomades. Nulles contrées n'ont été plus souvent dévastées par les Klephtes, que les vallées qui avoisinent le mont Parnasse; mais ces désordres, loin de flétrir les Grecs montagnards, n'accusent que le gouvernement tyrannique des sultans. Une inscription existante dans une église dédiée à la très-sainte vierge, prouve que Velytza a succédé à Tithorée. On reconnaît aux environs les rochers cités par Hérodote, dans lesquels un grand nombre de Phocidiens se réfugièrent à l'approche des Perses. La campagne est arrosée par une multitude de ruisseaux venant du Parnasse, qui s'épanchent dans le Cachalis, dont les eaux se rendent au Céphisse.

En longeant le Parnasse au N. on arrive en dix-neuf minutes de Velytza au bord du Cachalis, où l'on remarque de grands blocs de pierre et une église à droite. A peu de distance on aperçoit une chapelle entourée de beaux arbres; dix minutes plus loin on s'arrête aux

(1) Paus., lib. X, c. 22; Herodot. Uran. VIII, Τιθόρεα Plut., Vit. Syll. Τίθορα Strab., lib. IX, pag. 407; Steph. Byz. Palmer. Græc. Antiq., lib. VI, c. 11.



cabanes de Dadi, station où les paysans se rassemblent en hiver pour jouir d'une température plus douce que celle de la région glaciale du Parnasse. Un hameau bâti près du Céphisse, quelques enceintes isolées rappellent le souvenir de plusieurs acropoles, dont la destruction date du temps de l'invasion des Perses dans la Phocide. A vingt minutes on se trouve en vue d'une église à gauche et d'un bois de pins groupé sur le Parnasse. Six minutes au-delà, on entre dans un défilé, autrefois fortifié, et au bout d'un quart d'heure de marche on arrive au pied d'une montagne qui sépare la plaine d'Élatée du plateau de la Dryopie. On passe, trois minutes plus loin, une rivière qui sort d'une gorge profonde du Parnasse, et on arrive à Dadi.

On croit que cette ville, maintenant habitée par cinq cents familles grecques, à remplacé Drymée, qui fut une des acropoles incendiées par Xercès. Elle dut être restaurée, car Tite-Live en fait mention, et les restes de sa citadelle prouveraient qu'elle fut peut-être moins habitée qu'elle ne l'est maintenant. Cette enceinte a dû être relevée dans les siècles du Bas-Empire, car les tours carrées qui existent, n'ont ni l'élégance, ni la solidité des ouvrages fabriqués par les Hellènes et les Romains. Dadi, qui a succédé à Drymée, avait été bâtie, suivant Pausanias, sur les ruines de Naubole. On y voyait de son temps un vieux temple de Cérès thesmophore ou législatrice, car les législations primitives émanèrent toujours des dieux; ce qui à tout prendre valait mieux que le régime des firmans et des ukases, qu'on ne peut assimiler qu'aux réponses de la Sibylle, dont les feuilles étaient le jouet des vents.

Charadra, Amphiclée, Tithronium, Drymée, le bois

d'Apollon et l'autel de Tithronios, Lilée, Parapotamie, situées au N. du Parnasse, sont représentées par des ruines qui ont pris leur nom de quelques villages modernes. Ainsi Charadra, qu'on trouve sur le chemin de Dadi au khan de Gravia, est connue sous le nom d'ancien château de Mariolatès, village maintenant habité par des Turcs (1). La ruine située sur un enta-

(1) *Itinéraire du khan de Gravia à Dadi.*

NOMBRE d'heures.	NOMBRE de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
		Le khan de Gravia est éloigné de six lieues de Salone. La route pour se rendre de là à Drymée ou Daka est tracée au S. E., en suivant les bases septentrionales du Parnasse, et le cours du Céphisse.
	21	Platanes magnifiques; cabanes de Variani, église, ruines à droite.
	12	Rivière coulant du Parnasse.
	10	Metochi ou ferme dépendant du monastère de la Vierge du Parnasse, ou *Panagia Parnassi*.
	10	Palæa-Chora, village.
	9	Mariolatès, bourg; bosquets d'arbres qui entourent une ruine bâtie sur une projection du Parnasse.
	22	Gorge magnifique enveloppée de forêts, coupée par de hauts précipices, qui s'enfonce dans le Parnasse.
	4	Lit d'un torrent sortant de cette vallée.
	9	Vestiges de constructions antiques; source ou Kephalo-Vrisi.
	14	Ruines d'une muraille très-ancienne.
	2	Fontaine; ancienne muraille.
	1	Église à gauche.
	9	Enceinte d'une acropole hellénique dont les remparts s'étendent dans la plaine, chapelle entourée d'un bois sacré, dans laquelle est le fût d'une colonne dorique canelée; tours bordant un ruisseau qui vient des montagnes; donjon
2	3	

blement du Parnasse au milieu d'un groupe de chênes à feuilles de houx, n'offre rien qui serve à caractériser le nom qu'elle portait.

Il n'en est pas de même de celle qu'on trouve une lieue plus bas sur la route de Drymée. Le voisinage de la source mère du Céphisse permet de croire que c'est celle de Lilée, ville située à une très-petite journée de Delphes, en y allant par le Parnasse, distance que

Suite de l'itinéraire du khan de Gravia à Dadi.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
Report. 2	*Report.* 3	
		ou tour bien conservée dans la citadelle. Ces ruines seraient-elles celles de Lilée?
	6	Cirque formé par les montagnes, église, source jaillissante du sein de la terre avec un grand bruit, qui doit être l'origine du Céphisse.
	3	Ruisseau.
	15	Souvalès, village près duquel il existe une acropole hellénique.
	18	Monceau de pierres, tumulus.
	7	Église à droite, marais sur la gauche. Au-delà de Souvalès, le Parnasse projette ses rameaux au septentrion. Ruisseau sortant d'un marais : il inonde en partie la route établie à la base de la montagne. Route à main gauche.
	15	Moulin, Céphisse.
	1	Pont sur le fleuve, qui réunit dans cet endroit toutes les eaux de la plaine. De là partent les routes qui se dirigent au N. E., par Ternitza, vers les Thermopyles, et à Bodonitza, au N. et au N. E., vers Palæa-Chora et Kamara; ruine sur le mont OEta qu'on croit être celle d'Élatée.
	3	Muraille venant du Parnasse, qui fermait le défilé.
	13	Cabanes de Dadi.
	29	Dadi.
Total, 3 heures 53 minutes de marche.		

Pausanias évalue à cent vingt stades. « Lilée était, dit-il, « une Naïade, fille du Céphisse, qui donna son nom à la « ville dont il raconte les diverses vicissitudes. Le fleuve « a sa source dans cet endroit même; en sortant de « terre, il devient si bruyant qu'on croirait entendre « le mugissement d'un taureau ». Cette indication, quoique exagérée, excepté à l'époque de la fonte des neiges, suffirait pour faire reconnaître Lilée.

Nous avons indiqué Charadra; quant aux vestiges de murs qu'on trouve à l'entrée des principaux défilés du Parnasse et des vallées de la Phocide, il est probable qu'ils faisaient partie de la longue muraille qui s'étendait autrefois depuis les Thermopyles jusqu'à la mer de Corinthe. Les montagnes de cette région furent les premières forteresses des races héroïques de la Hellade, qui étaient sans cesse exposées aux invasions des Barbares. Le mont Œta, le Parnasse, l'Hélicon, méritaient à ce titre leur culte, et c'est peut-être pourquoi ils firent de ces montagnes le séjour des dieux et l'objet du culte religieux des mortels.

Le divin Céphisse, qui naît au voisinage du territoire des Doriens et des Dryopes, passe dans le cours sinueux qu'il décrit d'orient en occident, en se recourbant au midi et de là au S. E., au-dessous d'Élatée et de plusieurs petites villes de la Phocide. Plus bas il débouche dans la plaine de Cheronée, d'où il traverse le territoire d'Orchomène, avant de se rendre au lac Copaïs (1). Dans ce trajet il reçoit le tribut des rivières que lui fournissent les météores ou chaînes glaciales de l'Œta, du Parnasse, du Knémis, du Méssapios, du Cerycios et d'une

(1) Strab., lib. IX, p. 407.

foule d'escarpements qui flanquent la grande vallée qu'il fertilise. Ses eaux limpides furent l'objet des chants d'Homère (1); Hérodote énumère les acropoles situées dans les vallées poétiques qu'il baigne (2); Pindare (3), Xénophon (4), le célèbrent à l'envi, et Théophraste parle de ses roseaux dont on fabriquait les flûtes avec lesquelles on disputait les prix de musique, avant que la lyre d'or retentît sous l'archet de ceux qui aspiraient à mériter des couronnes aux jeux Pythiques qu'on célébrait à Delphes.

Les terres arrosées par le Céphisse passaient pour les meilleures de la Hellade. Les arbres, les grains, les pâturages y prospéraient au gré des heureux Phocidiens, et aucune contrée n'était mieux cultivée (5) ni mieux habitée. Là florissaient une foule de peuplades autonomes, car les montagnards de ces hautes régions étaient indépendants, comme les Klephtes de nos jours qui se glorifient de n'avoir pour maîtres que les armes avec lesquelles ils défendent leur liberté au milieu de la Grèce asservie.

C'est aux environs de Névropolis, dont on a indiqué la position dans le chapitre précédent, que se trouve la source la plus éloignée du Céphisse. Inférieurement il passe à Pralos, village près duquel il reçoit les eaux d'une rivière qui prend sa source dans les neiges permanentes du Parnasse. On remarque à cette distance

(1) Homer., Hymn. Apollin. v. 240.

(2) Herodot., VIII, § 33.

(3) Pind. Olymp., XIV.

(4) Xenoph. Hellenic., IV.

(5) Pausan. Phocic., c. 33.

les débris d'une acropole très-ancienne, et c'est une lieue plus bas qu'on peut tracer la ligne de démarcation entre le canton de Dryopia et celui de Lidoriki ou Doride, dont les étages couronnent au septentrion la Phocide et le plateau de la Béotie.

L'auteur d'Anacharsis, qui le premier mêla les formes du roman aux beautés sévères de l'histoire, passant à tire-d'aile sur ces contrées, nous dit en généralités brillantes que les Phocidiens belliqueux avaient un grand nombre de temples et de fêtes. Pausanias nous apprend qu'ils vivaient plongés dans l'ignorance, et sous ce rapport ils sont encore les mêmes. Le nombre des chapelles qu'on rencontre presque à chaque pas, la valeur héréditaire qui les distingue, font qu'on les retrouve au bout de trois mille ans campés près des tombeaux des races doriennes, religieux jusques à la superstition, ayant sanctifié la terre des idoles, en bâtissant une foule d'églises, et chômant jusqu'à la foire, ou panégyrie d'Isis, qui a été transférée de Tithorée à Névropolis. Névropolis, ce nom illustré par la mort glorieuse de Marc Botzaris (1), est destiné à prendre rang dans l'histoire à côté des immortelles Thermopyles, car les défenseurs de la croix ont prouvé au monde qu'il n'y avait de moderne dans la Grèce que les Turcs et leur barbarie.

On a fait connaître Gravia, Mariolatès, Velytza qui envoyent des rivières au Céphisse; et c'est encore comme autrefois de cet endroit où l'on passe le fleuve sur un pont, que rayonnent les sentiers qui conduisent dans les Locrides Opuntienne et Épicnémidienne.

(1) Voy. Hist. de la Régénération de la Grèce, t. IV.

Pausanias y plaçait l'intersection des routes qui menaient à Drymée, à Amphicée ou Amphiclée, à Tithronium, et sans doute à Élatée.

De toutes les villes de la Phocide, dit cet écrivain, la plus grande, après Delphes, c'est Élatée, dont les fondateurs se prétendaient Arcadiens d'origine (1). Elle était située de manière qu'elle livrait à celui qui la possédait l'entrée de la Phocide et de la Béotie : car en arrivant du côté de la Thessalie, les armées ne sauraient franchir d'abord les monts OEtéens, puis ceux de la Locride et de la Phocide, qu'à travers certains passages étroits, défendus par des places fortes, dont l'occupation peut seule permettre de pénétrer plus avant (2). Après avoir partagé les vicissitudes de la Grèce au temps de sa conquête par les Romains, elle florissait encore comme ville épiscopale sous le règne de l'empereur Léon (3), temps où elle tenait le rang du vingtième trône ecclésiastique de la province de Hellade au diocèse illyrique d'Orient.

Le village moderne d'Elephta est évidemment situé sur l'emplacement d'Élatée, dont on ignore l'histoire

---

(1) Paus. Phocic., lib. X; Ptolem., lib. III, c. 15.

(2) Strab., lib. IX, p. 417, 424; Demosthen. pro corona, edit. Reisk., t. I, pag. 284; Tit.-Liv., XXVIII, c. 7; XXXII, c. 18.

(3) *Évêques connus.*

I. Héliodore au synode du Sardique souscrit en 347 parmi les pères. *V.* Regia T. III; Labbe, t. II; Harduinus, t. I.

II. Alexandre souscrit, au synode de la province de Corinthe tenu en 419, les lettres adressées à l'empereur Léon.

moderne et l'époque de la destruction (1). L'acropole, bâtie sur un escarpement du mont OEta, qui se rattache par un nœud au mont Cnemis, présente d'antiques constructions. On remarque aux environs un tombeau et un cippe d'une grandeur considérable, qui est chargé d'une inscription, et de couronnes de lotus funéraires : ce monument est appelé par les paysans *la bonne femme* d'Élephta. A gauche de cette pierre funéraire, on trouve les restes d'un temple et de plusieurs constructions helléniques. A quelque distance on voit les débris d'un autre temple qui est entouré d'arbres; les fondations d'un édifice

(1) *Itinéraire entre Velytza et Elephta.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	7	De Velytza au bord du Cachalis ; rien ne peut se comparer à la beauté de ce vallon animé par des cascades, des arbustes, et des accidents de son terrain qui est rempli de grottes.
	20	Lampé, village bien habité.
	17	Cabanes de Turcochorion.
	6	Céphisse.
	14	Aprés avoir traversé le chemin qui conduit de Livadie à Turcochorion et à Bodonitza, on laisse à gauche la première de ces villes, qui renferme une population grecque et turque.
	5	On relève, un quart de mille à gauche, le hameau de Lampé.
	15	Village situé sur une hauteur isolée.
	11	Route de Lampé à Drogomano, village de quarante familles grecques.
	15	Ruisseau sortant d'une vallée; ruines d'Elatée.
	10	Elephta, village où l'on trouve une tour habitée par un aga turc.
Total, 2 heures de marche.		

semblable, des pans de murailles, une église et les longs murs qui joignaient, suivant toute apparence, l'acropole à la ville basse.

Le mont Cnemis, qui ferme l'horizon au nord, possède plusieurs villages dépendants du vaivodilik de Bodonitza, aisi que les ruines d'Abæ et de Hyampolis, dont il sera parlé ci-après.

Le pont de cinq arches, situé au-dessous de Drymée, ou Dadi, devait donner autrefois entrée dans le bois d'Apollon. En partant de cette hypothèse, si les ruines situées au penchant du mont Œta ont appartenu à Amphiclée, celles qu'on trouve près du moulin de Moulki seront les restes de Tithronium; Turchocorion occuperait l'emplacement de Tritéa, et Palæa-Pheba, ou Thiva (1), aurait succédé à Pédiée? Ce ne sont là que des conjectures, car Pausanias varie tellement dans les distances, qu'on serait tenté de croire qu'il n'a pas visité les hautes régions de la Phocide dont il donne la description. Il serait très-intéressant de fouiller ce terrain à loisir, mais ce n'est pas l'ouvrage d'un voyageur isolé, ni de ces compagnies ambulantes d'archéologistes qu'on a vu dépouiller l'At-

---

(1) *Gisements pris de Palæa Thiva.*

Tithorée S. O. par S. au pied des précipices du Parnasse et au côté S. S. O. du ravin d'ou sort le Cachalis. A l'autre bord de cette rivière, il y a un chemin qui serpente sur la montagne; le plus haut pic du Parnasse couvert de nuages reste S. O. par S.

Turcochorion à l'E. vis-à-vis Tithorée sur la rive gauche du Cephisse.

Le Céphisse coule du N. O. au S. E.

tique et ses îles des monuments qui étaient le légitime héritage des Hellènes.

La distance d'Élephta à Turcochorion est de deux milles et demi; de sept N. O. entre cette bourgade et Ternitza; de trois N. E. à Chilikous, et d'une égale étendue, à partir de ce village jusqu'à Bodonitza. En suivant cette route, on marche dans un espace moyen compris entre le mont Œta et le Cnémis, dont le versant oriental appartenait à la Locride Épicnémidienne. Son territoire touchait à ceux des Œtéens et des Maliens (1) et ses villes principales étaient Daphnus, Cnémides, Scarphea, car celles mentionnées par Homère avaient cessé d'exister (2).

Quelques érudits ont pensé que Bodonitza fut la Dodone Thessalique dont Suidas (3) plaçait le temple au voisinage des Thermopyles. Indépendamment des raisons qu'on a données pour réfuter cette assertion (4), il est probable que cette ville, qui est la clef des défilés de la Locride Épicnémidienne du côté de la Béotie, soit qu'elle ait remplacé Scarphée, ou toute autre ville, porte un nom très-anciennement connu. Son importance dut être sentie de bonne heure, car le château qui existe commande le défilé du mont Callidrome et l'entrée des Thermopyles au midi. Le torrent d'Allimana qui se jette à peu de distance dans la mer, les rochers qui l'avoisinent, serviraient à en

(1) Strab., lib. IX, p. 416.

(2) *Id. ibid.*, p. 426.

(3) Bodonitza. Ἕτεροι δὲ γράφουσι Βωδωναῖε, πόλιν γὰν εἶναι ὅπου τιμᾶσθαι Suid.

(4) *Voy.* T. I, l. II, c. 1 et 2 de ce voyage.

faire une place de première ligne et à rendre de ce côté l'accès de la Grèce presqu'impossible. Aussi voyons-nous Bodonitza occupée militairement en 1372 par un marquis nommé François Georges, auxquels succédèrent Philippe de Dalmas ou Damas de Bourgogne, Roger de la même famille, et Antoine de Lauria, qui possédaient le duché de Néapatra (1).

L'Orient chrétien range Scarphée au nombre des sièges suffragants d'Athènes (2), et cite plus tard le même évêché sous le titre de Bodonitza (3), qui a été réuni dernièrement à celui de Talante et des Thermopyles (4), titre auquel on avait érigé un évêché au temps de la conquête de la Grèce par les croisés français. On trouve dans la correspondance d'Innocent III quelques-

---

(1) Pachymer., lib. V.

(2) Σκαρφεία. Zoïle son évêque siégea au concile de Chalcédoine. Or. Christ., t. II, p. 212.

(3) Mendinitza seu Beudinitza. — Or. Christ., t. II, p. 238, 239.

(4) *Évêques latins des Thermopyles connus :*

I.	Arnulphe	1208 à 1210
II.	Sylvestre	1412
III.	Pierre	
IV.	Jean I, de Hambourg	1466
V.	N... professeur de théologie	1476
VI.	Jean II	
VII.	Étienne	1484
VIII.	Jean III	
IX.	Alphonse de Spina	1491
X.	Louis Gaultier	1521

Prov. Athen. E. III, Or. Christ., t. III, p. 847, 848, 849, 850.

unes de ses épîtres adressées à Arnulphe, qui y est tour-à-tour qualifié d'évêque des Thermopyles et des Cermophyles, erreur capable de faire suspecter l'infaillibilité des papes, si l'on ne savait pas que Rome a son système cosmographique à part.

Bodonitza (1), petite ville avec un château fort, est le chef-lieu d'un vaivodilik qui se compose de vingt villages (2). L'histoire nous représente comme groupés

---

(1) Il est fait mention de cette ville dans la carte catalane M. S. sur bois de la bibliothèque royale, dressée en 1346, où l'on trouve à partir du cap Sunium les noms suivants : Longavitza, Cavo-Ianea, Talandi, Vatitza, Boudenitza, Iadena, Guardita, Fetelès, St.-Nicolao, l'Armyro, Dimitrata, Moster, Scopolos, Scati, Cavo-Verliqui, Platamone, Quitori, Volada, Cranca ou Exanca, Saloniki.

(2) *Cadastre du Vaivodilik de Bodonitza.*

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Mavrocatès	40
Catomatès	10
Omolos ou Molo	40
Skylochori	10
Cocoretzi	10
Romani (forêt profonde)	10
Anteras	10
Kenourio-Tchiflik	60
Nicoraki	20
Caria	40
Mousica	5
Catharès	10
Vlachatès	5
Anevitza	7
Caravidia	5
Bodonitza	400
Bezestini	10
	692

entre la mer et les Thermopyles dans un espace de quelques lieues, le bourg d'Anthela, près duquel coulait l'Asope, le temple de Cérès Amphictyonique, le hameau des Alpènes, la roche Mélampyge qui servait de retraite à une espèce de brigands appelés Cercopes (1). Sur la pente des montagnes, et au bord de la mer, étaient situés Thronium (2), Scarphée (3), Nicée (4), Antera, qui conserve encore son nom, Omolos, qu'on appelle aujourd'hui Molos, dont les habitants occupent deux villages distincts, et Daphnus (5), port dans le canal de l'île d'Eubée, dont les ruines sont placées entre Neocori et Tornitza. Les Thermopyles conservent ainsi, à leur entrée méridionale, la plupart des dénominations historiques qu'elles portaient au temps d'Hérodote.

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Report	692
Dernitza	40
Oglonistais	30
Palæochori	25
Xirchous ou Chirchous	40
Total des familles	827
Total des individus	4,135

(1) Herodot. Polymn., VII, § 200, 216.

(2) Près de Romani, V. le cadastre ci-dessus, Melet., p. 337, col. 1.

(3) Strab., IX, 426; Eustath. in Homer. Iliad., v. 532.

(4) Strab. *ibid.* Demosth. Philipp. II, edit. Reisk., t. I, p. 71; Æschin. de Fals. Legat., t. III, p. 305; Polyb., X, Frag., c. 42, § 4, lib. XVII; Frag., c. 1, § 5; Diod. Sic., lib. XVI, § 59; Tit.-Liv., XXVIII, 5. Steph. Byz. Suid.

(5) Strab., IX, p. 426; Herodot. Polym., VII, § 176.

Le géographe, en tournant le compas vers les différentes ruines de la Phocide qu'on vient d'énumérer, et en se dirigeant d'après les noms anciens, qui sont très-peu altérés, pourra reconstruire la carte de cette contrée : il revivifiera des lieux long-temps célèbres, il reproduira sur la scène du monde des peuplades qu'on retrouve avec les mœurs héroïques des premiers temps de la Hellade.

La Locride Opuntienne, située au midi de la contrée occupée par les Épicnémidiens, renfermait les places d'Alope(1), Cynos(2), Ocum, Opus(3), Halæ, Cyrtones, et l'île d'Atalante : son territoire était fertilisé par le Plataniste, qui prenait ses sources dans les hauteurs du mont Cnémis. Par une raison politique qui ne nous est pas connue, le Schedium, ou cénotaphe, élevé à Schedius (4), guerrier tué par Hector devant Troie, formait une espèce de barrière sacrée entre les deux Locrides, situées à l'orient de la Phocide. Le golfe Opuntien commençait au-dessous de Halæ, à l'endroit où se dessine la côte béotienne, qui fait face à l'Eubée. Opus était la capitale de cette contrée, comme l'attestait l'inscription tracée sur une des

---

(1) Strab., *ibid.*

(2) *Id. ibid.*

(3) Strab., IX, 425. Aristophane fait dire à un des interlocuteurs de sa comédie des Oiseaux : *qu'il ne voudrait pas y demeurer pour un talent d'or* :

...... Ἀλλ' ἔγωγ' Ὀπούντιος
Οὐκ ἂν γενοίμην ἐπὶ ταλάντῳ χρυσίου, v. 153, 154.

(4) Homer. Iliad., II, v. 517; XVII, v. 306; Paus. Phocic. X, c. 4, 30, 36.

cinq pierres sépulchrales dressées à l'entrée des Thermopyles près du tombeau des Grecs morts en combattant pour la patrie : « La métropole des Locriens, « amis des lois, Opus, possède les cendres des guerriers « qui jadis moururent pour défendre la Grèce contre les « Mèdes. » Cynos, place située à la pointe orientale de son golfe, dont la distance était évaluée à quarante stades, formait son arsenal : on y montrait aux Béotiens le tombeau de Pyrrha, qui n'était pas plus authentique que celui de Deucalion, qu'on faisait voir à Athènes. Après Cynos venait Alopé, puis Daphnus, Cnémides, les îles Lichades, appelées de nos jours Lithades; Thronium, et l'embouchure du Boagrios, ou fleuve du bœuf sauvage.

Le territoire qu'on vient d'esquisser d'après Strabon fait maintenant partie du vaivodilik de Talante, qui semble avoir emprunté son nom des îles voisines connues sous la dénomination d'Atalantes. Il serait possible que cette ville eût remplacé Opus, car les distances données par les anciens jusqu'à Cynos, tombent assez juste sur ce port qu'on appelle maintenant Livanatès.

C'est dans les fastes de l'église d'Orient qu'il est spécialement fait mention d'Opus (1), comme étant le vingt-deuxième siége de la province de Hellade. Dans la notice de Léon empereur et de Philippe de Cypre, on trouve les titres d'évêque d'Oreos et de Daulis réunis

---

(1) *Église d'Opunte, évêques connus* :

I. Domnos au 1er synode d'Éphèse.

II. Athanase au 2e synode d'Éphèse.

III. Callinice au 5e synode général.

à celui de Talante, suffragant du métropolitain d'Athènes. La ville actuelle bâtie au pied du mont Chlomos, est gouvernée par un vaivode et un cadi. Deux mosquées et une métropole sont les seules choses remarquables qu'on y trouve, et son importance consiste dans la possession de vingt-neuf villages qui dépendent de de sa juridiction administrative (1).

(1) *Cadastre du Vaivodilik de Talante.*

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Talanta (ville)	500
Scander-Aga (au nord à la base du mont Chlomos)	6
Chender-bey	4
Livanatès	30
Archista	20
Molydoni	10
Longos	10
Archoudarema	6
Calamaki	4
Agnata	5
Tachtale	5
Golemi	10
Anemyrista	20
Varva	5
Couvoulyna	10
Calapodi	20
Stakiais	20
Zoli	40
Trismegi	10
Valtesi	10
Pougdano ou Bogdana	7
Melsi	3
Neochori	6
Metochi	5
Saint-Paul	20
Rados	10
	796

Au sortir de Talante, si on se dirige au nord, on arrive dans quatre minutes sur les fondations de remparts qui ont appartenu à quelques unes des villes répandues dans cette contrée : dix minutes plus loin on traverse un large torrent qui dévaste la campagne dans la saison des grandes eaux. On découvre sur la gauche les faîtes du Parnasse qui s'élancent au-dessus des montagnes où fleurit Élatée : on suit de l'œil un des principaux défilés qui conduit de la Phocide en Béotie. Cette vallée s'ouvre à l'extrémité occidentale de la plaine de Talante, d'où elle se recourbe au midi entre le Chlomos et le Cnémis : c'est de ce côté qu'on trouve les ruines d'Abæ, près du village d'Exarchos, celles de Hyampolis au voisinage de Pougdano ou Bogdana, et les débris d'un temple près des cabanes de Calapodi.

A trente minutes du torrent qu'on vient d'indiquer, on prolonge la base d'une contre-pente du mont Cnémis, et une demi-lieue à l'orient on arrive à Livanatès. Sur la hauteur qui domine ce village, on trouve à la distance de vingt-cinq minutes les ruines d'une acropole qui est peut-être celle de Cynos, ainsi qu'une

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Report	796
Loutzi	5
Colaka	10
Malesana	20
Mazi	8
Total des familles	839
Total des individus	4,195

belle fontaine et un monastère desservi par des religieux de l'ordre de saint Basile. Deux milles à l'est, s'ouvre un petit havre dans le golfe de Talante, qui fut une échelle importante, près de laquelle on remarque de grands blocs de pierre et les restes d'une petite forteresse.

En tournant au N. O. (1), on passe sur un pont la rivière qui traverse le bassin de Talante, et si on cotoie la plage, on arrive à Alopé. Les ruines de cette ville sont situées sur une éminence boisée, d'où coule un ruisseau saumâtre qui fait tourner plusieurs moulins. Toujours dans la même direction, on remonte vers Daphnus, ville située, suivant les auteurs anciens, à quatre-vingt-dix stades de Cynos et à cent vingt d'Élatée (2). Plus loin se présente dans son état de désolation Cnémis, dont le cap se prolonge à vingt stades

---

(1) Détails de route. Du pont de Livanatès 24 minutes, pont, puits, ruine à gauche. 12 m., tuiles, pierres, débris d'habitations, à droite Tornitza, village. 30 maisons. Longo Spilea, grotte, pays superbe. 2 minutes, débris d'un édifice en pierres de taille. 13 minutes, les montagnes se rapprochent. 5 minutes, tour carrée à droite, ruines. 6 minutes, torrent, plaine d'un mille de diamètre. 24 min. église à droite, au bord de la mer, débris d'habitations. 7 minutes, ruines présumées d'Alopé.

(2) Détails de route. A 3 minutes des ruines d'Alope, ruisseau saumâtre qui fait tourner des moulins. 17 minutes, rivière, plaine. 18 min. ruisseau, terrain marécageux, parcours de nomades. 10 min. forêts de pins qui couvrent les montagnes à gauche. 14 min. rivière. 4 min. seconde branche de la même rivière, montagnes sourcilleuses à gauche, cap à droite. 42 min. ruisseau. 15 min. murailles et vestiges d'édifices attribués à l'ancienne Daphnus, baie profonde, bon mouillage.

de l'Eubée, vis-à-vis des îles Lichades et du promontoire Cénéon qui se détache de la rive opposée (1); c'est à cette hauteur qu'on commence à s'apercevoir du mouvement irrégulier des courants de l'Euripe. Rien ne peut être comparé à la beauté du défilé bordé de grenadiers, de figuiers, de myrtes, tapissé de vignes sauvages, et aux aspects de l'Eubée dont les angles saillants et rentrants indiquent que cette île a été détachée du continent par quelque déchirement extraordinaire. Le village de Longaki (2), près duquel on trouve des ruines regardées comme celles de Thronium, complète de ce côté la topographie de la Locride orientale, qui se termine à la rivière de Catomolos (3). Telle est la partie du vaivodilik de Talante située au N. O. En se dirigeant au S. E. jusqu'aux villages de Potzumadi et de Martini, on retrouve l'emplacement de trois villes historiques qui

---

(1) Détails de route. 4 min. rivière à droite. 37 min. Neochorion village, forêt de chênes valloniers. 24 min. emplacement de Cnemis, cap, en regard le promontoire Cénéon de l'Eubée.

(2) Détails de route. 5 min. de Cnémis, deux tours formant les portes du defilé, rochers pittoresques. 10 min. rochers en forme d'obélisques. 10 min. rivière. 14 min. Palæo - Castron. Longaki village, anciennement Thronium. 7 min. rivière venant de la gauche, village et khan de Catomolos.

(3) Détails de route de Longaki à Omolos. 5 min. grève ombragée d'arbres. 10 min. rivière, pont en bois. 15 m. seconde rivière anciennement Boagrios. 20 m. ruisseau, cap. 21 min. autre cap. 12 min. rivière. 13 min. Derviche-Alibeau, village. 26 min. Axtera. 24 min. Axtera. 24 min. ruines d'une ville ancienne, peut-être Scarpheia. 13 min. Bodonitza. 3 min. on découvre Omolos ou Apano-Molo.



fleurirent dans cette contrée. Larymnes, Halæ, ou Alos, et Cyrtones (1) appellent l'attention et les recherches du voyageur qui complètera la topographie la plus intéressante, en scrutant le défilé qui conduit de Talante par Calapodi et Bogdana aux ruines de Hyampolis et de Parapotamie.

---

(1) *Itinéraire de Martini à Talante.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	12	Route N. O. coteaux.
	20	Bois de pins.
	17	Éminence à droite.
	19	Fondements d'une forte muraille.
	7	Ruines d'une acropole sur une hauteur.
	22	Proskyna, village entouré d'arbres, traversé par un ruisseau ; fontaine qui est peut-être l'Acanis.
	27	Ruine. Cap Cynosure ; dans l'espace de 7 minutes deux ruisseaux.
	23	Ile, extrémité de la péninsule.
	8	Rivière saumâtre jaillissant d'un rocher, moulin, défilé, montagnes à gauche.
	4	Autre source salée, ruines présumée d'Anchoé.
	3	Fontaine salée.
	3	Moulin de Papa mu par une source qui jaillit d'un rocher à gauche ; restes d'une ancienne porte construite en pierres énormes, ainsi qu'une muraille servant à fermer le défilé ; rivière et pont.
	3	Ile, ruines à droite. 3 m., bas fond ; 6 m., forte muraille réunissant une presqu'île couverte de ruines.
	7	Ile d'Atalante, tour.
	12	Alichi village, salines de Halæ ou Alos.
	19	Torrent.
	33	Église avec un trône antique en marbre.
	38	Talante.
Total, 4 heures 37 minutes de marche.		

BÉOTIE.

CHAPITRE III.

Aperçus historiques sur la Béotie. —Mont Helicon. — Lébadée ou Livadie.—Etendue et population de ce vaivodilik.—Ville moderne. — Antre de Trophonius. — Cheronée. — Orchomène aujourd'hui Skripou. — Lac Copaïs ou Topolias. — Catavothra ou dégorgeoirs. —Puits, renaissance et décharge du Céphisse dans la mer. — Jeux Pambéotiens. — Oncheste. Haliarte. — Erimo-Castron, ruines de Thespies. — Ascrée. — Cacosi, anciennement Thisbé.—Thèbes. —Platée, aujourd'hui Cocla. — Lac Lycaris. — Glissas. — Harma. — Teumesse. — Mycalèse. — Euripe. — Carababa. — Chalcis. — Orope. — Tanagre.

La Bœotie, ou Béotie, qui est connue de nos jours sous le nom de Livadie, s'étend d'orient en occident depuis la mer d'Eubée jusqu'au golfe de Corinthe. Ses limites au septentrion peuvent être déterminées par une chaîne de montagnes qui porte les noms d'Acontios, de Ptoos, et de Messapios : au midi, l'Hélicon, le Cithéron, le Parnès établissent sa frontière avec la Mégaride et l'Attique. Ces chaînes de montagnes, dont la plus haute est le Cithéron, renferment un territoire si fertile, et la Béotie est si favorablement située, qu'elle pourrait encore aspirer par ses ressources territoriales et à cause de sa position à un commerce très-étendu. Ses rivages qui s'étendent vers Aulis, du côté de Tanagre et d'Anthédon, seraient les points de communication avec les mers du levant, tandis qu'elle trafi-

querait à l'occident par le golfe de Corinthe. Ces avantages avaient été calculés par Strabon qui, partant de ces considérations, répétait d'après Éphore, que cette province était naturellement destinée à commander au reste de la Hellade, mais que les Béotiens, manquant d'instruction et d'esprit, n'avaient jamais su profiter de leur position pour exercer une sorte de suprématie dans la Grèce.

La Béotie, primitivement habitée par des barbares (1), reçut les éléments de la civilisation des Phéniciens conduits par Cadmus, qui construisit la Cadmée et transmit l'autorité souveraine à ses descendants. Ceux-ci bâtirent Thèbes aux sept portes (2) dont Amphion éleva les remparts (3), et la colonie prospéra jusqu'aux temps où les Épigones (4) contraignirent les habitants à se réfugier dans la Thessalie, dont les montagnes furent toujours l'asyle des peuplades trop faibles pour résister aux étrangers qui envahirent successivement la Hellade. Rentrés dans la Béotie après de longues vicissitudes, l'histoire des Béotiens, dégagée du voile de la fable, commence à l'invasion des Perses, auxquels ils se soumirent (5) après avoir enlevé des temples les trépieds qu'ils firent porter secrètement jusqu'à Do-

---

(1) Paus. Beotic., IX, c. 5; Tzetz. ad Lycophr., v. 433; Serv. ad Virgil. ecl. VI, v. 65.

(2) Hygin. Fab. 295; Ann. A. C. 1448; Bib. d'Apollodore, liv. III, c. 4.

(3) Hygin. F. 69, Hom. Odyss., lib. XI, v. 266.

(4) Biblioth. d'Apollodore, lib. III, c. VII, § 2, 1208 ans A. C.

(5) Herodot., lib. VIII, § 132, 203, 205, 233; lib. VIII, § 34, 66; lib. IX, § 3, 13, 15, 76, 77, 78, 85.

done (1). Leur pays ne fut pas épargné par les barbares auxquels ils avaient rendu hommage, tant il est vrai qu'un protecteur armé ne fut jamais qu'un dévastateur méthodique, plus dangereux qu'un ennemi déclaré qu'on peut contenir par le fer et par de sévères représailles.

Les Béotiens qui rentrèrent dans leur pays après la bataille de Platée, se rétablirent au point de pouvoir aspirer à l'empire de la Grèce; mais après la mort d'Épaminondas, et depuis la funeste bataille de Chéronée, ils languirent jusqu'au temps où ils devinrent la proie des Romains. Leurs villes commençaient à disparaître sous leurs ruines quand Pausanias les visita, et Strabon en donne une liste plutôt qu'une description, qui peut à peine guider le voyageur dans la recherche des lieux où elles fleurirent.

On sait comment la Béotie passa sous le joug du peuple roi (2), et de quelle manière Constantin agit pour y déraciner l'idolâtrie. Rangée au nombre des thèmes de l'empire, partagée en marquisats et en comtés, au temps de la conquête des Français, Chalcondyle (3) rapporte « qu'elle fut conquise en 1382 par « Bajazet I qui, attiré par les conseils d'un évêque des « Phocidiens, porta la désolation dans cette partie de

(1) Strabon indique ici la Dodone d'Épire, car s'il eût parlé de la Dodone imaginaire qu'on fixe à Bodonitza, et au pied du mont Olympe, les Beotiens auraient envoyé leurs trépieds dans des lieux occupés militairement par l'armée de Xerxès.

(2) Polyb. Excerpt. Legat. LXIII; Tit.-Liv. XXIX, 12; XXXIII, 2, 29; XXXVI, 6; XLII, 44; LII, 1, 19.

(3) Chalcondyl., lib. II, § IV.

« la Hellade. Il venait de dévaster l'Illyrie lorsqu'il re-« çut un message de la part de l'évêque qui lui repré-« sentait la Thessalie comme un pays délicieux pour la « chasse *au courre et au vol*, où il pourrait prendre « ses ébats avec sa cavalerie. Cette idée sourit à Baja-« zet qui y vit le moyen de déposséder les Cernéens, « seigneurs de la Thessalie, et Trudelude, veuve de « Dom Louis Davalos, prince de Delphes. Le barbare « qui avait fait répandre le bruit que ses projets étaient « dirigés contre le Péloponèse, tombant ainsi dans la « vallée du Penée, s'empara de Thaumacos et de Pharsale, « d'où il chassa les Cernéens. Marchant rapidement « de conquête en conquête, il soumit successivement « Zeïtoun, ville située à l'entrée du défilé des Thermo-« pyles; Patras, située dans une plaine au pied des mon-« tagnes de la Locride, et une foule de petites villes qui « se rendirent par composition.

« Trudelude, continue Chalcondyle, croyant ne pou-« voir trop payer la paix qu'elle sollicitait de Bajazet, « vint le trouver avec sa fille; mais ni leurs charmes, ni « les présents qu'elles lui offrirent, ne purent l'empêcher « de nommer un pacha pour gouverner le pays. L'épouse « et la fille, issues de la famille des rois d'Aragon, dont « le seigneur Louis Davalos descendait, arrêtées par « le sultan, furent ensevelies au fond d'un harem, et « Bajazet, maître de la Béotie, et de l'Attique, allait « envahir le Péloponèse, lorsque, menacé du côté du « Danube par Sigismond, roi de Hongrie, il vit appa-« raître sur les hauteurs des monts Œniens le duc de « Sparte qui venait s'opposer à son entrée dans la pres-« qu'île: il dut ajourner ses projets. »

L'Hélicon était l'apanage des Muses, filles de Jupiter, qui faisaient retentir l'Olympe aux vastes demeu-

res des accords de leurs voix unies au son des cithares, en célébrant le père des dieux et des mortels. C'était là qu'étaient les bosquets des chastes sœurs du fils de Latone, Apollon à la blonde chevelure, et des fils de Mémoire, qui avaient chanté leurs poésies en mariant leurs accents aux sons de la lyre. Chaque sentier était orné de l'image d'un dieu, ou d'un héros; chaque entablement de rocher portait quelques trépieds, et on y montrait encore au deuxième siècle celui que Hésiode avait consacré aux Muses Héliconiennes, qui lui décernèrent, avec le prix de la mélodie, les palmes de l'immortalité réservées à leurs favoris. En approchant du bois qui était consacré aux Piérides, on trouvait à gauche la fontaine Aganippe; à vingt stades plus haut, le ruisseau formé par l'Hippocrène, aux ondes violettes, et l'antre des nymphes Libéthriades. On avait construit des chapelles et des maisons autour du bois sacré, près duquel les Thespiens célébraient une fête et des jeux appelées *Musea* (1).

L'Hélicon, qui pour la hauteur et le périmètre est comparé au Parnasse, était non moins remarquable par ses vallées toujours fleuries, ses sources et ses cascades; si l'un avait pour protecteur Apollon, l'autre était sous la protection des Muses; mais ni le dieu à la lyre d'or, ni les Piérides aux voix éclatantes, ne purent sauver ces beaux lieux de la fureur insensée des premiers chrétiens. Le temple de Delphes fut renversé par ordre de Constantin, qui fit abattre le bois sacré des Muses (2), et le précurseur d'Omar ayant fait

---

(1) Paus., lib. IX, Meurs. Græc. Feriata.

(2) Eusèb. Vie de Constant., liv. 3.

transporter à Constantinople les chefs-d'œuvre des arts qui décoraient l'Hélicon, ils y furent détruits dans un incendie. On ignore maintenant le lieu qu'occupait la forêt mystérieuse des Piérides : on ne peut que conjecturer l'emplacement de la grotte des nymphes Libéthriades : l'Hippocrène et la fontaine Aganippe sont inconnues; le Permesse coule sous un nom barbare à travers la Béotie, et le souvenir de Narcisse n'existe que dans la fleur qui a conservé son nom. Ainsi les Muses de Céphisodore, les ouvrages de Strongilion, et d'Olympiosthène; l'Apollon et le Mercure en bronze, qui se disputaient une lyre; le Bacchus de Lysippe et celui de Myron, les statues de Tamyris, d'Hésiode et d'Orphée, ont disparu vers le cinquième siècle, ère non moins fatale aux beaux-arts que l'invasion des Mahométans en Grèce.

Le mont Hélicon envoie par ses pentes septentrionales quelques affluents au Céphisse. En se prolongeant à l'occident, il donne naissance à l'Hercyne, ou rivière de Caroupi, qui coule au nord de Livadie, d'où elle se décharge isolément dans le lac Copaïs. Les sources situées entre les ruines de Coronée et le village de St-Jean forment deux autres cours d'eau qui entourent le territoire d'Alalcomène, appelé Calamaki et Camari, avant de se rendre au lac où le Permesse, sorti du mont Libethrios, décharge ses eaux près des ruines d'Haliarte, situées entre Mazi et le village de Megalo-Moulki.

Livadie, qui a remplacé Lebadée, est le chef-lieu actuel de l'antique Béotie, dont le territoire forme un vaivodilik dépendant du sangiac de Négrepont. Un étranger qui serait arrivé autrefois dans cette province, au-

rait pu s'imaginer, en entendant le récit des prodiges opérés par ses oracles et par ses dieux, que les habitants étaient tous sorciers ou ensorcelés. Les Lebadiens, qui montraient le bois de Trophonius, disaient de bonne foi qu'un jour Hercule, jouant avec la fille de Cérès, laissa échapper une oie; que cet oiseau s'étant réfugié dans une grotte et blotti sous une pierre, Proserpine, en le retirant de son trou, en fit jaillir le fleuve qui prit à cause de cela le nom d'Hercyne. Ils prouvaient ce miracle en faisant voir dans un temple bâti au bord de l'Hercyne, la statue d'une jeune fille tenant une oie avec ses mains (1). Cette démonstration valait celles de la légende dorée, et bon nombre d'entre nous sont ou feignent d'être Béotiens sur cet article.

Lebadée, pillée par l'armée de Mithridate (2), était encore florissante au deuxième siècle de notre ère. Occupée par tous les conquérants qui envahirent la Grèce depuis ce temps, elle était assiégée par Bajazet Ildérim, qui voulait la réduire avant de fondre sur le Péloponèse, lorsqu'il reçut la nouvelle que Tamerlan, fils de Sangal, assiégeait Sébaste (3). Ainsi la Béotie vit le terme des sanglantes prospérités de ce sultan, et ce ne fut qu'au commencement du seizième siècle qu'elle tomba au pouvoir des Turcs.

Quoique la raison humaine eût fait des progrès, le bois sacré et l'antre de Trophonius continuaient à

(1) Tit.-Liv. LXXXII, 23.

(2) An. C. 1400; Calcond., p. 76-81; Ducas, p. 32, 33.

(3) Πόλις Λεβαδία καὶ ἱερὸν Τροφωνίου ὅπου τὸ μαντεῖον λέγουσι γεγονέναι.
Dicæar., v. 97, 98.



y attirer de nombreuses théories à la fin du deuxième siècle de notre ère. Elles venaient consulter l'oracle auprès duquel on n'était admis qu'après des cérémonies préparatoires. Elles consistaient en stations qu'on faisait devant la statue de Jupiter pluvieux, aux temples de Cérès et de Proserpine, aux autels d'Apollon et de Jupiter roi, avant de passer quelques jours en retraite dans une chapelle dédiée au bon génie et à la fortune. Le néophyte y etait nourri de la chair des victimes, qui ne lui était pas épargnée, parce que, dit naïvement Pausanias, il en faisait les frais, et après avoir été purifié il descendait dans l'antre mystérieux. On y pratiquait suivant toute apparence une sorte de magnétisme, mêlé de prestiges qui frappaient l'imagination des personnes prédisposées à en éprouver les impressions. Alors on y voyait ce qu'on souhaitait ou ce qu'on redoutait, car le superstitieux croit tout ce qu'il ne comprend pas, et révère tout ce qu'il craint. Ce qui arriva à un satellite de Démétrius porterait à penser que les esprits forts y couraient le danger de perdre la vie. Il paraît que l'oracle de Trophonius ne cessa d'opérer des prodiges que long-temps après l'extinction de tous les soupiraux prophétiques de la Grèce.

La ville de Livadie avait donné son nom à la Béotie antérieurement au quinzième siècle (1). Constituée en vaivodilik ou principauté par un ferman de Soliman le magnifique, son livas fut attaché à l'Éyalet ou gouvernement de la Thessalie, qui est enregistré aux archives de l'empire sous la rubrique de Tirhala, ou

(1) Chalcondyl., lib. IV, § XIII.

Tricala. Dans la suite des temps les empereurs turcs ayant prescrit des changements de démarcations territoriales, les emplois qui étaient conférés d'abord pour trois ans, puis pour deux, furent réduits à une année, car l'essence du despotisme repose sur l'amovibilité. Malgré les réclamations qui attribuèrent cette mesure à l'ineptie et la cupidité des ministres, la réforme s'opéra.

La Porte, qui assigne un certain nombre de livas à ses pachas pour leur entretien, en concède d'autres à vie, et celui de Livadie devenu une ferme des sultanes, qualifiée d'apanage ou khass-sélatin, n'en est pas moins exposé à toutes les vexations du fisc et des traitants. Son territoire est trop fertile pour n'avoir pas excité la cupidité des pachas qui l'environnent. Exposés au passage des pachas, des capigi-bachis, à voir aborder sur ses côtes le capitan pacha, les Béotiens doivent fournir à leurs besoins, ou se racheter de l'honneur de leur visite. L'arrivée d'un moubaschir, qui est une espèce d'inspecteur, d'un bimbachi, ou chef de mille hommes, qu'il faut défrayer sur ce pied quoiqu'il n'ait pas cinquante soldats à sa suite, et d'une foule d'employés du gouvernement, sont plus redoutées des habitants que la grêle et les sauterelles, fléaux ordinaires de cette province (1).

Le vaivodilik de Livadie qui est englobé dans l'Ouloukhor, ou Carlélie des Valaques, suffragant d'Égriboz ou Négrepont, embrasse dans sa juridiction soixante-dix-huit grands villages gouvernés par leurs chefs des

(1) En 1801, la Béotie fut ravagée par une telle quantité de sauterelles, que l'air en fut empoisonné pendant plusieurs mois.

vieillards, courbés sous le bâton des soubachis turcs qui sont établis dans chaque village (1).

---

(1) *Cadastre du vaivodilik de Lebadée ou Livadie.*

Ire Division. — *Montagnes.*

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Livadie	2,000
Sourbi	80
Zeritzi	30
Exarchos	20
Tzymali	10
Manassi	40
Dadi	800
Velytza	250
Agia-Marina	40
Biskeni	30
Costia	60
Hypochori	20
Cacosi	75
Tchicaveli	50
Mazi	50
Doulinari	20
Yorganais	40
Coutoumoula	40
Kasnesi	40
Arachova et dépendances	400
Bardani	5
Dystomo	150
Phteri	25
Tzeresi	15
Tziveri	15
Coucoura	25
Stevenico	100
Styri	40
Lycouresi	50
Caramousa	60
	4,479

La moderne Lebadée ou Livadie, érigée en évêché suffragant d'Athènes vers le milieu du dix-septième siè-

IIe Division. — *Plaine.*

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Report	4,470
Saint-Georges	150
Granitza	40
Prynari	15
Caracouseini	40
Saint-Demetrius	40
Choubovo	20
Arabo-Chori	10
Malta	20
Skripous	120
Mera	10
Bismardi	40
Saint-Nicolas	10
Klomos	40
Geophyri	25
Romaïco	25
Capri	20
Couroupi	15
Braama	40
Veli	30
Capournia (Cheronée)	30
Saint-Blaise	80
Daulia	120
Coupaios	20
Beskais	70
Marali	25

IIIe Division. — *Euripe.*

Xero-Chori	180
Carya	50
Vranesi	30
Molivi	8
Cicira	10
	5,803

cle (1) est située au penchant d'une colline du mont Libethrios qui est dominée par une forteresse, ou-

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Report	5,803
Magoula	50
Nisi	30
Martini	150
Phyla	150
Vathi	80
Seta	50
Melissou (sept villages)	200
Calam	150
IVe Division. — *Côté de l'Attique.*	
Stimatari	60
Mavromati	80
Scamno	25
Chalcoutzi	15
Moulki	15
Kachi	30
Calamata	20
Cascaveli	80
Deglès	20
Mamoura	15
Capadriti	100
Total des familles	7,058
Total des individus	35,290

Noms des monastères.	Nombre des religieux.
Dombos	50
Taxiarchis	30
Dadi	50
Saint-Luc	180
Calo-Livadi	20
Saint-Jean de Lycouresi	20
Monastère de Jérusalem	60
Total des religieux	410

(1) Commanville, Hist. des archevêchés et des évêchés, Part. II, c. v, p. 208.

vrage des Catalans. Les maisons vastes et bien bâties sont entremêlées d'arbres et de mosquées, dont la plus remarquable est celle d'Omar, qui était autrefois une église dédiée à saint Georges. Spon y copia une inscription dédiée *à Junon reine, et à la ville de Lebadée par Ménandre, fils de Chrésimos, à ses frais et dépens, après avoir rempli les fonctions sacerdotales pendant cinq ans; sa femme Parisia exerçant le sacerdoce.* Les Grecs y possèdent encore quelques églises dont les principales sont Notre-Dame, Sainte-Anne et Saint-Georges, tristes reliques de la splendeur d'une ville où le christianisme fleurit depuis le passage de saint Paul, qui institua un grand nombre d'évêchés dans la Béotie.

L'attention des voyageurs est spécialement attirée par le ruisseau que fournit la fontaine Hercyne qui traverse la ville après avoir fait tourner plusieurs moulins. Au sortir de Livadie on passe cette rivière sur un pont en pierre d'une seule arche, et vis-à-vis on aperçoit une grotte garnie d'une foule de niches qu'on a confondues avec celle de Trophonius. En remontant le ravin on découvre bientôt les ruines d'une grande forteresse bâtie sur la rive gauche de la rivière, et des restes d'architecture. C'est dans cette vaste anfractuosité d'où surgit la source consacrée par le souvenir d'Hercule et de Proserpine, que se retrouve l'antre de Trophonius qualifié de gouffre (1), de *précipice* (2), sur lequel on célébrait des fêtes en l'honneur des divinités Catachthoniennes ou souterraines (3), à côté duquel on reconnaît les sources

(1) Χάσμα Strab. IX, p.

(2) Καταβάσιον. Suid. *V.* Τροφώνιος.

(3) Euseb. Préparat. évangél. Lucien, Dialogue des morts, Menipp. Amphiloc. Trophon. *V.* la vue de l'antre de Trophonius.

de Mnémosyne et du Léthé que le temps a respectées (1). On peut avec le secours de Pausanias leur rendre leurs noms historiques, car l'une d'elles est froide comme l'oubli, et l'autre thermale pareille à la Mémoire, sœur d'Apollon dont le soleil était l'emblême mythologique. Il n'est pas aussi facile de distinguer le soupirail prophétique de Trophonius, car là montagne calcaire dans laquelle il exista offre plusieurs cavernes qui embarrasssent l'observateur. Cependant on s'accorde à regarder comme étant la grotte prophétique, celle à l'entrée de laquelle on lit gravé sur un rocher le mot de passe CHIBOLET, XIBOΛET, ou, suivants d'autres, ΖΕΥΣ ΒΟΥΛΑΙΟΣ, *Jupiter conseiller*, fragment d'une inscription dont le surplus est illisible. Cette grotte est encore remplie de niches propres à recevoir des statues et des offrandes; mais on n'y retrouve plus l'ouverture par laquelle on faisait descendre les pélerins à la ramasse, ni la porte secrète par laquelle les prêtres introduisaient les instruments de leur phantasmagorie. Une large croix domine l'inscription mystique, et le soupirail de Trophonius, transformé en chapelle, continue à être visité par quelques chrétiens qu'on y hisse, comme aux météores de la Thessalie, dans un panier attaché à la corde d'une poulie. Le bois sacré de Trophonius a disparu, mais on retrouve aux environs les débris des temples, des monuments et des statues qui firent l'ornement de cette vallée, maintenant silencieuse et lugubre. Au moyen de recherches suivies on retrouverait tous les lieux mentionnés par

(1) In Bœotia, ad Trophonium deum, juxta flumen Orchomenum, duo sunt fontes, quorum alter memoriam, alter oblivionem adfert. Plin. Hist. Nat.

les écrivains de l'antiquité. On reconnaîtra l'acropole Médéia dans le château relevé par les Catalans, et après eux par les Turcs vers l'année 1696, à cause de ses larges pierres, de ses souterrains ou citernes, qui portent un caractère hellénique : mais ce qu'on ne rencontre que dans la Grèce, c'est la vue d'un panorama aussi beau et aussi étendu que celui dont on jouit du haut de la çitadelle de Livadie (1).

Les Grecs de Livadie sont doux et industrieux : l'hospitalité la plus touchante et la plus empressée y était exercée par Jean Logothète, l'un des hommes les plus aimables et les plus polis de la Béotie. Riche et généreux, sa maison était ouverte à tous les étrangers, et

---

(1) *Gisements pris de l'acropole de Livadie.*

Noms des villages.	Aires de vent.	Distances en heures de chemin prises de Livadie.	OBSERVATIONS.
Saint-Blaise	N. O.	3	Panopée.
Saint-Demetrius	N. E.	2	Près d'Orchomène.
Arabochori	N. E.	2 ½	
Velytza, conjecturé par..	N. O.	8	Tithorée.
Dadi, conjecturé par....	N. O.	9	Pris des ruines de Drymée.
Daulia...............	N. O.	5	Daulis.
Dystomos, conjecturé par	S. O.		Ambryssos.
Elevta ou Levta	N. N. O.	6	Près d'Élatée.
Exarchos.............	N. N. E.	6	
Skripon..............	N. E.	2 ½	Orchomène.
Géphyra	N. N. E.	1 ½	
Cacosia	S. par O.	9	Thisbé.
Dobrena	S.	9	
Concoura	S. S. O.	5	Au pied de l'Hélicon, fontaine Hippocrène.
Capournia............	N. N. O.	2	Cheronée.
Catzicabeli...........	S. E.	4	Entre Thespias et Ascrée.
Martini..............	N. E.	8	
Rachès...............	E.	1	

sa bourse à tous les malheureux. *Je pars de Livadie*, écrivait il y a plus de trente ans le sicilien Scrofani, *sans y laisser d'autre oracle à consulter que Jean Logothète, et d'autre divinité digne d'être adorée qne sa charmante Anastasie.* Infortunée, elle a vécu, et j'ignore sur quel coin de terre existe maintenant celui dont les vertus faisaient honneur à la Grèce. Quelque part où se trouve l'ami et le bienfaiteur de l'humanité Logothète, qu'il soit respecté, et si ces lignes fugitives passent sous ses yeux, qu'il y retrouve l'expression de l'attachement inviolable que je lui ai voué, car.... j'ai tout oublié;... il était alors l'esclave d'Ali Tébélen.

On montre à Livadie le tombeau de la mère de Lambro Cazzoni, amiral de Catherine II, qu'elle déclara pirate quand elle eut intérêt à le désavouer (1). Au sortir de la ville on passe au pied d'un monticule qu'on croit être l'emplacement de l'antique Lebadée, et à peu de distance l'Hercyne conflue avec une rivière venant des hauteurs de St-Blaise. On découvre au-delà le Céphisse, aux rives toujours verdoyantes et fleuries, qui coule au milieu d'une vallée couverte d'oliviers, de vignes et d'arbres de toute espèce. Séjour de paix et de tranquillité, le paysan cultive ses garancières en chantant quelque refrain historique : les bêtes aumailles et les troupeaux paissent sur des collines qui sont décorées de forêts et dont la cime est couronnée par les neiges des montagnes. L'imagination se complaît à se représenter Corinne et Pindare errant autour de

(1) *Voyez*, pour ce qui concerne Lambros Cazzoni, l'histoire de la Régénération de la Grèce.

l'humble demeure de Plutarque, en découvrant le hameau de Capréna.

O Chéronée, Cheronée, asyle de l'innocence, territoire funeste et enchanteur, de combien de sang as-tu été arrosé, et quelle inombrable quantité de guerriers tu renfermes dans ton sein? Tombeau de la liberté des Hellènes, tu vis le trépas du bataillon sacré des Hétaires écrasé par la phalange macédonienne; Sylla renversant les chars armés de faulx des Barbares; Xénophon servant sous un roi de Sparte; Muréna apprenant à commander; Epaminondas et Pélopidas à venger leur patrie, et Alexandre, baigné du sang des Grecs, avant de marcher à la conquête des vastes contrées de l'Orient. J'aperçois le fleuve d'où l'on retira Agésilas couvert de blessures : c'est par ce défilé que Démosthène s'enfuit après avoir été l'auteur de la guerre. Voilà le mont Acontios; par là s'échappa le général de Mithridate. Démosthène recule devant le trépas pour se réfugier à Calaurie, où il prend un breuvage mortel. Archelaüs fuit, mais c'est après toute son armée, pour susciter à Rome de nouveaux ennemis et à Sylla d'autres combats : mais quel contraste dans les événements ! Sparte asservit la patrie de Pindare; Philippe respecte la vertu malheureuse des vaincus, il se rappelle et montre qu'il est Grec; Sylla égorge ses ennemis, il annonce à la Hellade qu'il n'est qu'un barbare sorti des sept collines, qui commande à des esclaves, car il n'existait plus dans Rome que des factieux prêts à combattre pour le choix de leurs tyrans.

On se rend dans deux heures de Livadie à Chéronée, patrie de Plutarque, qui est maintenant appelée Ca-

prena, ou Capournia (1). On croit qu'Homère l'a désignée sous le nom d'Arné, quoiqu'il la connût ainsi que Lebadée par leurs dénominations historiques. Strabon ne semble en parler que pour rappeler la funeste journée qui fut le terme de l'existence politique des Béotiens (2). Thucydide dit qu'elle était située au voisinage de Phanotis, qu'il ne faut pas confondre avec Phanote d'Épire, et tributaire d'Orchomène (3). Polybe (4), Tite-Live (5), et presque tous les écrivains qui ont parlé de la Grèce, nomment Chéronée, et

(1) *Itinéraire de Livadie à Cheronée.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	30	De Livadie à Thurium, route spacieuse sur une rampe de la montagne.
	9	Rivières qu'on passe sur deux ponts.
	14	Sommet scabreux couvert de broussailles.
	12	Descente vers Chéronée.
	13	Plaine, route à gauche qui mène à Chéronée; route de droite conduisant à Orchomène, route du centre à Talante.
	10	Ruines, lion en marbre.
	5	Torrent, monastère de la vierge de Knemis à gauche, Chéronée.
Total, 1 heures 33 minutes de marche.		

(2) Strab. IX, p. 412, 413.

(3) Thucyd. Hist., I, 61, 113; IV, 258, 76; Ptolem., 52, 30, 37, 45; lib. III, c. 15.

(4) Polyb. Hist. V, c. 10; Excerpt. Legat. LIII; Excerpt. de virt. et vitiis, p. 1423, edit. Casaub.

(5) Tit.-Liv., XXXV, 46; XXXVI, 11; XLII, 43; LXXXII, 10, 11, 17.

Plutarque en rattachant à cette ville et à ce grand homme des souvenirs non moins importants que ceux des premiers jours de l'insurrection, qui signalèrent en 1822 le réveil héroïque de la Grèce (1), dans la plaine de Lebadée. En avançant vers Capréna, le voyageur qui a franchi le mont Thurium s'arrête à la vue d'un lion en marbre de proportion colossale. « C'est le signe « funèbre du Polyandrion des Thébains qui moururent « en combattant contre Philippe. On s'est contenté, dit « Pausanias, de placer un lion sur leur tombeau, pour « marque de leur courage, mais on n'y a pas mis d'épi- « taphe, parce que la fortune trahit leur valeur (2). »

Les chemins qui se trifurquent à cette distance conduisent à Orchomène, à Talante, et à Chéronée, qu'une inscription fait connaître à l'étranger, dès qu'il entre dans cette ville. Les restes de son acropole, quoique postérieurs à l'invasion de Mardonius, couronnent le mont Pétrarque où la fable raconte que Rhéa trompa Saturne, en lui présentant une pierre au lieu de Jupiter enfant, qu'il voulait dévorer. La principale divinité des Béotiens, qui recevaient comme article de foi le mythe de Cronos, était un sceptre donné par Jupiter à Mercure, qui passa de Mercure à Pelops, de Pelops à Atrée, d'Atrée à Thyeste, et de Thyeste à Agamemnon. On offrait à ce bâton merveilleux des sacrifices de viandes et de confitures, et il en valait la peine, car c'était le seul des ouvrages de Vulcain qui fût aussi authentique que l'est maintenant la vierge peinte par

---

(1) *Voyez* l'Histoire de la Régénération de la Grèce, t. II et III.

(2) Pausan., lib. IX, c. 40 et 41.

saint Luc, qu'on conserve dans le monastère de Styris sur l'Hélicon.

On trouve au nord-est de Capréna, faisant face à la plaine, un théâtre taillé dans le roc, qui est assez bien conservé pour en reconnaître les principales distributions. On montre dans une église dédiée à la très-sainte Vierge deux autels antiques et un trône, appelé chaire de Plutarque, que les prêtres ont placé dans l'*adytum*, ou sanctuaire. Le nom de *philanthropie* inventé par Plutarque pour exprimer la *bonté* est aussi connu des paysans, que ses ouvrages le seront à jamais dans le monde civilisé. Les Chéronéens appellent Plaine du sang, Αἵμονος ὁ κάμπος, le lieu qui fut probablement le champ de bataille où les Thébains furent exterminés. On croit reconnaître aux environs les deux trophées érigés par les Romains et par Sylla, pour la victoire remportée sur Taxile, général de l'armée de Mithridate (1); mais on chercherait vainement aux rives du Thermodon les tombeaux des Amazones (2). Pausanias fait couler cette rivière (3), qui prit ensuite le nom d'Hémon, ou de *rivière du sang*, vers Glisas, où elle passe avant de se rendre au lac Copaïs. On peut croire que Chéronée fut détruite vers le milieu du sixième siècle par le tremblement de terre qui renversa un grand nombre de villes dans la Béotie, l'Achaïe et la Thessalie (4), et qu'elle disparut totalement au milieu des invasions des barbares.

(1) Pausan. liv. IX; c. 39, Plut. vie de Sylla.
(2) Plut. vie de Thésée.
(3) Paus. lib. IX, c. 19.
(4) Procop. Bell. Gothic., lib. IV, p. 369, édit. de Paris.

Capournia ou Capréna n'est plus habitée que par trente familles chrétiennes en proie aux maladies produites par l'air fiévreux des rizières et des marais qui environnent ce village. La plaine qu'elles habitent est d'une fertilité admirable : l'agriculture est l'unique occupation des Chéronéens qui ont perdu la recette de l'onguent composé de roses, de lys, de narcisses et d'iris, qui était un spécifique contre les rhumatismes. Ils ignorent également la mixture dont on enduisait les statues pour défendre contre les vers et la pourriture, les simulacres de bois objet de l'adoration du vulgaire.

En quittant Capréna on suit les bords de l'Hémon que les paysans appellent Revma, nom commun à toutes les rivières qui tarissent pendant l'été, et au bout de quarante minutes on laisse à gauche un grand tumulus avec quelques ruines. On remarque sur la droite une butte plus considérable (1), et après avoir observé la jonction de l'Hémon avec le Céphisse, on passe ce fleuve sur un pont pour entrer dans le territoire d'Orchomène. A cette distance, la vue embrasse l'étendue de la plaine qui se déploie jusqu'à la base du Parnasse. On peut établir les positions respectives de Chéronée, de Panopée, de Daulis et de Parapotamie, située en face de Panopée, à la distance de quarante stades (2), ou cinq milles, de Capréna. La plaine ne tarde pas à se rétrécir, et on gravit les flancs arides du mont Acontios, en laissant à main gauche les hameaux de

(1) Ταφὴ δημοσία. Strab. IX, p. 414.
(2) *Id. ibid.* p. 424.

Magoula, de Veli, ainsi que Caramousa, qui est situé plus haut dans la montagne, auprès du monastère de Saint-Pierre. On plonge sur le lac Copaïs et sur une foule de villages répandus dans la plaine, et après quatre heures de marche on arrive à Skripou, hameau qui a remplacé la *splendide Orchomène*, πόλις ἐπιφανής (1), dont le destin était le même que celui de Délos et de Mycènes, lorsqu'elle fut visitée par Pausanias.

La fondation d'Orchomène était attribuée à Andros, fils du fleuve Pénée (2), ou à Athamas (3). Étéocle, leur descendant, qui sacrifia le premier aux Graces, eut pour héritage le pays situé aux environs du mont Laphystias avec le territoire de Haliarte et de Coronée. Rien n'est plus diffus que l'histoire des premiers temps de cette ville, dont la liste des rois est aussi nombreuse et à peu près aussi insignifiante que celle des vaivodes qui s'y sont succédés, depuis le temps de la conquête par les Turcs. L'archonte logothète, qui possède une partie des villages de cette contrée, fait un plus noble usage de ses richesses que Minyas, dont on montre encore le trésor aux environs de Skripou. Hésiode avait son tombeau à Orchomène, où l'on avait transporté ses reliques qui reposaient aux environs de Naupacte. Une corneille indiqua le lieu de sa sépulture; les oiseaux sont fameux pour ces sortes de découvertes, et pour remplir des messages divins, chez des peuples crédules; et les cendres du poète d'Ascrée délivrèrent le pays d'une épidémie funeste. On trouve près du tré-

(1) Paus. lib. IX, c. 34.
(2) *Id. ibid.* Plotem. 51, 20, 37, 40; lib. III, c. 15.
(3) Schol. Apollon. Argon. II, 1147.

sor ou tombeau de Mynias (1), édifice semblable aux Noragues qu'on a découverts en Sardaigne, un ancien monastère dédié à la vierge Kemis, où l'on célèbre une panégyrie, qui a cessé d'opérer des miracles depuis que les moines, qui ont perdu leurs dotations, sont réduits à l'honorable condition de travailler pour vivre, au lieu de vivre pour tromper, en abusant ceux qu'ils doivent édifier.

Thucydide ajoute au nom d'Orchomène celui de Béotienne, afin de la distinguer d'une ville du Péloponèse (2) dont il sera question ailleurs. Pindare la célèbre dans ses odes, ainsi que la fontaine Acidalie (3), épithète que Virgile donne à Vénus (4). L'acropole était situé sur un escarpement du mont Akontios, où l'on trouve des remparts mutilés qui offrent trois époques de restaurations, depuis le polygone irrégulier jusqu'à la maçonnerie hellénique régulière. Ces réparations confirment le témoignage de Diodore (5), qui nous apprend qu'Orchomène fut renversé environ 364 ans avant notre ère. Les inscriptions où son nom est écrit ΕΡΧΟΜΕΝΟΣ et ΟΡΧΟΜΕΝΟΣ ont été publiées par le colonel Leake (6), ainsi qu'un méridien décimal qui est gravé dans le voyage de M. Dodwell (7). Le

(1) Paus. IX, 37; Herodot. II, § 121.

(2) Thucyd. Hist. I, 61, 113; III, 199, 87; IV, 258, 75; Eustath. in Iliad. II, p. 272, in v. 511; Theocr. Idyll. v. 104.

(3) Pyth. Od. XII.

(4) Virg. Æneid. I, v. 720; Mart. epigr. l. VI, 13.

(5) Diod. lib. IV, c. 10.

(6) Class. journ. june, 1816, p. 332.

(7) Dodwell. t. I, p. 231.

type des Orchoméniens empreint sur leurs monnaies est le bouclier thébain avec un épi au revers.

La position d'Aspledon (1), ville surnommée Evdeilos, ainsi que son territoire, à cause de sa position au couchant, est indiquée par une tour bâtie sur une colline située deux milles et demi au N. E. d'Orchomène, distance qui s'accorde à peu près avec celle de vingt stades donnée par Strabon (2). On trouve sur cette route le Mélas, maintenant appelé Mavronéro, qui prend sa source dans le mont Akontios d'où il se rend au lac Copaïs. On ne connaît plus l'emplacement du temple d'Hercule près duquel il prenait son origine, ni celui d'Apollon Tegyraios, qui aura peut-être été englouti dans quelque inondation causée par le débordement du lac, *dont les eaux couvrent une grande étendue de pays en hiver, et surtout quand les vents du midi se font sentir* (3).

Le lac Copaïs, qui porta successivement les noms de Céphisse et d'Orchomène, est maintenant appelé Topolias, d'une bourgade qui à succédé à Copa. Les anciens s'accordent assez à lui donner trois cent quatre-vingts stades de circonférence, estime qui répond assez bien à celle de cinquante-six milles qu'on donne vulgairement à sa circonférence. « Les plaines, « dit Strabon (4), qui, à partir du rivage voisin de l'Eu« ripe, s'étendent dans l'intérieur des terres, ne for-

---

(1) Homer. Iliad. II, v. 511.

(2) Strab. IX, 415.

(3) Paus. IX, c. 38.

(4) Strab. IX, 405. Fréret, observat. sur les deux déluges, etc. Acad. des Inscript. t. XXIII, p. 141.

« ment qu'une vallée très-basse, entourée de tous les « autres côtés par des montagnes. Une partie de ce « territoire est couverte de lacs produits par les eaux « qui s'y répandent; quelques-uns ayant trouvé des « écoulements, diverses portions de terrain se sont « desséchées. Comme le sol est percé par des ca- « vernes et des fentes souterraines, les tremblements « de terre bouchent certaines issues, et de même ils « en ouvrent de nouvelles, tant à la superficie que dans « le sein de la terre. Ainsi tantôt on marche et tantôt « on navigue sur les mêmes terrains; tantôt les villes « se trouvent placées au bord d'un lac, et tantôt à « quelque distance; et Copa, citée par Homère (1), « après avoir été tour à tour submergée et débarrassée « des eaux, a fait place à un village qui est bâti loin du « lieu qu'elle occupa. »

Le lac Topolias, que les Grecs surnomment Limni tis Livadias, est alimenté par le Céphisse et le Mélas. Le premier de ces fleuves prend, comme on l'a dit, ses sources dans la Dryopie au-dessus de Lilée, et après avoir cumulé les eaux de plusieurs rivières dans son cours sinueux, il débouche dans la plaine d'Orchomène, où il reçoit, avant de se dégorger dans le lac Copaïs, l'Assos qui descend du mont Edylion, le Thermodon ou Hémon, et l'Akontios.

Le Mélas, qui coule des régions montueuses d'Orchomène, se rend isolément au lac. Strabon et Plutarque (2) rapportent qu'une partie de ses eaux s'absorbait dans un précipice, tandis que l'autre s'épanchait

(1) Homer. Iliad. II, v. 502.

(2) Strab. Χάσμα. Plut. Vie de Sylla.



dans le marais; il est probable que depuis ce temps il s'est opéré quelque changement, car son cours est tel que nous le rapportons. Ses eaux sont claires, mais étant profondes et encaissées, la couleur sombre qu'elles prennent l'a fait appeler Mélas, c'est-à-dire *fleuve noir*. Les eaux du Céphisse sont différentes, car elles sont légèrement colorées, à cause du limon dont elles se trouvent chargées, et c'est de son cours supérieur vers Lilée qu'Homère a parlé, quand il dit qu'elles sont limpides et pures.

La rivière Hercyne, formée par les eaux des sources du Léthé et de Mnémosyne, que les modernes appellent Karoupi, se déploie dans la plaine entre les villages de Rakès et celui dont elle prend le nom. Elle reçoit plusieurs affluents des hauteurs de Granitza, avant de se rendre au lac où elle se décharge, au nord du hameau de Mamoura.

Le Phalarios, qui prend sa source au mont Laphystios; le Morios, l'Oplitos, le Philarios, le Laphis, le Permesse et l'Olmée, tombent dans le lac aux environs des ruines de Haliarte.

Les montagnes les plus éloignées qui donnent naissance à ces rivières sont l'Œta, le Cnémis, le Messapios et le Cerykios. Le bassin du Céphisse est fermé au N. O. par le Parnasse, et vers le couchant d'hiver par l'Hélicon, qui le sépare de la plaine de Thespie. Le Thispousion et le Phœnikios, ou montagne du Sphinx, s'enchaînent avec l'Hélicon qui sépare la plaine de Thèbes du territoire de Copa; Coronée, Alalcomène, Haliarte, fleurirent de ce côté. C'est à la base occidentale du Phœnikios qu'on trouve les décombres d'Oncheste et de Médéon. Cette montagne se réunit dans la

partie du nord aux triples sommets du mont Ptoos, qui forment une digue entre le lac Copaïs et l'Hylica ou étang de Licharis. Les ruines d'Akræphion existent dans la montagne qu'on vient de nommer, au pied de laquelle on reconnaît Copæ, remplacée par le hameau de Topolias, qui est situé dans une île entourée de marais et de roseaux. Pausanias range de ce côté les villes de Cyrtones, de Corseia et d'Hyettos dont il est aussi difficile de retrouver l'emplacement, que les lieux où existèrent Assia, Vila, Vocalée, Athènes et Eleusis de Béotie (1) qui ont été englouties par les inondations du lac, ou détruites dans les guerres toujours funestes à ce pays. En arrière de Copæ, le Ptoos s'enchaîne avec le mont Cyrtones, appelé montagne de Talante, pour former la limite qui sépare la Livadie du territoire d'Opunte et du canal de l'Eubée.

Aux temps prospères de la Grèce, lorsque les arts et l'opulence étaient son partage, quel aspect devait présenter le territoire des Lébadéens? Tel qu'au fond d'une corbeille formée par une zone de montagnes sévères et de collines ondulantes, on y voyait encadrées, villes, acropoles, temples, autels, hiérons, fontaines, bois sacrés, forêts peuplées de divinités protectrices, et tant de merveilles reunies, que le désir confus de bonheur qui se repaît d'illusions, trouvait à se satisfaire au milieu des prodiges que cette partie de la Grèce étalait aux yeux des Hellènes avides du merveilleux. Ceux de la grande Grèce avaient accueilli Pythagore comme Apollon Pythien; d'autres prétendaient que c'était un des génies de la Lune qui paraissait sous

(1) Pausan. lib. IX, c. 24.



une forme humaine pour les éclairer des lumières de la philosophie (1). Mais quelle sensation nouvelle durent éprouver les Béotiens à la voix de l'apôtre, qui leur fut communiquée par le ministère d'Onésiphore, premier évêque de Coronée, dont la famille ainsi que celles de Prisque et d'Aquilas avaient témoigné la vérité du Christ (2)? Quel changement dut s'opérer dans les mœurs? Comment la harpe de David succéda-t-elle à la lyre de Pindare? nous sommes réduits à conjecturer le passage du paganisme au christianisme.

Il n'est pas aussi difficile de résoudre le problême de l'effusion du lac Copaïs, car l'état des lieux est à peu près tel que les anciens l'ont décrit, à l'exception de Strabon, qui se trompe quand il dit qu'il n'y a qu'un gouffre où le Céphisse se précipite (3). Ce vaste marais est presque à sec pendant l'été, et les roseaux entremêlés de champs de maïs, de rizières, lui donnent alors l'aspect d'une prairie verdoyante. Mais à l'époque des pluies qui ont lieu en hiver, il se forme plusieurs étangs considérables divisés par des campagnes cultivées, d'où semblent émerger une foule de villages. C'est alors que les paysans sont sur le qui-vive, et forcés de se sauver lorsque les eaux dépassent leur crue ordinaire. Ce cataclysme est facile à prévoir; mais quand la fonte des neiges qui couronnent l'Hélicon, le Parnasse et l'Œta est subite, il n'est pas rare de voir des hameaux engloutis, des troupeaux noyés, les moissons et les vignes

(1) Iambl. vie de Pythag. c. VI.

(2) II. Epist. ad Timoth. v. 19.

(3) Paulmier remarque à ce sujet que Strabon n'a pas toujours été αὐτόπτης, un témoin oculaire de ce qu'il rapporte.



submergées. Dans tous les cas, les riverains ont établi des routes d'hiver et d'été pour maintenir leurs communications. Quand elles sont impraticables, ils se servent de véritables monoxyla (1), ou canots creusés dans un tronc d'arbre, afin de s'assister et de se secourir, lorsque les besoins et les dangers sont imminents.

Pline affirme que le lac Copaïs s'élève au-dessus de ses crues régulières tous les ans (2). Aurait-on observé qu'il y eût un retour périodique de quelque cause tendant à augmenter le volume de ses eaux, ou serait-ce un de ces phénomènes répétés sur parole par un écrivain dont il ne faut recevoir le témoignage qu'avec réserve? On ne raconte rien de pareil dans la Livadie, et il est probable que le dégorgement, sauf quelques exceptions, a lieu comme autrefois, car les émonctoires du marais de Topolias ont peu varié, quoique ceux qui en ont parlé diffèrent prodigieusement sur leur nombre. Spon porte ces issues souterraines à cinq; Pococke, avec son inadvertence accoutumée, à quatre-vingts; Dodwell, voyageur judicieux, à quatre, et les habitants du pays à quinze, qu'ils nomment *oatavothra*, ou gouffres.

Le premier de ces dégorgeoirs est situé au pied du mont Ptoos; il conduit les eaux du Copaïs dans l'étang de l'Hylica ou Licaris, par deux issues, à l'époque des grandes eaux, et au moyen d'un canal inférieur lors-

(1) Μονόξυλα. Minores lintres ex unico ligno confectæ. Ap. Cinn. lib. III, n. 3; Veget. lib. III, 7, Theoph. an. XVI; Niceph. ep. in brev. p. 152, 157; Leon. in Tact. 17, § 13; Const. de Adm. c. IX, in Tact. p. 12.

(2) Plin. Hist. Nat. l. XVI, c. 36.



qu'elles sont basses, ce qui fait que, recevant la décharge du Canavaris, ou rivière de Thespies, et de l'Ismenos, il ne s'assèche point en été. Le Licharis, qu'on surnomme lac de Thèbes, étant en quelque sorte la décharge du trop-plein des marais Copéens, comme le Labchistas de la Hellopie l'est du lac d'eau vive de Janina (1), est différent des catavothra creusés dans le mont Cyrtones et à la base de la chaîne qui borde le Topolias au N. E.

Dans un de ces dégorgeoirs, situés à neuf milles de Kartaza, sur la route de Talante, à cent toises environ du lac, on remarque un large gouffre, taillé perpendiculairement d'un côté dans le roc, à la profondeur de cent pieds. En tournant vers la partie opposée, on peut y descendre par un sentier fréquenté des bergers, qui viennent souvent y chercher un abri contre l'ardeur du soleil. On trouve au fond un bassin rempli d'eau claire venant du lac, qui s'écoule par un conduit souterrain, évalué à quatre milles de développement, vers Opunte, où il se décharge dans la mer.

A la distance de cent toises on remarque un autre catavothron sans entonnoir, qui reçoit l'eau par une fissure, et les autres se trouvent dans un petit golfe au pied du mont Cyrtones. Strabon rapporte que quelques-uns de ces souterrains s'étant obstrués du temps d'Alexandre, un mineur de Chalcis, appelé Cratès (2), s'offrit de les nettoyer. Il est probable qu'on donna suite à ce projet, car on trouve de distance en distance, sur la route qui conduit à la mer, des puits creusés per-

(1) *Voy.* l. II, c. 1 et 2 de ce voyage.

(2) *V.* Steph. Byz. in voc. Ἀθῆναι. Fréret, 47 Acad. Inscript. 13.

pendiculairement dans le rocher, pour arriver à ces canaux souterrains. On avait étudié la nature du terrain, afin de pratiquer ces évents, dont l'ouverture est de quatre pieds carrés, et qui varient en profondeur suivant la déclivité du sol sous lequel les eaux, à l'aide des tremblements de terre, se sont creusé de passages. Il est maintenant impossible de descendre dans aucun de ces puits qui sont encombrés de pierres et de broussailles, mais il ne le serait pas de les nettoyer.

C'est à la distance de deux milles de Larymna et de quatre du lac Copaïs, près de Potzumadi, que reparaît le Céphisse, sortant de ses canaux souterrains, en formant une rivière qui bondit du milieu de rochers âpres et calcaires, dont il se dégage en mugissant *pour rejaillir à la lumière*, ἐξέῤῥηξεν εἰς τὴν ἐπιφάνειαν. Nul doute qu'avec les moyens mécaniques de notre industrie, on ne parvînt à prévenir les déluges d'Ogygès et de Deucalion, ainsi que les entreprises d'un autre Hercule, qui voudrait fermer les catavothra du Céphisse. On rendrait en même temps à la culture le terroir le plus gras et le plus fertile de la Grèce; mais la chose sera impraticable aussi-long-temps que ce beau pays sera opprimé par les Turcs.

Les cinq espèces de roseaux énumérées par Pline (1) se trouvent encore au bord du lac Copaïs, dans lequel on pêche comme autrefois une quantité considérable d'anguilles (2). On ne les offre plus, saupoudrées de farine et couronnées de fleurs, pour être immolées aux dieux immortels; mais elles ont conservé la réputation dont

(1) Plin. Hist. lib. XVI, c. 36.
(2) Athen. Deipnosoph. VII, 17.

elles jouissaient du temps d'Aristophane, et on en fait encore des salaisons qu'on vend dans les marchés de de la Béotie, de l'Eubée, de l'Attique et la Thessalie, jusqu'à Constantinople (1).

« Les lacs, dit Strabon, sembleraient devoir me régler « pour l'énumération des lieux dont il me reste à parler, « et que l'on prétend n'être point cités avec clarté par Ho-« mère dans son DÉNOMBREMENT; mais lorsqu'il s'a-« git d'un si grand nombre de villes toutes méditerranées, « et la plupart peu célèbres, comment se flatter de n'in-« tervertir l'ordre nulle part »? Appliquant ce raisonnement à la bande orientale de la Thessalie, où il serait difficile de classer les villages dans leur position respective, nous nous contenterons de rallier le gisement de Cartitza au village de Martini, au moyen d'un itinéraire emprunté à M. Gell (2).

---

(1) Aristoph. Acharn. v. 880, Lysistr. v. 36, la Paix 1003; Paus. IX, 24; J. Poll. l. VI, c. 10 seq. 63; Athen., l. VII, c. 13; Niceph. Greg. l. IX.

(2) *Itinéraire de Cartitza à Martini.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	30	Après s'être élevé sur un contrefort du mont Ptoos, on découvre les îles et la branche orientale du lac Copaïs, et en laissant un cap à gauche, on tourne à main droite.
	29	En reprenant le bord du lac, on tourne à gauche et on remarque Cokkino village près duquel dut exister celui de Hungero, cité par Wehler.
	8	Descente, église et tour à droite.
	2	On tourne à gauche.
1	9	

La partie méridionale du vaïvodilik, qui avoisine le lac Copaïs, présente, cinquante minutes à l'orient de cette ville, Rachès, village près duquel on remarque

Suite de l'itinéraire de Cartitza à Martini.

NOMBRE d'heures.	NOMBRE de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
Report,	*Report*,	
I	9	
	28	Plaine où se termine le lac.
	22	Premier catavothron. Parnasse restant N. 72° O. Cokkino S. 47° O.
	15	Second catavothron à gauche.
	20	Troisième catavothron, on franchit un coteau.
	8	Puits ou évent.
	2	Autre puits.
	3	Puits, plusieurs autres sont cachés dans les broussailles, plaine semée d'inégalités.
	15	Montée.
	12	Col formant le point de réunion entre les montagnes de Talante ou Klomos et le mont Ptoos.
	7	On descend un autre sommet, route vers le nord, arbres et puits sur la hauteur.
	23	Vallée, sol rougeâtre.
	2	Tas de pierres, ruines d'une ville.
	18	Hauteur, bois taillis.
	10	A droite et à gauche églises, vestiges de murailles, on aperçoit Martini. (La route à droite continue à descendre pendant quatre milles pour arriver au village de Potzamadi, dont le nom corrompu est probablement dérivé de Opontiou-ommatia, ou sources d'Opontion; c'est là que reparaît le Céphisse.)
	10	Martini, petit village en tournant à gauche. (Sommet du mont Delphi dans l'Eubée, restant S. 72° E. A peu près dans cette direction sur la côte on trouve les ruines de Larymnus. A sept milles sont les ruines d'Anthédon dans le mont Ktypa ou Messapios, à 160 stades de Thèbes.)
TOTAL, 4 heures 24 minutes de marche.		

une tour en construction hellénique, appelée Bornarios. On entre ensuite dans une campagne arrosée par une multitude de sources d'eau vive; et après vingt-sept minutes de marche, on passe aux moulins de Calamaki. Nous décrivons minutieusement ce terrain parce que chaque pas sert à expliquer les poètes et les historiens qui placent dans cette contrée une foule d'acropoles, dont la connaissance peut servir à expliquer leurs narrations. A cette distance on remarque un tumulus artificiel creux, pareil à l'emplacement d'un stade ou d'un hippodrome qui servait de réunion dans les fêtes Pambéotiennes (1) qu'on célébrait près du temple de Minerve Itonias (2). Les Béotiens avaient construit cet édifice sur le modèle d'une autre temple qui existait en Thessalie, en donnant le nom de Cuarios ou Coralios à une rivière qui coulait dans son voisinage.

Coronée (3), située quarante-quatre minutes au S. E. de Calamaki, dans le mont Kranitza, semble confirmer l'hypothèse qu'on vient de former. En avançant vers cette ville on trouve, après vingt-six minutes de chemin, au linteau d'une fontaine, une inscription relative aux jeux Pambéotiens. Au-delà on passe deux torrents et une rivière qui coule à l'occident de Coronée. La ville, autrefois bâtie sur une hauteur, est encore facile à reconnaître à cause des soubassements d'un grand

---

(1) Polyb. Hist. IV, c. 3; IX, c. 34; Stat. Theb. l. II, v. 721, 722; Plutarch. Amat. Narrat. edit. Reisk. t. IX, p. 100, 101.

(2) Paus. IX, 34.

(3) Strab. IX, p. 411, 435; Tit.-Liv. XXXVI, 20; XLII, 44, 63, 67; XLIII, 4; Ptolem. 51, 20, 37, 50; l. III, c. 15; Thucyd. I, 62, 113; IV, 268, 93.

nombre de tours qui flanquaient son enceinte. On y remarque les restes d'un théâtre, des débris de marbres chargés d'inscriptions mutilées et les ruines d'une acropole. Une chapelle délabrée conserve encore un grand nombre de cippes et d'épitaphes qui rappellent des noms helléniques.

Pausanias dit qu'on voyait sur la place publique de Coronée un autel dédié à Mercure, protecteur des troupeaux; un autre consacré aux Vents, et un temple de Junon. Tout cela existait lorsque saint Paul, qui visita probablement Coronée dans ses voyages de Thessalonique à Athènes, y institua un évêque au milieu de ses néophytes. On s'accorde à regarder comme le premier pasteur de cette église, Onesiphore, disciple des apôtres, qui, battu de verges et attaché avec son collaborateur Porphyre aux jarrets de deux chevaux fougueux, reçut la couronne du martyre au bord de cet Hellespont, où le patriarche Grégoire a été pendu en 1822. Les chrétiens, ainsi que leurs bourreaux, paraîtront devant le tribunal de l'Éternel; et le nom du proconsul Adrien, uni à celui de Mahmoud II, flétris, passeront en horreur à la postérité la plus reculée.

La liste des évêques de Coronée depuis saint Onesiphore, ne nous fait connaître que deux de ses successeurs (1). Cependant il paraît que cette ville avait conservé quelque importance au commencement du treizième siècle, quand Otton de la Roche, fils de Ponce,

---

(1) *Evêques grecs de Coronée.*

I. Onésiphore .... I. S.
II. Agathocles au concile d'Éphèse.
III. Aphobios au synode de la province de Corinthe.

natif de Bourgogne, fut *par miracle* (*quodam miraculo*), créé duc d'Athènes et de Béotie; puisqu'elle est citée au nombre des onze évêchés que le pape Innocent III attribua à la province d'Athènes (1). La liste de ses évêques connus ne commence, malgré la date du bref pontifical, qu'à la fin du treizième siècle, et finit en 1453, temps où les Turcs s'emparèrent, comme on l'a dit, de la Béotie (2).

On voit aux environs des ruines dont on vient de parler, deux villages, appelés Corouniès et Soulinara. A peu de distance on croit reconnaître l'emplacement d'Alalcomène (3) et celui du temple de Minerve, dont Sylla enleva la statue qui était en ivoire. Pausanias remarque à ce sujet que le dictateur fut, à cause de son irrévérence envers les dieux, livré tout vivant aux vers

(1) Cette lettre d'Innocent III est datée de St-Jean de Latran 13 février, Indict. XI, 1208, du pontificat de S. S. an XI. Il accorde aux évêques de cette province la permission de célébrer l'office divin et les autres fonctions, conformément au rituel de Paris. On connaît une autre lettre du même pape adressée à Balmo connétable de Thessalonique, à Otton de la Roche seigneur d'Athènes, à T. de Ostremontcour marquis, seigneur de Négrepont, et à d'autres princes de Romanie.

(2) *Évêques latins de Coronée.*

I.	Paul	
II.	Pierre Cornaro	1367
III.	Martin	
IV.	Proculus de Lepays	1420
V.	François	
VI.	Mathieu de Siriano	1435

(3) Homer. Iliad. IV, v. 8.

et à la pourriture (1). Il est probable qu'un des trois ruisseaux qui descendent des hauteurs de Couroniès, est le fleuve Triton (2).

Le village le plus voisin d'Alalcomène est Mammura. En cotoyant le lac à l'orient, on laisse à main droite Brastomiotis, éloigné d'un mille, et deux mille et demi plus loin à l'orient, Mazi, station sans habitations, d'où l'on relève, cinq milles S. E. et deux milles et demi S. S. E, Baphia et Mavromati. C'est dans l'intervalle de ces hameaux qu'on reconnaît les débris d'Oncheste, ville située à peu de distance de Mégalo-Moulki. On pourrait retrouver de ce côté les traces de la chapelle dédiée aux déesses Praxidices ou vengeresses. Quant au fleuve Lophis, il est vraisemblable que c'est la rivière qui prend ses sources aux environs des ruines de Céressos, d'où elle se rend après un cours de six milles dans le lac Copaïs.

On fixe dans la vallée du Lophis l'emplacement d'Ocalée, d'Oncheste (3), de Médéon, de Céressos et d'Ascrée. Oncheste, située au bord du lac Copaïs, dans la plaine Teucrique, est difficile à reconnaître, tandis que les coteaux voisins d'Ascrée, patrie d'Hésiode, étant toujours tapissés de vignes, indiquent facilement, à défaut de ruines, le lieu où fleurit cette bourgade (4). Baphia, Mavromati et Bari, sont les seuls villages remarquables de cette contrée qui aboutit à la montagne du Sphinx et au lac Licharis. On remarque aux environs

(1) 86 ans avant notre ère.

(2) Strab. lib. IX, 414.

(3) Strab. IX, 412; Paus. IX, 26.

(4) Hesiod. Op. et D. v. 635 et seq.

de Petra, rocher connu anciennement sous cette dénomination, une source copieuse qui sort de sa base, un tumulus et une chapelle bâtie des débris de plusieurs monuments helléniques. On a cru retrouver Ocalée dans ses environs; le heroüm de Pandion, roi d'Athènes, la source de Tiresias, qui changea sept fois de sexe(1), et une multitude de tombes antiques éparses aux bords du lac Copaïs. Toute cette contrée abonde en coton et en pâturages couverts de nombreux troupeaux de bétail. Ce riche parcours possède les restes de Haliarte, consistant en murs d'enceinte qui environnaient la ville et l'acropole. La distance de ces débris, appelés Microcoura, se trouve à onze milles de Livadie, et à une distance égale de Thèbes.

Les routes de Thèbes, de Livadie, de Thespies et de Platée, qui aboutissent à Mazi, ont fait de cet endroit la station ordinaire des voyageurs. En s'éloignant de cette halte, après avoir gueé un ruisseau, en laissant à droite Mavromati, on traverse le village de Catchicabéli, d'où l'on arrive à Érimo-Castron. Ce hameau, composé de soixante cabanes habitées par des Schypetars chrétiens, situé à six heures de Livadie et à quatre de Thèbes, est bâti dans une plaine fertile, enveloppée par l'Hélicon et par le Citheron dont la chaîne escarpée se réunit au mont Parnès. Le terrain sur lequel repose Érimo-Castron est neuf; mais trois fontaines et plusieurs églises, construites en fragments de colonnes, de bas-reliefs, et de marbres chargés d'inscriptions, avertissent le voyageur qu'il se trouve dans le voisinage de Thespies.

(1) Paus. liv. IX, c. 13, 14, 26, 27; Strab. l. IX, p. 409; Tit.-Liv. lib. XXXVI, 21, XLII, 43; LXXVIII, 51.

En effet, c'est à trois milles d'Érimo-Castron, au pied du mont Hélicon, qu'on trouve les ruines vénérables de la ville fondée par Thespia, fille de l'Asope, ou par l'athénien Thespius, fils d'Érechthée. On ne trouve plus de traces du théâtre et de la place publique, qui était ornée d'une statue de bronze, consacrée à Hésiode; et c'est avec peine qu'on reconnaît les soubassements de son acropole. Les églises seules rappellent au milieu de la désolation générale l'emplacement des temples où l'on remarque quelques consécrations historiques et des bas-reliefs dégradés. Un de ces monuments rappelle la fable de Pégase et de la fontaine Hippocrène, que ce coursier poétique fit jaillir d'un coup de pied. Deux mots gravés sur une pierre font souvenir le voyageur qu'Alexandre-le-Grand fut le restaurateur de Thespies; il releva les temples des divinités impuissantes qui ne purent sauver cette ville des dévastations de Caligula et de Néron. Il serait possible de retrouver des débris des monuments qui ornaient Thespies, *ville libre* (1), qu'on trouve citée dans la notice de Hiéroclès, comme étant la vingt-deuxième de la Hellade, dont l'évêché relevait du métropolitain d'Athènes. Mélétius et d'Anville ont, comme on peut en juger, été induits en erreur lorsqu'ils ont placé cette ville au voisinage de Cacosi et de Néochorion (2).

Néochorion est situé au voisinage d'Ascrée, fondée

---

(1) *Oppidum liberum*. Plin. IV, c. 7.

(2) *Evêques de Thespies.*

I. Sous le pape Léon-le-Grand.................... -
II. Rufin en.................................. 458

Or. Christian.

par Éphialtes et Otus, qui sacrifièrent les premiers sur l'humide Hélicon (1). Hésiode y avait reçu le jour (2): c'était, dit-il, *une chétive bourgade, triste en hiver, fâcheuse en été et jamais commode*. Les environs de ce séjour sont couverts de forêts, abondants en sources, et généralement insalubres. A quelques milles au N. de Néochorion, près du village de Catchicabéli, on croit reconnaître l'emplacement de Céressos; car, qui pourrait affirmer où fleurirent tant de villes célèbres, dans une contrée bouleversée et comme broyée sous les coups de tous les conquérants qui ont successivement désolé la Béotie jusqu'au dix-neuvième siècle?

En faisant route au S. O., à partir d'Érimo-Castron, on laisse à droite l'église de Saint-Spiridion, dont la construction en fragments de colonnes et de plinthes de marbre, donne lieu de croire qu'elle a probablement remplacé un édifice hellénique. On se rend de là à Tatéza, hameau situé au voisinage d'une source, qu'on croit être la fontaine Aganippe, dont les Muses avaient emprunté le surnom. On remarque aux environs les restes d'une muraille construite en larges pierres, et une inscription illisible, dont la mutilation peut être attribuée aux Barbares chargés par Constantin de dévaster l'Hélicon. En tournant à l'O. on passe à Xéromais, de là à Dobréna, où l'on trouve quelques ruines, et on arrive à Cacosi, qui a succédé à Thisbé.

Pausanias fixe le gisement de cette ville entre deux montagnes, en observant que cette contrée formerait un lac, si on n'avait soin de contenir les eaux par une

(1) Paus. IX, c. 29; Strab. IX, p. 409.
(2) Hesiod. Op. et D. v. 638.

digue, tandis qu'on cultive les terres du côté opposé (1). La nature des lieux n'a pas changé. Les remparts de Thisbé, qui sont en maçonnerie cyclopéenne, surchargée de constructions helléniques, enveloppent, comme le dit Homère (2), le couronnement d'une éminence; et les pigeons qui peuplaient ses rochers sont encore un objet de chasse pour les habitants (3). Des chambres sépulcrales, plusieurs autels répandus dans la plaine, des inscriptions, ainsi que les deux montagnes de Coromili et Placa, retracent le signalement fidèle de Thisbé et le site où elle fleurit. Il est probable que sa destruction est assez moderne, et qu'elle fut relevée, ainsi que Thèbes, par ordre de Justinien, qui fit bâtir des tétrapyrges dans plusieurs villes de la Béotie (4).

A vingt minutes de Catchicabéli, dont nous avons indiqué la position, on arrive au bord du Canabaris, près d'un endroit couvert de larges blocs de pierre. Cinq milles plus loin à l'orient, on passe cette rivière qui se rend au lac Licharis, en laissant à main droite les débris de Leuctres. Ce fut dans cet endroit qu'Épaminondas triompha des Lacédémoniens, dont la défaite fut le premier coup porté à leur puissance (5). C'est vers le village Parapongia qu'il faut se diriger pour retrouver cette place, que d'Anville a eu tort de rejeter

(1) Paus. IX, 31.

(2) Homer. Iliad. II, v. 502.

(3) Strab. IX, p. 411.

(4) Procop. de Ædif. IV.

(5) Sous l'archontat de Phrasiclide (Palmer. Exercit. ad Chronic. Marmor. Arundel. 371 ans avant J.-C., Strab. IX, p. 414).

aux environs de Livadostro (1). La vallée s'ouvre à cette distance, où l'on parcourt une fertile plaine, et dans quatre heures de marche on arrive à Thèbes.

La mythologie ne fut pas moins prodigue de fictions pour Thèbes que pour les autres villes de la Grèce, qui rapportaient presque toutes leur origine à quelque divinité. Cadmus, qui fut son fondateur, la peupla par un prodige; Amphion l'entoura de murailles qui s'élevèrent au son de sa lyre (2). Soumise à un tribut par Erginus, et affranchie par Hercule (3), attaquée par les sept chefs Argiens (4), prise par Thésée (5), détruite par les Épigones (6), Thèbes aux deux fleuves (7) et aux sept portes (8) s'était relevée de ses pertes, quand l'armée de Xerxès parut aux frontières de la Hellade. On sait comment les Thébains marchèrent à cette époque sous les drapeaux de Léonidas, qu'ils abandonnèrent pour implorer la pitié des Barbares, avec lesquels ils combattirent en qualité d'alliés, jusqu'à la mémorable

(1) Géogr. anc. t. III, notes p. 179.

(2) Paus. IX, c. 5; R. F. Avien. Descript. Orb. v. 542, 543; Hygin. F. 69, 275; Stat. Theb. lib. I, v. 10; Mavortia Thebe, v. 680.

(3) Bibl. d'Apollod. l. II, § 11; Diod. Sic. l. IV, 10; Doni, Inscript. p. 32; Corsini, dissert. ad calc. lib. II, Græc. explan.

(4) Bibl. d'Apollod. l. III, § 3.

(5) *Id.* c. VII, § 2; Isocr. Panegyr. p. 52; Lys. or. funeb. p. 59, t. IV des orat. Grecs; Demosth. *ibid.* t. II, p. 1391; Plut. vie de Thésée, § 29; Paus. l. I, c. 39.

(6) Apollod. l. III, c. 7, § 4.

(7) Διπόταμος πόλις. Euripid. suppl. cité par Paulmier; Exercit. ad Herodot. l. I, p. 6.

(8) Paus. IX, c. 8.

journée de Platée (1). Opprimés dans la suite des temps par les Lacédémoniens, ils avaient à peine secoué leur joug lorsque Thèbes fut détruite de fond en comble par Alexandre-le-Grand (2). Relevée peu d'années après par son lieutenant Cassandre, ses habitants, voués au malheur, ayant pris parti pour Mithridate contre les Romains, furent châtiés par Sylla, et réduits à la dernière misère (3).

Dicéarque parle de Thèbes comme d'une ville très-ancienne, mais *déserte et renversée à trois époques différentes, à cause de l'orgueil et de la méchanceté de ses habitants* (4). Il la qualifie cependant encore des épithètes de *nourricière de chevaux*, *abondante en jardinage et en eaux* (5), qui étaient conduites de la Cadmée dans la ville, par des siphons pareils à ceux des fontainiers épirotes ou souterrazzis (6). Lorsque Pausanias la visita, la ville basse était en ruines, à l'exception des temples; la citadelle seule était habitée, encore ne l'appelait-on plus la Cadmée, mais simplement Thèbes.

Cependant on montrait encore le champ dans le-

(1) Herodot. VII, § 205; IX, § 67.

(2) Paus. Strab. Q. Curt. Phot. Bib.

(3) Tit.-Liv. XXXIII, 1; XLII, 44, 63; LII, 19; Polyb. Hist. I, 39; IV, 23; VI, 41, 42; Excerpt. legat. 63; Thucyd. Hist. I, 50, 90.

(4) Ἀρχαία μὲν οὖσα, καινῶς δὲ ἐῤῥυμοτομημένη, διὰ τὸ τρὶς ἤδη, ὥς φασιν αἱ ἱϛορίαι, κατεσκάφθαι, διὰ τὸ βάρος καὶ τὴν ὑπερηφανίαν τῶν κατοικούντων. C. VIII.

(5) Ἱπποτρόφος δὲ ἀγαθή· κάθυδρος πᾶσα, χλωρά τε καὶ γεώλοφος, etc., etc. *Id. ibid.*

(6) *Voy.* liv. IV, c. 1 de ce voyage.

quel Cadmus sema les dents du serpent qui furent métamorphosées en hommes ; les restes de la maison d'Amphitryon ; le tombeau des enfants qu'Hercule eut de Mégara, et une foule d'autres lieux qui ont toujours un caractère authentique aux yeux de la crédulité. Il y avait un grand nombre de statues, ouvrages des premiers artistes de la Grèce, quoiqu'elle eût été dépouillée de ses principaux ornements par les Romains (1).

L'histoire nous apprend postérieurement à l'asservissement de la Grèce par Vespasien, qui lui ôta (en 73) la liberté que Néron lui avait rendue, comment Thèbes fut d'abord soumise au gouvernement d'un proconsul (2). Avant ce temps saint Paul y avait institué pour évêque Rufus (3), qui reçut la palme du martyre, comme il est écrit au menologe des Grecs qui célèbrent sa fête le 8 avril. Les Bollandistes, qui rapportent la commémoration de cet évêque au 29 juin, prétendent qu'il fut institué par saint Pierre dans la ville de Thèbes aux sept portes : ἐν ταῖς ἑπταπύλοις Θήβαις Ῥοῦφον. Enfin, il est probable que c'est le même dont il est fait mention dans l'épître de saint Polycarpe, adressée aux habitants de Philippes. Nous voyons ainsi comment la religion de J.-C., dont les puissances chrétiennes permettent maintenant l'extirpation dans la Grèce, y fut introduite par les apôtres, et nos neveux étonnés de l'audace sa-

(1) Paus. IX, c.

(2) Ce fut à l'occasion de quelques troubles que Vespasien, raisonnant comme l'Observateur Autrichien, dit que *les Grecs ayant désappris à être libres, ils devaient porter des fers*; mais il ne les condamna pas à mourir.

(3) Salutate Rufum electum in domino, et matrem ejus ac meam. Epist. ad Romanos, 16, v. 13.

crilége du dix-neuvième siècle, transmettront à la postérité, qui le redira d'âge en âge, la honte attachée à l'apostasie d'une politique dont les combinaisons livrèrent les Grecs au glaive des Mahométans.

Thèbes, après avoir été désolée dans le troisième siècle par les Scythes, les Hérules et les Goths, qui ravagèrent la Hellade, aurait été oubliée dans le long silence de l'histoire qui suivit les irruptions des Barbares, sans le catalogue de l'église d'Orient, où l'on voit figurer les noms de quelques-uns de ses prélats (1). Ils se succédèrent sur le trône ecclésiastique jusqu'au temps où les Français et les Vénitiens, qui se partagèrent l'empire de Byzance, eurent l'impolitique d'attenter au culte des Grecs, en nommant des prélats latins (2) à la plu-

---

(1) *Évêques de Thèbes.*

I.	Rufus, au 1er siècle de l'église	
II.	Jules, au concile de Sardique	
III.	Anysius, au synode d'Éphèse................	
IV.	Architinus, au synode de la province de Corinthe.	
V.	Marcien, au VIIIe synode général............	
VI.	N.	1080
VII.	Jean en................................	1166
VIII.	Caloctenes nommé par Balsamon dans le VIe canon de Chalcédoine, et dans celui de Laodicée.....	
IX.	Josaphat..............................	1564
X.	Damien................................	1721

Or. Christ.

(2) *Évêques latins de Thèbes.*

I.	....	1207
II.	....	1210
III.	....	1241

part des siéges épiscopaux, qu'ils arrachaient à l'église orthodoxe.

On connaît, par une lettre du pape Innocent III, écrite le 24 avril 1207, au chapitre de Patras, et d'après la teneur d'un bref de l'année suivante adressé aux seigneurs de Thèbes, qu'il y avait institué un évêque, auquel il leur prescrit de payer les dîmes. Après la mort de ce prélat, la politique de Rome se montra à découvert, en pourvoyant spontanément à ce poste devenu vacant. Grégoire IX, enchérissant sur les empiétements de son prédécesseur, ordonne que les cathédrales grecques et latines, ainsi que les monastères, aient à payer des décimes au patriarche de Constantinople, afin de subvenir aux dépenses faites pour soutenir l'empereur Baudoin. Après la reprise de Constantinople par Michel Paléologue en 1261, le pape Urbain IV, informé que ce prince se préparait à chasser les Latins de la Grèce, ordonne aux évêques de concourir à aider Guillaume de Ville-hardouin, prince d'A-

---

IV.	....	1261
V.	Nicolas I, vers la fin du XIIIe siècle............	.
VI.	Isnard..................................	1308
VII.	....	1344
VIII.	Paul I.................................	1358
IX.	Siméon.................................	1366
X.	Paul II................................	1396
XI.	André..................................	1409
XII.	Nicolas II.............................	1410
XIII.	Jacques................................	
XIV.	Jean...................................	1418
XV.	Zanetus................................	1475

chaïe, à soutenir la guerre contre les Grecs. Rome, à cette époque d'anarchie féodale, se trouvait ainsi à la tête de la diplomatie de l'Europe; et par l'abus fatal d'une autorité que les papes ne possédèrent jamais légitimement, ils préludaient à l'œuvre du grand schisme d'Orient, qu'une fatale ambition ne tarda pas à faire éclater.

Sur ces entrefaites, les grands-sires de Thèbes, qui étaient suffragants des ducs d'Athènes, ayant été chassés par les Catalans, qui prenaient le titre de *grande bunde* (μεγάλη Συντροφία)(1), Thèbes n'exista plus qu'au milieu des convulsions, jusqu'au temps où les Turcs s'emparèrent de la Béotie. Un conquérant éclairé aurait relevé les remparts d'Amphion, rappelé la population, rétabli les manufactures de soie qui firent long-temps son opulence (2); mais les Turcs ne savent que détruire. Cependant cette ville s'est soutenue jusqu'à nos jours de manière à être le chef-lieu d'un vaïvodilick, qui comprend soixante-douze villages.

---

(1) Hist. de CP. sous les empereurs français, lib. I, p. 23, édit. de Paris contin. des Ann. de Glycas. Leuncl. p. 267, Chron. de Morée, lib. II, p. 352, 353, trad. de Buchon.

(2) Les premières manufactures de tissus avaient été établies par l'empereur Justinien à Corinthe, à Thèbes et à Athènes. C'était de là qu'on tirait les vestes de soie envoyées en tribut aux rois de Perse. Lorsque Roger roi de Sicile fit la paix avec l'empereur Manuel, il s'obligea à rendre tous les prisonniers grecs, à l'exception des Corinthiens et des Thébains non nobles et des femmes qui savaient l'art de tisser la soie et le lin. Nicet. Hist. Alex. Comnen. l. I, c. 4; et Man. Comnen. lib. II, c. 8. Ces malheureux éprouvèrent ainsi le sort des Érétriens qui furent retenus en Perse pour travailler à des tissus.



Duloir est le premier voyageur qui ait parlé de Thèbes dans une lettre adressée à notre célèbre Ménage. « On « n'y voit point, dit-il, d'autre marque de l'antiquité, que « quelques fondements de grosses murailles de marbre « brut de diverses couleurs qui fermaient la ville du côté « du midi. Mais encore que ce soit peu de chose pour une « ville qui a été si fameuse, je m'étonne qu'il en de« meure quelque reste, après avoir été ruinée tant de « fois; car, selon Justin, après avoir perdu Épaminon« das, les habitants ne furent plus célèbres que par « leurs malheurs, *non virtutibus sed cladibus insignes* « *fuere* ». Notre voyageur parle ensuite du prétendu tombeau de saint Luc stirite, sur lequel il copia une inscription grecque d'un certain Nédimus, fils de l'italienne Adaé, qui lui était consacrée par son père Nédimus. Il jette un regard sur la situation de la ville, bâtie entre de rochers, et dirige de là son chemin vers Athènes.

Spon représente Thèbes réduite à ce qui n'était autrefois que « la forteresse appelée Cadméia, dont les « murailles et les tours carrées qui y restent sont fort « antiques. Elle est sur une éminence d'environ une « lieue de tour, à laquelle on arrive en traversant un « ruisseau ». On lui montra le sarcophage décrit par Duloir; la ville comptait alors trois ou quatre mille habitants, en y comprenant les faubourgs, dont le plus beau est celui de Saint-Théodore.

On pense que les restes du mur de circonvallation qui entourait la Cadmée lorsqu'elle fut restaurée par Cassander sont ceux qui existent. Il serait possible de découvrir quelques inscriptions dans les mosquées,

mais on ne peut déterminer que conjecturalement la position des portes de Thèbes. La fontaine Dircé, près de laquelle s'ouvrait la porte Kraneia, servirait à ceux qui s'occuperaient de recherches archéologiques pour établir une chorographie positive, par laquelle on retrouverait la fontaine de Mars et tous les lieux mentionnés par Pausanias. Le climat y est agréable; les environs sont fertiles; et l'Isménus, qui est moins considérable que l'Ilissus d'Athènes, se rend, quand il y a de l'eau, dans le lac Hylica, situé quatre milles au N. O. de la ville. Le pays est toujours riche en sources; et on retire du fond des puits, creusés exprès, une terre molle dont on fait des pipes qu'on exporte jusque dans les marchés de Constantinople. Le bazard, qui est le rendez-vous des marchands et des oisifs, est ombragé de vignes et de platanes très-anciens, qui rendent son séjour agréable. La plaine s'étend vers le Citheron; elle est bornée dans les autres côtés par le Phénicius, le Ptoos, et l'Hélicon; le Parnasse et les sommets de l'Eubée forment la limite de l'horizon visuel.

Dicéarque, qui représente les Thébains sous des couleurs odieuses, en parlerait maintenant comme d'un peuple doux et civil. Il pourrait y dormir les portes ouvertes, y séjourner, sans crainte d'être injurié et assassiné. On serait tenté de croire que ce poète géographe, dont les Lacédémoniens faisaient le plus grand cas, avait hérité de leur haine contre les descendants de Cadmus. Il pourrait, du reste, se féliciter de revoir les Thébaines à la noble démarche, voilées comme de son temps, blondes, belles et dignes des couronnes de l'amour, portant toujours la soque

héroïque, faire l'ornement de la patrie de Corinne et d'Alcmène. Duloir écrivait à ce sujet à son ami Ménage : « Il faut que je vous advoue que jamais, en « aucun lieu, je n'ai esté touché de la vue des dames « comme je l'ai esté de celles que nous vismes à Thèbes, « particulièrement des juifves, qui certainement sont « les plus belles du monde.

« Quelque curiosité que nous eussions pour visiter « les déhors de la ville, le désir de les voir plus près « qu'aux fenestres où elles avaient paru l'emporta. Nous « cherchasmes mille expédients pour entrer dans leurs « maisons, sous prétexte de vouloir achepter quelque « chose de leurs maris. Et bien qu'il n'y eût qu'un Juif « qui nous le permist, nous fusmes tellement frappés « de l'esclat de ces beautés, que je ne saurais bien vous « exprimer les sentiments qui m'en restent. Les filles « et la femme, avec quelques-unes de leurs voisines, « ayant la même curiosité de nous voir que nous en « avions eu pour elles, nous ravirent tellement les yeux « par les charmes de leur visage, de leur port et de « leur taille, qui estoient merveilleusement bien assor- « tis de leurs habits, que nous ne nous souvenions « plus d'être à Thèbes, ni de rechercher plus rien à « voir, si elles ne nous eussent trop tost quitté. »

Platée, dont Homère emploie le nom au singulier (Πλάταιαν), est située au bas du Citheron, entre cette montagne et Thèbes (1), qui en est éloignée de soixante-dix stades (2), et suivant Dicéarque de quatre-vingts,

---

(1) Strab. IX. p. 411; Palmer. Exercit. ad eumdem, p. 317.
(2) Thucyd. Hist. II, 84, 2; 85, 3; 86, 4, etc., etc.

distance qu'on peut rectifier par l'itinéraire de Gell (1), l'Asope baignait autrefois ses murs. C'est dans cette plaine que les Grecs, réunissant leurs forces, battirent l'armée de Mardonius, composée de trois cent mille hommes, et qu'ils élevèrent un temple à Jupiter Éleuthérien, où ils instituèrent une fête, des jeux et une cérémonie funèbre qui se célébrait encore dans le deuxième siècle de notre ère. Il y avait presque plus de monuments dans cette ville que d'habitants, à laquelle on pouvait appliquer ce que le musicien Stratonice disait en voyant Mylassa, lorsqu'il s'écria au milieu de la place publique : *Temples écoutez-moi.* Platée

(1) *Itinéraire de Thèbes à Platée.*

NOMBRE d'heures.	NOMBRE de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	22	A cette distance de Thèbes on laisse à droite le village de Taki qui à succédé à Potnies.
	8	Lit d'un torrent.
	10	Limite des hauteurs situées entre Thèbes et l'Asope.
	9	Village, deux cents verges à droite.
	17	Puits.
	5	On traverse une branche de l'Asope.
	23	On traverse la route de Pyrgos.
	5	La route tourne à gauche en se dirigeant au sud.
	3	Ruisseau sortant d'une éminence à droite.
	2	Espèce d'île formée par des fossés remplis d'eau dans la saison de pluies.
	1	Large ruisseau.
	2	Tumulus à droite.
	4	Autre tumulus, vestiges de tombeaux, vestiges de circonvallations.
	8	Lit d'un torrent. Fontaine à droite, une des portes de Platée à gauche.
	8	On traverse le lit d'un torrent et on arrive à Cocla.
TOTAL, 2 heures 7 minutes de marche.		

était située dans une contrée verdoyante et agréable, fertilisée par une quantité considérable de ruisseaux, et par l'Asope qui l'inonde dans la saison des pluies. Un plan de Platée, publié par feu M. Barbié Dubocage, qui passa sa vie à étudier la géographie ancienne de la Grèce, et la description qu'en a donnée M. Stanhope, répandent des lumières nouvelles sur l'histoire de la mémorable bataille qui s'y donna entre les Grecs et les Perses. Nous ajouterons cependant, comme l'a judicieusement remarqué M. Letronne (1), que la vallée n'est point parcourue dans sa longueur par l'Asope, qui ne commence qu'à treize cent toises au N. E. de Platée. Deux courants qui prennent leurs sources très-près l'un de l'autre, descendent du Cithéron en s'écartant, forment une espèce d'île, au-dessous de laquelle ils se réunissent dans un même canal qui tourne vers le golfe de Corinthe, tandis que l'Asope se dirige à l'orient, ce qui partage le bassin de Platée en deux versants opposés.

On sait comment on y faisait tous les ans, le seizième jour du mois de Maimactérion (décembre), une procession dont la marche était ouverte par un trompette qui sonnait la charge. Après ce héraut suivaient des chariots remplis de couronnes et de branches de myrte. Un taureau noir, victime désignée pour le sacrifice, était accompagné de jeunes gens de condition libre, portant des amphores remplies de vin et de lait (libations ordinaires qu'on fait aux morts) et des fioles contenant des huiles et des essences. La pompe était fermée par l'ar-

(1) Journal des Savants, décembre 1817.

chonte, ou premier magistrat des Platéens, auquel il était défendu dans tout autre temps de toucher le fer et de porter d'autre vêtement qu'une tunique blanche. Mais dans ce jour solennel, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, et tenant dans ses mains une urne qu'il prenait dans le trésor public, il traversait la ville en s'avançant vers les tombeaux dont il faisait la lustration, en frottant les cippes qu'il lavait et arrosait de parfums précieux. Le taureau était immolé par ses mains; et après avoir adressé des prières à Jupiter et à Mercure catachthoniens (infernaux), il appelait les héros au banquet et aux effusions funéraires. Enfin, remplissant une coupe de vin, il s'écriait : *Je porte cette libation aux guerriers qui sont morts pour la liberté des Grecs.*

Hélas, la terre de Platée est muette! que dis-je, elle a de nouveau tressailli aux accents des Hellènes. Mais gardons-nous d'anticiper sur les événements, et réservons ce qui nous reste de forces pour publier un jour les hauts faits d'armes qui ont signalé le siége de l'immortelle Missolonghi et ses héroïques défenseurs. Missolonghi, mes yeux ne te verront plus, mais ton nom, si mes écrits répondent à mes désirs, passera d'âge en âge à la postérité la plus reculée.

Platée, détruite à plusieurs reprises, fut restaurée dans les derniers temps de l'empire romain par Justinien (1). L'église avait sanctifié cette contrée en y instituant un siége épiscopal suffragant d'Athènes, dont

(1) Procop. Ædific. IV, 12, p. 69, édit. Paris.

le dernier évêque orthodoxe connu se signala en souscrivant un anathème contre les Simoniaques (1).

On peut suivre l'enceinte de Platée dans son développement qui forme un triangle dont la pointe méridionale était défendue par l'acropole. Ses flancs ou côtés sont évalués par Gell, pour celui du nord à 1025 verges; celui de l'ouest est de 1154, et le côté de l'orient de 1120. L'agora, ou place publique, qu'on reconnaît encore, est couverte de fragments de colonnes et de morceaux d'architecture, qui ont été plusieurs fois employés dans la construction de quelques églises grecques, renversées elles-mêmes à différentes époques. La vue de Platée située sur un plateau qui domine le cours de l'Asope, a pour rideau les flancs du Cithéron ombragés de forêts, les plaines de la Béotie, et les grandes chaînes de montagnes qui enveloppent cette riche et belle province. Cocla, dont saint Démétrius est le patron, n'est plus qu'un malheureux village qui tombe en ruines, et dont la population albanaise semble prête à s'éteindre.

Le village de Platania, qui semble rappeler le souvenir de Platée, ceux de Pyrgos, de Pigadia, de Calyvi et de Condura, serviront au voyageur pour retrouver l'emplacement d'Érythres, d'Étéone, de Scolos et d'Eysies, qui fleurirent dans la vallée supérieure de

---

(1) *Évêques de Platée.*

I. Athénodore, au synode de Sardique.
II. Domninus, au synode d'Éphèse.
III. Plutarque, au synode de la province de Corinthe.

Or. Christ.

l'Asope. Là, dit Strabon (1), se trouve la fontaine Dircé, et le territoire des Parasophiens, ou gens habitant en-deça de l'Asope, qui étaient de la dépendance des Thébains. De l'endroit où exista la ville d'Eysies, on se trouve N. et S. avec Thèbes, d'où l'Isménus se rend au lac Licharis.

On traverse pour s'y rendre le faubourg de Tyré, situé au nord de la Cadmée; on passe sur un pont un ravin profond, et en se dirigeant à l'orient, on arrive au carrefour des sentiers qui mènent à Senjena, et à Cartitza. Au bout d'un mille de chemin on se rallie au cours de l'Isménus, et on traverse pendant vingt minutes le diamètre de la plaine sur une route ancienne, élevée en forme de terrasse : des blocs de pierre, quelques fragments de vases antiques que les pluies découvrent, et des voûtes portent à croire qu'on foule l'emplacement de quelques constructions antiques. Près de là une rivière venant des hauteurs situées au levant de Thèbes, tombe à angle droit dans l'Isménus. Un château ruiné bâti sur une éminence, les vestiges d'une place ceinte de remparts, un tumulus sont répandus dans cet espace, où l'on trouvait autrefois les tombeaux de Ménalippe, d'Étéocle, de Polynice, et de Tirésias. Bientôt on découvre le lac Licharis; on marche entre des tombeaux et des débris d'antiquités, jusqu'à l'ouverture pratiquée entre deux rochers coniques qui donne accès au bord du lac. En avançant vers sa rive on remarque deux grottes, dans l'une desquelles on trouve de l'eau fraîche. Près de la seconde, on remarque des murailles et des débris d'édifices, qu'on peut regarder comme les restes d'Hyla, qui avait proba-

(1) Strab. IX, p. 408; Paus. IX, c. 19.

blement donné le nom d'Hylica au lac de Licharis dont le grand diamètre est évalué à quatre milles.

En laissant le rivage à main gauche, on ne tarde pas à découvrir Morikios, village qui a succédé à Schœnus. La rivière qui se rend au lac Licharis prend ses sources dans le mont Messapius, ou Ktypa-Vonno, dont les contrepentes forment la limite occidentale de l'Aulide, contrée historique, dont la propriété était dévolue de mon temps à Véli, fils d'Ali Tebelen, visir de Janina. La montagne isolée qu'on découvre en arrière de Morikios est peut-être l'Hypsata que les modernes appellent Klephto-Vouni, ou montagne des voleurs : tout auprès on trouve une espèce de lac ou marais. A onze minutes de là on franchit un passage fortifié, près duquel on voit une chapelle. Un village ruiné, qui a peut-être remplacé le temple de Jupiter, situé près de Glissas, pourrait servir à faire retrouver l'emplacement de cette ville, et celle de Teumesse, rendue célèbre par le renard qui servit la vengeance de Bacchus irrité contre les Thébains. Le torrent qui coulait près de Glisas a perdu le nom de Thermodon, ainsi que l'enceinte en pierre appelée la *Tête* du serpent, qui est peut-être une muraille qu'on trouve à vingt minutes de là sur une des croupes du mont Messapius. Dans cette hypothèse, on pourrait reconnaître le tombeau de Chalcodon et le site de Harma, que je serais tenté de placer vers les sources de la dernière des rivières qui se déchargent dans l'Asope.

Une demi-lieue à l'orient de Harma, on remarque les fondations d'un édifice qui fut, dit-on, autrefois le temple de Cérès Mycalésia. Les Béotiens racontaient que toutes les nuits Hercule ouvrait et refermait ce tem-

ple, et que les fruits cueillis en automne qu'on exposait devant le temple de Cérès, se conservaient toute l'année aussi frais que s'ils venaient d'être cueillis. Une rivière qui descend des hauteurs voisines, traverse l'Aulide, et se jette dans l'Euripe à l'est du village de Katepé.

L'Aulide, dit Pausanias, reçut son nom d'une fille d'Ogygée : on y voit un temple de Diane, et deux statues de marbre blanc, dont l'une représente la déesse avec un flambeau à la main, l'autre avec un arc et des flèches. Une source qui verse ses eaux au fond de la grande baie d'Aulis, semble avoir été l'aiguade de la flotte d'Agamemnon pendant le séjour qu'y fit l'armée des Grecs. Le port véritable dut être celui qu'on remarque à l'extrémité d'une presqu'île sur laquelle était située la ville dont on ne retrouve plus que quelques vestiges. Les trois hauteurs qui couronnent le promontoire ont été couvertes d'habitations, mais ce qui appelle surtout l'attention du voyageur, c'est le pont de l'Eubée, et le fort de Carababa, destiné à protéger ce passage.

La population des villages qu'on a fait connaître est presque toute composée de Schypétars ou Albanais chrétiens. Leurs mœurs sont à-peu-près les mêmes qu'elles étaient lorsque Duloir mandait à Ménage : « Vous « serez estonné qu'il y ait dans la Grèce des peuples « qui vous soient inconnus. Cette sorte de gens pour- « tant fait aujourd'hui une grande partie de ses habi- « tants, et conserve inviolablement sa liberté. Je ne sais « d'où ils tirent leur origine ; ils ont une langue parti- « culière, un costume à part ; leur grande occupation « est le vol, et ils tueraient un mercier pour un peigne. « Ils se tiennent ordinairement cachés dans les bois,

« pour jeter des branches en travers devant et derrière « de ceux qui passent, afin que leur coupant chemin ils « ne puissent éviter les coups de pierres dont ils les as- « somment pour les voler. »

Une rade magnifique, qui s'ouvre devant Chalcis, que les modernes appellent Négrepont, est traversée en face de cette ville par un pont appuyé sur un îlot qui réunit ainsi l'île d'Eubée au continent.

Dans la très-courte description que Strabon nous a laissée du détroit de l'Euripe, il y a une expression qui a beaucoup exercé les critiques, pour expliquer la distance de deux plèthres de largeur qu'il donne au syrinx ou chenal (1) sur lequel est établi le pont situé entre le fort de Carababa et la ville de Négrepont. Quant aux constructions qui défendaient ce passage, Isaac Vossius est le premier qui ait expliqué le sens du mot διοικοδομεῖν, par celui de *construction* des tours situées l'une sur la rive béotienne et l'autre sur celle de l'Eubée. Diodore de Sicile (2) raconte à ce sujet, comment, après la bataille navale gagnée sur l'Hellespont par les Athéniens, les habitants de Chalcis et les insulaires de l'Eubée, craignant le ressentiment des vainqueurs dont ils avaient abandonné le parti, proposèrent de combler l'Euripe en ne faisant de leur pays qu'un continent avec la Béotie. Les Béotiens accédèrent sans difficulté à une proposition qui leur facilitait l'entrée d'un pays dont ils

---

(1) Deux plèthres correspondent à 171 pieds français, ce qui serait à peu près le double de la largeur actuelle de l'Euripe. Ce passage est, suivant l'estime de Spon, de 91 pieds, et de 63 seulement d'après le calcul de P. Gyllius.

(2) Diod. Sic. lib. XIII, c. 173.

auraient eu la clef, tandis que l'Eubée restait une île pour tous les autres peuples. Cette résolution ayant été adoptée, toutes les villes des environs travaillèrent à l'envi à cet ouvrage, auquel on obligea les étrangers mêmes de donner les mains, de sorte qu'il fut promptement terminé. La chaussée commençait à Aulis, du côté de la Béotie, et aboutissait à Chalcis, qui est l'endroit le plus étroit du canal. Comme il y avait eu de tout temps dans cet endroit un courant, ou plutôt un flux et reflux très-violent, la chaussée qu'on faisait augmenta d'autant plus l'impétuosité des eaux, qu'on n'avait laissé de libre qu'un syrinx, ou goulet, pour le passage d'un vaisseau. Enfin cet ouvrage, auquel Théramène voulut envain s'opposer, fut terminé la seconde année de la quatre-vingt-douzième olympiade et la vingt-unième de la guerre du Péloponèse.

Les habitants de Chalcis firent dant la suite des changements à cette digue, surtout à l'époque de l'expédition d'Alexandre en Asie. Maintenant les fortifications n'ont changé que pour y placer, au lieu de balistes et de catapultes, des batteries d'artillerie, dont la plupart portent encore les armes de Saint-Marc. Nicétas raconte dans son histoire, que le fort, maintenant appelé Carababa, qui est situé en Béotie, se rendit sans coup férir à Boniface, marquis de Montferrat. On sait comment il fut depuis, ainsi que l'Eubée, enlevé aux Vénitiens par les Turcs, qui possèdent cette île, sur laquelle on n'a que des notions vagues et incomplètes.

Le pont qui existe est situé sur la digue, χῶμα, dont parle Diodore, et quoique d'un style barbare, il présente encore une idée de son ancien plan. La partie qui

avoisine la Béotie se compose de cinq petites arches mal construites, dans l'endroit le moins profond de l'Euripe. Le canal navigable qui regarde l'orient est flanqué et bien fortifié par deux tours carrées, opposées l'une à l'autre, entre lesquelles la communication est établie au moyen d'un pont levis. On peut voir dans le voyage de Spon ce qu'il dit de Négrepont, du flux et reflux de l'Euripe; c'est à ce qu'il rapporte que se réduisent à-peu-près toutes nos connaissances sur cette partie de la Grèce, où nos missions et notre établissement consulaire ont cessé depuis plus d'un siècle, sans qu'on ait jamais songé à relever un poste qui n'était pas sans importance.

Dicéarque fixe l'emplacement d'Anthedon à soixante-dix stades de Chalcis. Cette ville florissante, qui possédait des temples, un théâtre, des portiques, des eaux fraîches et des ombrages, est à-peu-près méconnaissable. On y retrouve cependant encore la fontaine Aréthuse; mais le bois de Cérès a disparu, et on ne sait quelle pointe escarpée de la côte portait autrefois le nom de Saut-de-Glaucus, d'où ce pêcheur se précipita dans le canal, où il fut changé en dieu marin (1). La plage abonde toujours en éponges et en coquillages d'où l'on tirait autrefois la pourpre.

La partie de la Béotie située au midi de la forteresse de Carababa, présente les villages de Vathi, d'Arabiki, de Dramesi, qui a succédé à Délium, et la tour de Sécamino qu'on laisse à main gauche pour se rendre au port Sacré, situé près de l'embouchure de l'Asope. Sécamino, qui a succédé à Sycaminon, ainsi

(1) Paus. IX, c. 22.

que le village de Ropo à Oropos, terminent de ce côté le vaïvodilik de Thèbes.

En retrogradant au couchant il faut se diriger vers Graïmada pour voir les restes de Tanagre. Cette ville a été reconnue et décrite par M. Cockerell, architecte anglais, qui doit compte au public de ses travaux sur la Grèce qu'il a étudiée avec autant de soin et de science que de succès : espérons qu'il nous fera jouir du fruit de ses recherches.

Le climat de la Béotie est aussi froid en hiver qu'il est agréable en été par la douceur de l'air qu'on y respire. La fraîcheur de ses eaux, l'aspect de ses campagnes qui forment un contraste avec la plaine aride d'Athènes, offrent de toutes parts des points de vue admirables, et l'on y trouve des retraites enchanteresses. Le pain y est généralement bon ; les légumes, le fruit et le gibier y abondent, et les melons de Thèbes, qu'on exporte jusqu'à Athènes, passent pour les meilleurs de la Grèce.

Dicéarque, qu'on serait tenté de prendre pour un de ces voyageurs qui écrivent à la hâte les notes qu'ils prennent dans les auberges d'un pays qu'ils parcourent en poste, avait probablement recueilli les trivialités populaires du temps, quand il peint le caractère des Béotiens. « L'envie, dit-il, a fixé son séjour à Tanagre; « l'amour des gains illicites à Orope; l'esprit de con- « tradiction à Thespies; la violence à Thèbes; l'avidité « à Anthedon ; le faux empressement à Chéronée; l'os- « tentation à Platée; la fièvre à Oncheste; la stupidité « à Haliarte, et tous les vices de la Grèce sont répandus « dans les villes de la Béotie. »

On ne sera pas étonné d'après ces sarcasmes que les

Lacédémoniens, qui furent les plus cruels ennemis des Thébains, aient porté aux nues les œuvres de Dicéarque, qu'ils faisaient apprendre par cœur à leurs enfants. Un pays qui produisit Hésiode, Corinne, Épaminondas, Pélopidas, Pindare, Plutarque, Anaxis, Dionysodore, une foule de Thébains, l'honneur de l'école de Socrate, et ce bataillon sacré qui mourut tout entier dans le combat de Chéronée, ne peut être flétri par un poète inspiré sans doute par quelque furie; mais on sera surpris que de pareilles injures ayant été répétées par des écrivains judicieux. Philippe, en voyant les jeunes Thébains étendus sur le champ de bataille, couverts de blessures honorables et pressés les uns contre les autres dans le même poste qu'ils avaient occupé, ne put retenir ses larmes; il rendit un témoignage éclatant à leur vertu et à leur courage. Voilà la justification des Béotiens : ils moururent pour la liberté.

CHAPITRE IV.

Aperçus sommaires sur les pirates et les klephtes anciens et modernes de la Grèce. — Époques différentes auxquelles ils se sont armés contre les ennemis de leurs pays.

Les pirates sont presque aussi anciens que les tempêtes et les orages dans la Méditerranée. Les klephtes, ou brigands, sont de l'âge des premières familles des hommes aux voix articulées qui s'établirent dans les météores de la Thessalie. Des montagnes escarpées, couvertes de forêts, parsemées de grottes profondes, les ports et les calanques qui bordent les rivages de la Grèce, et ses grands promontoires, furent de tout temps les retraites des klephtes et des plagiaires.

Autolycus, célèbre par ses brigandages, habitait sur le Parnasse, et sa qualité de klephte le faisait passer pour fils de Mercure, dieu protecteur de l'éloquence et des voleurs (1). L'expédition des Argonautes est le prototype d'une association de corsaires, comme l'enlèvement d'Hélène est celui d'un plagiaire ou écumeur de mer, enlevant des enfants et des femmes. Il suffit de lire les origines de presque toutes les villes de la Grèce pour se convaincre que les héros qui les fondèrent étaient autant de chefs de bande qu'Hercule extermina ou força de se soumettre à un certain ordre politique. Il existait même à cette époque des lois,

---

(1) Odyss. l. IX, v. 396; Hygin. Fab. 200, 201; Ovid. Met., lib. II, v. 311.

puisque ce héros, accusé de meurtre dans la personne de Linus, s'en justifia en citant un arrêt de Rhadamanthe portant que : *Celui qui en tue un autre, en repoussant la force par la force, est absous.* Voilà ce qu'on peut apercevoir à travers le prisme allégorique de la mythologie, qui est elle-même le fantôme d'une histoire défigurée par la tradition.

C'est au règne de Thésée, qui purgea une partie de la Grèce de ses demi-dieux brigands, qu'apparaît l'aurore de la civilisation. On voit cette espèce de dictateur héroïque se démettre de la royauté, en montrant aux Hellènes le spectacle que Josué donnait presque en même temps aux enfants d'Israël : *L'assemblée nationale d'un peuple, où les citoyens, rendus à leur égalité première, délibèrent d'un commun accord sur la forme de gouvernement qu'ils veulent adopter.*

Les Grecs se déterminèrent pour l'empire des lois; mais comme ils maintinrent l'esclavage, qui est en opposition aux principes immuables de la nature (1), ils ne purent obtenir les garanties de sûreté qu'on trouve dans nos états modernes. Il y eut des *marrons*, ou esclaves fugitifs, depuis le mont Ida, dans l'île de Crète, jusqu'au mont Bora de l'Illyrie, au pied duquel on avait parqué des populations attachées à la glèbe. Ainsi, tandis

---

(1) Il est contraire à la nature en ce que *tous les hommes naissent libres* (Digest. lib. I, Tit. I, § IV; lib. L; Tit. 17, § 32). C'est pourquoi il est défini : *une décision du droit public par laquelle un homme appartient à un homme, contre la loi de nature* (Digest. lib. I, Tit. 5, Part. 4; Institut. lib. I, n. 2).

qu'Euripide faisait dire par la bouche de son Iphigénie (1) que *les Barbares étaient nés pour être esclaves des Grecs*, les esclaves devenus klephtes répondaient du haut des rochers de l'Œta et du Taygète à leurs oppresseurs, par ces accents du désespoir que nous a transmis un des scholiastes de Sophocle : « Je t'invoque, ô Mer« cure terrestre, conducteur des ames, pour me pro« curer une mort douce, prompte et exempte de con« vulsions, quand j'aurai percé mon flanc d'une épée (2). » Tout pacte était ainsi rompu entre le maître et l'esclave, dès que celui-ci avait brisé ses entraves.

N'ayant trouvé aucun appui dans les lois pour les protéger au sein de leurs misères (3); repoussés de la société, n'ayant en perspective que des tourments affreux (4) si on parvenait à les saisir, les esclaves devenus klephtes ne puisaient dans leurs souvenirs et

---

(1) V. 1400, Aristoph. Acharn. v. 1076, 1187, Av. 1427; Vesp. 1220, 1222.

(2) Πομπαῖον Ἑρμῆν χθόνιον, εὖ με κοιμίσαι
Ξὺν ἀσφαδάστῳ καὶ ταχεῖ πηδήματι,
Πλευρὰν διαῤῥήξαντα τῷδε φασγάνῳ.

Schol. Sophoc. ad Ajac., p. 50.

(3) Ce ne fut que très-tard et par un rescript de Justinien, qu'on leur accorda quelques immunités (Ulp. Digest. lib. I, Tit. 6, § 2). Michel Ducas, en 1703, déclara par un édit qu'on punirait comme homicides les maîtres qui tueraient leurs esclaves (Fabric. Bibl. Græc. t. XII, p. 489); mais jusqu'au XIIIe siècle, on leur refusa la bénédiction nuptiale et l'autorité paternelle sur leurs enfants (Just. Græc. Rom. lib. II, V, VI).

(4) On les suspendait avec des poids aux pieds pour les fouetter à outrance, act. V, Plaut. Asinar. act. II, sc. 2; act. III, sc. 2; Columell. lib. I, c. 1.

dans leur condition nouvelle que des motifs de vengeance. Les rochers, les bois étaient les forts d'où ils s'élançaient pour se procurer ce que la nature leur refusait, et les habitants des plaines vécurent dans les alarmes. Les grottes où reposent les phoques et les monstres marins furent la retraite des Paraliens que les citoyens d'Athènes employaient à la pêche, en les accablant de traitements inhumains. La mer, sur laquelle ils ramaient en esclaves, devint le théâtre de leur audace, et Nemesis la divinité qu'ils invoquaient au milieu des orages.

Les vices introduits dans la législation des Grecs étaient la source de ces désordres; mais le mal s'accrut à un point excessif, lorsque les Hellènes, divisés par des intérêts particuliers, se déchirèrent avec des armes qu'ils n'auraient jamais dû tourner que contre les Barbares. Ce fut surtout dans ces temps malheureux dont parle Isocrate, où il était plus facile de composer une armée de bannis que de citoyens avoués par l'état, que la Hellade devint en proie au brigandage. Par la plus grande des perversités, on soudoya ceux que les lois reprouvaient, et bientôt le nom de soldat devint synonyme de celui de voleur.

Ce mauvais exemple avait été donné par le peuple de Dieu, chez qui l'on voit Jephté lever une troupe de brigands, et le roi prophète David rassembler sous ses drapeaux quatre cents bandits couverts de crimes. *J'ai été dix ans voleur au service du roi*, fait dire Plaute à un de ses interlocuteurs, *et j'ai reçu ma paye* (1)... *Le roi Seleucus m'a donné commission de lui en-*

(1) Fragment de Cornicularia.

rôler des voleurs (1), dit un autre personnage. Enchérissant sur ces aventuriers, le crétois Hybrias s'écrie : « J'ai pour trésor ma lance, mon glaive et un beau « bouclier, protecteur de mon corps. Avec eux je la-« boure, je moissonne et je foule le raisin qui donne « un vin délicieux. A la vue de ces armes, les esclaves « privilégiés, tremblants, me saluent du nom de maître. « Que quiconque recule devant ma lance, mon glaive « et le beau bouclier, rempart de mon corps, fléchisse « les genoux, me déclare son maître, et s'écrie que je « suis un grand roi (2). »

Dicéarque donne à entendre que de son temps les montagnes qui séparent la Béotie de l'Attique n'étaient pas sûres, quand il excepte la route de Tanagre, couverte d'oliviers, où l'on ne court, dit-il, aucun danger de la part des klephtes. Ce n'était pas manque de lois contre ces sortes de flibustiers, mais comme on avait négligé les institutions en faveur de la vertu, on n'était pas plus à l'abri du brigandage public, que dans un pays où l'on n'aurait, au lieu de morale, que la gendarmerie pour moyen de police. Le glaive de la vindicte publique n'atteignait plus que la classe infime des voleurs, quand le poète Cratinus disait qu'on se servait des cyrbes ou axones (3), sur lesquels étaient gravées les lois de Dracon et de Solon, pour frire le millet (4). Enfin, le

(1) Miles, act. I, sc. 1, v. 75.

(2) Athen. Deipnosoph. lib. XV, c. 15.

(3) Cyrbe ou Axone espèce de cylindre en bois dont on se servait pour écrire les lois; comme les premiers disciples de Mahomet employèrent des omoplates de chameau et des os de mouton pour écrire le Coran de leur prophète.

(4) Plutarque vie de Solon, § 6, 51. La législation de Dracon

scandale des mœurs était tel, qu'on n'admettait à Mégare, dans les emplois publics, que ceux qui, ayant émigré, étaient revenus en force dans leur patrie, et avaient combattu contre le peuple (1). Ce fut, dit-on, à cette occasion que Antisthène composa son apologue des lions et des lièvres (2).

Les historiens de la Grèce et de Rome s'accordent sur la barbarie des Illyriens, des Dardaniens, des Chaones et des Épirotes, dont Paul-Émile trouva plus commode de renverser les villes que de tenter l'asservissement. Justin représente les Acarnaniens et les Étoliens comme des pirates et des voleurs; Thucydide, Polybe et Tite-Live les peignent sous les mêmes couleurs. Nous avons indiqué les causes premières du brigandage dans la Grèce; mais quel reproche légitime pouvaient adresser aux Hellènes les descendants du chef de bande Romulus, qui ne parurent par toute la terre que pour tout envahir? Quels étaient les vrais brigands, des Romains ou des montagnards du Parnasse, de l'Œta et du Citheron? Aussi Mithridate, comprenant que le désir manifeste de la paix avait perdu les peuples en les empêchant de briser leurs entraves, fit connaître à Rome

---

à Athènes précéda celle de Solon, qui n'en conserva que les lois sur le meurtre. *V.* Ælian. Var. Hist. l. VIII, c. 10; A. Gel. Noct. Attic. l. II, c. 28.

(1) Aristot. Polit. liv. IV, c. 12, § 10.

(2) Antisthène disciple de Socrate disait: « les lièvres réclamaient l'égalité pour tous les animaux; les lions leur dirent: « Un pareil langage aurait besoin d'être soutenu avec des ongles « et des dents comme les nôtres. »

Fab. d'Ésope édit. de Coray, p. 225.

qu'il était son ennemi et qu'il le serait toujours, lorsqu'il appela à la liberté les descendants des héros qui moururent aux Thermopyles, et ceux des vainqueurs de Platée. On trouvera d'âge en âge des ennemis de la tyrannie dans la postérité des compatriotes de Miltiade, de Léonidas, de Thémistocle et d'Épaminondas.

Sylla, qui éteignit dans des flots de sang l'insurrection de la Grèce, qu'on a tant de fois depuis ravagée sans pouvoir l'anéantir, donna naissance à une piraterie comparable à celle des flibustiers d'Amérique. Les Romains avaient imposé des entraves à la Hellade en la sillonnant par des voies publiques, mais comme ils ne pouvaient occuper militairement l'empire de Neptune, les klephtes, qui s'étaient mis à la solde de Mithridate, se répandirent sur les mers. « Non-seule- « ment ils destroussoyent (1) les marchands allans et « venans par la mer, aussi forceoyent ainsi les isles et « les villes maritimes, de sorte qu'il y avait ja des « hommes opulents en biens, d'ancienne noblesse, et « qui estoyent tenus pour gens de fort bon sens, qui « s'embarquaient sur des vaisseaux de coursaires, et « se joignaient à eux, comme si le mestier en fust de- « venu tout louable et honneste.

« Si avaient déja dressé en plusieurs lieux des ar- « cenaux, des ports, des tours et guettes à faire les si- « gnes de feu le long de la marine, outre cela de grosses « flottes de vaisseaux, de galères, ayant les poupes « dorées et les rames argentées, comme prenant plaisir « à faire monstre de leur brigandage. L'on ne voyait « et n'oyait autre chose par toutes les costes que sons

(1) Plut. trad. d'Amyot, vie de Pompée.

« d'instruments de musique, chansons, banquets et « festins, prises de capitaines et gens de grande qua- « lité et rançonnements. Ils avoyent de tous vaisseaux « coursaires jusques au nombre de mille, et avoyent « déja bien pris quatre cents villes, où ils déstrui- « soyent et voloyent plusieurs saints temples des dieux, « qui, jusques alors, jamais n'avaient été ne polluez ne « pillez..... Mais oultre plusieurs insolences et injures « qu'ils firent aux Romains sur la mer, ilz sortoyent en- « core en terre et alloyent espier les chemins, ruiner « et destruire leurs maisons de plaisance, et prirent « une fois deux presteurs romains, Sextilius et Bel- « linus, vestus de leurs grandes robes de pourpre, avec « leurs sergens même et leurs officiers, qu'ils empor- « tèrent quant et eulx....... Mais ce en quoi il y avait « plus de mespris, quand ilz avaient pris (en mer) « quelqu'un qui se prenait à crier qu'il estoit citoyen « romain, ilz faisoyent semblant d'estre tous estonnez « et d'avoir bien grande peur; car ils se mettoyent à « genoux devant lui, en luy suppliant de leur vouloir « pardonner. Le pauvre prisonnier pensoit qu'ilz feis- « sent tout cela à bon escient... Il en venait aulcuns qui « luy mettoyent des souliers aux piedz, et d'autres qui « luy vestoyent d'une robe longue à la romaine, de peur « (se disoyent ilz) qu'il ne fust une autre fois mesco- « gneu. Puis quand ilz en avoyent assez pris leur plai- « sir, ilz jetoyent hors le vaisseau une échelle et luy « disoyent qu'il montast dessus et qu'il s'en allast à la « bonne heure : mais s'il ne vouloit descendre de luy « mesme, ils le poulsoyent à force en la mer et le fai- « soyent ainsi noyer.... Cette puissance de larrons oc- « cupoit et tenoit entièrement toute la mer Méditer-

« ranée en sa subjection.... » On sait que la valeur et surtout la clémence de Pompée, purent seules triompher de ces hommes belliqueux.

Plutarque fait à ce sujet une réflexion qui devrait être la règle des gouvernements, quand il s'agit de réprimer des rebelles. *L'homme*, dit-il, *n'est point de sa nature un animal indomptable, ny farouche de soy mesme, ains au contraire, il sort de son propre et de son naturel, quand il s'adonne à vice, et qu'il s'apprivoise par accoustumance à une vie doulce.* Il sentait qu'on devait rappeler à la vertu des malheureux poussés à bout par la tyrannie. Il avait appris d'ailleurs qu'il faut mettre au premier rang des devoirs d'un capitaine l'honneur et non pas la férocité; car ce n'est ni un loup, ni toute autre bête sauvage qui peut avoir à braver quelque danger honorable, mais c'est l'homme de cœur. Pompée, qui mérita le nom de Grand, jusque dans ses malheurs, fut blâmé de sa douceur par quelques pères conscrits fanatiques; et voulant garantir la parole qu'il avait donnée aux amnistiés de l'île de Crète, il dut les faire défendre à main armée par son lieutenant L. Octavius, qui combattit même en faveur des pirates contre Métellus.

Auguste et ses successeurs, jusqu'à Néron, ne furent pas plus propres que les Othon et Vitellius a rétablir l'ordre public; mais vers ce temps les montagnes de la Hellade furent sanctifiées, en devenant l'asyle des chrétiens qui s'y réfugièrent. Les croix plantées à l'entrée des défilés qui conduisaient à leurs repaires, devinrent la limite entre les opprimés et les oppresseurs. L'évangile annoncé dans *les lieux hauts* y fructifia, et ce fut de ces mornes inaccessibles que les fils de Hellen ré-

générés par le baptême tinrent tête aux premiers dévastateurs qui ravagèrent leur patrie.

Vers le quatrième siècle les espérances des chrétiens s'étaient ranimées en apprenant que Rome était initiée au grand secret de l'éternité; mais ils furent bientôt détrompés par la conduite de Licinius. Ce prince avait fermé les temples, en prescrivant que les assemblées des chrétiens se tinssent en pleine campagne : l'air y était, dit-il, plus pur que dans les villes et dans les édifices clos. Regardant les évêques comme les chefs d'une conspiration permanente contre son autorité, il en fit couper plusieurs par morceaux et jeter leurs membres à la mer. Ces cruautés, exercées sur les pasteurs, épouvantèrent les fidèles. On fuyait, on se sauvait dans les bois, dans les déserts, dans les cavernes; il semblait que tous les anciens persécuteurs fussent de nouveau sortis des enfers. A ce signal, Licinius menace de mort quiconque osera conserver le caractère du christianisme. Il réduit aux ministères les plus vils, ceux qui tenaient auparavant les premières charges de sa maison : les juges sont chassés des tribunaux; et, comme aux jours du légitime sultan Mahmoud II, le tyran, après avoir égorgé les rois des sacrifices, ordonne d'abattre les églises consacrées à l'Éternel! Mais le ciel s'apprêtait à le punir par la main des défenseurs de la croix. Constantin, comptant sur la Grèce chrétienne, avait indiqué le rendez-vous de sa flotte à Athènes, où l'on vit se réunir deux cents galères à trente rames, sorties des mêmes ports et des mêmes îles qui combattent maintenant sous l'étendard de la croix, contre les sectateurs sacriléges de l'islamisme. On sait comment Constantin, appuyé par les Hellènes, triompha de Licinius aux champs

de Philippes, à Chrysopolis; et s'il souilla sa victoire par le meurtre de son compétiteur, auquel il avait pardonné, ce crime lui fut personnel (1). L'excuse qu'en font ses apologistes est un attentat à la morale publique.

Il est facile d'imaginer que la Grèce, désolée par les Barbares, et par ceux mêmes qui auraient dû la défendre, ne conserva le sentiment de sa liberté que parmi ses montagnards pendant le règne des Césars qui se succédèrent au trône ensanglanté de Constantinople. Les seigneurs français qui envahirent la Grèce après la prise de Byzance ne firent qu'augmenter le nombre des klephtes, auxquels ils durent opposer des compagnies de Varangues (2). Conduits par leurs barons, ces mercenaires qui prenaient service dans l'Orient, étaient, ainsi que les rénégats qui se trouvent maintenant aux gages de Méhémet Ali, pacha d'Égypte, des Français, des Allemands, et surtout des Anglais ou Danois, dont le nom fut perpétué comme une injure, non seulement dans la Hellade, mais jusqu'aux Indes (3). Les Turcs qui succédèrent aux Francs,

---

(1) Eusèbe, vie de Constantin; lib. II, c. 4, 5, 6, 12; Soz. lib. I, c. 7, 8.

(2) Βαραγγοὶ seu Φραγγοί. Mathieu Paris dit à ce sujet : *Baranagium quod et baronagium, procerum regni senatus est et cœtus vulgo parlamentum,* « la Barange ou Baranage, d'où l'on a fait baronage, compose le sénat des grands du royaume vulgairement appelé parlement. » Voyez Cinnam. p. 4, Pachym. t. II, p. 46, 47; Bryenn. p. 32, 33; Codin. de Off. aul. Cp. p. 90. Goar. ad Codin. c. v, p. 74, les qualifie de satellites, en disant qu'ils étaient anglais et armés d'une hache à deux tranchants, c. VIII, p. 7. *V.* Lemonossow. Hist. de Russie, Paris 1769.

(3) Ce sont les sottises que les enfants chantent dans les rues



n'ayant fait que refouler les Grecs dans le montagnes, on pourrait se demander comment ils ne sont pas tombés dans l'état sauvage, ou perdus dans le sein du mahométisme, si l'on ne savait qu'ils furent redevables de leur salut à la religion chrétienne.

Tout peuple qui se familiarise avec la servitude n'est plus digne que d'être esclave. L'obéissance prêchée par les ministres d'un dieu de paix, en tempérant l'ardeur des chrétiens qui restèrent dans les plaines et dans les villes, les avait malheureusement mis dans cette attitude fausse que des voyageurs sans discernement avaient prise pour de l'abjection. Les Grecs étaient, à entendre ces détracteurs de l'infortune, *un accident disparate et profane jeté mal à propos au milieu des ruines de la Hellade.* Mais s'ils avaient osé porter leurs regards vers les montagnes de la Selléïde, du Pinde, du Parnasse, de l'Othrys et de l'Œta, quelle eût été leur surprise ! Ils y auraient appris que l'autorité même de l'église a échoué contre ces superbes courages, chaque fois qu'elle a voulu s'interposer pour les rappeler au joug de l'obéissance des sultans. Menacés des foudres spirituelles de leurs prélats, ils auraient entendu les Grecs s'écrier que *la liberté est un droit, et qu'en acceptant des autels à titre de grace, ce serait transiger avec la justice éternelle.* Et quand les caloyers ou les prêtres qui les guidaient aux combats contre les Turcs, étaient ainsi qu'eux frappés d'anathèmes et menacés de l'enfer et d'apparitions sinistres, leurs rhapsodes répondaient aux excommunications

---

en voyant des Francs : *Frango, varango ; vary to capelo, mangia macarouni.*

en disant comme Polydamas : « Je ne suis pas arrêté par « des craintes vulgaires, et je m'inquiète peu si les « oiseaux volent à droite vers l'aurore, du côté du soleil, « ou à gauche vers le couchant, séjour des ténèbres... le « meilleur des augures est de combattre pour la pa- « trie (1) ». Ce furent de ces bandes que se composèrent les armatoles dont les soldats conservèrent cependant le nom de klephtes ou voleurs. Mais sans anticiper sur les événements, essayons de remonter à l'institution singulière des compagnies irrégulières restées insoumises, qui sont toujours rentrées avec un reflet de la gloire historique des Hellènes sur les champs de bataille immortalisés par leurs aïeux.

On pourrait ce me semble rapporter l'établissement de l'armatolique ou gendarmerie grecque au siècle de Constantin Porphyrogénète, qui cite un grand nombre de fiefs militaires semblables aux Timars et aux Spaïliks turcs, qui furent concédés à leurs tenanciers, au titre onéreux de fournir un certain nombre de soldats à la couronne (2). Après la conquête de Constantinople en 1204, les Latins qui avaient donné le premier exemple de la féodalité aux empereurs grecs, firent l'application de ce système aux provinces qui leur échurent en partage. On sait comment ils organisèrent en marquisats, comtés, baronies, sénéchaussées et vidamies, l'Illyrie, la Prévalitaine, la Macédoine, la Thessalie, le Péloponèse, et plusieurs îles de la mer Égée, où le clergé

---

(1) Iliad. lib. XII, v. 238-243.

(2) Constant. Porphyrog. Nov. Constit. Græc. Lat. X, a carlo Labacco, p. 201, Paris 1506, in-8°.



ne manqua pas de s'approprier les Adelphates (1) des églises orthodoxes. A cette époque de confusion, tout seigneur avait sa milice, et jusqu'à la destruction de l'empire d'Orient par les Turcs, les bandes au service des gentils-hommes d'outre-mer et des seigneurs grecs, jouèrent le principal rôle dans les guerres de ces temps de misère et d'opprobre.

Ce fut à tort que Lascaris, témoin des désastres de sa patrie, ordonna de transcrire sur son tombeau élevé en Sicile : qu'il n'y avait pas dans la Grèce un coin de terre qui fût digne de donner la sépulture à un homme libre (2); il y eut toujours des citoyens armés et des cantons indépendants. Les Vénitiens restés maîtres de Négrepont, d'Athènes, de Corinthe, des principales villes du Péloponèse, de l'Étolie Épictète, qui a retenu le nom de Vénético, de plusieurs îles de l'Archipel (3), ne manquèrent pas d'appeler sous leurs dra-

---

(1) Ἀδελφάτον, *Prébende*. Morin, de sacr. Ordin. p. 136, jus Græc. Roman. lib. II, pag. 138, 139, 142; Canon. 37, concil. VI.

(2) *Épitaphe de Lascaris.*

Λάσκαρις ἀλλοδαπῇ γαίῃ ἐνικάτθετο, γαίην
Οὔτε λίην ξείνην, ὦ ξένε, μεμφόμενος·
Εὕρετο μειλιχίην· ἀλλ' ἄχθεται εἴπερ Ἀχαιοῖς
Οὐκ ἔτι χοῦν χεύει πατρὶς ἐλευθέριον.

« Lascaris repose dans une terre qui n'est pas celle de ses aïeux, « ô voyageur; il ne se plaint pas cependant que cette terre soit « étrangère, elle lui fut hospitalière; mais il s'afflige en pensant « que la patrie ne peut plus élever à ses enfants une tombe libre « dans la Grèce. »

(3) Les principales places fortes restées au pouvoir de Venise après la prise de Constantinople en 1454 étaient : Negrepont,

peaux les chrétiens qui s'étaient soustraits à la domination ottomane. C'étaient la plupart des soldats connus sous le nom d'armigères (1), que Ducas (2) distingue des troupes italiennes qui furent surnommées Armatolis (3) sur le continent, et *Cernides* (4) dans les îles, à cause du service des vigies auquel ceux-ci étaient employés. Avec ces réserves composées de Grecs, un autre gouvernement que celui de Venise aurait pu envelopper les barbares dans un pays où ils étaient à peine campés, avec d'autant plus de facilité que les montagnes étaient remplies de peuplades chrétiennes insoumises.

Ces braves, ou Palicares, cantonnés dans les rochers de la Selleïde, de l'Acroceraune, du Pinde, du Parnasse, du Taygète, sans se rallier aux drapeaux de Venise, avaient conservé des cantons libres où ils s'organisèrent sous des chefs militaires qui furent appelés capitaines (5) dans l'Acrocéranne ; polémarques chez les

---

Carystos et l'île d'Eubée, Athènes, Corinthe, Nauplie, Monembasíe, Coron, Modon, Navarin, Arcadia, Clemouzti ou Castel-Tornese, Patras, Lépante et ses châteaux, Prévesa, Actium, Vonitza, Arta, Parga, Buthrotum, Sopoto, Avlone, Durazzo, Alessio. La seigneurie, indépendamment des îles Ioniennes, possédait dans la mer Égée Ténos, Andros, Skyros et l'île de Crète.

(1) Ἄνθρωποι ἀρμάτοι. Basilic. lib. 60, ap. Cang. Glossar. Græc. Barbar.

(2) Ducas, Hist. c. 43.

(3) Ce nom leur fut, dit-on, donné par les Catalans qui s'emparèrent de la Phocide et de la Beotie.

(4) Du mot grec Κέρκετα, *excubiæ*, *vigiliæ*, d'où dériva celui de κερκίτορες et par corruption κέρνιτες.

Cang. Glossar. Græc. Barbar.

(5) Καπιτάνος, Καπετάνος. Sguropul. Hist. Concil. Florent.,

Souliotes qui étaient partagés en pharès (1); képhalades (2) parmi les bandes du Pinde; cheftains (3) dans le Péloponèse. Leurs soldats, connus d'abord sous la dénomination de Stratiotes et de Palicares, ne s'énorgueillirent que plus tard de celle de klephtes ou brigands, qui leur fut donnée par le gouvernement turc : c'est vers l'année 1560, qu'on les trouve ainsi désignés dans quelques correspondances diplomatiques. Les Éleuthérolacons, appelés Tzacons par les Byzantins, acceptèrent à cette époque la qualification de Maniates ou *furieux*; les Crétois des Monts-Blancs, celle de Sphaciotes ou *égorgeurs*, et les pirates de l'Archipel se glorifièrent de l'épithète de Leventis (4) que leur audace ennoblit aux yeux mêmes des Turcs.

Les bandes grecques, formées à l'instar de ce qui existait alors en Europe pour les compagnies d'aventuriers, n'avaient aucunes des subdivisions de l'organisation militaire des anciens. Le nombre des soldats commandés par un capitaine était, comme il l'est encore, indéterminé, et ce ne fut qu'au temps où le gouvernement turc conféra à des pachas le titre de Dervendgis, ou gardiens de défilés, que les Grecs leur opposèrent

---

sect. 3, c. 11; sect. 4, 6; sect. 11, c. 8; Crus. Turc. Græc., lib. IV, epist. 12.

(1) *Voy.* Hist. de Souli, dans l'Histoire de la Régénération de la Grèce.

(2) Κεφαλάδες, *Capitanei*. Nicet. in Man. lib. 2, n. 7, in Andronic. lib. 2, n. 3.

(3) Κηβητάνος, *capitaneus* ex Gallico *chevetaine*. Cang.

(4) Λεβέντης, *prædo*, pirate. Georg. Contarès, lib. II, Hist. Athen. p. 273.

l'armatolique : cet événement arriva au commencement du dix-septième siècle. Les Grecs avaient compris qu'on voulait leur disputer jusqu'aux retraites dans lesquelles ils s'étaient maintenus indépendants : alors éclatèrent ces chants de guerre grondants comme les orages, qui annoncèrent le réveil de la Hellade parmi ses montagnards; alors fut prononcé le serment de ne jamais s'abandonner dans les dangers pour la défense de la patrie. Ce n'était plus comme aux autels d'Ophelte, dans le vallon de Némée, sept chefs jurant sur un bouclier noir, au nom des Furies, de venger une injure vulgaire, mais le nombre trois fois mystérieux de quarante klephtes, emblême des quarante martyrs, qui prenaient l'engagement, sans but déterminé, de se soutenir mutuellement. Dans la fête des *quarante Saints* qui obtinrent la palme aux arènes d'Éphèse, fête qu'on célèbre lorsque le rossignol annonce le retour du printemps, *la cithare que les dieux firent la compagne des festins* (1) redit depuis plus de deux siècles les distiques de la chanson nationale :

Σαράντα κλέφταις ἤμασταν, σαράντα χαραμίδαις
Εἴχαμ' ἀρνιὰ κ' ἐτρώγαμεν, καὶ ῥίφεια σουγλισμένα.
Εἴχαμεν καὶ γλυκὸ κρασὶ ἀπὸ τὸ μοναστήρι.
Κάμαμεν ὅρκο στὸ σπαθὶ κ' εἰς τ' ἅγιον εὐαγγέλιον,
« Ἂν ἀῤῥωστήσῃ καὶ χανεὶς, ὅλοι νὰ τὸν συντρέχουν ! »
Μὰ θέλει ὁ Θεὸς κ' ἀῤῥώστησεν ὁ πρῶτος καπετάνιος·
Σαράντα 'μέραις τὸν βαστοῦν, σαράντα δύω 'ϐδομάδαις.
Κ' ἐσάπησαν οἱ ὦμοί του κ' ἔπεσαν τ' ἁρματάτου.

(1) Homer. ap. Athen. X, c. 6.

Σὺν τρεῖς, σὺν τρεῖς, συνομιλοῦν, σὺν τρεῖς, σὺν τρεῖς καὶ λέσι·
« Ἔλατε νὰ τὸν 'πάρωμεν σὲ μιὰ 'ψηλὴ ῥαχοῦλα,
Νὰ μὴ τὸν φᾶσι τὰ θεριὰ, καὶ τ' ἄγρια τ' ἀγρίμια. » —
« 'Πάρτε μ', ἀδέλφια, 'πάρτε με σὲ μία 'ψηλὴ ῥαχοῦλα,
Νὰ μὲ μὴ φᾶσι τὰ θεριὰ καὶ τ' ἄγρια τ' ἀγρίμια. »

« Nous sommes *quarante* klephtes, quarante voleurs ! « nous avons des agneaux et des chevreaux rôtis, que « nous mangeons, en buvant le vin doux du monastère.

« Nous jurons par notre glaive et sur les saints évan- « giles, si quelqu'un de nous tombe malade, de le se- « courir. »

« Dieu permit que le premier capitaine devînt malade; « *quarante* jours durant les braves le portent et pendant « *quarante* deux semaines !

« Leurs épaules sont pourries, les armes échappent de « leurs mains.

« Trois fois, trois fois, ils s'écrient, trois fois, trois « fois, et disent : « Venez, et portons (le capitaine) sur un « rocher escarpé, afin qu'il ne soit pas dévoré par les ani- « maux féroces des bois. —

« Prenez-moi, mes frères, portez-moi sur un rocher « escarpé,

« Afin que je ne sois pas dévoré par les animaux fé- « roces des bois. »

Les quarante martyrs, voilà les protecteurs et les modèles des klephtes qui sont restés en armes au milieu des rochers de la Doride et du Pinde.

Le gouvernement turc, qui ne fit jamais de concessions aux chrétiens qu'avec l'arrière-pensée de les rétracter en temps opportun, s'est constamment gardé d'approuver l'armatolique en général. Les pachas de la Thessalie et de l'Épire, usant de cette réserve, se contentèrent de convenir avec quelques chefs de bande de

leur concéder la ferme des péages de certains défilés, sur laquelle ils se réservaient une somme convenue. A cet effet, ils délivraient aux capitaines chrétiens, comme les dervendgis pachas le firent dans la suite, un boïourdì, en vertu duquel ceux-ci exigeaient les droits de péage établis sur les voyageurs et les marchands, aussi bien que sur les bestiaux et les denrées. Ainsi on vit aux défilés du Pinde, du Parnasse, de l'isthme de Corinthe, de Cléones et de Ziria en Morée, enfin partout où le fisc pouvait exercer son action, des klephtes soumis (προσκυνητοὶ κλέφτες), remplir les fonctions de maltotiers armés : on les employait aussi quelquefois avec les Djellebis, ou percepteurs chargés de recueillir la dîme des troupeaux, à maintenir la police dans les foires et à donner escorte aux caravanes contre des brigands qui étaient Turcs.

Ceux-ci, appelés Haïdouts (d'où est venu notre mot de Héduques), sont représentés depuis le commencement du seizième siècle comme des troupes nombreuses bien armées, moins pressées par le besoin que par l'avidité et le désir de la vengeance. Elles se composent ordinairement des débris des maisons des pachas disgraciés, de cette foule de barbares que la guerre extérieure ou les troubles civils ont accoutumés au pillage, et qu'un pacha destitué auquel il reste encore les moyens de soudoyer un parti, enrôle sous ses drapeaux. Ces voleurs se répandent dans les provinces qu'ils pillent, mais ils respectent ordinairement le nom du sultan auquel ils se soumettent quand on achète leurs services. C'est de ces hordes armées que sortent souvent les principaux chefs de l'empire, circonstance qui leur donne un air de ressemblance avec les capitaines des Armatolis, qu'on voit tour-à-tour proscrits, combattus,

recherchés et employés par les pachas. Enfin il y a des haïdouts turcs à poste fixe, tels que quelques feudataires de la couronne qui ont des possessions assez éloignées de la capitale et des grandes villes, pour que l'autorité ne puisse pas les atteindre.

En faisant ces rapprochements nous ne prétendons pas établir une parité entre les haïdouts et les klephtes, car ceux-ci furent toujours animés par l'amour de la patrie, tandis que les autres ne sont mus que par la vengeance. On a dit en parlant des Schypétars et des montagnards de l'Étolie quelles étaient en général les habitudes et les mœurs des Armatolis; ce serait nous répéter que de raconter leurs guerres, qu'on, a fait connaître dans l'histoire de la régénération de la Grèce.

Il suffira pour le sujet qui nous occupe de rappeler que les klephtes furent, de temps immémorial, des esclaves révoltés contre l'injustice de leurs maîtres. Si on en juge d'après un passage d'Aristote (1) qui insiste sur la nécessité d'enceindre les villes de murailles, afin d'y trouver un moyen de défense contre les entreprises des ennemis, comme il invite les citoyens à faire autant que possible les repas publics dans l'intérieur des forts, on peut en conclure qu'il y avait toujours quelques partis de chevaliers errants, dans les campagnes de la Grèce. Il voulait pareillement que les Hylores ou Agronomes (2), eussent des endroits fortifiés pour leur sûreté et pour celle des temples ou des chapelles consacrés soit aux dieux, soit aux héros. Armés contre les Romains qui furent les premiers oppresseurs de la

(1) Polit. liv. VIII, c. XI.

(2) Espèces de gardes champêtres.

Hellade, le klephtes et les pirates devenus chrétiens, obligés de se liguer tour-à-tour pour combattre les barbares du nord et les Sarrasins qui désolèrent successivement la terre ferme et les îles de la mer Égée, reçurent une nouvelle énergie quand la religion leur prêta son autorité. Alors commencèrent ces adoptions guerrières qui transforment par une alliance spirituelle les montagnards en *frères d'armes*, unis par des liens que la mort seule peut rompre. La Hellade revit alors ses Orestes et ses Pylades, et les siècles de sa barbarie héroïque recommencèrent sous de nouveaux auspices, par l'institution des chevaleries chrétiennes appelées adelphies.

Tandis que les ministres du Seigneur prosternés entre le vestibule et l'autel, aux approches des barbares et des hordes de fourrageurs (1), priaient, en chantant sur le quatrième mode de la harpe lévitique, *le seigneur de se lever et de dissiper ses ennemis;* les palicares qui se présentaient à l'autel, s'écriaient : *vive le Dieu fort*, *le seigneur puissant dans les combats* (2). Alors un diacre sortant du sanctuaire échangeait les armes des guerriers dont les uns étaient adoptés en qualité d'enfants par les kephaladès ou chefs de bande; et les autres comme hétéristes ou compagnons engagés par un lien spirituel. On leur rappelait leur devoirs, en les bénissant au nom des apôtres saint Pierre et saint André, Jacques et Jean fils de Zebédée, Philippe et Barthélemi, des martyrs SS. Serge et Bacchus, Côme et Damien, Cyrus et Jean.

(1) *Voy.* Ἀκολουθία εἰς ἐπέλευσιν βαρβάρων καὶ ἐπιδρομὰς ἐθνῶν. Goar. p. 813, 814.

(2) *Id. ibid.*

Ces associations qui donnèrent lieu dans la suite aux sociétés mystiques du Temple, à la formation du Grand-Orient, et à plusieurs institutions qui ont traversé les siècles, ne furent pas toujours du goût des empereurs de Byzance. La liturgie même de l'adoption ainsi que Goar le remarque, fut défendue par plusieurs édits. Cependant elle a prévalu dans l'église, et c'est à cette société secrète, aux adoptions et aux associations fraternelles appelées *Vlam*, que la Grèce est redevable d'une vie qui se perpétuera (1).

C'est donc par la religion et au moyen d'une ligue sacrée qui remonte aux apôtres persécutés, plutôt qu'à des chants qui ne datent guère que du XVIII[e] siècle, qu'il faut rapporter le constant amour des Hellènes pour leur patrie, et leur attachement aux doctrines de la primitive église. C'est vers l'arche du Seigneur qu'ils tournent leurs pensées, quand ils déplorent leurs malheurs; et la prise de Constantinople, qui était pour eux la nouvelle Jérusalem, ainsi que la grande métropole de Sainte-Sophie profanée, sont l'objet de leur plus touchante myriologie. Oh! combien de fois leur ai-je entendu répéter, en arrosant la terre d'un torrent de larmes, ce chant funèbre d'un empire, signal de l'esclavage de tout un peuple :

ΘΡΗΝΟΣ.

1. Ἐῤῥόδησ' ἡ Ἀνατολὴ καὶ 'ξημερόν' ἡ Δύση·

---

(1) Les Grecs n'ignorent aucuns de leurs titres de gloire. Un comité uni par le sceau du serment, s'est constamment occupé de suivre la trace de monuments de la Hellade. Il en possède un catalogue, voilà ce que je peux affirmer.... Le reste est comme les mystères d'Eleusis, il n'en faut pas parler.

2. Ἐπῆρ' ἀέρας 'στὰ βουνὰ καὶ ὁ ἥλιος 'στὰ λαγκάδια,
3. Καὶ 'στὰ μικρὰ περίχωρα τὸ φῶς καὶ ἡ ἡμέρα·
4. Σημαίνει ὁ Θεὸς, σημαίνει ἡ γῆ, σημαίνουν τὰ οὐράνια,
5. Σημαίνει καὶ ἡ ἅγια Σοφία, τὸ μέγα μοναστήρι,
6. Μὲ δεκαπέντε σήμαντρα, μὲ δεκοχτὼ καμπάνες,
7. Μ' ἐξῆντα δύω ἀρχιερεῖς, τρακόσιους δυὼ παπάδες,
8. Διακόνοι εἰκοσιτέσσερες καὶ ψάλταις ἐνενῆντα
9. Πνευματικοὶ σαράντα δυὼ με τὰ χαρτιὰ 'στὸ χέρι,
10. Καὶ ψάλλουν· ἅγιος ὁ Θεὸς! στέκουν καὶ τὸ καντάρουν
11. Λέγουν καὶ τὸν Ἀπόστολον, ψάλλουν τὰ Ἀλλελούϊα!
12. Λέγουν καὶ τὸ εὐαγγέλιον 'στὸν ἄμβωνα ἀπάνω.
13. Ψάλλουν καὶ τὸ χερουβικὸν πρὶν νὰ χαμηλὲς τ' ἅγια (1).
14. Φωνὴ τοὺς ἦλθε ἀπ οὐρανοὺς καὶ ἀπ' Ἀρχαγγέλου στόμα
15. Νὰ πάψουνε αἱ ψαλμουδιαῖς διὰ νὰ διαβοῦνε τ' ἅγια
16. Καὶ φέρτε τὸν χρυσὸν σταυρὸν καὶ τ' ἀργυρὸ τὸ τέμπλο
17. Τὰ μανουάλια τὰ χρυσᾶ τὰ μαργαριταρένια
18. Καὶ τ' ἀσημένιο θυμιατὸ καὶ τὸ ἁγίο εὐγγέλλιο
19. Καὶ ἡ ἁγία τράπεζα 'στὴν θάλασσαν θὰ πέσῃ (2).
20. Ἠθέλησεν ὁ βασιλεὺς νὰ πάῃ νὰ προσκυνήσῃ·
21. Δεξιὰ στέκετ' ὁ βασιλεὺς, ζερβιὰ ὁ πατριάρχης·
22. 'Στὴν μέσην εἶναι ἡ δέσποινα με τὸν Χριστὸν 'ς τζαγκάλαις·
23. Καὶ ὁ Μιχαὴλ ἀρχάγγελος στέκει παρηγορᾷ την·
24. Σώπα, κυρία Δέσποινα, καὶ μὴν παραπονᾶσαι·
25. Πάλιν μὲ χρόνους καὶ καιροὺς πάλιν διὰ νἆν' δικά σου.

---

(1) Chérubim. Sous ce mom les Grecs désignent la préface de la liturgie ou messe.

(2) Les Grecs assurent que la sainte table tomba dans la Propontide par un miracle du ciel, pour empêcher qu'elle ne fût souillée par les infidèles.

26. Θὰ ψάλλουν καὶ θὰ λειτουργοῦν κ' ἐσένα θὰ δοξάσουν·
27. Ἀμὴν, Χριστὲ, καὶ γένοιτο εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

MYRIOLOGIE.

1. L'orient s'enflamme et le jour paraît à l'occident !
2. Le vent siffle dans les montagnes, le soleil brille dans les vallées ;
3. La lumière et le jour ont pénétré dans les hameaux d'alentour.
4. Le Tout-puissant donne le signal, la terre donne le signal, les cieux donnent le signal !
5. Sainte Sophie, la grande église, donne aussi le signal.
6. Avec quinze *simandres* et dix-huit cloches ;
7. Avec cinquante-deux archevêques et trois cents deux prêtres ;
8. Vingt-quatre diacres et cinquante chantres;
9. Quarante-deux confesseurs tenant des livres à la main ;
10. Ils chantent ô Saint, ô Dieu ; ils s'arrêtent et psalmodient.
11. Ils invoquent l'Apôtre, ils chantent l'alleluia !
12. Ils lisent l'Évangile du haut de l'Ambon.
13. Ils chantent aussi le chérubim, avant de descendre les saints.
14. Une voix partie des cieux, et de la bouche de l'archange leur commande
15. De cesser les chants et de sauver les choses saintes.
16. Emportez la croix d'or et l'ostensoir d'argent,
17. Les candelabres d'or garnis de perles,
18. Et l'encensoir d'argent et le saint Évangile
19. Et la sainte table qui doit tomber à la mer.
20. Le roi voulut faire ses dévotions :
21. Le roi prend la droite, le patriarche est à gauche.
22. Au milieu est la vierge avec le Christ entre ses bras;

23. Et l'archange Michel est là qui la console.

24. Calme-toi dame et reine, cesse de te plaindre;

25. Derechef avec le temps et les années, derechef toutes ces choses seront à toi.

26. On chantera, on célébrera la liturgie et tu seras glorifiée.

27. Ainsi soit-il, ô Christ, et que cela soit dans tous les siècles des siècles.

C'est avec cette complainte répétée dans tous les monastères, et que j'ai entendu chanter sur les vaisseaux grecs, au moment où l'on découvre Constantinople, que les Hellènes se ranimaient pour pleurer la patrie, avant d'avoir prouvé qu'ils savaient la venger et mourir en l'illustrant. Quant aux montagnards, la plupart se rappellent seulement qu'ils sont Grecs, mais comme ils n'ont pas d'histoire écrite, ils ne se souviennent que confusément des grandes catastrophes de la Hellade. Ainsi les Souliotes ne faisaient au commencement de ce siècle remonter leur établissement dans les montagnes de la Selleïde qu'à cent quarante ans, quoiqu'ils y existassent depuis une très-haute antiquité.

Cette date est à peu près celle de l'armatolique autorisé par les boïourdis des visirs et des dervendgis pachas qui avaient réussi à apprivoiser quelques klephtes, en leur faisant des concessions. On appela *soumis* ou *doux* ceux qui acceptèrent les fonctions d'Hylores ou Armatolis; et ceux restés indépendants furent désignés sous la dénomination de *mauvais klephtes* ou *klephtes sauvages*. Le nombre en fut considérable, grace à l'association du Vlam ou adoption par l'échange des armes et la bénédic-

tion de l'église. Il s'en trouva des peuplades dans toutes les provinces de la Hellade et dans les îles de la mer Égée. Elles y occupèrent des contrées entières appelées *Klephta-Choria* ou *villages des voleurs*, où elles vécurent libres et respectées jusqu'en 1716. Les Vénitiens ayant perdu à cette époque ce qui leur restait de possessions dans la Grèce, la Porte crut pouvoir cesser de feindre et attaquer les Armatolis qu'elle avait traités jusqu'alors avec ménagement.

La liberté et la religion ont jeté de si profondes racines dans le sol de la Hellade, qu'on ne pourrait les en extirper qu'en faisant périr le dernier de ses enfants. A peine Vénise eut-elle perdu la dernière place forte de la Crète aux cent villes, qu'on entendit l'hymne d'Hybrias reproduit en dialecte vulgaire, retentir dans les vallées aëriennes des Monts-blancs.

« Qui peut égaler en bravoure la race de Sphakia?

« Qui oserait lui disputer son fusil, sa femme et sa « cabane?

« Le Sphakiote, pareil à l'aigle de l'Ida, habite au som- « met des montagnes;

« Et lorsqu'il fond dans la plaine,

« C'est pour dépouiller le Turc de ses troupeaux et « de ses armes.

« Qui peut égaler en bravoure la race de Sphakia?

« Qui oserait lui disputer son fusil, sa femme et sa « cabane?

« Ses pieds se fraient un chemin à travers les glaces « des Monts-blancs.

« Sa tête est le premier objet que le soleil échauffe,

« Un seul coup de fusil assure sa défense,
« Il fatigue à la course le cheval du Spahis.

« Qui peut égaler en bravoure la race de Sphakia?
« Qui oserait lui disputer son fusil, sa femme et sa
« cabane?
« Jamais Turc ne compta le nombre des Sphakiotes,
« Pour les soumettre au Caratch.

« Frères, pour rester libres, n'oublions jamais
« Ce que nos aïeux tenaient de leurs aïeux.
« Si vous restez sur vos montagnes,
« Votre liberté ne périra qu'avec vos rochers (1). »

Qui peut égaler en bravoure et en malheurs la race des Hellènes? répétera la postérité en apprenant ce qui se passe de nos jours dans la Grèce. Nous avons fait connaître sa régénération..... Nous croyons devoir nous arrêter aux considérations sommaires que nous venons d'exposer relativement aux klephtes, hommes également incapables de goûter les fruits de la liberté, de porter les chaînes de l'esclavage, et que la main paternelle d'un nouveau Thésée pourrait seule rendre propres à supporter le joug salutaire des lois.

(1) Cette chanson, attribuée à tort au vaillant et fourbe Odyssée, est connue de temps immémorial dans la Crète. La traduction nous en a été donnée par M. Hubert Lauvergne, médecin de la marine royale, qui l'a entendu chanter par les Palicares de Sphakia en 1825; il est à regretter qu'il n'en ait pas pu faire copier le texte.

STATISTIQUE DE LA GRÈCE.

CHAPITRE V.

Population des provinces grecques décrites dans ce voyage. — Commerce intérieur et extérieur depuis 1790 jusqu'en 1815. — Monnaie. — Marchés. — Foires. — Importation et exportation.

Le secours des écrivains qui m'ont servi de guide pour reconnaître la physionomie des provinces que j'ai décrites, est insuffisant pour apprécier leur population de manière à dresser la *statistique* de la Grèce ancienne. On n'a, à ce sujet, que des indications vagues ou hypothétiques. Polybe et ceux qui l'ont copié rapportent que Paul-Émile, vainqueur de Persée, fit renverser soixante-dix villes des Épirotes, et emmena cent cinquante mille captifs de cette province; mais il ne dit pas pour quelle quantité ce nombre entrait dans population générale du pays (1). Le livre de cet historien, qui aurait pu nous donner des détails plus circonstanciés, est perdu; et Tite-Live (2), ainsi que Plutarque, ne nous apprennent rien de plus que cette particularité.

Pline, qui ébauche le tableau de la Macédoine, à partir de Lissa, place cinq villes et autant de peuplades

(1) Strab., lib. VIII, p. 322.
(2) Tit.-Liv., lib. XLV, c. 34; Plut., *In Æmil. Paul.*, § 29.

autonomes au versant occidental des monts Candaviens (1), depuis l'embouchure du Drin jusqu'à la hauteur d'Oricum, en face de l'île Sason, attérage toujours propice aux pirates (2). Passant aussitôt en revue le royaume proprement dit de Macédoine, il énumère cent cinquante peuplades répandues dans son étendue; dans le nombre de ses villes il en cite vingt-six, que j'attribue à la Macédoine Cisaxienne (3), et neuf à la partie orientale de l'Illyrie voisine de Calcandéren.

En continuant de prendre la Grèce d'après le catalogue de Pline, on trouve cinquante villes dans la Thessalie (4); dix-neuf qui s'étaient succédées, mais qui n'existaient plus en même temps, appartenant à l'Acarnanie (5); huit peuplades et douze villes renfermées dans l'Étolie; enfin dix-huit places, comprises dans la Locride, la Phocide et la Béotie où je termine cette partie de mon voyage de la Hellade (6), à laquelle je rattacherai plus tard l'Attique et la Mégaride. Mais ce tableau ne nous offre qu'une stérile nomenclature pour l'objet que j'aurais voulu traiter.

On ne peut rien conclure de ces renseignements, et il serait aussi difficile de former des rapprochements plausibles par analogie, d'après le dénombrement de l'Attique au temps de Démétrius de Phalère, parce que cette contrée, quoique stérile, fut toujours la plus

---

(1) Plin., lib. III, c. 23.

(2) Sason piratica statione nota, *Ibid.*, c. 26.

(3) *Id. ibid.*

(4) *Id.*, c. 8.

(5) T. III, l. X, c. 3 de ce voyage.

(6) Ab isthmi angustiis Hellas incipit, nostris Græcia appellata. Plin. Hist. Nat., lib. IV, c. 7.

peuplée de la Hellade. Il est plus facile de juger, d'après le nombre de troupes que les Grecs, menacés deux fois dans leur indépendance nationale, opposèrent aux Perses et aux Gaulois, que la terre classique dut sa célébrité plutôt au génie, qu'au nombre de ses habitants (1). On peut, en passant de ces époques au siècle d'Alexandre, obtenir de nouvelles preuves de cette assertion, que je me contente d'indiquer, parce que sa solution est étrangère au plan de mon voyage.

J'avais entrepris de procéder dans mes recherches, en estimant la quantité de terrains cultivables qui purent, aux temps anciens, servir à la nourriture des habitants, pour estimer la quotité des pertes éprouvées parmi les Grecs, en comparant le nombre existant, à celui des individus que le pays pourrait nourrir. Comme la nature des lieux a changé par des révolutions physiques, je dus bientôt renoncer à ce système, qui ne pouvait me fournir aucune donnée précise. Descendant de ce point de vue vers les temps modernes, auxquels je bornai mes investigations, je ne découvris rien dans

---

(1) On serait tenté de croire que la Grèce était aussi peuplée au temps de l'expédition contre Troie, qu'à l'époque de l'invasion des Perses. Clavier calcule que les Grecs commandés par Agamemnon avaient onze cent quatre-vingt-six vaisseaux. Ceux des Béotiens (alliés) portaient chacun 120 hommes (Iliad. II, v. 676 et suiv.), il n'y en avait que 50 sur ceux de Philoctète (*ibid.* v. 510) ainsi le terme moyen est de 85. En multipliant ce nombre par celui des vaisseaux, on trouvera que l'armée grecque était de cent huit mille dix hommes et a peu de chose près aussi considérable que celle qui fut opposée aux forces gigantesques de Xerxès.

Clav. Hist. des premiers temps etc., t. I, p. 286.

les historiens qui pût me diriger. Je fus également dérouté, en tâchant d'obtenir des éclaircissements aux archives des tribunaux des cadis, où j'espérais trouver quelques traces du dénombrement ordonné par le canon de Soliman. Enfin, pour apprécier l'état de la population actuelle, objet spécial de mes travaux, car mon but est de faire connaître l'état présent de la Grèce, je dus adopter les relevés calculés d'après les contrôles des caratchs. Maître de cette base, je m'occupai à la confrontation avec les listes des métropoles et le cadastre des villes, bourgs et villages comptés par familles, afin d'arriver au tableau ci-joint de la population des provinces helléniques que j'ai décrites.

Tableau général de la population de la Hellade ou Grèce continentale en 1814.

Noms des provinces anciennes.	Superficie en lieues carrées de 2500 toises.	Nombre des habitants de ces provinces.	Nombre par lieue carrée.
Illyrie Macédonienne.	... 876 ...	.. 436,000..	... 258
Macédoine Cisaxienne.	... 819 ...		
Épire..............	...1,100 ...	.. 373,000..	... 339
Thessalie...........	... 516 ...	.. 275,000..	... 533
Acarnanie..........	... 92 ...	.. 8,635..	... 94
Étolie..............	... 180 ...	.. 45,000..	... 216
Locride............	... 28 ...		
Phocide, comprenant la Livadie...........	... 104 ...	.. 30,180..	... 290
Béotie.............	... 137 ...	.. 26,000..	... 190
Totaux..........	...3,852 ...	.1,193,815..	
Ce qui donne, pour la population moyenne dans les provinces ci-dessus..........................			... 315

Tel était l'état des choses en 1814, lorsque je fixai approximativement le dénombrement des provinces de la Grèce soumises au gouvernement ou à l'influence du visir Ali : territoire qui composait alors la juridiction du consulat général de Janina. Depuis ce temps, la peste, qui règne encore dans ce pays, a enlevé un sixième des habitants de l'Épire, et le cinquième environ des autres contrées. Parmi les individus échappés à cette terrible catastrophe, on peut affirmer que le nombre des chrétiens est à celui des mahométans dans le rapport de cinq à un : ainsi la classe opprimée est en grande majorité contre celle du peuple conquérant; mais son sort est loin d'en être meilleur et plus supportable. Elle est restée dans la position où elle se trouva lorsque les Tartares de Bajazet entrèrent sur le territoire de la Grèce. Bien différents des soldats de Gengiskan, qui ne changèrent qu'une dynastie décrépite en Chine, les hordes mahométanes, ivres de fanatisme, mirent en principe l'expropriation et la violence. Leur chef, non content de s'asseoir sur le trône des Constantins, et de substituer son nom à celui de ces monarques dégénérés, abusa de la victoire jusqu'à vouloir effacer les vaincus du livre de la vie; et cet esprit fut dans la suite celui de ses successeurs. Les satrapes, pénétrés de ces sentiments, loin de montrer aux chrétiens qu'ils n'avaient perdu qu'un maître, se présentèrent à eux environnés de bourreaux; et au lieu de réédifier, les Turcs, fatigués de carnage, campèrent au milieu des ruines de la Grèce, comme sur le sol vacillant d'un volcan destiné à les engloutir.

Cependant les lois turques, plus sagement combinées qu'on ne le pense, auraient suffi pour empêcher le mal et sauver de l'arbitraire ceux que le fer

avait épargnés. Mais à quoi servent des lois, quand toute voie aux réclamations est interdite au peuple? et que sont-elles quand la volonté du maître peut les abroger ou les interpréter à son gré? Lois, institutions, à moins que ce ne soient quelques canons religieux auxquels le despote n'ose attenter, sont des mots vides de sens. Les décrétales des califes, d'abord tombées en désuétude, ne tardèrent pas à être oubliées; et le malheur des peuples amena insensiblement le désordre dans les ressources de l'état, de façon que le numéraire lui-même ne tarda pas à être fraudé dans sa valeur intrinsèque.

L'altération dans la monnaie du grand-seigneur avait été remarquée il y a plus d'un siècle (1). La piastre turque, sous le règne de Louis XIV, était égale à l'ecu de France au soleil (2); durant la régence, elle fut cotée à cinq francs; en 1775, à trois livres deux sous, et elle se soutint à ce taux tant que vécut sultan Abdulhamid. Pendant le règne de Sélim III, elle subit une altération de moitié, ce qui n'empêcha pas de la compter à nos malheureux prisonniers de guerre à deux francs et quatre sous, quoiqu'elle ne passât dans le commerce que pour trente-deux sous. Enfin, cette piastre avilie est maintenant descendue à quatre-vingt-dix centimes dans le cours du change, où elle gagne

(1) Duvigau, p. 142, 143, 144. Paris 1687.

(2) Au temps de Thevet 100 aspres ou 33 paras valaient 4 livres 5 sols de France, ce qui portait la piastre turque de 40 paras à 5 livres 6 sols environ. La piastre turque est maintenant fixée (1826) à 40 centimes.



encore, puisqu'elle ne renferme pas plus de soixante centimes d'argent fin; et le tableau suivant peut servir de base pour comparer ce qu'elle était en 1800, et ce qu'elle est en 1819, avec les espèces étrangères reçues dans le commerce.

Tableau comparatif du cours des espèces étrangères en Turquie, dans les années 1800 *et* 1819.

Indication des différentes espèces étrangères.	Francs.	Centimes.	Valeurs en espèces turques, en 1800.		Valeurs en espèces turques, en 1819.	
			Piastres turques.	Paras.	Piastre turques.	Paras.
Talari de Marie-Thérèse.	5	25	3	12	6	
Talari d'Espagne.......	5	30	3	13	6	10
Idem de Saxe.........	5		3	5	5	25
Idem de Venise.......	5	3	3	8	5	30
Sequin d'or vénitien....	12	10	7		14	
Idem de Hollande.......	11	95	6	30	13	30
Double d'Espagne.....	83	75	50		91	

Il résulte du bas prix de la piastre (1), qu'on traite

(1) L'espèce de monnaie appelée *aspre* était commune aux Français (car nous disons encore *six blancs*) ainsi qu'aux Grecs, et c'est le premier nominateur de la monnaie turque. Trois aspres ou *blancs* font un para; quarante paras, une piastre *aslanique*, du lion.

On se sert, dans le commerce, de la piastre izelote, qui est

les affaires au jour le jour, comme dans un marché livré à l'agiotage. La misère augmente au milieu du prix croissant de chaque chose, et quoique la journée de travail ait plus que doublé depuis 1800, le laboureur et l'artisan n'ont pu atteindre la progression croissante du prix des denrées de première nécessité (1).

Si on prend encore une fois pour terme de comparaison la première année de notre siècle et celle de 1819, on saura qu'à l'une de ces époques, l'oque de pain se vendait dans la Romélie à raison de quatre paras, équivalents alors à dix-huit centimes, tandis que la même quantité se paie actuellement vingt-quatre paras, ou quarante-sept centimes et demi. Ainsi la nourriture principale de l'homme, le pain, qui est presque le seul aliment du laboureur, a plus que doublé

---

une monnaie de convention, comme la bourse, ou somme de cinq cents grosses piastres. Cette dernière manière de compter vient encore des Grecs, comme il paraît d'après une lettre de l'empereur Constantin à Cécilien, évêque de Carthage, rapportée par Eusèbe et Nicéphore, par laquelle il est enjoint au trésorier général d'Afrique de payer à Cécilien 300 *folles* ou *bourses*, suivant la traduction de Fleury, qui évalue le *follis* à 250 deniers d'argent, ou 500 liv. tournois.

(1) Les poids turcs sont la drachme, et l'oque, composée de 400 drachmes = 2 liv. + 8 onces + 4 gros + 4 grains, poids de marc. Leurs mesures de longueur, dans le commerce, sont le pic ordinaire, de deux pieds grecs, ou 22 pouces + 8 lignes de notre pied-de-roi. Pour l'arpentage des terres, ils emploient le stremma, qui est de quarante pas carrés. Dans le toisé, et pour la sonde des navigateurs, on compte par orgye de 6 pieds grecs, qu'on partage en 12 spithames de 6 doigts, dont chacun est égal à 6 grains de riz, qui se subdivisent en 6 crins de cheval, comme dans la mesure Hacémique.



de prix, tandis que son salaire n'a augmenté que d'un quart. En appliquant, sur ce pied, la même échelle de proportion aux prix des autres denrées de première nécessité et aux habillements, on verra que la condition du peuple a empiré.

Que ceux qui ne voient dans les prolétaires que des instruments destinés à subvenir aux besoins des grands, me pardonnent de déplorer encore une fois le sort des chrétiens. L'accusation que je porte contre l'aristocratie militaire des Turcs est, comme je le sens, trop intimement liée à la cause du despotisme, pour que mes observations le fassent dévier de sa marche. Mais plus le mal est grand, et plus la voix du philanthrope doit s'élever contre les vices des oppresseurs. Les pachas et les beys semblent suivre les conseils dictés par le génie infernal de Fra Paolo (1) aux Vénitiens, auxquels il trace la manière de se conduire à l'égard de leurs colonies grecques. Les beys, qui ont succédé aux barons vénitiens et français, ont décidé qu'eux seuls et leurs hommes d'armes auraient des chevaux de luxe. Les vilains ou raïas, comme au temps de Jaïr (2), sont trop heureux de pouvoir monter quelque âne ou bien un chétif mulet, dont ils doivent descendre à la vue des Turcs, avant qu'ils soient à portée de leur voix; et ces maîtres qui comptent leurs richesses par le nombre de leurs fermes

(1) Il conseillait de traiter les habitants des colonies grecques *comme des animaux féroces, auxquels on devait rogner les dents et les griffes, en ne leur laissant que du pain pour les nourrir, et le bâton pour les gouverner. Quant à l'humanité*, ajoute-t-il, *gardons-la pour une meilleure occasion*. DARU, *Hist. de Venise*, lib. XXXIX, p. 579.

(2) Jud. 10, 4.

et de leurs troupeaux, puisque la terre et les bestiaux sont presque exclusivement la propriété des mahométans (1), n'en sont pas pour cela moins tyranniques envers le laboureur.

L'autorité, comme le conseillait encore Fra Paolo, a su maintenir les chrétiens dans un tel état de pauvreté, qu'ils s'estiment trop heureux quand ils ont de quoi subvenir aux premiers besoins. Il fallait l'ame d'un moine pour fouler aux pieds l'humanité avec une pareille impudence; mais en opprimant les Grecs, les infidèles leur ont laissé leurs institutions religieuses pour les consoler, car les mahométans ont pour maxime que *l'homme qui prie travaille.*

Quel intérêt portent à l'agriculture des malheureux que les préposés du fisc et les monopoleurs attendent à la tête de leurs champs, pour prélever la dîme et s'emparer des produits de la récolte au prix qu'ils jugent convenable de fixer? Quelle amélioration peuvent faire les Grecs dans leurs instruments aratoires et dans le choix des semences qu'ils confient à la terre? Ne doivent-ils pas craindre de défricher des guérets délaissés, quand la fertilité de leurs sillons n'est qu'un prétexte à l'oppression? N'est-il pas plutôt dans leur

(1) Avant la conquête de la Grèce par les Turcs, les Grecs, déja reportés aux siècles voisins de la barbarie, ne calculaient leurs richesses que par le nombre de leurs fermes, de leurs serviteurs et de leurs troupeaux. *C'était une fête*, dit une charte conservée au monastère de *Saint-Drya*, *de voir le noble seigneur de Chrysodale*, *avec ses dix fils montés sur des ânes polis et luisants*, *suivi de ses gens à pied*, *venir à la cour de Tochi*, *comte de Tite-la-Basse* (Tébélen). Ne croit-on pas lire un passage de la Bible?

intérêt de paraître nécessiteux, et convenable à leur sûreté personnelle d'être véritablement pauvres ?

Cette conduite est la conséquence de la marche du despotisme, ennemi par essence de toute industrie, parce que les richesses particulières tendent à élever une force contraire à la sienne. C'est dans les trésors d'un autocrate que doivent s'engloutir toutes les fortunes (1); et l'agriculteur, plus maltraité que le cheval ou le buffle qui foulent le grain sur l'aire, est *muselé*, sans pouvoir manger un seul épi du froment arrosé de ses sueurs (2). Un gâteau de maïs, ou bien un plat de bouillie, telle est, comme je l'ai dit en plaignant sa misère, la nourriture du descendant des Miltiade et de Théophaste. Aussi voit-on, avant l'âge, le paysan flétri, traîner une vie languissante; et par suite de cette condition, la classe essentielle de l'état, rapidement moissonnée, s'affaiblir et décroître en nombre, de génération en génération. Ainsi les hommes destinés à procurer les véritables richesses, qui sont les vivres et les matières premières, en s'éteignant peu-à-peu par les fatigues et les épidémies, diminuent la prospérité d'un empire essentiellement agricole. Il est arrivé enfin, comme on l'observe depuis un demi-siècle, que la Turquie d'Europe ne fournit plus à l'exportation qu'une

(1) Ali pacha, qui a mis Machiavel en pratique, sans l'avoir jamais lu, prétend que pour être absolu et tranquille, tous ses subordonnés doivent être expropriés, et ne tenir leurs moyens d'existence que de sa volonté.

(2) Les mahométans, ainsi que les juifs, laissent les animaux qui foulent les grains, s'en rassasier, suivant ce précepte de l'Écriture : *Tu ne museleras pas le bœuf, lorsqu'il foule le grain.* *Deuteronom.*, 25, 4.

quantité peu considérable de denrées céréales maigres et de mauvaise qualité. Les provinces naguère les plus fertiles sont exposées à la disette, et le grenier d'abondance de Contantinople, qui était la Thrace, a passé, avec ses vieux cultivateurs, dans les *steps* d'Odessa, ville que le génie de M. le duc de Richelieu avait élevée au rang des premiers comptoirs de l'Europe (1).

Par suite du découragement donné à l'agriculture, les déserts s'étendent; et les parcours, qui remplacent les moissons, invitent les habitants à la vie nomade. Les autels de Palès (2), se multiplient dans la solitude; et, la houlette étant un sceptre facile à porter, celui qui régit un troupeau ne reprend plus volontairement le manche de la charrue. Ses enfants, élevés dans des habitudes paresseuses, forment une sorte de noblesse pastorale qui dédaigne la condition pénible du labou-

(1) Je n'apprends rien de nouveau à personne, en disant que M. le duc de Richelieu peut être regardé comme le fondateur d'Odessa. Mais ce que sa modestie ignore, c'est l'espèce de culte dont il est l'objet chez les chrétiens orientaux, par lesquels il est béni dans toutes les parties de la Grèce, dont les habitants ne l'appellent que *le Duc* (ὁ Δοῦκος). Quand je leur demandais, à dessein, de *quel duc* ils voulaient parler, j'étais fier de leur entendre dire, c'est du *Français* qui commande à Odessa. A Monastir, à Castoria, à Larisse, à Janina, dans le Pinde, en Morée, j'ai écouté avec un véritable orgueil national les hommages rendus au nom et aux vertus de M. de Richelieu.

(2) Pales, dea pastorum et pecoris, à pascendo dicitur (Turn., *Not. in Gell. Noct. attic.*, l. XIII). On célébrait, comme aujourd'hui, ses fêtes, dès la plus haute antiquité; et les Hébreux avaient, ainsi que les Valaques du Pinde, celle de la tonte des troupeaux, que ceux-ci appellent κούρευμα. (I. Reg. 16, 11.)

reur; et cette caste se croit heureuse quand elle a du pain, des laitages et la liberté. Cet attrait naturel de l'homme à fuir la servitude augmente l'étendue des guérets, qui deviennent les pâturages des troupeaux, dont le nombre remplace des milliers d'hommes que la terre aurait nourris, s'ils avaient fertilisé son sein au lieu de devenir bergers et souvent voleurs. En effet, la vie pastorale, que des historiens sans critique ont cru être un état d'innocence, excite tellement au brigandage, qu'il n'y a presque pas de différence entre le terme de nomade et celui de voleur, parce que dans la condition pastorale le droit des gens pèche radicalement.

En conséquence du dédain général pour l'agriculture, les troupeaux en moutons et en chèvres, qui sont considérablement augmentés, peuvent être évalués, d'après les contrôles des dgellébis, pour les provinces que j'ai décrites, aux quantités suivantes basées sur le dénombrement de 1815.

État approximatif des troupeaux soumis au tribut connu dans l'antiquité sous la dénomination de scriptum pecus (1).

Indication des provinces.	Nombre des moutons.	Nombre des chèvres.	OBSERVATIONS.
Macédoine Cisaxienne.	900,000	900,000	Dans ce nombre ne sont pas compris les troupeaux appartenant au visir Ali pacha, à ses fils, à ses petits-fils, aux beys et agas, qui sont évalués à plus d'un million de moutons et autant de chèvres.
Thessalie...........	Inconnu.	Inconnu.	
Illyrie Macédonienne.	800,000	1,500,000	
Musaché............	1,000,000	2,000,000	
Épire..............	500,000	1,200,000	
Acarnanie..........	Inconnu.		
Étolie.............	600,000	1,800,000	
Phocide............	Inconnu.		
Totaux..........	3,800,000	7,400,000	

Le tribut, tel qu'il est fixé par les ordonnances impériales, au dixième des agneaux nés dans l'année précédente, portait en 1815 sur neuf cent cinquante mille têtes de bétail connues; et la dîme de cette quantité fut

(1) Les droits sur le *scriptum pecus*, tels que les exercent les dgellébis, au nom du grand-seigneur, existaient chez les Romains, sans qu'on sache quel était le mode de perception. Varron se contente, à cet égard, de désigner les troupeaux vivant dans les terrains vagues, par le nom de *scriptum pecus* (lib. II, *De re rusticâ*, c. 1). Ceux dont on ne faisait pas la déclaration étaient confisqués : *Ad publicanum profitentur, si non inscriptum pecus paverint, lege censoria committant.*

déterminée à quatre-vingt-quinze mille moutons exigibles en nature pour le service de bouche du grand-seigneur, dont les cuisines sont approvisionnées de la même manière que celles des rois d'Israël (1) l'étaient anciennement. Comme le fisc ne perd jamais ses droits, si les troupeaux appartenant à la dîme aumônière (2) périssent par quelque épizootie ou de toute autre manière, on exige une indemnité de trois piastres pour chaque animal qui n'est pas conduit sain et sauf à Constantinople par les bergers impériaux chargés de les représenter en totalité (3).

Quant à la redevance sur les cabris, elle est fixée invariablement à trente aspres ou dix paras sur tout chevreau âgé de deux saisons. Le nombre des cabris décimables, à l'épóque dont je parle, était calculé à huit cent cinquante mille, d'après l'état approximatif fixé sans dénombrement.

En calculant d'après les bases que je viens d'indiquer l'impôt des troupeaux (*scriptum pecus*), on trouvera qu'il se réduit au tableau suivant :

---

(1) L'impôt sur les troupeaux pour le service de table du monarque, remonte à Salomon. Il y avait douze intendants distribués dans toute la terre d'Israël, qui envoyaient tour-à-tour, chacun pendant leur mois, les provisions de bouche du roi.
I. Reg. 4, 7 et 22.

(2) La dîme impériale est qualifiée d'aumônière, dans le code civil des Turcs (*Voyez* d'Ohsson, Code civil).

(3) Ali pacha, qu'on trouve mêlé dans tous les scandales, ayant volé, en 1815, vingt mille moutons de tribut appartenant au grand-seigneur, ne fut condamné à les payer qu'au prix du tarif, qui formait une somme de 60,000 piastres ; et, en les vendant au cours des marchés, il gagna, pour me servir de son expression, *d'un coup de filet*, 180,000 piastres.

Nombre des moutons provenant des dimes.	Prix au taux du tarif à raison de 3 piastres par tête.	Prix dans le commerce à raison de 12 piastres par tête.	Nombre des chevreaux susceptibles de l'impôt.	Produit invariable en piastres.	OBSERVATIONS.
95,000	285,800	1,140,000	850,000	212,500	D'après le mode de perception de cet impôt, on conçoit la latitude laissée aux malversations des dgellébis, et la facilité qu'ils trouvent à s'enrichir; puisqu'au lieu de 497,500 piastres, l'État prélève réellement une somme de 1,452,500.
Total général au taux légal en piastres...				497,500	
Idem, d'après la valeur réelle				1,452,500	

Le projet suivi par les grands, de s'emparer de toutes les terres et d'en faire des fermes ou tchiftliks, rend la propriété tellement éventuelle, que les immeubles se vendent rarement au-dessus de trois années de leur revenu (1). Dans les autres parties de la Turquie la propriété foncière ne se vend pas un quart en sus du taux que je viens d'indiquer, parce que la jouissance n'est paisible qu'autant qu'elle est appuyée du pouvoir pour la faire respecter. Hors de ce cas particulier, la paix, conservatrice des moissons, n'existe pas pour celles des chrétiens, à moins que leurs champs ne soient situés dans des lieux inaccessibles; sans cela ils sont à la merci de tous les dommages, et l'hylore ou garde champêtre, placé en sentinelle sur une *vi-*

(1) Il faut un permis signé de la main du cadi, pour qu'un individu, qui paie le droit de dix pour cent de la vente, puisse trouver des acquéreurs de ses immeubles; et malgré cette garantie, on craint encore de se compromettre en achetant.

gla (1), ou *vigie*, ne défend que les biens des seigneurs mahométans. Un Turc qui voyage s'arrête à la lisière du champ de blé d'un raïa pour y faire paître ses chevaux. Des beys envieux, et ils le sont presque tous, lâcheront leurs bestiaux au milieu des vignobles en plein rapport d'un chrétien, sans que l'opprimé ose les chasser ni se plaindre. Un turbulent spaïs forcera les haies d'un Grec pour dévaster ses vergers ou ses jardins; et comme dans un pays livré à l'ennemi, partout où les Grecs ne sont pas en majorité, ils ne possèdent, à proprement parler, aucun fruit de la terre nourricière des hommes (2).

La classe des artisans est aussi peu protégée que celle des laboureurs. Les forgerons, les charpentiers, et tous ceux qui exercent des arts mécaniques, qu'un gouvernement sage ne peut trop encourager, semblent cependant avoir fixé l'attention des anciens conquérants, si on en juge au premier coup-d'œil, d'après leurs statuts. Chaque profession, divisée en corps de métier, comme on le voit dans le traité de l'administration de l'empire par Constantin Porphyrogénète, fut maintenue par les Turcs dans ses titres. Les marchands conservè-

(1) Vigla, poste d'observation, établi tantôt sur un buisson, sur un arbre rabougri, etc., surmonté ordinairement d'un toit de feuillage ou de fougère, pour défendre du soleil les *phylaques*, ou gardiens des moissons, qui sont escortés de chiens.

(2) J'ai vu souvent les chevaux et les bestiaux d'un seigneur turc dévorer les moissons et les jardins des Grecs; et, quand je leur demandais pourquoi ils ne s'opposaient pas à de pareils dégâts, ils répondaient, en levant les yeux au ciel, au lieu de les abaisser sur leurs tyrans : Εἶναι τοῦ αὐθέντος τὰ πράματα; *ce sont les bestiaux du maître*.

rent leur maire qui prit le nom de *bazirian-bachi;* les tailleurs leur *terzi-bachi;* mais ce ne furent plus que des dénominations sans réalité. On laissa à chacun le droit d'exercer le métier qu'il voulait; mais au lieu de parvenir à la maîtrise par l'apprentissage, elle devint entre les mains du gouvernement un instrument applicable à ses vues, et étranger au bien-être des corporations.

Les titres de chef de marchands, ou de tout autre métier, furent l'apanage exclusif de la caste conquérante, placée par le droit inique de la guerre au-dessus d'un roture asservie composée de chrétiens. Non contents de ce partage, les Turcs se réservèrent le droit exclusif de certaines professions. En même temps il fut ordonné, pour conserver la suprématie du vainqueur, que les mahométans seuls seraient les chefs de toutes les jurandes et maîtrises, non pour favoriser l'industrie, mais dans le but de tenir un surveillant à la tête de chaque classe d'ouvriers. Par ce moyen les artisans furent divisés en corps de réserve tenus à la disposition du gouvernement, et le découragement qui flétrissait l'agriculture étendit bientôt son influence sur les travaux particuliers. Certains d'être mal payés, ou craignant de ne pas l'être du tout, les artisans et les manœuvres travaillèrent d'après leurs routines, comme par corvée, de manière à se rédimer des avanies et des appréciations arbitraires de la taxe ou du *maximum*, qui se reproduisent aussi périodiquement en Turquie que le fléau de la peste. Comme l'apprentissage négligé fut, bientôt après, suivi du défaut de division dans le travail, chaque individu exécuta toutes les parties de son ouvrage, et les choses qui étaient déja sur un mau-

vais pied ne firent qu'empirer. Les bateaux furent fabriqués par des calfats, et les maisons, bâties à la hâte, se trouvèrent construites de toutes pièces par des hommes qui devinrent à la fois architectes, maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, décorateurs et serruriers. Enfin les arts déclinèrent, ils finirent par tomber aussi bas que la monnaie du prince, et ils s'anéantiraient si une espèce de force vitale ne luttait contre l'action du despotisme.

Le commerce, dans lequel on chercha de tout temps les commodités plutôt que les nécessités de la vie, s'est maintenu seul à-peu-près sur le pied où il était quand les vaisseaux de Tyr et les caravanes qui parcourent de toute antiquité les déserts, versaient les produits étrangers dans les ports de l'Orient à demi-barbare. Comme aux temps anciens, si un autre Platon ne trafique plus avec l'Égypte afin de s'instruire, la navigation soutient cependant la civilisation des Grecs au-dessus du niveau de la barbarie. Les insulaires qui fréquentent les échelles de Marseille et d'Odessa; les Calaritiotes établis dans la plupart des ports de la Méditerranée, sont les intermédiaires des connaissances qu'ils reportent dans leur patrie, et le négoce qu'ils font restaurera peut-être celui qui déserte chaque jour les marchés publics de la Grèce, dont il me reste à parler (1).

Les anciens, en appelant les peuples aux fêtes d'O-

(1) Je continue à prévenir le lecteur que ces considérations sont écrites bien antérieurement à l'insurrection de la Grèce qui n'a surpris que les hommes d'état accoutumés à vivre au jour le jour.



lympie, de l'Isthme, de Némée, de Nicopolis et de Thermus, unissaient à leurs solennités (1) l'exposition des produits des arts (2) et les intérêts du commerce (3). Les Romains, après avoir subjugué les Grecs, substituèrent à ces brillantes panégyries condamnées par le christianisme, les foires que Servius Tullius avait instituées, dont un édit rendu par Valens dans des temps postérieurs fixa l'ordre et la distribution dans l'étendue de l'empire d'Orient (4). Les révolutions avaient respecté ces institutions, et les Turcs, qui les trouvèrent établies, les maintinrent assez religieusement pour permettre aux peuples de langues différentes répandus dans leur vaste empire, de se voir et de communiquer ensemble à des époques déterminées. Ainsi les Illyriens vendent encore chaque année des armes, des lames de poignards, et de la coutellerie qu'ils tirent des fabriques de Gasco et de Fochia, aux panégyries de la Macédoine. Les Hyperboréens de Baxor, dont les ancêtres envoyaient des présents à Délos; les Bosniaques, successeurs des Triballes; les peuplades de Calcandéren, descendants farouches des Tavasbars, y exposent des laines de leurs troupeaux, les peaux de cerfs et d'ours, produit de leur chasse, à côté des riches marchandises tirées des bàzards d'Andrinople et de Salonique. On y voit les Epirotes de Janina avec leurs boutiques de selleries,

(1) Cic. Tuscul., lib. V, c. 3.

(2) Polyb., lib. V, cité par Huet, *Histoire du commerce et de la navigation des Anciens*, p. 77.

(3) Lucian., *In Herodot.*, t. I, c. 4, p. 834.

(4) Les premiers Césars référèrent, pour l'ordre et la durée de ces foires, aux consuls, jusqu'à Valens, qui rendit un édit à ce sujet. (*V.* Cod., lib. IV, tit. 60, leg. unic.)

et les pistolets montés en argent à l'usage des Schypetars; les Valaques avec leurs capes; les Thessaliens, fiers des produits des fabriques de Tournovo, et riches de la soie de la Magnésie; des marchands forains avec des pelleteries de Moscou, des mousselines de Carnate, et des cachemires de l'Inde. D'autres y apportent des cafés de l'Hiémen, des riz d'Égypte, des peaux de lions et de panthères des déserts de l'Afrique; enfin des esclaves de Darfourt, conduits par des négriers (qu'on ne fera jamais renoncer à la traite), arrivent chaque année à ces réunions, qui, moins considérables qu'autrefois, se reproduisent cependant encore dans l'ordre suivant :

Indication des panégyries ou foires.	Époques de leur ouverture, suivant l'ancien calendrier.	Temps de leur durée.	Noms des provinces dans lesquelles elles ont lieu.
Strongia	Février..... 29	15 jours.	Illyrie Macédonienne.
Prélépé......	Avril....... 30	25	Macédoine Cisaxienne.
Moscoulouri .	Mai....... 20	15	Thessalie.
Nicopolis....	A l'Ascension.	3	Épire.
Mavronoros..	Juillet..... 30	15	Macédoine Cisaxienne.
Zeïtoun.....	Août...... 1	8	Thessalie.
Pogoniani ...	Août....... 15	15	Épire (Janina).
Vrachôri. ...	Septembre.. 8	8	Étolie (Thermopyles).
Pharsale.....	Septembre.. 15	8	Thessalie.
Mavrôvo.....	Novembre.. 29	20	Macédoine Cisaxienne.

Le commerce extérieur de la Grèce ne connaît au-

cunes prohibitions pour ce qui est de l'importation des denrées exotiques, ou des produits des manufactures étrangères. En ce point, les lois actuelles diffèrent de celles des anciens (1), dont les Turcs n'ont adopté que celles relatives à la sortie des grains (2). Sans m'arrêter à en discuter les inconvénients, je terminerai mes aperçus sur le commerce des provinces que j'ai décrites, par les extraits suivants d'importation et d'exportation qui eurent lieu en 1812, époque la plus florissante des affaires de la Grèce, à cause du blocus continental de l'Angleterre, et des opérations de cette puissance dans la Méditerranée.

IMPORTATION ET EXPORTATION EN 1812.

Importation.

Par les échelles de la côte et le port de Prévésa, l'importation des denrées et des produits étrangers vendus sur les lieux, ou de transit, fut de...	5,390,902 piastres.
Idèm, par Missolonghi, de......	776,618
TOTAL..................	6,167,520

Exportation.

Par Prévésa et les échelles de la côte.	5,804,063 piastres.
Idem, Missolonghi............	701,578
TOTAL..................	6,505,641
Différence en faveur de la Turquie.	338,121

(1) Les marchandises prohibées étaient appelées ἀπόῤῥητα. *Voyez* Schol. d'Aristoph., *Comédie des Grenouilles*, v. 365, pour leur nomenclature.

(2) Ulp., *In orat. Demosth. adv. Timocr.*, p. 822.

IMPORTATION ET EXPORTATION DU MUSACHÉ.

Importation

A la même époque, le Musaché, ou moyenne Albanie, reçut par les ports de Durazzo et d'Avlone en denrées et marchandises étrangères, pour une valeur de........................... 1,200,000 piastres.

Exportation.

Et il livra à l'exportation, en produits de son territoire, pour une somme de.....................	2,000,000
Différence en faveur du Musaché.	800,000

Je m'arrête à ces indications, sans hasarder des données incomplètes sur la Thessalie et la Livadie; et je renferme dans le secret du gouvernement les renseignements de détail, qui ne peuvent, par la nature de mes fonctions, appartenir qu'à lui seul, et être appliqués à l'avantage de notre commerce dans le Levant.

CHAPITRE VI.

État physique des provinces de la Hellade situées en dehors de l'Épire et du Péloponèse. — Culture du tabac, — de la garance ou Alyzari. — Grains de diverses espèces. — Météorologie. — Indications sommaires sur les plantes, — l'ornithologie, — et quelques quadrupèdes, pour servir de renseignements aux voyageurs.

La Macédoine et la Hellade sont en général dépouillées d'arbres, aux environs des grandes villes,

parce que les Turcs, indifférents à l'avenir, ne s'occupent jamais de plantations, et que les Grecs opprimés ne peuvent, ni n'osent même se permettre d'embellir leurs retraites. C'est loin des destructeurs que la nature, reprenant son empire, embellit les coteaux, les vallées et les solitudes, de forêts majestueuses de chênes robustes, d'ormeaux, de frênes, de platanes, à l'ombre desquels les anciens fixeraient encore leurs oracles et leurs hierons fatidiques. C'est là qu'une terre vierge déploie sa fécondité avec une magnificence qui n'est contrariée que par les efforts de la barbarie, qui abat un arbre, en y mettant le feu, pour se procurer un auge en bois; qui embrase une contrée entière afin d'en chasser des klephtes, ou, comme le font les bergers valaques, pour obtenir quelques carreaux de terre qu'ils ensemencent de seigle, et parfois de maïs, quand ils y trouvent des sources.

Dès qu'on est descendu du Pinde, les plaines de la Macédoine jusqu'à Castoria se présentent sous un aspect nu et grisâtre, où l'on ne trouve que des halliers de pluviel sauvage, de ronces, de rhamnus-paliurus et de rhamnus-sisyphus. Cependant, en s'éloignant des hameaux, il n'est pas rare de rencontrer des fourrés composés d'arbustes, de réglisses, de myrtes, de lauriers, qui poussent avec une telle activité, qu'ils envahiraient toutes les campagnes, si elles étaient abandonnées pendant quelques années. Il n'y a donc de véritablement nu, dans la Grèce orientale, que quelques côtes sablonneuses frappées d'aridité, qui paraissent composées de sédiments déposés par la mer sur les plages, autrefois animées, à défaut de verdure, par des temples ou par quelques

monuments propres à frapper l'attention du voyageur. On peut dire en général que le montagnes de la Grèce sont boisées sur leurs flancs et dans les vallées supérieures qui servent de retraites aux klephtes et de boulevard à quelques peuplades chrétiennes. Les forêts de Cythros, celles de Platamona, les bois du mont Olympe, de l'Ossa, du Pélion, de l'Othrys, du Callidrome, de l'Acarnanie, de l'Étolie, du Parnasse, de la Dryopie et de la Béotie, offrent une variété d'arbres aussi étonnante qu'admirable par le luxe de leur végétation. C'est là qu'on voit à côté des châtaigniers, les hêtres, les cinq espèces de chênes propres à la Grèce, les peupliers, les micocouliers, les pins, les sapins, et quelques groupes de cèdres dont le bois est incorruptible.

Il y a, comme partout, des plaines humides entrecoupées de flaques d'eau; des terrains déclives labourés par des torrents, et des plateaux situés dans les montagnes, qui ont une végétation relative. Avant que nous traitions ce sujet, en parlant de l'agriculture de la Grèce en général, il me paraît nécessaire de faire connaître les deux branches de culture qui sont le plus particulières à la Macédoine et à la Béotie.

Le tabac, plante importée de l'Amérique dans l'ancien continent, fut introduite sous le règne de Henri de Valois, roi de Pologne, en Turquie, par deux négociants français, qui en semèrent les premiers plants aux environs de Thessalonique, d'où il ne tarda pas à être transporté sur la rive gauche de l'Axius ou Vardar. C'est maintenant aux environs de Iénidgé qu'on cultive les deux variétés de cette plante connues sous la désignation de *Nicotiana-latifolia* et de *Nicotiana-rustica*.

Le terrain sec est celui qu'on choisit de préférence pour cultiver le tabac, et le seul moyen connu de réunir la quantité à la qualité est de combiner l'engrais avec le labourage. Les premiers labours ont lieu ordinairement au mois de décembre, pour recouvrir le fumier dont le meilleur est celui de chèvre ou de brebis, qui est préféré à toute autre espèce, qu'on peut cependant employer sans inconvénient. Au troisième coup de charrue, qui a lieu au commencement d'avril, on sème le tabac, en employant la graine la mieux nourrie et la plus petite, d'un jaune terne, et ayant le goût âcre. On la dépose dans des compartiments de six pouces de diamètre, sur trois de profondeur, au nombre de dix a douze grains, et c'est là ce qu'on appelle la pépinière, où le tabac lève et se fortifie; quelquefois à l'abri d'un mur, d'un épaulement en terre, ou simplement entouré de broussailles et d'épines pour en éloigner les animaux. Dans cet état, si le plant est attaqué par les vers, on se contente de les enlever, car on ne connaît ni l'usage du poux d'orge pour les détruire, ni aucun autre procédé équivalent. Si les pluies manquent, on mouille la plante tous les deux jours au moyen de l'irrigation, autant que la chose est possible, ce procédé étant préférable à celui de l'aspersion, qui contrarierait d'ailleurs la paresse naturelle des gens du pays.

Pendant que le tabac monte en tige, on prépare le terrain qui doit définitivement le recevoir, et on l'y transplante quand il a de quatre à six feuilles; pousse à laquelle il atteint entre le quarantième et le soixantième jour après les semailles. Pour lever les plants, le cultivateur a soin de les arroser, afin de les arracher

aisément et sans les casser. Il les met ensuite dans une espèce de panier, et il les transporte à l'endroit où il se propose de les repiquer. Le champ préparé par un dernier labour, qui sert d'alignement, est divisé en sillons éloignés d'un pied et demi l'un de l'autre, distance qu'on observe entre chaque pied de nicotiane. Ainsi on fait, de dix-huit pouces en dix-huit pouces, un trou dans lequel on enfonce la plante, qu'on arrose de suite avec une cruche, opération qui est répétée huit à dix jours de suite, pendant lesquels elle se fortifie et prend racine. Si l'irrigation peut avoir lieu avec de l'eau courante, la chose n'en vaut que mieux, et elle se pratique ordinairement dans l'Épire, où les paysans s'entendent merveilleusement à diriger les rivières et les sources les plus éloignées, en imitant les travaux des souterrazis ou fontainiers de la Londgiaria (1). Du reste on ne fait aucune attention aux expositions dans lesquelles on plante le tabac, ni aux précautions dont il serait à-propos d'user pour le défendre contre l'ardeur du soleil, les coups de vent, et les grosses pluies : *il arrivera*, disent les paysans, *ce qu'il plaît à Dieu de donner*.

Dans la plupart des cantons de la Macédoine, on sarcle les tabacs quand ils sont parvenus à leur demi-croissance; et lorsqu'ils commencent à s'ombrager, on les chausse en relevant la terre autour de chaque tige. Vers la Saint-Jean, on châtre le plant, qui a acquis toutes ses feuilles, afin de leur donner plus de vigueur et d'uniformité, chose importante pour le triage en paquets, au moment de la cueillette, qui a lieu

(1) *Voy.* T. II, l. IV, c. I de ce voyage.

vers le commencement de septembre et quelquefois plutôt. Le signe de la maturité est lorsque les feuilles commencent à jaunir. Alors les ménagères vont aux champs, non avec ce plaisir qu'elles éprouvent à récolter le kermès et le coton, mais par nécessité, à cause de la qualité gluante de cette plante narcotique et du mauvais air qu'elle engendre partout où elle est cultivée. Chaque feuille, humectée par la rosée, est détachée une à une, et enfilée par la queue en forme de guirlande de la longueur de dix à douze pieds. Les chapelets ainsi appariés sont suspendus à quelques arbres, ou à des pieux, par les extrémités, ou le long d'un mur, en mettant dix ou douze liasses les unes devant les autres, et on les laisse ainsi sécher à l'ombre pendant deux jours, ce qui les attendrit. Comme on observe que les feuilles cueillies à la rosée sont cassantes, dans quelques villages on ne procède à la récolte qu'au moment où le soleil est dans toute sa force, et par ce moyen elle restent entières. On les fait dans ce cas sécher pendant deux jours à l'ombre où elles se fanent, et on les expose ensuite quatre jours et autant de nuits, sur chacun des côtés, à l'action du soleil et de la rosée. On défile ensuite les guirlandes, on déroule les feuilles, dont on forme des paquets qu'on farde extérieurement des plus belles feuilles, et on range ces masses en piles de quatre à cinq pieds qu'on presse de diverses manières, jusqu'au moment où on les emballe. Le déchet du tabac, dans cette manipulation, est de six à un; et la feuille la plus vieille étant la plus estimée, on ne fume guères le tabac qu'au bout de six mois et d'un an après la récolte. Les amateurs ont pour principe

que le tabac qui s'allume facilement, en petillant comme du salpêtre, est de la meilleure qualité; c'est pourquoi on a grand soin de le préserver du contact de l'humidité. Voilà ce qui concerne la culture et la récolte d'une plante devenue un superflu nécessaire, puisqu'il est un objet de profit pour tous les gouvernements, excepté en Turquie où, à l'exception du tabac à priser, il n'est frappé par aucun impôt.

Le champ consacré à la culture du tabac est en partie engraissé par ses tiges, et il est rare qu'il change de destination. Il produit tous les ans la même denrée, et c'est envain que les sultans ont voulu faire cultiver du blé dans les campagnes de Iénidgé; les paysans macédoniens, guidés par un instinct d'intérêt, savent trop qu'ils y perdraient, pour adopter un autre systême. Un champ planté en tabacs donne un produit annuel brut double de celui de toute autre culture. Quoique la manipulation et les soins diminuent beaucoup les profits des planteurs, ils voient circuler plus d'espèces que chez un métayer, et ils s'inquiètent aussi peu de leurs peines, que de l'idée où l'on est, qu'on vit en général moins long-temps dans les villages où l'on cultive la nicotiane que dans les autres. Qu'est-ce que l'existence dans un pays régi par le glaive, en proie à l'anarchie, exposé à la peste et aux tremblements de terre? C'est à vivre au jour le jour que chacun songe, et non pas à vivre pour transmettre un champ à ses héritiers. Le Grec, qui n'a que l'esclavage à leur léguer, dit comme le Turc: *le jour où j'existe est à moi; demain appartient à Dieu.*

Si le terrain de la Macédoine est propre dans quel-

que canton à la culture d'un tabac de première qualité, le sol gras mêlé de glaise et de sable de la Béotie semble être plus spécialement qu'un autre favorable à la production de la garance ou alyzari. Cette plante, qui n'est autre que la *rubia silvestris* connue des anciens, couvre les bords du lac Copaïs et le voisinage de Haliarte, territoire renommé par ses chanvres, dont un auteur comique conseillait à un usurier trompé de faire des cordes pour se pendre.

L'agriculteur qui veut établir une garancière laboure un terrain uni autant que possible, et disposé comme on prépare chez nous une chenevière. Au lieu de planter, comme dans le midi de la France, par rejetons, les Béotiens sèment la graine pure en planches, divisées par des plates-bandes vides qui couvrent symétriquement le terrain. Cette opération a lieu aux mois de février et de mars, et quand la plante est parvenue à la hauteur de trois pieds, on la butte couchée transversalement sur le terrain, en la couvrant avec de la terre prise dans les sentiers latéraux. M. Félix Beaujour dans son tableau du commerce du Levant, dont nous avons eu occasion de vérifier l'exactitude, avait eu de très-bons renseignements sur la manière de cultiver cette plante qu'on ne récolte qu'après quatre ou cinq ans de soins et de travaux. On sait comment elle est employée dans la teinture pour les couleurs rouges qu'on est parvenu à fixer d'une manière solide, en détruisant le ton fauve qu'elle donnait, au moyen des lessives et de l'*avivage*, et en le rosant avec la combinaison du sassari et de l'orseille qu'on récolte à Melos et dans plusieurs îles de l'Archipel, où l'on pourrait s'en procurer, sans

aller la chercher sur les côtes occidentales de l'Afrique.

Tels sont les deux produits les plus renommés de la Macédoine et de la Béotie, sur lesquels nous avons cru nécessaire de donner un aperçu, car ce n'est guère qu'en effleurant les objets qu'un voyageur peut parler de tout ce qui se présente à son observation. Comment, par exemple, décrire en détail ces plaines humides entrecoupées de massifs de roseaux dont les pêcheurs construisent leurs cabanes; ces landes parsemées de buissons de crategus, d'oxyacanthus, dont les eaux croupissantes sont couvertes de renoncules jaunes et de nénuphars semblables par leurs fleurs, aux plus belles roses blanches de nos parterres. C'est là qu'on entend croasser la grenouille et glapir les jacals qui viennent s'y désaltérer à la faveur des nuits, dont les ténèbres étincellent en été des feux du ver ailé (lampyris italica), insecte ami des marais, qu'on pourrait prendre à défaut d'eudiomètre pour déterminer la qualité du bon ou du mauvais air de la Grèce, puisqu'il ne se trouve qu'aux lieux où l'atmosphère est chargée de parties délétères.

Quant aux grains, voici l'énumération de ceux qui sont cultivés dans la Hellade. L'orge, *hordeum sativum*, est de deux sortes, qui sont le γυμνοκριθὶ et l'ἀλογοκριθί. Le premier prend son nom de ce qu'il est nu et dépouillé de barbes. On l'emploie principalement pour faire le pain, et celui de Galaxidi, en Phocide, est le plus estimé. La seconde espèce est appelée *alogos*, parce qu'elle sert de nourriture aux chevaux.

Triticum sativum. Les différentes espèces cultivées dans la Hellade sont :

1° Γρίνεας. On le sème principalement dans les mon-

tagnes ou à leur base, car dans les plaines il est sujet à la rouille, et à être endommagé par les vents du midi. Pour le préserver d'être détérioré par les fortes rosées, deux personnes, tenant chacune le bout d'une corde, la passent sur les épis, et secouent de cette manière l'eau qu'ils contiennent, procédé simple qui préserve ainsi le grain.

2° Une autre sorte de bled est le ἀσπρογρίνεας que l'on cultive dans les mêmes positions.

3° Le ῥούσσιας qui croît particulièrement dans les plaines, est moins sujet aux injures de la rosée, son grain étant plus dur.

4° Le μαυρογάνι a un grain dur et pesant qui est très-estimé. On le sème également en plaine.

5° Γριμινίτζα. On le sème en plaine et sur les montagnes. Son épi est compact, et les grains serrés.

6° Le γιαλοσίτι est semblable au ῥούσσιας, mais il est blanc et brillant.

7° Διμινιό. On le sème au commencement de mars. C'est une sorte de blé de printemps. Les autres sortes sont emblavées dans les montagnes vers le milieu d'octobre, et dans les plaines en novembre et décembre, même dans quelques terres fortes, et très-peu dans le mois de janvier. Le sarclage est fait par des femmes payées à raison de dix paras par jour, et cette opération se répète deux fois avant que le chalumeau pousse; mais elle est très-fatigante, parce qu'elle est faite à la main. La récolte commence par l'orge, qui est suivie de celle du blé de montagne et de celui de plaine, dont le rapport est de 5 à 10 pour un. Le sol de la Livadie est plus riche que celui de l'Attique. Mais comme il est en général humide et riche, il ne convient aux oliviers que dans

la région des montagnes : il produit du blé d'une excellente qualité, et une grande quantité de maïs ou blé de Turquie. Les principaux objets de culture sont: σιτάρι, blé, dont il y a quatre espèces, le κοκκινοσίτι, le μονολόγι, le διμηνιὸ, et le βλακοστάρι. La première de ces espèces est la plus généralement cultivée; la dernière est semée principalement dans les montagnes. Les autres produits sont l'ἀραβοσίτι, blé de Turquie dont il y a de deux sortes savoir: l'ἀσπροκαλαμβόκι et le κοκκινοκαλαμβόκι. Βαμβάκι, le coton, de deux sortes, ποτιστικὸ et τζερικὸ. Κριθάρι, orge; κουκιὰ, fèves; κέγχρι, millet: de deux sortes, le κίτρινο jaune et le μαῦρο noir. Ῥίσι, le riz; ῥοβίθι, les pois chiches; βρῶμι, l'avoine; βρίσα, seigle; φασούλι, haricots; φάκι, lentilles; ῥόβι, vesce; βίκια, lupins; λαθούρι, arroches; ἀνύζα, anis; σουσάμη, sesame; κούμινο, cumin.

Dans les plaines de Thessalie l'espèce appelée Devedischi ou blé des chameaux, qui est le calembok, y est cultivée presque exclusivement : elle produit dans les années ordinaires douze pour un, dans les plus favorables quinze, et j'ai même entendu dire dix-huit pour un.

Le botaniste qui entreprendra de décrire la Flore de la Grèce continentale, en parcourant les plaines arides ou déclives qui avoisinent la mer, les trouvera couvertes d'une quantité de mille-pertuis telle que cette plante forme dans quelques endroits des forêts herbacées qu'on rencontre par masses depuis l'embouchure de l'Axius jusqu'au Pénée. L'anthemis, la tomentosa, toutes les familles des chardons, les verbasques blancs et bariolés, l'artichaud sauvage, le sisyphe entourent de haies variées de blanc, de jaune et de rouge, les

champs cultivés, qui se présentent ainsi encadrés dans une bordure éclatante de fleurs. Ces données succinctes pouvant diriger les recherches des naturalistes, nous leur indiquerons aussi brièvement les points d'où ils pourront partir pour étudier la météorologie de la Hellade, dans les cantons qui sont situés en dehors de l'Épire et du Péloponèse.

Le vent du nord domine sur les côtes de la Grèce pendant les mois de novembre, décembre, janvier, février, mars, et le vent du sud le restant de l'année. S'il souffle durant cette seconde mousson, il est en général plus impétueux qu'en hiver, mais sa durée, qui va en diminuant d'intensité, n'excède pas le terme de trois jours. Sec, chaud, et quelquefois étouffant à l'époque de la canicule, le vent du nord est humide et très-froid en hiver, surtout au fond des golfes qui bordent les plages de la Grèce continentale. Le vent du sud est toujours frais, et le sud-ouest ne manque jamais d'amener des pluies. En parlant de ces deux vents dominants, nous comprenons tous ceux qui se fixent en hiver dans les rhumbs du sud, et vers le solstice d'hiver dans les rhumbs du nord, parce que les Grecs, à l'exception des marins, ne connaissent guère que ces deux manières de les indiquer.

Les vents ont des directions différentes dans l'intérieur des terres, relativement à la projection des montagnes et à leur élévation. Dans la Macédoine cisaxienne, suivant les observations de M. Renaud, médecin, domicilié à Chatista, les vents d'hiver soufflent communément du nord et de l'ouest, et en été du sud à l'est. Le nord et l'Aquilon sont en général plus impé-

tueux dans les plaines de la Thessalie, qu'au-delà des limites montueuses de ce bassin, et le vent du sud y est chargé d'une humidité inconnue dans les autres cantons de la Hellade. C'est une observation faite par tous les marins grecs que les vents du nord soufflent plus fréquemment de l'ouest au septentrion dans les parages de la mer Ionienne que dans ceux de la mer Égée, où ils règnent habituellement de l'est au nord. L'Aparctias ou N. E. est orageux dans les golfes de Corinthe et de l'Eubée, où sa durée est de trois jours. C'est presque partout sa période ordinaire, mais s'il renforce le second jour, son paroxysme est de cinq, six, et même de sept jours. Le vent du midi, plus doux, s'élève souvent avec l'apparition du soleil, en redoublant de force quelques heures avant d'expirer au sein des mers, dans lesquelles il semble prendre son origine. C'est en été qu'il domine dans l'Archipel, et lorsqu'il cesse de souffler pendant cette période, la chaleur devient étouffante, surtout dans les golfes. Alors l'Étolie, les bas-fonds de Missolonghi, les vallons de la Béotie et de la Thessalie deviennent autant de bains de vapeur, où l'on n'a que des jours ardents et des nuits étouffantes, pendant lesquelles on ne peut presque ni se mouvoir ni respirer.

C'était dans de semblables crises que les anciens sacrifiaient à Borée et à Apollon exterminateur des mouches, que les Syriens surnommaient Beelzebuth. Les Grecs, en pareil cas, s'adressent maintenant aux prêtres, qui récitent dans leurs liturgies ce verset de l'épître de saint Jaques : *Mes frères, soyez patients jusqu'à l'avènement du Christ*, et le chapitre 16 de

l'évangile selon saint Mathieu. Parfois on a recours à des litanies entremêlées d'hymnes en forme d'acrostiches, mais comme on ne connaît pas l'usage des baromètres en Grèce pour ordonner une procession à point nommé, le crédit de ceux qui conseillent ces sortes de moyens religieux a été plus d'une fois compromis, quoiqu'ils rejettent toujours le non-succès de leurs oraisons sur le défaut de piété des fidèles (1) : les prêtres et les médecins n'ont jamais tort.

Il existe sur les côtes orientales de la Hellade un vent périodique qui a lieu en juin, juillet, août et jusqu'à l'équinoxe d'automne. Il devance l'aurore de deux ou trois heures, et finit au lever du soleil. On observe, quand ce vent se manifeste, que les ardeurs de la nuit sont à leur déclin, la température s'adoucit, et le vent du sud, qui s'élève à midi, rétablissant un milieu plus favorable à la vie, on éprouve un bien-être général. C'est de ces brises opposées que les caboteurs tirent parti, comme nous l'avons fait remarquer précédemment, pour naviguer dans les grands golfes de la Grèce occidentale. On tient pour constant que l'état du ciel au printemps règle celui de l'automne; et si les mois d'avril et de mai son secs, que le solstice d'été sera orageux et l'automne sans humidité.

Les rosées sont plus abondantes sur les montagnes que dans les plaines, où elles ne commencent à être sensibles qu'à la fin de septembre, à cause de l'aridité des nuits dont on vient de parler.

(1) Voici cette formule : Ἀδελφοὶ μακροθυμήσατε ἕως τῆς παρουσίας τοῦ κυρίου, *mes frères prenez patience jusqu'à l'avènement du seigneur*. Voy. pour le cérémonial., Goar. Euchalog., pag. 771 et seq.

Les brouillards appelés *Sycnephies* et *Andarès*, commencent vers la fin de l'automne, et se perpétuent pendant l'hiver, à moins de *pachnies* ou gelées blanches, et parfois de glace. Épais, fétides et mal-sains, ils oxident fortement le fer et le cuivre. Rampants à la surface de la terre, ils s'élèvent au lever du soleil et restent suspendus dans l'atmosphère, à moins que son action ne les fasse résoudre en pluie. Sans cela ils voilent le ciel, ou bien ils errent en colonnes vaporeuses et détachées, autour des montagnes dont ils n'atteignent jamais le sommet, de façon qu'un homme placé à cette hauteur les voit flotter sous ses pieds.

Les pluies sont douces et roriformes au printemps, orageuses et éphémères en été, abondantes à la fin de l'automne, et très-fréquentes pendant l'hiver. C'est aussi la saison des neiges qui couvrent les faîtes de toutes les montagnes de la Grèce sans exception. Alors on peut en saisir les aspects les plus pittoresques, et surtout au moment où le soleil couchant fait paraître leurs sommets en feu par les reflets et les réfractions admirables des derniers rayons de sa lumière. La grêle ne tombe guère qu'avec les orages, et le nom de χαλαζή ou *destructive*, que lui donnent les Grecs, indique qu'ils ne la redoutent pas moins que nous pour leurs campagnes. Les paysans parlent de pluies de pierres et de pluies de sang qui sont locales; et ces phénomènes, examinés de près, sont vrais quant au premier, et exagérés quant au second, parce que les prétendues pluies *de sang* sont occasionnées par des trombes qui apportent, à de grandes distances, les eaux imprégnées d'un sol rougeâtre, étranger au pays sur lequel elles les versent.

Les tonnerres éclatent dans les provinces dont nous parlons, aux mois de juin et de juillet, avec les vents du midi et de la partie du sud-est. Le trait de la foudre se détache de l'orient, où la mythologie plaçait le trône de Jupiter tonnant, en dirigeant ses coups au septentrion. Ses explosions se succèdent avec une telle rapidité, qu'on compte quelquefois cinq à six détonations dans une minute. J'ai vu les colonnes de feu partir en même temps du nuage et de la terre, se heurter dans les airs et éclater avec un fracas terrible. Dans ce cas, le fluide électrique s'épuise rapidement : les orages, excepté aux environs du mont Pélion, sont de courte durée, et s'évanouisssent dans les régions de l'occident.

Nous avons nommé les trombes, et nous devons ajouter que les ouragans sont fréquents dans les mers de la Grèce et sur le continent. Les tremblements de terre ont pour prodrome, ou signe précurseur immédiat, un coup de vent très-fort, mais de peu de durée, qui vient toujours du côté d'où part l'ébranlement général. Mais le climat a-t-il changé? quelles naïades ont perdu leurs urnes fécondatrices? quels fleuves ont changé de cours? quelles sont les variations atmosphériques depuis les siècles d'Aristote, d'Hippocrate, de Théophraste et de Dioscoride? comment obtenir de pareils renseignements de Grecs asservis, qui ne comptent leurs jours que par des corvées et des larmes; de Juifs occupés, par toute terre, d'intérêts usuraires et de la vente des vieilles fripperies; de Musulmans qui ignorent le point oriental du soleil, quand le ciel est couvert, et placent souvent au N. la kâba, vers laquelle ils adressent leurs prières; ou de Schypetars qui ne

savent pas que les eaux de la mer sont salées (1)?

Depuis qu'une succession de pestes, qui ont eu lieu cinq fois dans l'espace de quarante-cinq ans, ont enlevé plus d'un cinquième des habitants de la haute Grèce, on a remarqué, indépendamment des ravages faits dans la population, une diminution et même une altération sensibles dans les productions de la terre. La récolte des grains, qui décroît dans une proportion presque arithmétique, annonce non-seulement un nombre de bras moins considérable, mais un vice radical. L'haleine impure du serpent Typhon, dont le dieu au flèches rapides délivra la Thessalie, semble s'être ranimée et répandre ses poisons sur ces riches et malheureuses campagnes. Les blés sont maigres, les orges sans substance, et les exportations qui avaient diminué d'un tiers au commencement du dix-neuvième siècle, ont cessé. Une terre comparable à celles de la Limagne et

(1) Homère raconte au livre premier de son Odyssée, et Pausanias (Att., l. I, c. 13) qu'avant la guerre de Troie les Épirotes ne connaissaient pas l'usage du sel. Je rencontrai à Prévésa en 1815 un Schypetar furieux contre son cheval, qu'il menait depuis deux jours pour s'abreuver à la mer. L'animal immobile fixait tristement la vague.—Que fais-tu la *Moré*?—Eh j'abreuve mon cheval qui ne veut pas boire. Je le crois ensorcelé et je le tuerai. —Ne tue personne, viens je romprai le charme. Approche ta bête de cette belle fontaine. Le pauvre cheval y était couru de lui-même.—*Perendi*, mon *coalle;* tu es un grand magicien, comme il boit!—Malheureux, ne sais-tu pas que l'eau de la mer est salée?—Tu plaisantes? il en goûta, fit une grimace horrible et s'écria en levant les mains an ciel : *tira*, *tira*, *vois*, *vois*, ces Francs-là savent tout, je ne m'en serais jamais douté.



de la Beauce est frappée de stérilité, tant il est vrai que le système de la grande propriété, joint à l'action du despotisme, attaque la nature jusque dans les sources de la fécondité. Le laboureur a déserté les champs de Pella, le Tempé et les plaines de Pharsale, les rives du Sperchius phocidien et les bords du lac Copaïs. Plusieurs espèces d'oiseaux ont disparu avec les hommes qui semblent faits l'un pour l'autre, car le désert est muet en Europe comme dans les solitudes de l'Afrique.

Les Turcs de Salonique reprochent aux Francs d'avoir dépeuplé leur pays de gibier, chose dont ils sont fort innocents, car nos Créoles levantins sont de ces chasseurs qui, pour garnir leurs carnassières, achètent plus de lièvres et de perdrix qu'ils n'en tuent. Ce n'est donc point à cette cause qu'il faut attribuer la disparution des bécasses, des coqs de bruyère et des oiseaux aquatiques, qui arrivent maintenant en petit nombre, dans une saison plus tardive de vingt jours, que cela n'avait lieu il y a une quarantaine d'années. Quant à l'insalubrité du climat, celle des bords du golfe Thermaïque, de la partie basse de la Thessalie et de la Béotie, augmente dans une progression telle, que certaines villes seront inhabitées et inhabitables avant cent ans, à moins d'un changement d'administration, et par conséquent de gouvernement; car les Turcs sont immobiles.

Les oiseaux sédentaires, tels que les bartavelles et la perdrix, les faisans, les alouettes de diverses espèces, le chic-perdrix ou proyer, les merles et les étourneaux, les tourterelles, les vautours et les éperviers, le pivert, la pie, le geai, la chouette, la corneille, ont des migrations locales. Les faucons ne

se trouvent en été et au printemps que dans les montagnes, d'où ils descendent jusque dans les lieux habités en automne et en hiver. Les alouettes se retirent dans la saison des amours vers les coteaux cultivés, où elles pondent et élèvent leurs familles, avec lesquelles elles arrivent dans les plaines quand les premiers froids se font sentir. La perdrix se rapproche des villages après la chûte des premières neiges dans les escarpements des montagnes, et il n'est pas rare de la voir venir glaner jusque dans les basses-cours des villes turques.

La Thessalie, où l'on prétend que les Argonautes apportèrent le faisan, est toujours le pays de prédilection de ces oiseaux, et la chaîne du Pinde en possède des bandes si nombreuses, qu'on les entend chuchoter de toutes parts aux approches du coucher du soleil. Le passereau grec, d'un brun tirant sur le vert, pénètre dans toutes les maisons. La pie, qui ne perd jamais son nid de vue, parce que c'est, à défaut des petits qu'elle y nourrit, le lieu où elle cache ses larcins, se tient en vue des habitations. Le cochevis se rencontre sur tous les tracés de route, où il trouve sa nourriture dans le residu des aliments des bêtes de somme. La tourterelle au plumage perlé, à la tête spirituelle et gracieuse, est la gazelle des oiseaux; confiante parce qu'elle a deviné qu'on l'aime, elle fréquente les hôtelleries champêtres, où elle trouve toujours des grains négligés dont elle remplit son jabot. A l'approche de l'incubation elle vient roucouler à la porte du paysan turc, pour lui demander la couche nuptiale. Il n'est pas sourd à ses gémissements. *Pauvre petite*, dit-il; et il suspend un panier au plus bel arbre

de son jardin, *que Allah te protège*, et c'est là que l'oiseau chéri de la déesse d'Amathonte fait sa nichée. Au renouveau suivant, la tourterelle ramène aux mêmes lieux les couples appariés de ses enfants, et bientôt chaque arbre a sa corbeille mystérieuse, ses amours, son hymen et sa famille nouvelle.

L'oie, morceau friand pour les Musulmans, qui la mangent cuite au four, est abandonnée à elle-même, paissant à sa guise sans qu'on lui donne rien, et se battant contre les chiens qu'elle met souvent en fuite. Le canard cherche sa vie où il peut. Le chic-perdrix ou proyer, qui fait son nid dans les blés, élève sa couvée au bord des ruisseaux, et se rapproche en hiver des fermes, où il est presque familier; quelques-uns de ses essaims passent dans les îles de la mer Égée. Cette particularité a fait croire aux observateurs que ces émigrations et celles de plusieurs espèces d'oiseaux venaient de la disette, du peu d'harmonie dans leurs familles, et de ce que les races nouvelles ne pouvant résister au froid cherchaient une température plus douce en dehors du continent. Nous avons fait connaître les outardes de la Thessalie, qu'on pourrait apprivoiser aussi-bien que les perdrix qui sont domestiques dans l'île de Chios, où un *Perdicas* les mène aux champs, sans qu'elles manquent jamais de revenir au logis. Il y aurait dans l'économie rurale des oiseaux, des conquêtes importantes à faire, mais nous sommes indifférents, trop riches ou trop pauvres, pour profiter des dons que la nature nous présente de toutes parts. Quelle récompense décernerait-on à l'homme qui entreprendrait d'élever des faisans? on en rirait à la cour comme à la ville, sans se rappeler que le résultat le plus po-

sitif des missions de la compagnie de Jésus, est l'introduction des dindes dans nos basses-cours.

Nous avons parlé dans la description de l'Épire de l'arrivée et du départ des oiseaux voyageurs. On a fait connaître les palmipèdes, qui passent de l'intérieur des golfes maritimes, où ils séjournent neuf mois de l'année, dans les lacs d'eau douce; il nous reste à énumérer quelques animaux communs à nos pays, mais qui en diffèrent par les mœurs.

Depuis la sortie de l'arche jusqu'à nos jours, nous ne sommes parvenus à dompter que neuf espèces de quadrupèdes (1); les autres, libres et indépendants, sont restés sous l'influence de la nature. Le loup, le renard, le blaireau, l'ours, le jacal, le putois, la fouine, le lynx, la belette et le chat sauvage, sont, à l'exception du blaireau, les seules bêtes carnassières de la Grèce. Parmi les fauves on compte le cerf, le daim, le chamois, le chevreuil, le sanglier et le bouquetin, animaux qui se cantonnent, au gré de leurs appétits, dans des régions différentes. Nous n'apprendrions rien de nouveau aux naturalistes en parlant de leurs habitudes; il n'en est pas de même des chiens qu'on trouve répandus dans l'Orient.

On voit dans la vie d'Aratus par Plutarque, que les chiens étaient les sentinelles les plus vigilantes des places fortes, qu'ils faisaient partie d'une garnison, pour éventer l'ennemi et donner l'alarme en cas de surprise ou d'attaque nocturne. Codin nous apprend qu'au temps du Bas-Empire ils étaient les gardiens

---

(1) Nos animaux domestiques sont le bœuf, le buffle, le cheval, l'âne, le mouton, la chèvre, le porc, le chien, le chat.

des villes où il n'y avait ni haute ni basse police. Les Turcs ont laissé sur ce point les choses à-peu-près telles qu'ils les ont trouvées. Les chiens qu'on appelle domestiques appartiennent au public, et sont spontanément attachés comme des serfs aux localités. Chaque maison un peu apparente a son chien, qui n'est pas plus connu du maître de l'habitation, que ce gardien ne le connait. Par une combinaison fortuite, chaque arrondissement a sa compagnie de vingt-cinq à trente chiens, qui naissent, vivent et meurent dans le même carrefour et près du même égout où existèrent leurs prédécesseurs. Ces animaux, qui dorment tant que le jour dure, se réveillent aux approches de la nuit, pour faire des patrouilles dans leurs quartiers respectifs, et malheur à quiconque oserait passer sur leur terrain. Ceux qui sont attachés aux Bezestins et aux bazards font des rondes perpétuelles; et s'il s'y est glissé quelque étranger, ils le dénoncent au gardien préposé à ces établissements, par leurs aboiements concertés. En cas de besoin leurs dents sont plus efficaces pour arrêter un voleur, qu'une escouade de maréchaussée. C'est pendant la nuit que ces animaux cherchent leur nourriture, indépendamment de celle qui leur est distribuée par les marchands de foie dont ils connaissent le cri particulier. Cette étape extraordinaire est payée par les dotations pieuses de quelques Musulmans, et plusieurs se font un devoir de charité de régaler de temps en temps les chiens de leur quartier; attention louable, qu'ils se garderaient bien d'avoir pour un chrétien, quoiqu'ils le qualifient de l'épithète de kiopeck ou chien. Malgré les services qu'ils rendent, et leur intelligence bornée à aboyer au larron, les chiens des bazards

sont hideux, mélancoliques, tristes, et point caressants, parce que, séparés de l'homme, ils ne reçoivent jamais une caresse, ni ne connaissent la voix d'un maître qui s'intéresse à leur sort.

Il en est de même des chiens des champs qui sont presque sauvages. Réduits à pourvoir à leur subsistance, les excréments des troupeaux, de vieux morceaux de toile ou de laine, des crapauds, des grenouilles, des lézards, des racines font souvent toute leur nourriture. Abrutis par cette vie, ces animaux qui gardent négligemment quelques troupeaux, vivent et mettent bas dans les champs ou ils soignent leur portée qu'ils abandonnent au bout de deux mois, pendant lesquels le père et la mère se sont relayés pour chasser afin de lui procurer sa subsistance. Cette race de chiens, qui sont ordinairement fourrés d'un poil long hérissé et d'une couleur blanchâtre, est lâche, attachée au terroir où elle végète, et aussi incapable d'éducation, que les Bohémiens, auxquels on la compare. Il n'en est pas ainsi de ceux qui appartiennent aux bergers valaques. Molosses d'origine, ces défenseurs des troupeaux, intrépides et braves, l'œil plein de feu, l'oreille attentive au moindre bruit, toujours en sentinelle, sont les amis du foyer, de la famille, et de leurs maîtres, pour lesquels ils se feraient mettre en pièces. Marchant fièrement à la tête des moutons, qu'ils maintiennent dans la subordination, sans leur donner un coup de dent, ils éventent le voisinage des loups qu'ils attaquent et sur lesquels ils ont presque toujours un avantage décidé. Ainsi, c'est aux chiens dégradés par leur contact avec les colbans ou bergers turcs qui les dédaignent, que la lâcheté est échue en partage, tandis que les

espèces du Pinde et des montagnes de l'Épire sont ce qu'elles furent dans l'antiquité, fidèles; redoutées des animaux féroces, terribles, et toujours redoutables aux voleurs.

Tels sont les renseignements, plutôt que les descriptions, que nous léguons aux voyageurs qui sont appelés à résider dans la partie de la Hellade dont nous avons à peine effleuré la surface du terrain, dont la botanique et la minéralogie tout entières restent à décrire.



LIVRE DOUZIÈME.

PÉLOPONÈSE.

CHAPITRE PREMIER.

Nomination de l'auteur au consulat de Patras en Morée. — Départ de Janina. — Séjour à l'Arta. — Route depuis cette ville jusqu'à Salagora. — Dernière entrevue avec le visir Ali pacha à Prévésa. — Passage à Leucade. — Aperçu sur cette île et celles du Nérite. — Relâche à Archoûdi. — Oxiæ ou Scrophès. — Promontoire Araxe. — Arrivée à Patras.

Les changements survenus en France en 1814 ayant mis fin à ma mission dans l'Épire, par la suppression du consulat-général de Janina, je dus quitter cette province pour me rendre dans le Péloponèse. Mon frère venait d'être nommé consul du roi à l'Arta; on m'avait promu au poste de Patras; il fallait ainsi nous séparer, et laisser seul sur une terre où nous avions tant souffert, celui qui avait partagé mes dangers pendant une résidence de dix années.

Nous partîmes ensemble de la capitale de l'Épire le



ALBANAISE DE SICYONE.

28 février 1815, accompagnés des vœux et des regrets des habitants de cette ville. Une partie de la population s'était rendue sur notre passage pour nous voir (1) et nous faire ses derniers adieux. Des vieillards, des femmes et des enfants que nous ne connaissions pas, nous saluaient en nous nommant leurs bienfaiteurs, leurs amis, leurs défenseurs, et cette espèce de triomphe nous accompagna jusqu'à la barrière de Périlepti, par laquelle nous sortîmes de Janina à midi. Un peu avant la nuit nous arrivâmes aux Cinq-Puits, d'où nous nous rendîmes le lendemain à l'Arta, où je demeurai jusqu'au 20 mars.

Ce jour de triste mémoire, après avoir quitté mon frère au village de Costakious, je vins coucher à bord d'une paranse napolitaine mouillée en rade de Salagora. A peine y étais-je établi que je vis paraître un ancien chevalier de Malte nommé Ferdinando Simeca, qui m'annonça la fatale nouvelle de l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe. Quoique obstiné à ne pas croire un événement qui me paraissait impossible, je passai la nuit dans les

---

(1) Quelques jours avant de prendre congé du visir Ali pacha, je lui avais donné un grand dîner. Ce repas, qu'il m'avait demandé, ayant ouvert les portes du consulat aux habitants de Janina, qui depuis neuf ans n'osaient s'y présenter qu'en secret ou avec la permission du tyran, nous procura les visites de tout ce que la ville avait de personnes distinguées. Dans ce cérémonial, je remarquai que, depuis le visir et ses fils jusqu'aux plus simples personnages, les compliments d'adieu finissaient par ces mots : μοῦ ἔρχεται ἄκαμνα, *je succombe;* expression dont l'analogie était consacrée par les anciens dans les mêmes circonstances.

plus cruelles anxiétés. Tout m'importunait, jusqu'à l'éclat de la lune qui éclairait les plages du golfe Ambracique. A chaque ondulation de la mer, j'entendais les gémissements et le bruit des chaînes de quatre-vingts beys ou agas, l'élite de la Thesprotie, qui étaient entassés dans un bâtiment ancré à peu de distance de ma barque. Les infortunés ne pouvaient reposer! Ali pacha, qui n'avait pas osé les égorger en masse comme les habitants de Cardiki, les envoyait aux galères d'Alger sur une de ses corvettes, qui n'attendait qu'un vent favorable pour les séparer de leur patrie.

Le 21, au lever du soleil, nous hissâmes la voile, et une brise impétueuse du nord-est nous porta dans deux heures à Prévésa. Comme les gros temps de l'équinoxe éclatèrent immédiatement, je séjournai dans cette ville où je vis pour la dernière fois Ali pacha qui venait de s'y rendre. Il me confirma la nouvelle que j'avais apprise à Salagora, et deux officiers anglais qui paraissaient *enchantés* des malheurs prêts à fondre sur la France, me donnèrent des détails tellement circonstanciés, qu'il ne me fut pas possible de douter de notre infortune.

Dès ce moment, je ne voulus plus retourner au sérail, et pendant trois jours assis tristement au bord de la mer, où j'avais vu tant de fois flotter le pavillon français, je répandis des larmes amères, sans oser mander à mon frère un événement qui ne pouvait que l'affliger. Enfin, le 24, résolu à tout prix de quitter l'Épire, comme aucune barque ne voulait sortir du port à cause de la tempête, je nolisai un monoxylon afin de passer à Leucade. Le trajet, quoique dangereux,

était possible en naviguant entre la côte d'Actium et les récifs qui la bordent, depuis l'embouchure du golfe Ambracique jusqu'à l'entrée du Nérite de Leucade. Ce conseil me fut donné par mon vieil agent qui m'embrassa en me disant adieu *pour toujours* (1).

Nous traversâmes avec notre frêle esquif guidé par M. Barrik, capitaine de marine au long cours, la bouche du golfe Ambracique, en ayant soin de débarquer à l'extrémité de tous les caps contre lesquels la mer déferlait avec impétuosité, et nous arrivâmes ainsi jusqu'à la plage des salines. En passant près de l'île de Saint-Nicolo, je n'y vis plus que les restes d'une de nos batteries; et au moment où nous entrâmes dans le Nérite, nous fûmes assaillis par un orage mêlé de pluie et de tonnerre, qui nous accompagna jusqu'au môle. Le sort qui m'avait mis à tant d'épreuves depuis que j'avais abordé en 1806 aux rivages de l'Acrocéraune, sembla s'apaiser au moment où je pris terre à Leucade. Le soleil reparut dans son éclat, le calme se rétablit dans les airs, et je me retrouvai parmi les hommes. M. le colonel M. C. Combe, gouverneur de l'île pour S. M. B., m'envoya complimenter par un de ses officiers; l'agent consulaire de France m'accueillit avec transport; mes anciennes connaissances s'empressèrent à l'envi de me visiter et de m'offrir cordialement leurs services.

(1) Eustache Parussi, né à Vostitza en Morée, compagnon d'armes de Colocotroni père, d'Andritzos et de ceux qui firent l'insurrection de 1770 en Morée, agent de France depuis un demi-siècle, mort à Prévésa le 18 octobre 1815.

On sait que Leucade fut anciennement un promontoire du continent (1), avant que les Corinthiens, dont elle devint une colonie, eussent creusé le canal qui la sépare du territoire d'Actium. Scylax en parle comme d'une île (2); et le Dioryctos (3) fut toujours tellement

---

(1) Au temps d'Homère, qui appelle la ville de Leucade *Nérique*, l'île actuelle faisait partie du continent.

> Οἷος Νήρικον εἷλον ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
> Ἀκτὴν ἠπείροιο, Κεφαλλήνεσσιν ἀνάσσων.

Odyss., lib. XXIV, v. 376, 377. Eust., *In Iliad.*, lib. III, p. 806; Thucyd. Hist., IV, 218, 8.

(2) Αὐτὴ δὲ νῦν ἐςὶ νῆσος τὸν ἰσθμὸν ἀποτεταφρευμένη. Scylax, Strab., lib. VII, pag. 322; X, 450, 452; Thucyd., lib. I, 18, 30.

(3) Dioryctos, *canal.* Plin., lib. IV, c. 1, dit que sa longueur était de trois stades, c'est-à-dire de deux cent quatre-vingt-trois toises et demie. Pour ce qui regarde Leucade, *Vid.* Tit.-Liv., lib. XXXII, 15; XXXIII, 16, 17; XXXVI, 11; XIV, 31; Dionys. Halicarnass., lib. I, p. 40; Polyb. Hist., V, c. 5, 16, 95, 108; Excerpt. Legat., IX, XXVIII; Ptolem., lib. III, c. 14. Νήρικον, ἡ λεγομένη Λευκὰς, Schol. Dionys. Perig. ad vers. 495, Pomp. Mela., l. II. Quant à la distance de 240 stades entre le temple d'Actium et Leucas, elle est évidemment fautive. La table de Peutinger ne marque que 15 milles entre le Dioryctos et Nicopolis. Le portulans comptent 12 milles de la forteresse de Ste-Maure à Prévésa; Deshayes, Voyages du Levant, p. 467, Paris 1632 in-4°; Spon, I, p. 81; Barbié du Bocage, analyse des cartes pour le voyage d'Anacharsis, 1788, p. 23, 24. Il faut calculer ces douze milles, sur le pied de milles grecs de 80 au degré. Les sondes dans le canal ou Dioryctos sont de brasses $\frac{1}{2}$ et auprès du mole de brasses 2, au quai de la ville, fond de vase noirâtre.

encombré par les sables de la mer, que les vaisseaux avaient peine à y entrer (1). Enfin, suivant Arrien, les barques, comme cela se pratique maintenant, s'y traînaient au moyen d'un pieu, en se dirigeant sur des balises, pour arriver jusqu'à la ville de Leucas (2).

Je ne donnai qu'un coup-d'œil à la place de Sainte-Maure, que j'avais vue à une époque plus heureuse pour moi; mais j'observai de nouveau qu'on continuait à dégrader l'enceinte cyclopéenne de Nérique, seul monument héroïque existant aujourd'hui sur le territoire consacré à Apollon.

Dans d'autres temps je serais allé au saut de Leucade; mais les avis qui me parvenaient de toutes parts contribuaient trop à m'affliger pour faire des observations et des recherches qui exigeaient du calme. Je voulais me rendre à mon poste, et je ne pus ébaucher que l'esquisse d'une île aussi intéressante sous ses rapports historiques, que par les phénomènes physiques qui s'y passent fréquemment; je la visitais pour la seconde fois.

On sait comment Leucade fut imparfaitement séparée du continent au moyen d'un canal creusé par les Corinthiens (3), ce qui n'empêche pas qu'un banc de sable partant du continent ne s'étende jusqu'à la ville

---

(1) Hygin. apud Charisium a Salmas. citat. *Vid.* Palmer., lib. III, c. 10.

(2) Πασσάλοισι δὲ ἔνθεν καὶ ἔνθεν πεπηγόσιν ἀπεδηλοῦτο τὰ βραχέα, καθάπερ ἐν τῷ μεσσηγὺς Λευκάδος τε νήσου ἰσθμῷ καὶ Ἀκαρνανίας.

Arr., *Rerum Indic.*, lib. p. 587; edit. Amstelod. 1667.

(3) Strab., lib. I, p. 59.

d'Amaxichi, plus connue sous le nom de Sainte-Maure. C'est à l'extrémité de ce contrefort sous-marin établi sur des rochers volcaniques, qu'est bâtie la forteresse qui protège Leucade du côté de la Turquie, et l'entrée des lagunes dans lesquelles on pénètre par plusieurs canaux. Ce fut pour n'avoir pas connu le danger des vents qui varient dans cet étang, que le canot sur lequel je me trouvais sombra à mon arrivée au port.

Amaxichi est percée par une grande rue qui aboutit à un bois d'oliviers, au milieu desquels on remarque une avenue qui est appelée l'allée des philosophes. Les habitants reçoivent les eaux potables de deux fontaines dont la principale, qui est surnommée Megali-Vrisi, se trouve sur le chemin de l'antique Nérique, acropole construite en maçonnerie cyclopéenne : un aquéduc qui sert maintenant de pont portait les eaux de cette source à la citadelle bâtie par un prince de la famille des Tochis. Nous avons dit dans le tome premier de ce voyage que l'hydragogue de Sainte-Maure, qui a six cent trente toises de longueur, sur trois pieds de largeur sans parapet, est l'ouvrage des Souioldjis de la Londgiaria. Bajazet est le prince auquel on attribue ce magnifique monument. La forteresse à laquelle il aboutit renfermait autrefois un couvent de capucins, qui a été changé en caserne : à peu de distance on remarque l'église de Saint-Timothée et celle de Sainte-Maure dont les reliques furent, dit-on, apportées de Tolède en Espagne par la famille des Tochis.

Les historiens de Venise ont assez fait connaître toutes les vicissitudes de Leucade, pour nous dispenser d'en faire mention. Les Anglais qui nous enlevèrent

Sainte-Maure en 1810 avaient restauré la citadelle lorsque je la visitai avec le colonel M. C. Combe : elle était bien entretenue, mais comme l'Angleterre a pour maxime de prendre la défense de ses colonies sous la protection de ses vaisseaux, elle n'y avait construit aucuns nouveaux ouvrages. En effet, que peut-elle craindre des Turcs et de l'Europe même, aussi long-temps qu'elle tiendra le sceptre des mers ?

La Grèce est immortelle. De jeunes Hellènes me firent entendre dans quelques réunions des chants semblables à ceux de Sapho qu'ils redisaient en les accompagnant des sons de la cithare. Une de mes hôtesses dont le mari était absent aimait à faire répéter à sa sœur ce distique amoureux : « la lune et les astres sont descen- « dus sous l'horizon, la nuit est parvenue au milieu « de son cours, l'heure est arrivée, et je vais, triste- « ment solitaire, me coucher (1). Va, répondit alors un « vieillard, l'hirondelle te ramènera le bien-aimé ; pour « moi je chante, et *je vois dans le vin qui fermente* « *la divinité enchanteresse de la persuasion.* » Ainsi existent, pensent et s'expriment encore les Grecs aux brillantes illusions.

Leucade, comprise dans l'exarchat de Macédoine, fut érigée en archevêché dans le IXe siècle, et l'Oriens Christianus nous donne une liste de sept de ses prélats

---

(1) Ce chant me rappelait ce fragment de Sapho :

Δέδυκε μὲν ἁ Σελάνα
Καὶ πληϊάδες, μέσαι δὲ
Νύκτες, παρὰ δ' ἔρχεθ' ὥρα·
Ἐγὼ δέ μόνα καθεύδω.

orthodoxes (1), qui s'y sont succédé sous ce titre et sous celui d'évêques suffragants de Corcyre jusqu'à ce jour. Celui que j'ai connu avait obtenu de Napoléon une croix épiscopale qui ne lui fut pas remise parce qu'il donna le signal de la révolte contre nous au moment où les Anglais débarquèrent dans l'île, que la trahison plus que la valeur du général Oswald contribua à leur livrer.

On compte dans la ville d'Amaxichi quatorze églises grecques et une latine. La plus belle est celle de Saint-Minas (2). L'île possède cinq couvents de religieux de l'ordre de saint Basile, dont les plus riches sont ceux de saint Jean-Baptiste et de saint Georges; il y a une ou deux maisons de religieuses. La population entière de Leucade est évaluée entre seize et dix-sept mille habitants dont les trois huitièmes habitent dans la capitale, et les autres sont répartis dans trente-six villages disséminés au milieu des montagnes. On remarque encore dans quelques endroits les traces du passage des Turcs : on s'y rappelle qu'ils enlevèrent en 1477

---

(1) *Évêques de Leucade.*

I. Jean en 997.
II. Au synode de Michel Slypiote patriarche.
III. Sous Isaac Lange.
IV. Nathanael, se soumet au pape vers le milieu du XVIIe siècle.
V. Alypios, cité par Nicolas Comnène Papadopoulo dans ses prolégomènes mystiques, p. 227.
VI. Anthimos au milieu du XVIIIe siècle.
VII. Eugène en 1720.

(2) Ἅγιος Μῆνας martyr dont les Grecs chôment la fête le 10 décembre.

une partie des habitants pour les transporter à Constantinople. L'intention de Mahomet II était de les marier à des nègres et à des négresses, afin d'obtenir par ce croisement une race de mulâtres; mais les chrétiens préférèrent la mort plutôt que d'abjurer leur foi en contractant de semblables alliances (1), et la race impie des Turcs n'a pas encore cessé d'exister dans l'Orient, qu'elle continue à déshonorer.

Les produits de Leucade consistent dans les salines qui servent à l'approvisionnement des gabelles de l'Italie; en amandes, en huile de bonne qualité, quoique jaunâtre. Ses vins sont peu estimés et capiteux à cause de la chaux qu'on y mêle comme autrefois (2). On pêche dans ses lagunes des anguilles énormes qu'on sale et qu'on fume; des soles et des limandes qu'on conserve dans des jarres de terre, en les marinant avec un mêlange de vinaigre et de raisins de Corinthe, et ces poissons ainsi préparés s'exportent à l'étranger. Tel est à-peu-près le commerce de Leucade, île exposée aux tremblements de terre, dont les habitants sont doux, laborieux, et dignes de la protection paternelle d'un gouvernement qui saura apprécier leurs excellentes qualités. Ceux qui les gouvernent peuvent être adorés en se rappelant que si la hauteur envers les hommes puissants n'est pas sans quelque générosité, elle devient grossièreté et rudesse à l'égard des personnes d'un état humble, et elle est aussi répréhensible que l'abus de la force envers le faible.

M. le colonel M. C. Combe, qui m'avait honora-

(1) Hist. des Turcs par Arthus Thomas, liv. II, c. 24.
(2) Athen. Deipnosoph. lib. I, c. 25.

blement reçu, voyant que j'étais décidé à partir pour Patras, me fit accepter une escorte de soldats pour protéger ma navigation à travers l'archipel de Leucade, qui était alors infesté de pirates, et le 28 mars, au coup de canon de midi, nous mîmes à la voile pour le Péloponèse.

Les anciens évaluent à quatre-vingt-sept milles romains (1) la distance entre Leucade et Patras, que nous allions parcourir. La brise du nord-ouest, après nous avoir dégagés des bas-fonds, nous poussa rapidement dans la partie du Nérite que Dion (2) désigne comme étant le port situé au-dessous de la ville de ce nom. Nous passâmes ensuite auprès de quelques vaisseaux qui chargeaient du sel pour l'Italie et la Baltique. En laissant à gauche le château neuf de Playa situé en terre ferme, nous rangeâmes les îles sur lesquelles on ne voit plus que les ruines des forts d'Alexandre et de Constantin (3). Bientôt après les marins, en me faisant remarquer un port abrité de l'île nommée Vlicha, me dirent qu'il y avait existé une ville qui fut probablement l'ancienne *Ellomenus* (4). A peu de distance,

---

(1) Plin., lib. IV, c. 4.

(2) Dion., lib. 30.

(3) En vain quelques érudits du pays placent sur une de ces îles l'autel héroïque attribué aux Troyens : je pense qu'il dut exister dans l'île du Dioryctos, et que la chapelle de Saint-Nicolas, dont elle a pris le nom, y a remplacé le hiéron de Vénus Énéade. *Vid.* Dionys. Halicarn., lib. 1; Strab. X, p. 451; Excurs. ad lib. II Æneid. p. 447, t. 2, edit. N. Lemaire.

(4) Thucyd., lib. III, 202, 94; Paulmier et d'Anville placent avec raison *Ellomenus* au midi de Leucas.

Palmer., lib. III, c. 10.

nous entrâmes dans un canal formé par la côte de Leucade et par les îles Téléboïdes, que les modernes appellent Sparto, Scorpio, Meganisi, Kitro, Castos, Formica (1). Ces îles regardées comme le séjour des Néréïdes (2), forment trois canaux distincts dans lesquels ou trouve depuis vingt-cinq jusqu'à quatre-vingt-dix brasses de fond; mais comme celui du centre, qui s'ouvre entre Calamo et Meganisi, est le plus large, il doit être préféré par les vaisseaux de haut bord. Nous faisons cette remarque pour les navigateurs qui, après avoir doublé le promontoire ou saut de Leucade, s'engageraient dans les petites passes, où l'on est exposé à des rafales. On peut au contraire louvoyer dans le grand canal avec les vents de nord, et prendre au besoin le mouillage de Candili près Calamo, par vingt et quarante brasses, fond de vase.

Un vent propice nous poussait; nous voyions fuir les rivages, et s'abaisser le saut des amants, vulgairement appelé Cap de la Dame (Capo tis Kyras), nom qui rappelle les tragiques aventures d'Artémise et de Sapho (3). A son aspect, nos marins entonnèrent

---

(1) La dernière des îles de cet archipel, appelée Calamo, qui est la plus voisine du continent, relevée par son plus haut sommet, est à 38° 32' lat., et 18° 5' 10'' long. E. du méridien de Paris; posit. astronomiquement déterminée en 1818 par le capitaine de frégate Gauttier.

(2) Sil. Ital., lib. VII, v. 417. On étendit dans la suite le nom de Téléboïdes à plusieurs îles de l'Hesperie. Æneid. VII, 735; Strab. V, 171; Suet. Vit. Tiber. c. 40, 43; Tacit. Ann. IV, 67; Cluver. Ital. Antiq. IV, p. 1168.

(3) Leucata promontorium, Tit.-Liv., XXVI, 26; XXXVI, 15; XLIV, 1.

la complainte d'Irène de Corcyre, qu'un amour non moins malheureux conduisit au tombeau (1). Nous nous flattions de passer la nuit à Ithaque; j'étais porteur de dépêches pour le gouverneur de la patrie d'Ulysse; nous approchions de cette île nourricière des chèvres (2), lorsque les brises anti-éoliennes de ses montagnes nous défendirent l'approche du port. En vain notre patron voulut serrer le vent au plus près, les voiles refusèrent, et nous fûmes obligés de gagner à la rame une crique de l'île d'Archoûdi, dans laquelle nous trouvâmes un abri. Les soldats de mon escorte, qui avaient aperçu de loin des bergers, escaladèrent les montagnes dès que nous eûmes pris terre, et amenèrent un chevrier qui nous vendit un agneau. L'animal qu'on mit tout entier à la broche composa notre souper, auquel les Grecs joignirent inutilement des oursins, car il nous fut impossible d'en manger, à cause de leur qualité nauséabonde (3). Après notre repas, on

---

(1) Cette complainte, connue dans les îles Ioniennes et chantée dans toute la basse Italie, commence par cette strophe touchante :

Pianzete amabil,
Ninfe ze pastori ;
Pianzete, grazzie,
Pianzete, amori,
Il caso funere
D'Irene,
Che merita
Pietà.

(2) *Odyss.*, lib. IV, v. 605.

(3) Cette particularité justifie le témoignage d'Athénée, qui rapporte que les oursins de cet archipel sont amers et de mauvaise qualité. DEIPNOSOPH., lib. III, c. 12.

alluma un grand feu avec des troncs d'arbres que la mer apporte des côtes voisines de l'Acarnanie, et on plaça des sentinelles qui firent leur service comme si nous eussions été en face de l'ennemi.

Je ne me permettrai pas de décider si Archoûdi est la même que les anciens appelaient Égilips, île voisine de Crocylie (1)? Comme je sus qu'il n'y avait aucunes ruines, je me dispensai de parcourir ses rochers, où l'on ne trouve que quelques chalets de bergers ioniens. Je renonçai avec regret à mon voyage d'Ithaque; et nous quittâmes, dès que le temps le permit, notre mouillage, afin de nous diriger vers Patras.

Les étoiles commençaient à pâlir aux approches du soleil, lorsque nous passâmes au nord d'Atacos, île déserte, sur laquelle on voit une chapelle, que nos marins saluèrent en invoquant saint Gérasimos, patron de Céphalonie. On compte près des plages de la terre-ferme les îlots de Hiérolimiona, Kastoni, sur lequel il y a quelques cabanes et deux petits ports, Prassona, Dragomara, Lambrino, Provati, Sophon, Pisto, les Dragonères, Modi, Pundiconisi et Claros. Ces écueils forment avec Pétala un archipel dépendant de l'Acarnanie, dont les îles sont séparées par des canaux profonds, car on y trouve presque partout depuis soixante jusqu'à vingt-deux brasses de sonde. C'est à travers ces passes, qu'on peut prendre indifféremment, qu'il faut naviguer en portant le cap au N. O. pour se

(1) *Iliad.*, lib. II, v. 633; Plin., lib. IV, c. 12. Αἰγιλίψ πλησίον Κροκυλείας τῆς ἠπείρου. STEPH. BYZ.

Égilips, peu éloignée de Crocylie, île voisine du continent, que je crois être Calamo, dépendance des îles Ioniennes.

rendre au port de Dragomestre où les vaisseaux de guerre trouvent un abri sûr et commode. C'est par ce point de grand abord qu'on pourrait tirer des bois de construction des forêts du Xéroméros; car le mouillage est, ainsi que le dit Scyllax, bon sur toute cette côte (1), où l'on trouve de très-bons ports.

A dix heures du matin, nous longions les Oxyes, écueils basaltiques, que les Grecs appellent Scrophès (2), et les marins étrangers, Courzolaires, dont les principaux sont Vromona et Makry; ces retraites accoutumées des forbans sont, ainsi que les îles de l'Acarnanie, le séjour d'hiver des pasteurs ithaciens qui y ont remplacé les Téléboens. Il est probable qu'il n'y eut jamais d'autre population sédentaire, et que les prétendues colonies établies dans les îles Taphiennes et aux Échinades étaient, quoi qu'en disent les scholiastes d'Apollonius et d'Apollodore (3), des hordes de pirates et de bergers pareilles aux bandes qui ne s'y établissent que pendant l'hiver, temps ordinaire des parcours et des pirateries. Nous parlâmes ensuite à deux bateaux sortant de l'Achéloüs, et en prolongeant la côte, je pus me convaincre que toutes les Échinades font maintenant partie du continent. Les marins qui nous conduisaient nous indiquèrent des bas-fonds du côté de Céphalonie,

(1) Scyll. Peripl, p. 30.

(2) Scrophès ou plutôt Γρόμφαις les truies, ὗς ἡ παλαιὰ Σκρόφα.

(3) Apollod., liv. II, c. 4, § 5; Schol. Apollon., lib. I, v. 747; Strab. VII, 321, 322, 456, 459, 495; Homère distingue ces îles des Échinades en les appellant Taphiasses, Odyss. I, v. 181, 419; XV, v. 426; Plin. Hist. Nat., IV, c. 12; Hesych. Lexic., t. 2, p. 1354; Schol. Eurip. Herc., v. 60, 1080.

qu'ils appellent Dulichium. C'est une opinion commune que cette île qui faisait partie des domaines de Laërte est engloutie dans cet endroit. A quelle époque ce phénomène s'opéra-t-il? Strabon n'a pas résolu cette question. Je crois, au reste, comme lui que Céphalonie, justement appelée *Samé* ou la *Haute*, fut toujours distincte de Dulichium; mais ce n'est pas le lieu de discuter cette particularité, qui ne peut être que l'objet d'un mémoire spécial; nous citons le fait comme une chose connue des voyageurs qui ont parcouru cet archipel, et nous pouvons affirmer qu'il existe une terre submergée dans ces parages, que les pêcheurs connaissent et appellent Dulichium (1).

Je pris le gisement des Scrophès, et nous portâmes bientôt après le cap vers le promontoire Araxe, ou cap Papa, que nous dépassâmes à trois heures après midi. Nous naviguâmes pendant le reste du jour en vue d'Anatolico, de Missolonghi, de Galata; et les vents de terre qui s'élevèrent des régions de l'Étolie nous poussèrent vers Patras, où nous débarquâmes à neuf heures du soir.

CHAPITRE II.

Introduction à la topographie du Péloponèse, ou Morée. — Conjectures sur l'étymologie du nom actuel de ce royaume. — Ses divisions anciennes et modernes. — Précis historique de ses diverses révolutions jusqu'en 1790.

ὩΡΑΙΑ, LA BELLE; cette épithète, par laquelle il semble qu'on dut naturellement désigner le Péloponèse, a prévalu sur tous les noms donnés à ce royaume.

---

(1) Dodwell, Travels, t. I, p. 106, 107.

Les premiers Européens occidentaux qui parurent dans la Grèce après les invasions des Barbares, adoptèrent probablement le nom d'Oræa dont ils ne comprenaient pas la signification (1); et la dénomination de Morée, qu'on trouve employée par Nicétas (2), a prévalu pour désigner la presqu'île, comme celle de la mer Noire qui a fait oublier le nom de Pont-Euxin. Telle est mon opinion relativement à la dénomination actuelle de la Chersonèse de Pélops. Ceux qui savent la langue vulgaire parlée dans la Grèce, ne m'objecteront pas que ce nom vient des mûriers qui couvrent ses vallées; car le peuple, au lieu de *morea*, employé autrefois pour désigner cette espèce d'arbres, se sert maintenant pour les nommer de celui de *sycaminos*, expression qui n'a aucune consonnance avec celle de *Morée*. Enfin, si ces hypothèses étaient rejetées, ne pourrait-on pas penser, avec Coronelli, que le Péloponèse, qui fut la dernière contrée de l'Orient exclusivement habitée par les Grecs surnommés *Romæi*, ayant été appelé *Romée*, prit, avec une légère altération, le nom qu'il porte maintenant?

---

(1) On n'avait pas, à cette époque, la moindre notion de la langue grecque; et elle était même décriée au point, que l'année où François I[er] fonda une chaire au collége de France à Paris pour l'enseigner, un moine s'écriait en chaire, avec un saint enthousiasme : *On a trouvé, mes frères, une nouvelle langue appelée Grec, dont il faut se garder avec soin, parce qu'elle enfante toutes les hérésies.* Et c'était la langue des premiers pères de l'église, l'idiome harmonieux de saint Jean Chrysostôme, qu'on osait anathématiser de la sorte.

(2) Nicet., *Hist. Bald.*, c. 1.

Quelque explication qu'on veuille donner à ce néologisme en géographie, il prouve les bouleversements qui ont frappé ce beau pays jusque dans sa dénomination, et les temps de l'esclavage du Péloponèse. En effet ses titres et sa gloire antique n'existent plus que dans les fastes mutilés de ses historiens. Le pays de Gérennius Nestor, qui avait reçu des dieux l'éloquence et la sagesse; le berceau des enfants de Léda et des Atrides; la patrie de Léonidas, qui mourut pour les saintes lois de Sparte; de Philopœmen, d'Aratus, de Polybe, de tant de héros et d'hommes illustres, n'est plus qu'une vaste solitude. Strabon représente, dès son temps, le Peloponèse comme une contrée tellement dévastée par les armées romaines, que la plupart de ses villes étaient détruites, et qu'il restait à peine des notions sur l'emplacement qu'elles avaient occupé (1). Ravagé postérieurement par les Barbares, il devint presque fruste pour les observations historiques; et c'est maintenant dans ses campagnes silencieuses, sous les fougères de ses landes, au milieu des halliers et des forêts, au fond des tombeaux et parfois au milieu des eaux stagnantes, qu'il faut rechercher les traces de sa splendeur passée.

Les géographes, depuis Strabon (2), ont trop répété que la configuration du Péloponèse était semblable à celle d'une feuille de platane, pour qu'il soit permis

---

(1) *Géographie des Grecs analysée*, par M. Gossellin, p. 81.

(2) Strab., lib. VIII, p. 335; Dionys. Périégèt., v. 403; Plin., lib. IV, c. 4, et not. 1 de la traduct. de Strab., t. III, p. 139.



de rappeler cette comparaison usée, quoique très-exacte. Cet auteur, sans donner la latitude d'aucune des parties de la Péninsule (1), dit que sa plus grande largeur se comptait du nord au midi, depuis Ægium, dans l'Achaïe, jusqu'au promontoire Malée, en Laconie. Cette distance (2), que ne peuvent plus rejeter, ceux même qui voudraient faire dater de leurs travaux seuls les mesures exactes du globe, est évaluée à 1400 stades de 750 au degré, ou de 270,000 à la circonférence de la terre, = 1° 53', d'après les observations astronomiques auxquelles est assujétie notre nouvelle carte de Morée, jointe à ce voyage. On peut également s'en rapporter, pour la périphérie de cette province, et d'après le même calcul, à l'estime de Polybe (3) (dont Strabon partage l'opinion), qui l'évalue à 5,600 stades, en suivant les sinuosités des golfes, ou bien à 4,000, en les défalquant. Ainsi les anciens, justifiés chaque jour du reproche d'inexactitude par les progrès de la géographie positive, rentrent en possession des dé-

---

(1) Cette mesure est prise du cap Chelonatas, par Olympie et Mégalopolis jusqu'à l'isthme. Strab., VIII, p. 335.

(2) R. F. Avienus, orb. Descrip. v. 552, 563; Solin. Polyhist. p. 17; P. Mela 33, 5, II, 3, 41; Agathem. p. 193; in nummis antiquis Jac. de Wilde, p. 79. Strabon, qui n'a pas donné les latitudes du Péloponèse, fixe la longitude du Ténare à 4,500 stades du cap *Pachynum* de Sicile. Lib. II, p. 108; Gossellin, *Ibid.*, p. 81.

(3) Strab., lib. VIII, p. 335. Gossellin, *Geograph. analys.*, pag. 82 et 83, donne toutes les distances de cet auteur qui peuvent servir de base à la confection d'une carte de la Grèce ancienne



couvertes qu'on doit se glorifier de leur devoir, plutôt que de s'occuper à les combattre, et surtout à leur porter envie.

A l'ouverture de notre carte, si on connaît les diamètres du Péloponèse dans ses principales directions, il devient essentiel, pour en faire l'application, de rappeler ses démarcations anciennes, afin de savoir à quoi elles se rapportent avec les divisions maintenant existantes de ses cantons, et des capitaineries du Magne, ou Eleuthéro-Laconie.

La Corinthie, d'après les anciennes limites, s'étendait au-delà de l'Isthme; et une colonne (1) placée en-deçà de la palestre de Cercyon indiquait de ce côté les frontières de la Mégaride et de l'Attique. En redescendant vers Cenchrée, elle se prolongeait jusqu'au cap Spirée; et les montagnes de Cléones, ainsi que la rivière de Némée, la bornaient au midi et à l'occident.

L'Argolide se projetait au nord, depuis le défilé du Trété jusqu'aux monts Parnon et Artémisius, qui la séparaient, le dernier de l'Arcadie, et le premier de la Laconie. Vers le golfe Saronique, elle comprenait l'Épidaurie, la Trézenie et l'Hermionide. Tels étaient les états héréditaires d'Agamemnon, auxquels plusieurs géographes ajoutent Égine, Calaurie, Hydréa, Tiparenus, Éphyre, Pityouse et l'écueil de Haliousa.

Au revers des monts Parnon et Borée, commençait la Laconie montueuse. Enveloppée au N. O. par la chaîne du mont Cromius, qui donne naissance à l'Alphée et à l'Eurotas, elle était bornée à l'occident par

---

(1) Strab., lib. IX, p. 392; Plutarch., *In vita Thes.*, § 25, edit. Reisk.



le Taygète, et baignée dans ses autres limites par les mers de Cythère et de Myrtos.

La Messénie, bornée par la Laconie, l'Arcadie et l'Élide, riche d'un territoire fertile, maîtresse d'un golfe spacieux, de ports vastes et bien abrités, eût été la province la plus favorisée du Péloponèse, sans le voisinage des Lacédémoniens, jaloux de toute prospérité étrangère (1).

La sainte Élide avait pour limites la Messénie, l'Achaïe et la mer Ionienne.

Enfin l'Achaïe, à jamais célèbre par sa ligue qui fut le dernier boulevard de la liberté des Grecs, terminait au nord cette presqu'île, que la mer des Alcyons séparait de la Locride et de la Phocide ; et la Sicyonie, située à son extrémité orientale, était à peine aperçue entre son territoire et celui de Corinthe.

Au centre de ces provinces brûlantes, s'élevait, comme la coupole d'un vaste édifice, la pastorale Arcadie. Couronnée de hautes montagnes ombragées de forêts, parsemée de villes florissantes et de villages pittoresques, arrosée par les urnes inépuisables du Stymphale, de l'Olbios, de l'Alphée, du Ladon, de l'Érymanthe, du Cratis, orgueilleux de devoir son origine au Styx, et de mille sources vivifiantes, la mythologie, pour ajouter à ses charmes, l'avait animée de la présence de ses divinités champêtres. Les habitants des autres contrées du Péloponèse trouvaient dans ses val-

---

(1) Les Spartiates n'aimaient et n'estimaient qu'eux seuls. Euripide, qui les connaissait, leur reproche *d'avoir toujours des desseins perfides et d'être les plus grands ennemis du genre humain.* Andromach., v. 446 et 447.

lées un printemps perpétuel, des eaux froides, et une température d'autant plus délicieuse, qu'elle contrastait éminemment avec celle des plaines de l'Élide et des contrées voisines.

Tels étaient, dans leurs circonscriptions, les royaumes et les républiques du Péloponèse, riche de cent onze villes régies par des institutions tellement sages, que quelques-unes passaient pour être l'ouvrage des dieux. Une sorte d'inspiration les avait adaptées au génie des habitants de chacune de ses régions. Sparte, placée dans un pays agreste, en repoussant les arts, sans les réprouver, avait établi pour principe de sa législation, l'orgueil et le fanatisme de la liberté. L'Élide, au contraire, était le sanctuaire des arts et de la paix. Ses riches campagnes, et les bords verdoyants de l'Alphée, ne voyaient que des peuples amis qui déposaient les armes comme inutiles et sacriléges, en entrant sur son territoire aimé de Jupiter. La Messénie rappelait, dans ses élégies, le bonheur fugitif d'un peuple timide, dont la valeur n'avait pu défendre ses fertiles campagnes contre le féroce Spartiate. L'Achaïe, placée sur l'avant-scène de la presqu'île, du côté où les Romains devaient paraître pour asservir la Grèce, citait ses triomphes et la sagesse de ses conseils. Corinthe, maîtresse du commerce des deux mers, vantait son luxe, son opulence et ses courtisanes. L'Argolide revendiquait ses rois, dont la trompette épique et les poètes scéniques avaient célébré les exploits, la gloire, les malheurs illustres et les forfaits héroïques. L'Arcadie, mère des fleuves nourriciers de la Chersonèse de Pélops, s'attribuait l'honneur d'avoir vu naître des dieux dans son sein, et d'être le berceau des Pélas-

ges, qui avaient préparé la civilisation de la Grèce, en rassemblant, dans des villes murées, les hommes, jusqu'alors errants et vagabonds. La Sicyonie brillait d'un éclat incomparable entre toutes ces autonomies, par la célébrité de ses écoles de peinture et de sculpture, dont les chefs-d'œuvre, répandus dans toutes les villes, appelaient les hommes à l'amour de la patrie, à l'enthousiasme de la vertu, et au culte de la divinité, sans lequel il n'y a ni société, ni bonheur durable sur la terre. Une haute civilisation, et les prodiges des arts qui couvraient le Péloponèse, étaient l'ouvrage d'une population d'environ deux millions d'habitants, autant qu'on peut en juger d'après l'étendue des villes et des terrains susceptibles de culture. Ainsi tant de merveilles, qui seraient ailleurs les productions du nombre et de la richesse des individus, furent ici celle d'un génie céleste et d'une creation particulière, qui rendirent les Grecs seuls capables d'exécuter, dans tous les genres, ce que des peuples opulents n'ont encore pu réaliser avec des moyens en apparence plus imposants. Mais, comme si le Ciel épuisait tout-à-coup ses faveurs, on voit le Péloponèse descendre rapidement vers sa décadence. La prospérité publique, fille de la victoire et des arts, avait énervé le corps social (1). Les républiques, qui auraient dû remettre les faisceaux épars de la souveraineté entre les mains d'un monarque chargé de concilier des intérêts divers, se divisèrent (2), se

(1) Le mal datait de loin; car Démosthène dit qu'après la bataille de Mantinée, toutes les villes de la Grèce voulurent être maîtresses. *Philippic.* IV, § 13.

(2) Les Grecs furent toujours divisés; et les assemblées am-

livrèrent des combats destructeurs; et, vaincues par Philippe, elles ne se relevèrent de l'échec humiliant de Chéronée (1) que pour subir le joug des Romains. Pausanias, qui voyageait dans la Grèce vers le deuxième siècle de notre ère, ne la trouva plus libre, mais encore ornée des monuments et des ouvrages de ses principaux artistes. Quelques villes des premiers âges étaient, à la vérité, ruinées; mais le mal n'était pas aussi grand qu'on pourrait l'imaginer, d'après le récit de Strabon, qui n'avait pas visité ce pays. Le sang dont Sylla avait fait regorger le Céramique était étanché (2). On montrait, à la vérité, les piédestaux et les niches d'un grand nombre de statues que les Romains avaient transportées en Italie. Les *lords* du Capitole avaient aussi fait main basse sur quelques tableaux des grands maîtres; mais aucun d'eux n'avait osé profaner les chefs-d'œuvre de Phidias, il était réservé à un Écossais d'attenter (3) à leur immortalité. Ces pertes étaient moins sensibles, surtout depuis qu'Hérode Atticus avait ré-

---

phictyoniques, au lieu de les rappeler à la concorde, les perdirent en fomentant l'ambition et les jalousies.

Sainte-Croix, *Introduct.*, p. 18.

(1) La patrie était perdue; le nombre des victimes des dissensions était si grand, qu'il était plus facile de lever une armée de bannis qu'un corps de citoyens avoués par l'état.

Isocrat., *Orat. ad Philipp.*, t. I, p. 370.

(2) Plutarch., *Vita Syllæ*.

(3) M. Dodwell dit à ce sujet qu'il faut écrire sur le Panthéon, ΕΛΓΙΝ ΕΠΟΙΕΙ, *Elgin fecit*. Mais, comme on ne s'est jamais avisé de graver le nom d'Érostrate sur les décombres du temple d'Éphèse; je pense que la consécration expiatoire proposée ne doit pas être acceptée, parce qu'elle perpétuerait le nom du profanateur.

paré la ville de Thésée et le Pirée, revêtu le stade d'Athènes en marbre du Pentélique, et restauré un grand nombre de cités de la Grèce. Hadrien avait relevé Corinthe et embelli le stade d'Olympie; l'Altis était encore paré des statues des héros et des vainqueurs couronnés dans ses fêtes. Éleusis, que Néron avait craint de souiller de sa présence (1), jouissait de son éclat; et des théories nombreuses fréquentaient ses temples. Tel était l'état de la terre classique au deuxième siècle; mais elle était loin d'avoir épuisé toutes les chances du malheur. Agélas de Naupacte n'avait que trop prévu les désastres qui la menaçaient (2). Les restaurations de ses monuments, comme il le disait, ne lui avaient pas rendu sa vigueur native; et ils étaient destinés à s'écrouler bientôt, ainsi que les villes et les temples des dieux, sous les coups des Barbares.

On les vit paraître, ces peuples nouveaux, sortis du sein des glaces du Nord, avant le commencement du qua-

---

(1) Néron, parricide et couvert de crimes, savait bien que l'hiérophante lui aurait fermé les portes d'un sanctuaire qui n'était ouvert qu'à la vertu. « Tous ceux qui n'avaient point fait leurs efforts pour arrêter une conspiration, ou qui l'avaient fomentée; les citoyens qui avaient trahi leur patrie, livré un poste avantageux, une place, des vaisseaux à l'ennemi, ou qui lui avaient fourni de l'argent; en général les individus coupables d'avoir manqué aux devoirs d'honnête homme, étaient exclus de la communion aux mystères d'Éleusis. » Aristoph. Ran., v. 362, 368; Cic., *De Legibus*, lib. II. Il fallait même avoir vécu avec assez de bonheur pour que l'on ne pût pas être regardé comme un homme haï des dieux.

ORIGEN. *contr. Cels.*, lib. III.

(2) Rollin, Hist. Anc., t. VII, p. 375, 376 et suiv.



trième siècle (1). Les Scythes, les Hérules, les Goths, firent les premières incursions dans l'Orient à cette époque; et, sous le règne de Justinien, leurs ravages devinrent aussi périodiques que le retour des sauterelles. Tout le Péloponèse était asservi par les Slaves en 746 (2), Patras n'était cependant tombée en leur pouvoir que sous le règne de Nicéphore(3). Chaque année de nouvelles peuplades paraissaient sur la scène; et les Antes, les Huns, les Scytho-Sclaves, qui ravagèrent la Grèce, transformèrent surtout l'Attique et le Péloponèse en une vaste solitude, dont on ne parlait, à Constantinople, que pour en arracher quelques tributs. La patrie des arts était oubliée, lorsque de nouveaux dévastateurs abordèrent à ses rivages. Vénitiens, Normands, Siciliens, tous non moins avides que les hordes d'Alaric, ne se montrèrent que pour dévorer; et le seul marquis de Monferrat s'occupa de reconstruire un simulacre d'ordre de choses sur les ruines amoncelées de la Morée, qui avait perdu son nom historique.

Le Péloponèse démembré de l'empire d'Orient après la conquête de Constantinople par les Latins, échut en partage aux Français. Les Grecs de cette presqu'île, habitués à mépriser le gouvernement décrépit des Cé-

---

(1) Achaia (An. 378) Macedonia et Græcia a Gothis vastatur. (Gott. Stritt. Gothic. c. 1, p. 53.) Ab Herulis qui in Atticam factâ irruptione Athenas, Corinthum, Spartam, Argos, Achaiamque universam incendio et vastitate fœdant. (Herul. c. 1. Gott. ad Ann. 248, 263.) Deinceps a Slavis. *id.* II, p. 85 ad Ann. 802, 811.

(2) Sous Constantin Copronyme l'an 6 de son règne. Const. de Them., p. 25.

(3) Entre 802 et 812 de notre ère. *id.* c. 49, p. 131 à 133.

sars de Byzance et à se régir en autonomies indépendantes, ne reçurent pas sans résistance des maîtres étrangers. Les pays de plaine, tels que le plateau de Patras et les vallées qui y aboutissent, l'Élide, la Messénie, le bassin de l'Eurotas, l'Argolide, la Corinthie, quelques parties de l'Arcadie, et le littoral septentrional de la presqu'île se soumirent. Mais l'Éleuthérolaconie qui avait résisté à la domination des autocrates et des eunuques du Bas-Empire, les peuplades de l'Olénos et du mont Cyllène, que les Slaves ont surnommé Chelmos ou Duché, parvinrent à se soustraire à la domination des Français. Ces conquérants ne s'établirent qu'après des combats sanglants à Calavryta, dans les roches Oléniennes qui ont retenu la dénomination de Santa-Méri, ou montagnes de Saint-Omer, à cause d'un château fort que ce seigneur y fit construire, par ordre du marquis de Montferrat, maréchal de Champagne et de Romanie.

Ce prince, maître de la majeure partie de la Morée (1), ne voyant que des vassaux à exploiter, au lieu d'enfants des Grecs qu'il aurait fallu rappeler à leurs institutions glorieuses, introduisit la féodalité dans son nouveau royaume. Ainsi les divisions de thêmes et d'éparchies, qui dataient de l'ère des Césars de Byzance, furent remplacées par d'autres démarcations; et la Grèce eut des ducs et des comtes d'Athènes, de Corinthe, de Patras et d'Argos; des barons de Caritène,

(1) *Voyez* pour l'historique de cette époque la notice et l'arbre généalogique des Ville-Hardoin de Morée, au commencement de la Chronique des guerres des Français en Romanie et en Morée, traduite par J. A. Buchon.

des marquis de Thèbes, de Livadie et de Négrepont.

La chronique de la conquête de Constantinople et de l'établissement des Français en Morée, nous donne des aperçus sur la division de la presqu'île, à l'époque de 1207. Le livre de partage dressé par Geoffroi de Villehardoin portait que Gaultier de Rousseau aurait vingt-quatre fiefs dans le riche vallon de Messenie, au bord du Xérillos, où il fit bâtir le château d'Acova. Messire Hugues de Brienne eut en partage le pays des défilés de Scorta, surnommé les portes de la Laconie, avec vingt-deux fiefs de chevaliers et des priviléges : il fit dans la suite bâtir le château de Caritène. Le troisième porté sur le livre était messire Alaman, auquel on concédait Patras et ses dépendances. Mais Remond reçut à titre de baronnie le château de Véligosti, quatre fiefs et le droit de porter bannière. Messire Guillaume eut le château de Niclée avec six fiefs. Guy de Nêle obtint six fiefs dans la Laconie, où il fit bâtir la forteresse de Hiéraki. Raoul de Tournai eut Calavryta et douze fiefs. On accorda à messire Hugues de Lisle huit fiefs de chevaliers, à Vostitza : il changea son nom en celui de Carbonaro. Messire Lucas reçut quatre fiefs avec la vallée et les dépendances de Gritzéna. Jean de Neuilly obtint Passavas, quatre fiefs, le droit de porter bannière et le titre de maréchal, reversible à ses descendants. On décerna quatre fiefs à Robert de la Trémouille, qui fit bâtir Chalanthistra et prit le surnom de cette seigneurie. On alloua, dans le pays de Calamate, quatre fiefs aux hospitaliers de Saint-Jean; quatre aux templiers, sous la condition de lever bannière, et quatre aux chevaliers teutoniques.

On assigna huit fiefs de chevaliers au métropolitain

de Patras et à son chapitre; quatre de même nature à l'évêque d'Olénos; deux à l'évêque de Modon, et deux à celui de Coron, qui étaient des prélats latins. Ces derniers eurent de plus chacun deux fiefs de chevaliers pour leurs chapitres : les évêques de Véligosti, d'Amyclée et de Lacédémone furent dotés de quatre fiefs chacun.

Le registre, dit le chroniqueur, portait ensuite les noms de plusieurs chevaliers qui avaient obtenu le don d'un fief; et ceux d'un grand nombre de sergents. On décréta dans un parlement tenu à ce sujet des réglements empruntés au droit féodal des assises de Jérusalem. Il fut réglé en conséquence que ceux qui avaient quatre fiefs lèveraient bannière et feraient le service de bannerets, chacun étant obligé d'avoir sous son drapeau un chevalier et douze sergents. Ceux qui possédaient plus de quatre fiefs furent appointés à l'entretien de deux sergents à cheval, ou un chevalier par chaque fief; enfin les chevaliers qui n'avaient qu'un fief furent tenus de servir en personne; ce qui leur fit donner le nom de sergents de la conquête : Σεργένταις τῆς κουγγίςας.

Les blasons des preux furent ainsi arborés aux portes de l'acropole de Minerve, de la palamide de Nauplie, de la citadelle Larissa et de Patras. Ce fut plus tard que le pavillon de Saint-Marc flotta sur les remparts de Pylos, de Méthone, de Colonis (1), et celui de Saint-Pierre

(1) Les villes possédées par les Vénitiens en 1502 dans la Morée étaient Arcadia, Coron, Nauplie, Malvasia, Sate-Milo (Lerne), Flecalia (Phygalis).

BERNARD DE BRYDENBACH, *Voyage à la Terre-Sainte*, c. 3.

au donjon de Monembasie (1). Si on pouvait s'en rapporter aux écrivains de ces temps, qui embrassent une période de plus de deux siècles, le Péloponèse était couvert de places fortifiées à la manière de nos anciennes gentilhommières (2), et d'une fertilité telle, que les Vénitiens retiraient de leurs possessions des droits annuels montant à trois cent mille écus d'or (3). Mais il est probable que ces faits étaient exagérés aux yeux de la chrétienté, pour engager ses princes à se croiser contre les Turcs, qui y avaient fait diverses irruptions. C'est ce qu'il convient de rapporter succintement en reprenant les faits de plus haut.

Nous ignorons quel était le casuel de Rome dans la Chersonèse de Pélops, objet de la convoitise du pape Innocent III. On remarque dans une lettre de ce pontife, adressée à l'archevêque d'Athènes, ce passage qui prouve que jamais la politique de Rome ne fut marquée qu'au sceau de l'ambition. « Comme nous de« vons notre sollicitude pastorale aux Corinthiens, dès « que leur ville sera au pouvoir des Latins, ce qui ne « peut tarder si la chose n'est déja faite, que les brebis « du seigneur ramenées à un seul pasteur le connais« sent et soient connues de lui. C'est pourquoi nous « mandons et ordonnons à votre fraternité, si Corinthe

(1) On voit, avant cette époque, Monembasie se donner au pape Pie II en 1460. Bzovius, t. XVII, n° 19, p. 323.

(2) Lucas Wading., *Annal. minor.*, t. VI, pag. 437, ad annum 1459; *Epist. ad Cardin. Bessarion.* Præter civitates Moreæ, sunt ibi quasi trecentæ terræ munitæ, fortissimæ, munitissimæ.

(3) Peloponesus quanti esset emolumenti norant Veneti, cujus vectigalia auri trecenta millia nummûm quotannis efferrent. Bzov., *Annal. ecclesiast.*, t. XVII, n° 30, ad ann. 1463.

« s'est rendue au très-noble G., sénéchal de Romanie, « et qu'il s'y trouve quelque évêque grec, d'user de pru« dence et de moyens efficaces pour l'amener à notre « obédience, en exigeant le serment usité en pareil cas. « S'il s'y refusait, vous procéderiez aussitôt à son rem« placement, en lui substituant notre cher fils H., doyen « de Châlons (1). » Le pape, qui prescrivait ce plan d'intolérance, ordonnait de destituer les clercs refractaires à son autorité, et enveloppait le Péloponèse dans le filet de Saint-Pierre, sous le titre de province ecclésiastique de Corinthe.

Tout peuple blessé dans sa croyance est doublement ennemi du conquérant qui attente aux droits de sa conscience et de son indépendance nationale. Il n'en fallait pas tant pour rendre les Péloponésiens contraires aux Latins et même plus favorables aux Turcs qui toléraient leur culte, qu'aux sujets d'un monarque spirituel, qui aurait dû de tout temps rester étranger aux affaires temporelles.

Vainement les Latins avaient couvert le Péloponèse de donjons, fondé Mistra, comme ils étaient généralement haïs, ils se trouvaient campés et non établis à demeure sur le sol de la liberté primitive du monde. Ils durent, après avoir éprouvé des revers, abandonner une partie des provinces qu'ils avaient usurpées, et la Morée vit s'organiser le gouvernement des princes grecs, qui furent bientôt aux prises avec les Français. Emmanuel est le premier Grec revêtu du titre de despote, qui lui fut conféré par son père en 1249 (2), avec celui de duc de Mistra ou Sparte. La fille

(1) Innocent. Epist. 6, lib. 13, t. 2, edit. Baluz., p. 409, col. 2.
(2) Laonic., lib. I; Phrantz., lib. I, c. 13

de Jean de Lusignan, qui fut depuis roi d'Arménie, lui avait été accordée en mariage du vivant de l'empereur Andronic le jeune (1), mais le traité ayant été rompu, il épousa une dame de Bulgarie (2), et mourut le jour de Pâques 1380 (3). Emmanuel eut alors pour successeur Théodore Paléologue, fils puiné de l'empereur Jean, qui, redoutant la puissance de Bajazet, dont les hordes avaient paru dans la Béotie, vendit le duché de Sparte aux chevaliers de Rhodes, et la seigneurie d'Argos aux Vénitiens (4). Les habitants de la Laconie avaient éprouvé trop d'humiliations de la part des Latins pour se soumettre aux chevaliers; et le despote obligé de faire résilier son contrat, étant mort, son neveu Théodore, despote de Selyvrée, fils puîné de l'empereur Manuel, hérita de cette principauté (5). Il épousa Cléope, de la famille des Malatesta, qui mourut en 1433; et ayant été lui-même moissonné par la peste en 1448, son despotat échut à son frère Constantin (6). Celui-ci, ayant été élevé à l'empire, en transmit l'investiture à Démétrius son frère, qui fut le dernier prince grec du Péloponèse.

On peut juger d'après ce récit que les seigneurs latins étaient, depuis long-temps, dépossédés de la Laconie et de l'Argolide, mais ils conservaient les provinces situées au N. et à l'occident de la presqu'île.

L'empereur Robert d'Anjou, mort en 1364, avait

(1) Cantacuzen., l. III, c. 31, 48.
(2) Chron. Venet. Byz.
(3) Phrantz. I, c. 15, 19, 20; Laonic. l. II.
(4) Marmor. Ist. di Corfù ad. ann, 1401; lib. V, p. 253.
(5) Phrantz., l. II, c. 1, 11, 19; Ducas. c. 22.
(6) Phrantz., lib. II, c. 1, 2, 9.

donné à Marie de Bourbon, son épouse, la province d'Achaïe, dès l'année 1357, Calamate avec les châteaux et autres dépendances, pour les posséder en fief noble et en baronnie, suivant la coutume, s'en réservant, et à ses successeurs, la seigneurie directe. Il avait ajouté à ces dons, par acte passé à Naples en 1359, le village alors désert de Poscarinicon et la montagne de Moudrinitza, pour joindre au château de Phanarion, qu'elle avait acheté de Guillemette de Charni, ci-devant dame de Vostitza, en lui accordant l'investiture par l'anneau d'or (1). Ces ventes étant des espèces de dotations très-aventurées, l'impératrice Marie de Bourbon et son fils, Hugues de Cypre, prince de Galilée, s'étaient empressés, du vivant de Robert d'Anjou, de vendre, à la maison de Néri, les baronnies de Vostitza et de Nivelet. La remise en fut faite à cette famille le 17 mars 1364, par Alexandre de Brancas, maréchal du roi de Sicile.

Il en était temps; car les Centerions, famille puissante de Gênes, concurremment avec les Paléologues et les Zacharias Mélissènes, issus d'Alexis Strategopoulos, qui avait expulsé les Latins de Constantinople, s'emparaient pied à pied du Péloponèse (2). Les Vé-

---

(1) On apprend de divers documents que l'impératrice possédait Clarence, Loumisso, Peru, Bredia, etc.

(Ms. titres originaux de la chambre des Comptes de Paris).

(2) Centerions, Zacharias Mélissene. Les Zacharias Mélissenes, seigneurs de Messénie, possédaient Androussa, Calamata, Mantinée, Ianitza, Pidima, Mane, Arcangelo, et Sanlavos. Il est question de Michel Mélissène sous Constantin Copronyme (Cedren. p. 466; Anastas. Hist. Eccles. p. 151); de Théodote

nitiens et les Turcs étaient au moment de s'y trouver en présence. Ces derniers, qui y avaient déjà fait quelques incursions, étaient parvenus, au mois de décembre 1446, à renverser la muraille de l'isthme, et Amurath, qui les conduisait, avait incendié Patras. Cependant la seigneurie de Saint-Marc, qui avait envoyé un secours de deux milles hommes en Morée, avait réussi, en 1463, à en expulser les Barbares (1). C'était le signal auquel les Grecs auraient dû se réunir; mais les rejetons des familles impériales, qui portaient encore l'aigle romaine dans leurs armoiries, Démétrius, Athanase Lascaris, Emmanuel Cantacuzène, enfants de la discorde, n'étaient occupés que de processions et d'accaparer de vaines et mensongères reliques. Soumis aux moines qui mettaient en question, si on pouvait tuer un ennemi de l'état, ils ne surent ni défendre, ni conserver un pays destiné à devenir la proie des sultans. Ce fut alors que Paléologue

---

Mélissène sous l'Arménien (Cedren. 486, Zonar. p. 106); d'un autre Théodote Mélissène, gouverneur des provinces d'Orient au temps de Michel fils de Théophile, de Léon et de Théognoste, sous Basile Bulgaroctone (Scylitz. pag. 541). On retrouve un Léon Mélissène, sébastocrator, seigneur et exarque d'Ithome ou Messénie, et Nicolas dont les biens furent usurpés. Chalcondyle dit que les Zacharies de Gênes s'emparèrent de l'Achaïe, d'une grande partie de l'Élide et de la Messénie (Laonic., l. IV, p. 110, edit. reg.); il ajoute dans un autre endroit qu'ils étaient maîtres du Péloponèse (L. V, p. 128). Phrantzès (l. II, c. 7, 9) surnomme celui qui vivait en 1429, Azen Zacharias Centerion, ce qui porterait à croire que les deux familles se seraient fondues ensemble. Ce fut un de ses chefs qui se joignit en 1391 à Vraneses, capitaine turc, pour s'emparer de Iacovo, ville d'Élide, anciennement appelée Hypanie. (Phrantz., l. III, c. 22.)

(1) Chalcond., p. 293, 296.

Grizza et Nicolas Paléologue vendirent à la seigneurie de Saint-Marc Jonco ou Navarin, ainsi que la forteresse de Monembasie (1); ce qui prouve qu'elle n'avait pas appartenu long-temps au pape.

Maîtres de ces places, les Vénitiens, qui n'écoutaient les avis de Rome que quand ils s'accordaient avec leurs intérêts politiques, ayant concédé aux Grecs une entière liberté de culte, parvinrent à réchauffer l'esprit public. En 1464, ils avaient réussi à faire insurger une partie du Péloponèse. La muraille de l'isthme avait été relevée comme par enchantement. Les habitants de la Laconie, d'Épidaure, les Arcadiens, les Pelléniens, noms qu'on est étonné de retrouver dans les chroniqueurs de cette époque, se rangent sous la bannière de Saint-Marc. Partis de Nauplie, ils échouent devant Corinthe; et ils changent de plan en apprenant que l'Achaïe, agitée par un nommé Ranghis, refuse de participer au mouvement patriotique. Ils se portent vers Mistra dont ils s'étaient emparés, ils commençaient à s'y rallier quand il apprirent l'ébranlement de l'armée du sultan qui était campé à Larisse. Un Schypetar lui avait porté la nouvelle des événements qui se passaient en Morée. Le chef des Barbares fait aussitôt abattre ses tentes, passe les Thermopyles, traverse les champs de Platée, franchit le Citheron, trouve la muraille de l'isthme sans défenseurs, ravage la plaine d'Argos, monte au plateau de la Tégéatide, s'établit à Londari qui était alors la capitale du Péloponèse, ravitaille Patras, et traite avec les Maniates, qu'il n'ose attaquer (2).

(1) In libro Ἄνθος, ad ann. 1446 et in Hist. Politic. Cp. M. Crus. Annot., p. 59.

(2) Chalcond., lib. X.

Nous ne suivrons pas l'historique de toutes les guerres qui ensanglantèrent depuis ce temps le Péloponèse, où les Vénitiens continuèrent à posséder plusieurs places fortes. Nous nous contenterons de remarquer qu'à dater de cette époque, ils conçurent des préventions si odieuses contre les Grecs, que ceux-ci, tourmentés, opprimés, avilis par tous les provéditeurs, ne regardèrent plus les Turcs que comme des libérateurs destinés à les affranchir d'un joug humiliant. Morosini, qui reconquit une partie de la péninsule en 1687 et 1688, n'eut pas l'art de conquérir l'affection des habitants, qui apprirent avec indifférence que leur sort était uni à celui de Venise par le traité de Carlovitz. Erreur funeste des Péloponésiens, qu'ils expièrent trop chèrement, trente-deux ans plus tard.

C'est à l'histoire qu'il appartient de dire comment Numan Cupruly, petit-fils d'un renégat français (1), qui fit trembler la chrétienté en 1715, lorsqu'il réunit trois cent mille Turcs en Romélie, détacha le visir Ali Coumourgy vers la Morée, tandis que, s'avançant à travers la Bosnie, il annonçait hautement qu'il voulait entrer en Italie. Il nous suffit de rapporter que les infidèles qui s'emparèrent de l'Acrocorinthe après six jours de tranchée ouverte, de Nauplie et de Monembasie avec une égale facilité, enlevèrent alors quarante mille esclaves de la Morée. Les religieux et les négociants français furent enveloppés dans cette catastrophe. Le fils du

(1) Achmet, grand visir, natif de la Macédoine, fils d'un grand visir, était petit-fils d'un chrétien natif de Montsavion en Champagne, aux confins des deux Bourgognes, qui fut pris auprès de Cypre, et depuis se fit renégat.

Ms. de la Bibl. Roy., fol. 338, verso, géograph., n. 1.

vice-consul de Mycone, Charles Bonfort de Cassis, fut vendu au même bazard de Smyrne, où l'on a vu les habitants de Chios mis à l'encan en 1822. Paul Lucas, témoin de ces désastres, en fait un tableau déchirant, et plusieurs dépêches du temps nous font connaître que presque tous les esclaves grecs furent rachetés par le R. P. capucin Jérothée, de Villers-Coteretz, sans que notre légation de Constantinople daignât révéler cette œuvre de charité, que nous annonçons peut-être pour la première fois au monde chrétien.

La diplomatie eut de tout temps ses capitulations de conscience; les chrétiens égorgés avaient été aussi légalement tués alors que les martyrs de Chios, de Psara et de Missolonghi l'ont été de nos jours. Les Vénitiens perdirent la Morée, et les Turcs en demeurèrent seuls possesseurs par le traité de Passarowitz, conclu sous les auspices de la Grande-Bretagne et de la Hollande, traité en vertu duquel les Vénitiens cédèrent ce qui leur restait de possessions dans cette province. Cette ère d'esclavage effaça entièrement les noms de duchés, de marquisats, de comtés, de baronnies; et les nouveaux maîtres du Péloponèse firent un grand sangiac, ou drapeau, de la presqu'île. Ils procédèrent ensuite, suivant le canon de Soliman, au dénombrement des chrétiens que le fer avait épargnés, afin d'établir le cens ou capitation. Cette lustration des Grecs asservis, faite en 1719, époque à laquelle l'auteur de la Henriade ressuscitait Sophocle sur le théâtre de la nouvelle Athènes (1), donna pour résultat soixante mille chrétiens mâles, depuis l'âge

(1) Ce fut la même année que Voltaire fit représenter son OEdipe Roi, imité de Sophocle.



de douze ans jusqu'à l'extrême vieillesse (1). D'après cette base, on peut conclure que le grand-seigneur attacha à son joug environ deux cent mille Grecs, restes d'une population qui avait autrefois couvert la Morée de plus de deux millions d'habitants.

Cependant les Grecs, sous le gouvernement des mahométans, à la faveur d'un siècle de paix, par l'effet naturel des mariages et le retour de ceux qui s'étaient expatriés, ne tardèrent pas à se trouver plus nombreux qu'ils nc l'étaient au moment de la cession de leur pays au sultan. Les beys et les agas, qui avaient succédé aux gentilshommes vénitiens, en traitant les paysans comme des animaux utiles, au lieu de les écraser, ainsi que le commandait l'ombrageuse politique des provéditeurs de Saint-Marc, avait causé cette amélioration. Quoique les Turcs soient les plus propres à posséder inutilement un grand empire, les choses s'améliorèrent. Les villes se relevaient, la culture s'étendait; et la France, entrée en partage du commerce de l'Orient, répandit bientôt parmi les Turcs et les Grecs une aisance générale. Ses comptoirs établis à Nauplie et à Patras, en polissant les mœurs par l'ascendant de

(1) Sous Bajazet I, le nombre des chrétiens payant caratch dans la Turquie d'Europe, était de 1,112,000; sous Sélim, de 1,333,000 (Achill. Tarducci, p. 42, Ferrara, 1600). La conquête de Candie en ajoutait cent mille à ce cadastre; mais, au lieu d'être traités comme les Moraïtes, les conquérants poussèrent la cruauté contre eux au point de les porter au désespoir. La plupart étaient tellement pauvres, qu'ils vendaient leurs enfants pour vivre; et peu d'années après la conquête, plus de soixante mille avaient apostasié.

RICHARD, *Relat.*, p. 175, 176.

la probité française, tendaient à hâter la civilisation. Un évêque visiteur, recommandé par Grégoire XIII au roi très-chrétien, avait parcouru l'Albanie et le Péloponèse dès 1584, afin de consoler les fidèles. M. de Belfond, depuis ce temps consul à Coron, en protégeant le commerce, avait eu l'avantage d'y établir une mission catholique (1), et de relever le culte presque anéanti par les persécutions. On restaura comptoirs et missions, et la prospérité publique renaissait lorsqu'une peste affreuse, apportée de l'Égypte, éclata en 1756 dans la Morée, d'où elle enleva, dans le terme de cinq années, la moitié de la population.

Ce fut six ans après ce désastre, en 1767, que quelques populations de la Messénie, fatiguées de leurs souffrances, résolurent de quitter pour jamais le beau ciel de la Grèce. John Thornbull, anglais, qui se trouvait à Coron avec quelques vaisseaux, obtint, au prix de douze cent piastres, du bey qui commandait dans cette ville, la permission d'embarquer ces malheureux. Leur séparation de la terre natale fut douloureuse, au moment de quitter les tombeaux de leurs aïeux, et ils ne s'en détachèrent qu'à la voix des ministres du Christ, qui donnèrent le signal du départ. Ils firent voile pour l'Amérique; la navigation fut longue et pénible pour at-

---

(1) Pendant le règne de Charles IX, on établit, sous la bannière de France, des missions latines à Salonique, Patras, Athènes, Nauplie, Mélos, Paros, Smyrne, Chios, Naxos, Négrepont, Saint-Érini, Alep, Damas, Seïde, Tripoli de Syrie. Les vases sacrés de tous ces établissements furent fournis par les frères du Saint-Sacrement de Paris. *Voy.* ci-après le chapitre des missions.

teindre les Florides, où ils fondèrent une colonie hellénique. On assure que ces Grecs ont envoyé plusieurs fois chercher des prêtres dans leur ancienne patrie, mais nous ignorons s'ils existent encore tels qu'on retrouve encore de nos jours les Éleuthérolacons dans les montagnes de la Corse.

Les tombeaux étaient à peine fermés, qu'on vit éclater un nouvel orage. La Porte Ottomane se trouvait engagée dans une guerre désastreuse contre les Russes, lorsque des hommes qui n'avaient rien moins en vue que l'affranchissement de leur patrie parlèrent de liberté dans un pays où l'on n'aspirait qu'au repos. Ils dirigèrent leurs vœux vers Catherine, en lui disant que tous les Moraïtes n'attendaient qu'un signal pour se ranger sous ses drapeaux. Séduite, ou feignant de l'être (1), l'ambitieuse souveraine du Nord fit paraître pour la première fois dans l'Archipel le *labarum* de Constantin, reproduit sur ses glorieuses enseignes (2); une escadre libératrice fut envoyée aux Grecs; et Orlow aborda à Chimôva, port du Magne, le 18 février 1770, lorsqu'on niait encore dans le divan l'existence du détroit de Gibraltar, comme point de communication entre l'Océan et

---

(1) Il suffit de lire les lettres de l'impératrice Catherine à Voltaire, pour se convaincre que son projet n'était pas la délivrance des Grecs. Le roi de Prusse lui avait conseillé d'opérer une diversion en menaçant les Turcs vers le Danube et le Bosphore, afin d'intimider la Porte, et d'obtenir du divan la cession de la Crimée, qui était alors l'objet capital de sa cupidité politique.

(2) La croix grecque (qui est le monogramme de Christ, X) est l'emblême du pavillon impérial russe.



la Méditerranée (1). Quelques vaisseaux mal équipés, et douze cents hommes de débarquement, firent éclater une révolte générale, qui prouva trop le peu que valaient alors les descendants de Léonidas et de Philopœmen, pour qu'il soit à propos d'en rapporter la honteuse et déplorable histoire.

Cependant cette insurrection, dans laquelle les Russes se signalèrent par quelques actions héroïques, ne tarda pas à retomber sur les Grecs. Les Albanais, sortis de la Prévalitaine, du Musaché, des Dibres, de l'Acrocéraune et de la Thesprotie, après avoir repoussé les étrangers, ne se contentèrent pas d'égorger une multitude de chrétiens épouvantés. A l'exemple de leurs ancêtres, conduits autrefois par Pierre-le-Boiteux (2), ils pensèrent à se fixer dans la Morée, qu'ils venaient de reconquérir. Ils y trouvaient d'anciens compatriotes établis à Lâla et à Bardouni, qui avaient embrassé le mahométisme depuis deux cents ans (3). Ils se reconnurent à leur langage et à leur barbarie; et ils s'unirent, afin d'exercer les plus affreux brigandages. Ayant obligé les pachas de leur vendre la ferme des impôts, ils prêtaient aux Grecs, qui ne pouvaient payer leurs redevances, à soixante pour cent par mois; au moment des récoltes ils s'emparaient des produits,

---

(1) Voyez pour ce qui concerne l'insurrection de la Morée en 1770, l'histoire de la Régénération de la Grèce.

(2) T. III, liv. VIII de ce voyage.

(3) L'apostasie des Albanais eut lieu après l'expédition d'Alexis Laurédan en 1463; car sa relation porte que les Vénitiens pouvaient alors compter sur la coopération de trente mille Albanais chrétiens habitants dans les montagnes de la Morée. Bzov., *Annal.*, t. XVII, n° 30, p. 428.



et s'ils étaient insuffisants, ils saisissaient les femmes et les enfants. Dans l'espace de neuf ans, vingt mille chrétiens de tout âge et de tout sexe furent vendus à l'encan aux Barbaresques et aux Turcs de la Romélie par les Arnaoutes; et ceux qu'on épargna furent réduits à la condition des Hilotes. Les moines des solitudes qui avaient protégé quelques peuplades allaient périr avec elles, sans le secours du lieutenant-général de l'empire.

Hassan ou Cassan Dgezaër Mandal-Oglou, envoyé par le sultan Abdoulhamid pour mettre fin à l'anarchie, parut inopinément dans le golfe d'Argos, au mois de juillet 1779. Débarquer, surprendre les Anaoutes épars, les tailler en pièces, et exterminer au passage de l'isthme les hordes qui venaient à leur secours, fut l'ouvrage de quelques mois. Malgré cette rapidité, Hassan ne put atteindre quelques bandes répandues dans l'Arcadie et la Laconie, qui se réunirent aux Schypetars de Lâla et de Bardouni, parmi lesquels ils se sont fixés (1).

Gazi Hassan rétablit ainsi la paix au milieu des ruines du Péloponèse. Il ne pouvait pas rendre la vie à ceux que le fer avait moissonnés; mais il aurait dû exiger la restitution des esclaves vendus à l'étranger, rappeler une multitude de familles passées dans l'Asie mineure; ces vues étaient étrangères au cœur d'un Turc. Meilleur soldat qu'administrateur éclairé, il avait reconquis un pays désolé et il ordonna le dénombrement des hommes errants dans les forêts, afin

(1) Voyez l'histoire de la Régénération de la Grèce; en consultant la table des matières, on retrouvera les faits que je ne puis qu'indiquer ici sommairement.



de fixer la capitation, sans s'inquiéter si on pouvait la payer. Le recensement fait à cette époque ne présenta pas une population de cent mille ames; et cependant on maintint le nombre des caratchs sur l'ancien pied. On aggrava encore le sort des contribuables, en détachant le Magne du contrôle de la province, à laquelle on fit supporter sa capitation; de sorte que les chrétiens spoliés eurent à solder trois caratchs au lieu d'un. Telle fut l'issue des événements de 1770, qui coûtèrent la vie, la liberté ou l'expatriation à plus de quatre-vingt mille individus.

Hassan pacha convoitait la vice-royauté de Morée, mais il dut céder aux intrigues de ses compétiteurs, et le 14 novembre 1779 il mit à la voile, emportant des trésors qu'il chérissait, et la haine générale des Turcs, à laquelle il était plus qu'indifférent. Sous prétexte d'épargner la presqu'île, il obtint qu'elle ne serait gouvernée que par un muhazil ou intendant. Il choisit, à cet effet, son lieutenant Hadgi-Ibrahim, ancien chef de voleurs, qui avait fait le pélerinage de la Mecque sans en revenir plus honnête homme. Protégé par Hassan, il pouvait commettre impunément tous les crimes, et il n'y manqua pas. Le gouvernement tyrannique d'Hadgi-Ibrahim ayant cessé par sa mort, arrivée au mois de février 1781, le capitan-pacha le fit remplacer par son fils Ali bey, monstre qui se couvrit de forfaits et dont la punition se réduisit à une simple disgrace de cour.

Le calme qui succéda à ce dernier événement ayant permis aux habitants du Péloponèse de respirer, chacun rechercha ses proches et ses amis, comme on tâche de reconnaître ses compagnons d'armes au milieu des

rangs éclaircis des légions après une bataille. On se réunit peu à peu; les moines, accourus des couvents de Saint-Luc, en Béotie, de la vierge de Méga-Spiléon, de Saint-Lavrentios de Salamine, et des Météores de la Thessalie, se mirent à la tête de quelques troupes de paysans, auxquels ils donnèrent l'exemple du travail. On commença à ensemencer les terres; on releva les villages; et on allait rebâtir les villes incendiées, lorsque, du sein des champs depuis long-temps incultes, sortit une peste meurtrière, qui se manifesta en 1781, et ne cessa qu'en 1785 de frapper un peuple déja accablé de maux.

On vit alors reparaître en Morée le redoutable Mandal, Hassan pacha. Débarqué le 31 septembre 1784 à Nauplie, il accepte un festin splendide qui lui était offert par Meleck-Mehemet, commandant de l'Argolide. La maison de ce sérasker était en fête, gardes, musiciens, saltimbanques, bouffons, maître et valets attendaient le capitan-pacha qui paraît suivi d'un lion énorme. Chacun fuit à son aspect, et Meleck, resté seul, est obligé de prendre place à table entre l'amiral et son lion qui n'était pas un des convives le moins affamé du banquet. Meleck jura qu'il ne se trouverait plus en pareille compagnie. Hassan, pour le rassurer, lui dit comment il avait triomphé de la peur qu'on a pour ces animaux: lorsque poursuivi par un d'eux aux environs d'Alger, il avait eu le bonheur de l'abattre au moment où il allait être dévoré; mais ce qu'il se garda bien d'ajouter, c'est que depuis ce jour il était resté impuissant.

L'année suivante Hassan pacha qui voulait purger le Péloponèse de quelques chefs insoumis, y envoya

Jousouf pacha, chargé d'*exterminer les monstres*. Ce visir reçoit les grands de la province assis sur son sopha, le sabre au côté, les pistolets à la ceinture, la masse-d'armes en main, il fait tomber des têtes, et traîner devant lui le mouphti, qui ne se rachète de la honte du gibet qu'en baisant la poussière de ses pieds. Informé de la rebellion du janissaire aga de Navarin, il se rend dans cette ville suivi de six hommes, assomme le coupable à coups de masse-d'armes, en présence de ses soldats, fait jeter son cadavre à la mer, et après avoir ramené l'ordre, il rétablit le chef-lieu du gouvernement à Tripolitza; mais il ne put restaurer la prospérité. Au lieu de deux millions de piastres, somme alors égale à six millions de francs, que les visirs retiraient du Péloponèse, avant l'année 1770, tous frais de leur maison payés, il ne put en arracher, jusqu'en 1786, qu'une somme d'un million sept cent soixante-deux mille cinq cents francs, dont sept cent cinquante mille rentraient au trésor impérial (1).

Cette diminution des revenus annonçait l'épuisement général de la Morée; ce qui restait de ses habitants

	Piast. turq.	Francs.
(1) Soixante mille billets de caracth à 5 piastres, ou 12 francs 50 centimes	300,000	750,000
Revenus du visir	300,000	750,000
Frais de perception	100,000	250,000
Frais de garnisaires	5,000	12,500
TOTAL	705,000	1,762,500
N. B. Dans ce cadre ne sont pas comprises les dîmes, les fermes, ni les douanes, qui forment des dotations.		

fuyait vers l'Asie mineure, et l'émigration continuait en 1789, quand le bruit du canon qui venait d'ébranler le trône des Bourbons retentit jusqu'aux rivages de la Grèce. Les Moraïtes s'arrêtèrent à ce signal, lorsqu'on leur dit qu'une disette, vraie ou factice, désolait le royaume le plus fertile de l'Europe. Le pavillon de France, que le Péloponèse avait vu si long-temps flotter dans ses ports, disparut et fit place à celui des Schypetars d'Hydra et de Spezzia, qui achetaient des grains pour Marseille. Le prix qu'ils en offraient réveilla de nouvelles espérances, et l'agriculture se ranima. Les Grecs rentrèrent dans leurs villages; de nouveaux colons arrivèrent parmi eux; et les Turcs, en fermant les yeux sur les défenses ordinaires d'extraction des grains, connurent, par instinct, leurs véritables intérêts. Le laboureur redemanda des moissons aux campagnes fertiles de l'Élide, de la Messénie et du Stény-claros. Les gorges de l'Arcadie se repeuplèrent; l'Argolide et la Corinthie refleurirent; et, tandis que la France entière courait aux armes, on cultivait pour elle les campagnes du Péloponèse.

Le chancelier Bacon prétend *qu'il ne faut point mépriser les prophéties, car elles ont fait beaucoup de mal.* Un bruit avant-coureur de quelque événement sinistre circulait parmi les Péloponésiens, en 1793. On parlait de l'apparition d'une hydre qui s'était montrée à l'embouchure de l'Achéloüs, elle avait dévoré plusieurs bergers ithaciens, les troupeaux épouvantés fuyaient à son approche. C'était le signe avant-coureur de quelque satrape exterminateur, disaient les frères Laures de l'Érymanthe, et un Asiatique nommé Ismaël, qui arriva en Morée au commencement de 1795,

ne justifia que trop leurs prédictions. Ce pacha semblait avoir fait vœu d'exterminer les chrétiens. Chaque vendredi, avant de se rendre à la mosquée, il assistait au supplice de huit Grecs qu'il faisait pendre ou empaler, avant d'adresser ses prières au puissant allah de Mahomet. Son muhazil, Ali bey, non moins féroce, faisait tuer dans ses tournées les paysans dont la physionomie lui semblait sinistre, et sans l'activité des Grecs qui firent des représentations au divan, il est probable que ces deux scélérats auraient dépeuplé le Péloponèse. Ils payèrent de leurs têtes les crimes dont ils s'étaient souillés, et l'agriculture ayant repris une nouvelle activité, on ne parla plus de l'hydre d'Étolie, d'Ismaël, ni de son muhazil.

Ce changement salutaire occasionna, dans la Morée, une révolution commerciale tellement favorable, que sa population s'accrut, et s'élevait, en 1798, à deux cent quarante mille Chrétiens et quarante mille Turcs. Vers le commencement du dix-neuvième siècle, la prospérité était stationnaire. Mais les guerres d'Espagne, et le blocus continental, conception qui sera tôt ou tard fatale à l'Angleterre, ne tardèrent pas à donner une impulsion aussi avantageuse au commerce de la presqu'île que celle qui lui avait été imprimée par la révolution de France.

Cependant on ne remarqua pas une augmentation nouvelle dans le nombre des habitants; et depuis le retour de la paix en 1814, la Morée est tombée dans un état de langueur, indice d'une maladie organique. Les beys et les agas turcs, qui rivalisent d'avidité, ont flétri le travail du cultivateur, parce qu'ils l'ont réduit à la condition de journalier, en

se constituant accapareurs et marchands. Plus occupés de s'enrichir que de conserver afin d'améliorer les ressources territoriales, ils ont laissé détériorer les denrées céréales, en négligeant d'épurer et de choisir les semences. Pour cultiver une plus grande étendue de terrain, on a fait les labours à la hâte; et la terre, mal préparée, ne rend plus ce qu'elle donna aux jours de sa revivification. Les seigles de l'Élide soutiennent leur réputation : mais les froments sont en général maigres, mêlés d'ivraie, et regardés comme de dernière qualité, dans le commerce. Il est probable que la décadence de l'agriculture entraînera celle de la population ; voilà ce qu'on peut affirmer. Les Moraïtes, accoutumés à s'expatrier, passeront alors sans regret dans un autre pays, à moins de circonstances particulières, qui changeraient le système actuel des grands propriétaires.

Malgré les catastrophes que le Péloponèse a éprouvées, ce pays est encore regardé comme un des gouvernements les plus importants de l'empire ottoman. Son visir compte sous sa juridiction vingt cantons divisés dans l'ordre suivant, auxquels nous ajouterons les capitaineries du Magne, quoique suffragantes du capitan pacha, afin d'offrir le tableau comparé de son état moderne avec celui des provinces anciennes :

Sangiac ou Drapeau de Morée (1), *divisé en cantons et capitaineries.*

PROVINCES anciennes.	CANTONS et capitaineries.	NOMBRE de leurs villes, bourgs et villages.	ÉTENDUE des cantons et des capitaineries.
Corinthie.	Corinthe......	.. 111 ..	Comprend l'Isthme au-delà de Mégare, la Corinthie, l'Épidaurie, à l'occident, la Sicyonie, Pellène, la Stymphalide et Phénéon.
Argolide..	Argos........	.. 23 ..	La vallée de l'Argolide, depuis le Trété jusqu'à la mer; et au midi tout le territoire enveloppé par le mont Parthénius, jusqu'à la Cynurie.
	Nauplie.......	.. 33 ..	L'Argolide, depuis Tirynthe jusqu'au port Bisati près le cap Acra, la Trézénie et l'Hermionide.
Laconie..	Saint-Pierre....	.. 20 ..	L'ancienne Cynurie.
	Mistra (Sparte).	.. 118 ..	La vallée de l'Eurotas, et le cours des rivières et des torrents qui y affluent.
	Monembasie...	.. 54 ..	Les montagnes, depuis l'Asopus de Danville jusqu'au cap Malée.
Éleuthéro-Laconie, pays du Magne.	*Capitaineries.*		
	Iannichiainica.. Stavropighi.... Andravitza.... Zygos........	.. 44 ..	Première capitainerie, chef-lieu du même nom, une heure de Calamate. 2e *Id.*, chef-lieu, Chitriès. 3e *Id.*......... Scardamoula. 4e *Id.*......... Platza. Ces quatre divisions contiguës occupent de l'ouest à l'est environ douze lieues d'étendue en longueur, entre le mont Taygète et le golfe de Messénie.
	Autonomies.		
	Coutouphari...	.. 1 ..	Ville autonome, sous la protection de Bach Bagou, chef du Magne, nommé par le Capitan pacha.
TOTAL.............		404	

(1) Sangiac ou drapeau est ce que les Grecs du Bas-Empire appelaient *bannière :* Βάνδον· οὕτω καλοῦσι Ῥωμαῖοι τὸ σημεῖον τὸ ἐν πολέμῳ (Suidas). Il est probable que dans la suite on distribua des terres *en colonie*, qui formèrent des divisions pareilles à nos baronnies. Enfin les Turcs, qui envahirent toutes les propriétés, donnèrent à cette démarcation l'extension qu'elle a maintenant.

Suite du Sangiac ou Drapeau de Morée, divisé en cantons et capitaineries.

Provinces anciennes.	Cantons et capitaineries.	Nombre de leurs villes, bourgs et villages.	Étendue des cantons et des capitaineries.
	Report....	.. 404 ..	
Eleuthéro-Laconie, ou pays du Magne.	Chimôva......	.. 1 ..	Bourgade autonome indépendante.
	Capitainerie.		
	Dîro	....	Son territoire s'étend sur la côte, jusqu'au cap Gros.
	Anarchie.		
	Cacovouni.....	.. 11 ..	Le cap Ténare et les montagnes voisinès, les Cacovouniotes, ou Cacovouliotes, sont entièrement anarchiques, sans lois et sans chefs.
	Capitaineries.		
	Mila	.. 47 ..	Revers oriental du Taygète, confine avec Mistra, comprend le territoire de Las et de Gythium.
	Castégnitza....		Les hauteurs du Taygète, le défilé des Portes, qui conduit de la Laconie dans la Messénie.
	Trinassa		Les environs de Crocéa et les îles voisines; elle prend son nom de Trinassus.
	Murathonisi....		Le fond du golfe de Colokytia; résidence du Bach Bagou.
Messénie..	Calamate......	.. 10 ..	L'espace compris entre la rive droite du Pamissus et de l'Aris de d'Anville.
	Imlakia.......	.. 37 ..	Chef-lieu, Courtchaoux, villages appartenant au sultan; c'est la vallée du Stenyclaros.
	Androussa.....	.. 87 ..	Le centre de la Messénie et le rivage de son golfe, depuis le Pamissus jusqu'au Bias.
	Coron	.. 76 ..	La pointe méridionale de la Messénie.
	Modon	.. 54 ..	Le territoire compris entre les monts Thémathea, Ægaleus et la mer.
	Navarin.......	.. 36 ..	L'occident de la Messénie, depuis le mont Ægaleus jusqu'à la hauteur de l'île Proté.
	Arcadia.......	.. 106 ..	La Messénie septentrionale et la Triphylie.
Total...............		869	

Suite du Sangiac ou Drapeau de Morée, divisé en cantons et capitaineries.

Provinces anciennes.	Cantons et capitaineries.	Nombre de leurs villes, bourgs et villages.	Étendue des cantons et des capitaineries.
	Report....	869	
Élide....	Gastouni......	.. 112 ..	L'Élide proprement dite.
	Lâla..........	.. 1 ..	Forme une anarchie indépendante dans le mont Pholöé.
Achaïe...	Patras........	.. 94 ..	L'Achaïe.
	Vostitza.......	.. 25 ..	
Arcadie..	Calavryta......	.. 95 ..	Le nord de l'Arcadie et une portion de l'Achaïe.
	Tripolitza......	.. 77 ..	La Tégéatide, Mantinée, jusqu'aux frontières de la Laconie.
	Caritène......	.. 130 ..	Le cours de l'Alphée et de tous ses affluents, à l'exception de l'Érymanthe, du Ladon et l'Olbius.
	Londari.......	.. 18 ..	Les Hermès; autrefois ce canton n'en faisait qu'un avec celui de Caritène.
Total général..........		1,101	

Telles sont les divisions turques adaptées aux démarcations historiques du Péloponèse que j'ai cru indispensable de classer dans un tableau synoptique, avant d'entrer dans les détails de sa topographie.

Pour ce qui concerne ses divisions ecclésiastiques, elles sont restées, à peu d'exceptions près, ce qu'elles furent dans l'origine, comme on en jugera par le tableau suivant que nous développerons dans la suite de ce voyage, en faisant connaître les changements arrivés, le montant des revenus, et le tableau du clergé soumis à l'autorité des prélats de l'Achaïe.

Provinces ecclésiastiques de l'Achaïe ou Péloponèse en MDC (1).

IIIe Province.

Métropole.

Corinthe évéché au Ier siècle, métropolitain IVe siècle, exarque du Péloponèse au XIIe siècle.

Suffragants.

Argos. E. V. S. M. XI. S.
Céphalonie, île E. V. S. A. XVI. S.
Zante IX. S.
Damalas (anc. Trézène) E. IX. S.
Hélice (Vostitza) IV, S.
Tégée (Tripolitza) V. S.
Ziménos IX. S.

IVe Province.

Métropole.

Patras (Patræ veteres) E. au IVe siècle. M. V. S. Ex. d'Achaïe XIII.

Suffragants.

Christianopolis (Arcadia) A. IX. S.
Olénos (Camenitza) V. S.
Élis (Belvédère V. S.
Coron V. S.
Modon IX. S.

Ve Province.

Métropole.

Monembasie (Limera Epidaurus) E. VIII. S. A. XIII. Ex. de Péloponèse.

Suffragants.

Nauplie A. XVII. S.
Maïna E. IX. S.

---

(1) La 1re et la 2e province ecclésiastique d'Achaïe comprennent la Béotie et l'Attique.

Hélos E. XII. S.
Androussa E. XXII. S.
Rheontos E. XVII. S.

VI[e] Province.

Métropole.

Lacédémone E. V. S. M. XII. S.

Suffragants.

Chariopolis XII. S.
Messène V. S.
Amyclée XVII. S.
Thalamé XVII.

C'est par ces trônes ecclésiastiques que la parole divine s'est conservée dans un pays livré au despotisme des Turcs, en maintenant dans le sentier de la foi les Grecs qui ont placé leurs espérances dans un avenir de restauration difficile à prévoir.

Mais continuons notre tâche, en disant ce qu'était le Péloponèse avant les événements dont il est maintenant le théâtre; ce sera montrer ce qu'il pourrait devenir entre les mains des chrétiens restés fidèles au dieu de leurs pères et à leur immortelle patrie.

CHAPITRE III.

Achaïe. — Patras. — Monuments, inscriptions, ruines, état moderne de cette ville ; sa latitude, déterminée par Beauchamp.

Je crois inutile de répéter ce que les anciens ont écrit au sujet des origines mythologiques de l'Achaïe. Ainsi je passerai sous silence l'histoire de Xuthus et de ses fils (1), les querelles des Iones et des Achéens, les dissensions survenues entre les fils de Codrus et de Nélée, et l'histoire des émigrations des peuplades dont ils furent les chefs. Je ne dirai pas non plus comment l'Achaïe, après avoir joui de l'éclat des prospérités, passa sous le joug des Romains, destinés eux-mêmes à s'éteindre comme ces astres autrefois connus, dont on assigne encore la place parmi les constellations, mais qu'on ne voit plus briller dans le vaste empyrée.

L'Achaïe, primitivement appelée Égialée, à cause de sa situation au bord de la mer, comptait dans l'étendue de son territoire douze cités florissantes (2), dont il n'existe plus que Patras. Les Grecs, accoutumés à rattacher leurs histoires aux dieux ou bien aux héros, se plaisaient à raconter que cette ville avait été fondée par Eumèle (3), auquel Triptolème, venu de

(1) Pausanias, *Achaic.*, lib. VII, c. 1 ; Bibl. d'Apollodore l. I, c. VII, § 2, 3; Schol. Lycophr. v. 284.

(2) *Id.*, lib. *id.*, c. 6; Herodot., I, c. 149; Polyb. Hist. II, c. 41; Tit.-Liv., XXV, 15; XXI, 26; Ptolem. c. XV; Tab. X, Europæ. Hygin. Fab. Poet. Astron., l. II, c. 14; Diod. Sic., l. I, c. 18, 21.

(3) *Ibid.*, c. 1 et 2.



l'Attique, avait appris l'art de bâtir et de semer du blé. Il est probable d'après cette tradition que ce fut en construction cyclopéenne que les colons de l'Égialée élevèrent la première enceinte destinée à protéger leurs habitations, puisqu'elle fut appelée Aroé, ou ville des laboureurs. Ils avaient dans la suite bâti Anthée et Messatis, lorsque les Achéens ayant chassé les Iones de cette contrée, leur chef Patræus agrandit et fortifia Aroé, à laquelle il donna son nom (1), sans pouvoir faire oublier celui qu'elle porta primitivement, puisqu'on le trouve reproduit jusque sur les médailles romaines (2). Il paraît que depuis la restauration d'Aroé par Patræus, la ville avait joui d'une longue paix,

---

(1) Pausan., *ibid.*, ἀξιόλογος πόλις; Strab., lib. VII, p. 387; Thucyd. Hist., lib. II, 133, 83; 134, 84; Poly. Hist., lib. II, c. 41; lib. IV, c. 10, 83; lib. V, 3, 28, 91; Tit.-Liv., XXVII, 29, XXXVI, 21; XXXVIII, 7, 29; LII, 6; Ptolem., lib. III, c. XVI; Cicero, lib. VII, *Epist.* 28; lib. XIII, *Epist.* 17; lib XVI, *Epist.* 1; Plin., lib. IV, c. 4; Steph. Byz.; Constant. Porphyrogen., *Them.*, lib. II, *Them.* 6.

(2) Les médailles les plus communes de Patras portent à l'exergue C. A. PATR.

J'y en ai trouvé deux autres moins connues :

Argent. TI. CLAVDIVS CAESAR AVG. GERM. Tête nue de l'empereur à gauche.

R. LIBERIS AVG. COL. A. AP.

Bronze. Tête d'Adrien, légende fruste.

R. Légende fruste; Minerve debout à gauche, tenant dans sa main droite une petite victoire, appuyée de la gauche sur son bouclier et la haste; chouette à ses pieds.

lorsque ses habitants s'engagèrent dans une expédition qui avait pour but de secourir les Étoliens contre les Gaulois. Pausanias, qui raconte cette entreprise, dit que les Patréens échappés au fer des Barbares furent tellement effrayés, qu'au lieu de rentrer dans leur ville, ils se retirèrent dans les places voisines, telles qu'Anthée, Messatis, Boline, Argyre et Arbas. Depuis cette catastrophe, Patras n'avait fait que décliner; et elle était menacée d'une destruction totale, lorsqu'après la bataille de Nicopolis, Auguste ordonna de la relever. Soit qu'il la jugeât propre au commerce, ou plutôt à devenir un arsenal pour ses flottes, il y envoya des vétérans, et usant du droit des dévastateurs, il dépeupla les villes de l'Étolie pour transporter leurs habitants dans sa nouvelle colonie, qui fut appelée *Colonia Augusta Aroe Patrensis*.

Les travaux d'Auguste en avaient fait une des principales villes du Péloponèse : le commerce y florissait. Elle était ornée de temples, de portiques, d'un théâtre et d'un odéon qui ne le cédait en magnificence qu'à celui d'Hérode Atticus. Le rivage de la mer était bordé d'édifices consacrés aux divinités protectrices de la Grèce et de l'Achaïe. Les Propylées étaient embellis des statues des héros indigènes (1). On voyait près du port les figures en bronze de Mars et d'Apollon; un bois sacré s'étendait au-delà; on apercevait dans la plaine les temples d'Apollon, de Cérès, et non loin de ce dernier, on montrait une fontaine pro-

(1) Ces statues, qui étaient dorées, représentaient Patreus, Preugène et Athérion. Paus., lib. VII, c. 20.

phétique appelée Salus, où l'on consultait pour les maladies au moyen d'un miroir. De toutes parts on apercevait des monuments et des autels auprès desquels s'élevait l'humble métropole des chrétiens, qui n'étaient encore connus dans la Grèce que par les persécutions auxquelles ils étaient exposés.

Parmi tant d'édifices et d'oratoires consacrés aux faux dieux, les Patréens en avaient dédié un spécialement à Diane, qu'ils avaient bâti dans leur citadelle, où elle était adorée sous le nom de *Laphria*, la Débonnaire. A côté de ce sanctuaire Minerve Panachéenne avait ses autels; mais quoique protectrice de l'Achaïe, Diane l'emportait sur elle dans l'adoration publique. Son culte était répandu de tous côtés, et aucune ville ne possédait dans le deuxième siècle plus de temples et de statues que celle de Patras. Ce fut donc à retrouver les débris de tant d'objets, et les traces de la colonie d'Auguste, que je m'appliquai à mon arrivée dans le Péloponèse.

Un citoyen de Patras, Lucien, avait sapé les bases du paganisme quand un pêcheur d'Argos, l'apôtre saint André, qui y reçut la couronne du martyre, jeta les fondements de l'église d'Achaïe. Eumèle, son disciple avant de mériter le baptême de sang, avait institué pour évêque à Patras, Stratocles, frère germain du proconsul de Rome qui gouvernait alors le Péloponèse. Ce néophyte consacré par l'imposition des mains, ayant ensuite été baptisé avec sa femme Maximilla, fonda dit-on à Patras des établissements de charité, ainsi qu'une métropole dédiée à la sagesse éternelle, qu'on a depuis personnifiée sous le nom de sainte So-

phie (1). Il paraît d'après une lacune existante dans la liste des évêques de Patras jusqu'au concile de Sardique que la religion fut long-temps dominée dans cette ville par le culte des faux dieux. Sous le règne de Constantin on voit les chrétiens du Péloponèse rangés sous les dra-

---

(1) *Évêques de Patras* (Παλαιῶν Πατρῶν).

I. Stratoclès, disciple de St-André.
II. Plutarque dans les actes du concile de Sardique.
III. Alexandre au synode de la province de Corinthe ou Hellade et au concile de Chalcédoine.
IV. Théodore (évêques intrus) au temps de Photius.
V. Sabas au synode pour le rétablissement de Photius.
VI. Constantin I, au synode du patriarche Aléxis.
VII. Léon, cité par Psellus.
VIII. Pierre, au temps d'Alexis Comnène.
IX. Constantin II, en.......................... 1156
X. Théon.......................... 1166
XI. ....pendu par les Turcs maîtres de Patras. Phrantz., lib. III; Hist., c. 23.
XII. Germanos. I.......................... 1544
XIII. Arsène.......................... 1579
XIV. Denys (Turc. Græc., lib. IV, p. 323).
XV. Daniel.......................... 1572
XVI. Timothée.
XVII. Théophanes I.
XVIII. Parthenius.
XIX. Théophanes II.
XX. Germanos II.
XXI. Daniel.......................... 1612
XXII. Arsène II.
XXIII. Christophe.
XXIV. Paysios.
XXV. Daniel.......................... 1721
Parthenius.......................... 1770
Germanos.......................... 1822

peaux de cet empereur, combattre son beau-père Licinius, et suivre le sort commun des autres sujets de l'Orient. On ne dit pas si les Abares qui possédèrent l'Achaïe pendant deux cent vingt-huit ans, tenaient pour leur Jupiter indigète, ou pour le Christ. Les moines qui sont les historiens de ce temps d'anarchie racontent que ces barbares ne souffraient pas qu'un seul Romain y pénétrât et qu'à la même heure ils furent exterminés avec l'assistance de saint André, de façon que Patras et son territoire étant miraculeusement délivrés, passèrent de nouveau sous le sceptre des empereurs orthodoxes.

Ce sceptre porté par des Césars soumis à l'autorité de quelques théologiens, n'était plus propre à protéger la Grèce, qui fut conquise par les chrétiens latins au commencement du treizième siècle. Une relation de la guerre des Français en Morée, écrite en vers politiques, nous fait connaître ce qui se passa dans la terre de Patreus. « Aimez-vous, dit le troubadour « historien, à connaître les exploits des braves, et à « recueillir une ample instruction? Si vous savez lire, « lisez le récit de leurs exploits; si vous ne savez pas « lire, asseyez-vous près de moi, et écoutez (1). » L'auteur, après ce début, dit comment Guillaume de Champlitte, étant débarqué à quinze milles de Patras, ne tarda pas à s'en emparer. Geoffroi de Ville-hardoin, prince d'Achaïe, détruisit ensuite l'église métropolitaine bâtie par Stratoclès (2), pour élever un château à l'endroit où il existe de nos jours.

(1) Chron. de Morée, liv. II, p. 1, trad. de Buchon.

(2) Hist. de Cp. sous les empereurs français, liv. II, p. 53, édit. de Paris.

Soit que les Français commandés par Ville-Hardoin fussent plus propres à guerroyer et à conquérir qu'à posséder, ou pour toute autre cause, il ne paraît pas qu'ils s'occupèrent à se faire des amis parmi les Grecs. Le pape Innocent III, qui n'entendait guère mieux ses intérêts, avait disposé de l'archevêché de Patras dès l'année 1207, avec cette hauteur révoltante qui ne pouvait qu'entretenir le schisme. Par une lettre, en date du 9 mars, il recommandait à son métropolitain de la province d'Achaïe « de sommer les « évêques qui auraient abandonné leurs siéges par suite « des *événements de la guerre* (1), d'y revenir; s'ils « refusent, à moins qu'ils ne se couvrent du bouclier « de l'appellation en cour de Rome, qu'on pourvoie « canoniquement à leur remplacement, après les avoir « frappés de suspension et d'excommunication (2). » Il

---

(1) *Propter guerrarum discrimina.* Quel latin! il faut lire les brefs et la correspondance des papes à cette époque, pour croire à quel degré de barbarie on était tombé dans la daterie de Rome.

(2) *Évêques latins.*

I.	Inconnu	1207
II.	A. (désigné par cette seule initiale)	1207
III.	Bernard	1243
IV.	Inconnu	1263
V.	Rayner.	
VI.	François.	
VII.	Guillaume	1302
VIII.	Inconnu	1345
IX.	Nicolas I	1347
X.	François	1349
XI.	Nicolas II.	
XII.	Raynault	1351

était difficile à l'autorité ecclésiastique de s'arrêter, car une fois sa suprématie et son infaillibilité étant établies, elle pouvait tout oser et tout légitimer. Aussi, dès le règne de Henri de Flandre, successeur de l'empereur Baudoin, vit-on le légat du pape interdire le culte grec, exiger les dîmes pour le clergé latin, et prononcer des censures contre les princes qui s'opposaient à son avidité. En 1376, le souverain pontife disposait des prébendes de Patras (1), qui font maintenant partie du vacouf de la mosquée de Sainte-Sophie. Pour se débarrasser de ce conflit, la république de Venise qui acheta cette ville en 1407 d'Étienne Arseni pour une pension de cinq cents ducats, traita avec Zacharias son archevêque pour le temporel et le spirituel (2). Rome aurait probablement réclamé, mais les Turcs, qui s'emparèrent de Patras en 1532, ayant mis les contendants hors de cause, cette ville n'est plus nommée dans l'histoire que pour parler de ses malheurs (3). Saccagée à diverses reprises (4), ce fut de là que partit le signal

---

XIII.	Jean I	1559
XIV.	Barthélemi	1362
XV.	Ange	1364
XVI.	Bonjean	1364
XVII.	Jean II	1372
XVIII.	Paul	1387
XIX.	Étienne, vers	1422
XX.	Pandolphe	1429
XXI.	Simon.	
XXII.	Baptiste.	

(1) Daru, Hist. de Venise, liv. IX, t. II, p. 67, 68.

(2) Daru, *id.* liv. XII, c. 3; t. II, p. 249.

(3) Hist. Ottom. de la Croix, Règne de Soliman II, t. I, p. 398.

(4) Patras fut brûlée en 1645, par Morosini. Hist. Ott. de la Croix, règne d'Ibrahim, t. II, p. 394.

de l'insurrection, donné en 1770 par son archevêque Parthénius, signal répété de nos jours par le métropolitain Germanos (1). Mais reportons-nous au temps où nous explorâmes cette ville en disant ce qu'elle était en 1816.

La banlieue de Patras, à l'époque la plus brillante de sa prospérité, se terminait un mille au nord de la citadelle actuelle, sur le chemin de Sichéna, qui conduit à Naupacte. Sa longueur, en tirant du septentrion au midi, était de deux milles, sur une demi-lieue d'orient en occident. C'est dans ce cadre, moins rempli qu'il n'était autrefois, que se trouve placée la ville moderne. Sa forteresse, renversée dernièrement par l'explosion d'un magasin à poudre, laisse apercevoir au milieu de ses décombres, des pierres artistement taillées, des fûts, ainsi que des tambours de colonnes en marbre, des chapiteaux et des frises, avec des ornements d'architecture qui avaient été vus par Spon (2). A la face d'un bastion situé au nord, on remarque dans une niche une belle statue en marbre. A sa pose légèrement inclinée, comme si elle décochait une flèche; à sa draperie élégante, à la délicatesse de son sein virginal, on peut raisonnablement penser que c'est la Diane Étolienne de Naupacte. La tête et les mains de cette statue manquent, mais le torse est si parfait, quoique déja rajusté, qu'il mériterait une plus noble destination que de rester encadré dans le revêtement d'un bastion. Il serait, je pense, difficile

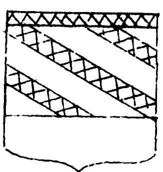
(1) *Voy.* l'Histoire de la Régénération de la Grèce.

(2) « J'y vis, dit Spon, une fort belle colonne de marbre blanc; et tout auprès, un chapiteau de même étoffe. »

de déterminer l'emplacement du temple de Diane Laphria, quoique quelques soubassements portent à croire qu'il se trouvait tout auprès. Au revers du mur austral on voit dans la maçonnerie un bas-relief avec deux figures sans tête, dont l'une paraît, à la peau de lion, être un Hercule, ou bien Bacchus; et l'acquisition de ce fragment, malgré sa mutilation, ne serait pas à dédaigner. On chercherait vainement à travers les décombres, quelques traces du tombeau d'Eurypyle, fils d'Évémon. Vers le donjon on montre une fontaine antique; sur les linteaux de la porte d'entrée on lit les noms des archontes patréens des derniers âges; on y voit aussi une statue mutilée, un écusson avec une légende, et au-dessus d'un hangar, quelques lettres grecques qui ne forment aucun sens.

Si on sort de la citadelle par la porte ouverte à l'orient, on passe sous un vaste platane qui ombrage une fontaine alimentée par les eaux des aquéducs. C'est là le rendez-vous ordinaire des Turcs, *qui s'y promènent des yeux* sur l'étendue d'une campagne couverte de vignobles entremêlés de parcs plantés d'orangers et de citronniers. En remontant cinq cents toises environ au nord, on arrive aux aquéducs qui couronnent un petit vallon couvert de vignobles. Pausanias, qui ne parle pas de ces hydragogues, me porterait à croire qu'ils furent construits postérieurement à son voyage; leur architecture, qui est romaine, se compose de deux rangées d'arcades superposées, construites en mâçonnerie solide. Le canal supérieur, détruit en plusieurs endroits, n'a pas été réparé depuis long-temps; et celui d'en bas, qui suffit aux besoins publics, serait lui-même tombé en ruines, sans la nécessité de procurer de l'eau à la ville.

CΗΜЄΙΟΝ ΑΥΘЄΝΤΟΥ ΠΑΝΔΟΛΦΟΥ ΝΤЄ ΜΑΛΑΤЄCΤΟΙC ΗΡΟΛΙΤΟΥ
ΠΑΛΑΙΩΝ ΠΑΤΡΩΝ ΤΟΥ ΑΝΚΑΙΝΙCΑΝΤΟϹ ΤΟΝ ΤΗΔЄΘΕΙΟΝ
ΝΑΟΝ ΤΟϹ ΧΙΛΙΩϹΩ ΤΕΤΡΑΚΟCΙΟϹΩ ΕΙΚΩϹΩ ΚΤΩ ΕΤΙ



AU CHÂTEAU

DE PATRAS.

CΗΜЄΙΟΝ ΑΥΘЄΝΤΟΥ ΠΑΝΔΟΥΛΦΟΥ
ΝΤЄ ΜΑΛΑΤЄCΤΟΙC ΗΡΟΛΙΤΟΥ—ΠΑ
ΛΑΙΩΝ ΠΑΤΡΩΝ ΤΟΥ ΑΝΚΑΙΝΙ
CΑΝΤΟC ΤΟΝ ΤΗΔЄ́ΘЄΙΟΝ —
ΝΑΟΝΤΟϹ ΧΙΛΙΟϹΩ̃ ΤΕΤΡΑΚΟ
CΙΟϹΩ ЄΙΚΟϹΩΚΤΩ ΕΤΙ

Lith. de Engelmann.

Tel est sommairement ce qu'on remarque dans les ruines de l'acropole de Patras et au versant oriental du Scato-Vouni, dénomination de la montagne sur laquelle elle est située. Mais en partant de son bastion septentrional, pour descendre sur la route de Vostitza, on voit à mi-côte une fontaine avec un buste en marbre blanc extrêmement mutilé, qui jetait l'eau par les seins; on n'y trouve plus l'inscription rapportée par Chandler. Arrivé au bas de la montagne, si on laisse à gauche le quartier de la ville appelé Vlatéro, on a devant soi au couchant les vignes affectées à la dotation du monastère de Saint-Michel-Achéen (1), héritier d'un territoire jadis consacré à Cybèle. Des fouilles pratiquées dans ce terrain en 1816, m'ont fait connaître que la ville se prolongeait de ce côté, parallèlement au rivage de la mer. Les soubassements d'un grand édifice, ainsi que des colonnes et des chapiteaux, me portent à croire, d'après le récit de Pausanias, que c'est le lieu où exista le temple de Dindymène, dans lequel Atys recevait un culte particulier (2). Il est probable que j'aurais pu avoir des

(1) Monastère situé au canton d'*Ægium* ou Vostitza, comme je le dirai ci-après.

(2) Paus., lib. VIII, c. 20. Voici une inscription trouvée dans ses décombres.

Sur un marbre. (sic.)

ΔΟΜΙΤΙΟΥ ΦΑΪΔΡΟΥ
ΤΗΝCΗΝΕΥΝΟΙΑΝ ΚΑΙ
ΠΙCΤΙΝ ΦΑΙΔΡΕ ΚΑΔΟΥ
ΝΤΕCΕΝΒΙΟΤΗCΜΕΤ
ΡΟΙCΟΥΠΟΤΕΠΑΥCΟ
ΜΕΘΑ

preuves de cette conjecture, si l'inquiétude d'un gouvernement ombrageux avait permis de faire des excavations plus profondes. Indépendamment des objets qu'on en a exhumés, on y trouva alors un superbe bas-relief orné de vierges canéphores (1), portant des flambeaux, qui fut acheté par M. Zanini, consul d'Autriche.

Des vignes de Vlatéro, en tournant un mille au midi, on arrive aux douanes, près desquelles on voit un môle délabré servant à abriter les barques; les magasins appelés *sérails*, dans lesquels on dépose les raisins de Corinthe (uva passa); des hangars habités par quelques pêcheurs, et des établissements où se font des salaisons de sardines. En face, à l'occident, on a devant soi la rade, sur laquelle les vaisseaux trouvent un ancrage de bonne tenue, mais exposé aux vents impétueux du sud-ouest. En continuant de longer la plage au midi, après avoir traversé plusieurs ruisseaux, et côtoyé des vignobles, on ne tarde pas à reconnaître l'entrée de l'ancien port, indiquée par les restes de deux jetées parallèles, dont les fondements sont à peine couverts par la mer. A leur extrémité, on distingue les bases de deux tours de cent vingt pieds de diamètre, bâties en regard, qui servaient probablement à en défendre l'entrée, et à soutenir une chaîne pour fermer ce mouillage. C'était sans doute au bout de ces chaussées formant un double môle, qu'étaient placées les statues de Mars et d'Apollon, symboles de la guerre et

(1) Filles nubiles, qui portaient des corbeilles sur leurs têtes, dans certaines cérémonies de Diane, pour annoncer qu'elles étaient fatiguées du poids de leur virginité. *Voy.* Κανηφόρος, *in Etymolog.*



des arts, enfants du commerce maritime (1). On serait même tenté de croire que le temple de Vénus était bâti de ce côté sur quelque terrasse élevée dans la mer; car on y voit encore à fleur d'eau plusieurs tambours de colonnes cannelées de marbre blanc, et de grandes pierres de taille, qu'on emploie aux constructions modernes. Le double môle, flanqué de tours, orné de statues et peut-être d'un temple, donnait entrée dans un port semblable au lac d'une naumachie, qui avait un mille de diamètre depuis la grève jusqu'à l'endroit appelé maintenant Hypsila-Alonia (les hautes aires), sur un rayon transversal de cinq cents toises. Ce bassin, qui fut successivement la darse des Romains et des Vénitiens, est maintenant comblé. Ce n'est point, comme le dit Chandler, par les alluvions de l'Achéloüs, mais par les éboulements du mont Panachaïcos ou Voda, que les ruisseaux et les torrents y déposent sans cesse, qu'un pareil attérissement et celui de la côte se sont opérés. Les eaux qui y séjournaient encore il y a vingt-cinq ans, rendaient l'air de Patras tellement insalubre, que peu d'étrangers pouvaient s'y acclimater; et c'est encore de ce cloaque mal assaini, que sortent les fièvres qui affligent les habitants, quoique les défrichements aient déja produit une amélioration sensible dans l'état habituel de l'atmosphère.

A la gauche de ce port, on voit quelques moulins employés à la fabrique de la poudre à tirer et au net-

(1) Pausanias, lib. VII, c. 21.

toyage du riz; et plus avant dans les terres, un téké de derviches, ainsi que l'église de saint André, apôtre. L'opinion commune et les observations veulent que ce dernier emplacement soit celui du temple de Cérès. Près de cette enceinte, on remarque la fontaine Salus, que la crédule superstition consultait, afin de connaître, par la divination au moyen d'un miroir, l'issue des maladies de ceux pour lesquels on interrogeait la Naïade de cette source (1). Elle est maintenant séparée de l'enceinte religieuse par un mur solide, dans lequel on reconnaît une substruction hellénique. Comme autrefois, on y descend par quelques degrés; mais ses eaux, encaissées d'une margelle, ne forment plus un cours extérieur. Leurs vertus divinatoires sont oubliées; et cependant les Patréens s'y rendent encore en foule, le jour de la panégyrie de saint André, afin de boire de ses eaux, qui sont regardées comme un spécifique contre toutes les maladies.

On ne retrouve plus, parmi les décombres du temple de Cérès, que quelques traces de l'église de saint André; et la pierre fétide qu'on y montrait du temps de Spon, a disparu. En revanche, on fait toujours voir aux fidèles le sarcophage de l'apôtre dont la relique, transportée à Rome, fut profanée par les soldats du connétable de Bourbon, lors du sac de cette ville (2). A la vérité, il faut toute la perspicacité des yeux de la foi pour reconnaître le saint cénotaphe dans un morceau de frise antique renfermé dans une petite

(1) Paus., lib. VII, c. 21.
(2) Guic., Sacco di Roma.

chapelle à peine abritée par un toit de tuiles gercées, soutenues sur des roseaux. L'intolérance turque a renversé la basilique, qui était un ouvrage somptueux de la magnificence des empereurs chrétiens; et il ne reste aux Grecs, pour prier, que ce fragile sacellum, objet de leur vénération. Un cordon de murs enveloppe à l'extérieur une quantité de colonnes brisées, de chapiteaux renversés, et le cimetière des Latins, dont le terrain appartient à la France (1).

Le bois sacré, qui offrait une promenade délicieuse aux Patréens, devait occuper l'espace connu maintenant sous le nom de vignes de Calamogdarti. Il commençait à peu de distance du temple de Cérès, en s'étendant sur le chemin qui conduit à Pharès. Un pavé en mosaïque, très-facile à déblayer, dont on voit une partie dans un fossé voisin de la mer, sert à faire reconnaître un des temples qui y existaient. Les attérissements formés de cailloux recouverts de terre végétale, n'ont pas empêché d'y trouver des bas-reliefs (2),

(1) La France avait eu, dans l'Orient, la sage précaution de stipuler, dans ses capitulations commerciales, jusqu'aux lieux destinés à la sépulture de ses enfants. Elle savait que la haine des sectes imposait l'obligation de prendre une précaution inconnue des anciens, qui ne poussèrent jamais l'intolérance jusqu'à refuser aux étrangers, ni aux ennemis, un dernier asyle dans le sein de la terre, le droit même de la haine s'éteignant aux portes du tombeau.

(2) Parmi ces bas-reliefs, j'en ai vu un représentant Apollon et un satyre, ainsi qu'une tête de bœuf en pierre de grandeur naturelle, qui sont maintenant placés au-dessus d'une fontaine dans la maison d'un Grec.



des cippes avec des inscriptions (1); et il est probable que les recherches qu'on pousserait de ce côté conduiraient à des découvertes nouvelles.

Six cents toises au nord-nord-est du kiosque de Calamogdarti, en remontant vers Patras, on arrive à l'esplanade de Hypsila-Alonia, qui borde l'ancien port au levant. Un mur bâti en retraite, que Spon et quelques voyageurs ont pris pour un amphithéâtre, était le quai auquel s'amarraient les vaisseaux, comme on peut encore en juger par quelques anneaux en fer scellés dans les pierres. Au-dessus se trouvait le temple de Neptune, dont on a découvert les colonnes et les chapiteaux en marbre blanc (2). Je pense aussi que la chapelle de la déesse Sotiria (santé), attribuée à Eurypyle, existait à peu de distance au nord, près d'un puits, où l'on reconnaît les fondements de murailles très-anciennes. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, il est certain que les champs de Hypsila-Alonia

(1) Ces inscriptions sont :

ΧΑΡΙΤΟΣ ΧΑΙΡΕ
........ΙΡΕΝΑΝ
........ΧΙΖΗϹΑϹ.
ΕΤΗ ΑΓ.

M. GEMINIO
M. PRIM..
SACERDOTI

(2) On a déterré dans cet endroit un chapiteau corinthien de la plus belle conservation, et un autel ou piédestal en marbre, sur lequel on lit ces mots :

L. CVRTIVS
ONESIPHORVS
AIPICIANCE.

furent un des beaux quartiers de Patras. Le soc de la charrue y met journellement à découvert une grande quantité de briques, de fragments de marbre et de plaques de mosaïques, qui prouvent la quantité d'édifices publics qui l'ornait aux temps où florissait cette ville opulente.

Le chemin creux qui conduisait de l'agora (que je crois être le bazard actuel de Saint-Georges) à la partie basse de la ville, séparait Hypsila-Alonia du temple de Bacchus Ésymnète (1), situé dans le jardin du consulat de France. Pausanias dit qu'il était près de la mer; et comme le port remontait jusque-là, on voit ses ruines au lieu qu'il indique. Il est étonnant que Spon, qui visita ce local, n'en parle pas; car la cella construite en briques devait être à découvert. L'intérieur de l'édifice, que j'ai fait nettoyer, offre maintenant aux curieux une aire en mosaïque divisée par losanges formés de petits cubes de marbre rouge et blanc, qui devaient produire un effet agréable. Avant que j'eusse fait déblayer ce pavé de la nef, on avait trouvé tout auprès une statue de Philippe portant pour inscription sur sa base : ΥΠΝΟΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ, *sommeil de Philippe* (2); et j'y ai depuis déterré une tête dont le type est celui de Bacchus.

(1) Bacchus Ésymnète, ou robuste. Paus., lib. VII, c. 24 et 26. Cicéron compte cinq Bacchus différents, *De Nat. Deorum*, lib. III, c. 32.

(2) Cette statue rappelle, dit-on, une particularité de la vie de Philippe. Le roi, vêtu du costume macédonien, qui ressemble à celui des Schypetars et des Écossais, est représenté endormi, dans une posture indécente, après le gain d'une bataille. Réveillé par un des captifs qu'on mettait à l'encan, qui lui cria : *Souffriras-tu qu'on vende comme esclave un de tes amis;*



J'ai dit que l'agora dut occuper le lieu où se trouve le bazard de Saint-Georges; et il est probable qu'on y retrouverait les soubassements des temples de Jupiter Olympien, de Junon et d'Apollon, en pratiquant des fouilles. Mais si on ne peut que former des inductions sur leur position, on trouve en revanche l'odéon, qui existe en entier dans l'enceinte du jardin de M. Strani, consul de Suède. Le théâtre, qui n'en était pas éloigné, se reconnaissait encore de mon temps à une cavité demi-circulaire ouverte à l'occident au-dessous des boucheries. Enfin il serait possible que l'église de Sainte-Catherine, détruite par les Turcs en 1770, eût remplacé le dépôt dans lequel on renfermait les statues de Bacchus, qui avaient pris leurs noms des différentes villes de l'Achaïe dans lesquelles il était honoré.

Sur le chemin de Messatis, qu'on prend pour se rendre au monastère d'Omblos et dans la partie supérieure de la vallée du Mélas, on remarque, au sortir de Patras, des constructions romaines en briques, à l'endroit où Pausanias place un temple d'Esculape. Un peu plus loin, on montre un tombeau de famille voûté et garni de niches destinées à déposer des urnes funéraires. Des vieillards m'ont assuré qu'on y avait trouvé un marbre avec l'inscription de Mnaséas

---

Philippe, qui le fit approcher, ayant appris de lui l'attitude dans laquelle il se trouvait, et dont les spectateurs riaient, lui accorda la liberté, en disant *que cet homme était de ses amis*. Plutarque, Apophthegm.

On a, depuis peu, découvert dans un autre lieu une statue semblable; ce qui prouve que les arts ont été, de tout temps, les courtisans empressés des princes, pour immortaliser leurs moindres actions.

Patréen (1). La mosquée de Sainte-Sophie, l'église métropolitaine et plusieurs édifices sont ornés de colonnes de marbre. Il est peu de maisons particulières qui ne possèdent quelques débris d'architecture. On remarque des frises enveloppées dans des maçonneries vulgaires. On lit sur plusieurs bornes des inscriptions mutilées; et celle d'un certain Apuleius, qui fut probablement un grand personnage, encaisse maintenant l'auge d'une fontaine où l'on abreuve les bestiaux (2). Plusieurs autres légendes, dont on se souvient vaguement, ont disparu; et malgré les ravages du temps et des hommes, Patras pourrait, avec des soins, former un musée intéressant de ses antiquités (3). Cette idée

(1) Serait-ce Mnaséas contemporain d'Apollodore le grammairien, qui vivait du temps de Ptolémée Évergètes ou Cakergètes? *Voy.* pour ses ouvrages, Suid. in Eratosthen.; Athen. lib. VIII; Fulgent., lib. II, c. ult.; Plin., lib. XXXVII, c. 2; Plut. de Isid. et Osir.; Schol. Pindar. Olymp. X et Pyth. IV; Schol. Theocr. Idyl. I Hesych. in Βαρκαίοις ὄχοις; Fl. Joseph. contr. Appian.; Arnob., lib. III, adv. Gent.

(2) M. APPVLEIVS
PR. M........
OB HONOREM.

(3) Parmi les marbres épars dans la ville, j'ai relevé les fragments suivants de quelques inscriptions :

A l'escalier de la synagogue,

ΑΨΚΕ...ΔΕΚ ΙΔΑΝΙΗΔΘΥ...ΤΙΜΟ...ΤΛΕFΔΗ
ΠΙΕΙΩΤΕΝ... ϽΝΣΡΙΑΣ.

Dans l'église métropolitaine.

L. MARCIORVH...
SHA..... PAR.

A St-Dimitrius.

V. VIR MOSCHVS
DIDIAE VRBANAE
ET PRIMAE MATRI VRBAN.

de revivifier les villes du Péloponèse par les débris de leurs monuments et leur numismatique, m'a souvent souri, lorsque je rêvais au bonheur de ce pays. Avec quels transports les Grecs verraient se reproduire ainsi leurs villes? avec quel intérêt les voyageurs les visiteraient, si un pareil projet pouvait s'exécuter? Sparte, Argos, Corinthe, Olympie, Élis, possèdent des trésors ignorés, que des mains libres exhumeraient du sein de la terre. Nous vous reverrions, débris superbes des ouvrages des artistes de Sicyone; nous reverrions les brillantes productions de tant de statuaires, les décrets, les consécrations, les apothéoses des ministres des dieux et des hommes, les zodiaques de l'Uranie antique; et le domaine de l'histoire s'agrandirait.

L'astronome français Beauchamp a déterminé la latitude nord de Patras par le trente-huitième degré,

---

A une autre église.

L. ROMANVS. L. FANNIVSTUS.
VERCEL. MIL. COHOR. IC R. X̄
PRÆ CRISPINI.

A l'église St-George de Servali.

M. COELIO. P. F. VE
LEG XII FVLM.
FELIX LIB.
V. COELIA MI. SECVNDA.

Ɔ CVLAPACONIAE
PIDISELNVMISI
NDIALVMNAORNAM
RDOTIAI DIANA LAPHRIAI.

Sur une colonne.

Λ. AN. MIOY
AAYIIIANOY
Ψ. B.

douze minutes, quarante-une secondes; et quoique plus septentrionale qu'Athènes, son climat est incomparablement plus chaud pendant l'été et plus doux en hiver. La ville, maintenant concentrée, comme au temps d'Alcibiade (1), à l'orient et au midi de la citadelle, se trouve éloignée d'environ un demi-mille de la mer. Cette position, qui occasionne quelques difficultés pour l'emmagasinement des marchandises, n'empêche pas qu'elle ne soit la première et la plus importante échelle de la Morée. Ses raisins secs y attirent une grande quantité de vaisseaux du nord, qui les soldent en espèces au comptant et souvent même par anticipation. Cette branche de commerce, jointe à plusieurs autres, et la protection que les étrangers trouvent dans cette ville, y a attiré presque tout le négoce de la presqu'île. Aussi sa population est-elle maintenant évaluée à douze mille Grecs, quatre mille Turcs et dix-sept familles juives, faibles débris des colonies israëlites passées dans l'Achaïe, sous le règne de Séleucus Nicanor (2). D'après cela, la synagogue est loin de l'état florissant où elle s'éleva après le voyage de Benjamin de Tudèle, qui la visita en 1170. Ses sectateurs, qui périrent presque en masse dans la peste de

---

(1) Ce fut à cause de cette distance qu'Alcibiade proposa aux Patréens de bâtir des longs murs pour unir leur ville au port par un chemin couvert, afin que les flottes d'Athènes pussent les protéger. PLUTARCH., *In Alcib.*, t. I, p. 198.

(2) On sait que saint Paul trouva une grande quantité de Juifs appelés par les Orientaux *Hébreux hellénistes*, établis dans la Macédoine, l'Achaïe et plusieurs villes de la Grèce, deux cent cinquante ans après le règne d'Antiochus-le-Grand.

Rom., 1—16, 2—10.

1756 (1), n'ont fait que décroître depuis cette catastrophe. Il est même à présumer qu'ils s'éteindront, comme cela est arrivé à Lépante, d'où les Hébreux ont dû se retirer, parce qu'ils n'étaient plus en nombre légal pour s'acquitter de la prière (2).

Pausanias avait observé que, de son temps, le nombre des femmes était double de celui des hommes, et que les Patréennes étaient très-portées à l'amour. Sous le premier point de vue, l'équilibre s'est rétabli dans la balance de la population; quant à l'autre particularité, je n'ai pas de données à cet égard. Je me suis borné à remarquer que le sexe en général n'a pas la beauté en partage, et qu'il se trouve parmi les enfants un grand nombre de rachitiques et de scrophuleux, preuve funeste de la dissolution de ceux à qui ils doivent le jour. La population turque s'y compose, comme partout, de seigneurs, de laquais, et de fainéants. Vivre noblement est, pour les Patréens, vivre de négoce ou à ne rien faire; sans songer que les vertus et la santé dérivent de l'agriculture, qui est recommandée par Hésiode et Xénophon, comme le premier bien des peuples. En effet, la terre seule nourrit toujours ceux qui lui consacrent leurs soins, et l'économie rurale est l'alliée de la sagesse (3).

La végétation de Patras est riche et pompeuse; son

---

(1) On les avait renfermés dans une enceinte murée, où ils périrent de faim et des effets de la contagion.

(2) Ce nombre doit être de dix. Au temps de Benjamin de Tudèle (A. 1173), la synagogue de Naupacte comptait une centaine d'Hébreux et celle de Patras cinquante. Voyage, c. IV.

(3) Res rustica, sine dubitatione, proxima et quasi consanguinea sapientiæ. Columel. de Re Rustic., l. I.



territoire fertile se prêterait à toutes les cultures; *et celui qui dort en été, au lieu de faire sa moisson, ou qui ne laboure point en hiver, sous prétexte qu'il fait froid, mérite d'y mendier et de mourir de faim* (1). Mais ceux qui pourraient donner l'exemple n'aspirent qu'à une richesse insolente, sans se rappeler des menaces du Tout-Puissant, *que les biens acquis trop promptement n'attirent pas de bénédiction* (2). Ils bâtissent de vastes maisons, tandis qu'ils délibèrent pour planter; et ils agissent comme si le miel et le lait devaient à jamais découler de leurs spéculations mercantiles.

Le ciel du climat heureux de Patras redouble de magnificence aux approches du coucher du soleil. Je n'ai jamais assisté à cette scène diurne, sans éprouver une vive émotion, quand l'astre du jour, s'enfonçant à l'horizon, relevait en masses d'or et de pourpre, à la surface de la mer, les îles d'Ithaque et de Céphalonie, ainsi que le faîtes vaporeux de Leucade. Après ce spectacle, lorsque les étoiles dorées, dont l'apparition est le signal des fêtes des chrétiens (3), marquaient les jours consacrés par la religion, si j'entendais les chants

(1) Proverb., 10—4, 20—4—13, 21—15.

(2) Proverb., 20—21.

(3) Les fêtes commencent par les *agrypnies* (ἀγρυπνίαι), ou veilles, qui s'annoncent au coucher du soleil, par le ministère d'un crieur public appelé *kraxis*, qui prononce la formule suivante, après avoir frappé trois fois aux portes avec le marteau qui y est attaché : Καιρὸς εἶναι διὰ τὴν ἐκκλησίαν.

Cet usage des marteaux aux portes des maisons particulières et des temples existait chez les anciens.

Creuz., *in Ion. Eurip.*, v. 1612.

des fidèles se marier au murmure des zéphirs, je me croyais transporté aux temps des solennités mystérieuses de la primitive église; et le bruit sourd des vagues, se mêlant à ces pieux concerts, remplissait mon ame des plus pures voluptés. Ainsi tout n'est pas mort aux rivages de la Grèce; et la patrie des magnanimes Achéens renaîtrait encore, si la propriété, qui attache l'homme à la terre natale, était garantie par des lois (1) destinées à la protéger au lieu de l'envahir.

CHAPITRE IV.

Route de Patras au village de Cato-Achaïa.—Ruines de Pharès. — Inscriptions. — Tombeau ancien. — Épitaphes. — Bourg de Dyme. -- Partie inférieure de la vallée du Peirus, ou Mélas, appelé maintenant fleuve de Caménitza.

À mon arrivée dans la Morée, on croyait généralement que ce poste inférieur à celui que j'avais occupé dans l'Épire, m'avait été donné transitoirement, comme un moyen de poursuivre et de terminer les recherches scientifiques dont je m'étais occupé pendant dix ans, au milieu des fonctions importantes que j'avais remplies. Le sage Nestor de la diplomatie orientale, M. Ruffin, qui m'écrivait dans ce sens, m'invitait à poursuivre avec courage mon entreprise, en me présentant sur la scène où j'entrais, avec le caractère de ces chevaliers

---

(1) Il est vraisemblable que les lois turques ont, sous ce rapport, une origine commune avec les *Laws of Dicovery* de l'Angleterre, dont les dispositions semblent émanées de *l'étrier impérial d'Attila*.

qui s'honoraient de l'humilité comme des hauts faits d'armes, et il me disait de prendre leur devise :

L'alte non temo, l'umili non sdegno.

Ces consolantes paroles (quoique la dernière partie seule du blason de St.-Jean de Jérusalem me fût applicable) ne pouvaient venir plus à propos, et elles m'étaient d'autant plus agréables, que celui qui me les adressait était malheureux. Plus d'un demi-siècle de services n'avaient pu le sauver d'une disgrace, et nous nous retrouvions, comme dans la prison des Sept-Tours (où nous nous étions connus), unis par une singulière conformité de position.

L'espérance ayant ranimé mes forces épuisées par le tribut que j'avais payé au climat fiévreux de Patras, je dirigeai mes premières recherches vers la ville de Pharès, qu'Auguste avait réunie au domaine de Patras (1), et qui fait encore partie de son canton. Pour entrer dans le chemin qui conduisait à cette place, je descendis, en sortant de la maison consulaire, par un sentier bordé de haies plantées de mûriers, de figuiers et de saules pleureurs, afin de suivre la grève de la mer, près de l'église de Saint-André (2).

Le soleil, qui venait de paraître sans nuages au-dessus du mont Panachaïcos, nous présageait une belle journée dont nous acceptâmes l'augure, qui

(1) Paus., lib. XII, c. 22.

(2) Les Patréens croient que depuis le martyre de l'apôtre saint André, ceux de leurs concitoyens qui entrent dans l'état ecclésiastique meurent tous dans l'année. Aussi personne n'est tenté de courir une pareille chance, et l'archevêque, ainsi que les prêtres de leur ville, sont tous des étrangers.

nous fut donné par les souhaits de *bonnes rencontres* (καλαῖς ἀνταμόσαις) (1) que nous adressèrent des femmes occupées à laver à une source voisine du temple de Cérès. Nous ne tardâmes pas à passer un des nombreux ruisseaux qui traversent Patras; et l'air, en s'échauffant, commença à nous renvoyer les odeurs des giroflées de Mahon dont la plage est tapissée. Nous contournâmes pendant trois quarts d'heure les bords du golfe, qui sont couverts de touffes d'hysope, pour arriver à Saravéni, village qu'on laisse une demi-lieue à gauche dans la campagne. Nous passâmes ensuite plusieurs ruisseaux, ainsi que le Glaucus à son embouchure dans la mer. Ce fleuve, maintenant appelé Levca, qui fut autrefois l'objet de plusieurs fables, prend ses sources deux lieues et demie à l'orient, dans la partie du mont Panachaïcos ou Voda, voisine du monastère d'Omblos. J'avais, un mille à gauche, au penchant des collines, Néochorion (2), Ovria, ainsi que les chapelles de Saint-Jean et de l'Ascension. Des bords du Levca, je fis une lieue en plaine pour

(1) Les Grecs, doués d'une imagination ardente, expriment toujours leurs souhaits par anticipation. Ainsi ils disent, avant le lever du soleil, *bonjour*, καλὴ ἡμέρα; et pour le temps qui suit, *bonne heure*, καλὴ ὥρα; à midi, καλὸ μεσημέρι; avant le coucher du soleil, *bon soir*, καλὴ ἑσπέρα; enfin, lorsqu'il est nuit, ils souhaitent *le bon réveil*, καλὸ ξημέρωμα. A l'époque des grandes fêtes, ils disent : Je vous la desire bonne *pour l'année qui vient*, καὶ τοῦ χρόνου.

(2) Au milieu des coteaux, une demi-heure S. de Néochorion, on trouve Pavlo-Castron, 30 familles grecques; une demi-heure S. S. O., Tristéna, 15 f. g.; un quart d'heure O. S. O., Souvala, 15 f. g.; une demi-heure O., Thérianou.

arriver à la halte de Monodendron, qui prend son nom d'un grand chêne vallonier, le seul arbre de cette espèce planté au milieu de la campagne. Nous entrâmes aussitôt dans les champs de Thérianou; et après avoir décliné l'espace d'un mille au S. O., nous passâmes au puits de Monœlia, qui est ombragé par un grand oléastre. Je remarquai à droite un pan de mur en briques, qu'on dit être les débris d'un château bâti en 1204 par le comte de Champlitte, bail de Morée (1). Un demi-mille plus loin, je vis des ruines pareilles, et quelques pas au-delà, les restes d'un édifice en pierre. Un mille à gauche, au versant d'une colline couverte de myrtes et de lentisques, on m'indiqua Drysténa, village de quinze familles grecques. En poursuivant de cette hauteur notre route à l'occident, nous passâmes bientôt au pont de Thérianou, bâti sur un torrent qui est impétueux dans le temps des pluies. Près de là, je vis les tuileries dont le feu, que j'apercevais habituellement de Patras, m'avait déja servi à établir différentes triangulations sur la côte.

Nous étions dans la saison de la semaille des cotons; les paysans, après avoir donné les labours nécessaires à la terre, y déposaient la graine noirâtre de la plante qui sert à leurs vêtements. Les uns recouvraient ces semences en hersant les sillons, tandis que des jeunes gens, conduisant des bœufs attelés à un cylindre, le faisaient rouler, afin de briser les dernières glèbes et d'affermir le terrain par une sorte de compression. Quelques vieillards arrachaient les caïeux de scille, qui

(1) *Voy.* Chronique de Morée, trad. de Buchon, liv. II, p. 110, 111.



est une des plantes bulbeuses les plus nuisibles à l'agriculture; les femmes filaient le lin de l'Élide ou préparaient les aliments, pendant que leurs enfants, placés dans des berceaux portatifs, dormaient à l'ombre des térébinthes, sous la garde des chiens redoutables du mont Lycée.

Un mille à l'occident du plateau cultivé de Thérianou, je vis la fontaine de Caménitza, couverte d'une voûte très-ancienne ombragée d'un figuier sauvage. Nous entrions dans le Dervéni (défilé), lieu souvent infesté de voleurs qui ont leurs repaires au sein du mont Olénos et des escarpements du Mavronoros, dont les pentes abruptes dessinent l'extrémité du promontoire Araxe. Nous rencontrâmes plusieurs familles de Patras, qui revenaient de la panégyrie de Pharès. Elles y étaient allées afin d'obtenir la guérison des fièvres, implorer l'assistance de saint Jean Prodromos (précurseur), qui a succédé à l'oracle de Mercure Agoréen, qu'on consultait après avoir offert de l'encens et des cierges à Vesta (1).

Au sortir du défilé, nous fîmes une demie-lieue au bord de la mer sur des attérissements formés de fucus et de plantes marines; et nous montâmes un coteau d'un quart de lieue de développement, qui aboutit à la rive droite du Peirus ou Mélas, que les modernes appellent fleuve de Caménitza. Comme au temps de Pausanias, ses bords sont couverts de platanes, asyle des rossignols, qui faisaient alors retentir cette fraîche retraite de leurs chants mélodieux. Le Mélas, que nous traversâmes ayant de l'eau jusqu'aux sangles de nos

(1) Paus., lib. VII, c. 22.

chevaux, peut être dangereux en hiver; mais après ce temps, son fond sablonneux et la tranquillité de son cours permettent aux piétons même de le guéer. A sa rive gauche, nous laissâmes un moulin; et après avoir gravi pendant vingt minutes un coteau boisé, nous arrivâmes au village de Cato-Achaïa, terme de mon excursion.

Pausanias compte cent cinquante stades entre Patras et Pharès (1), ce qui me fit douter un moment, en comparant l'estime de ma route, si je me trouvais sur l'emplacement de la ville que je cherchais. Je demandais où se trouvaient ses ruines, et je les foulais aux pieds, lorsque mes hôtes, m'ayant conduit à un magasin, me montrèrent sur une pierre brisée formant les parois d'un de ses évents, un décret consacré par *la ville des Pharéens à Euphranor, à cause de ses vertus et de ses belles qualités* (2). Certain alors d'être sur le sol de Pharès, je m'occupai d'en reconnaître les localités, afin d'acquérir de nouvelles preuves de son

(1) Polyb. Hist., lib. II, c. 41; IV, c. 7; Pharæ. Ptolem., lib. III, c. 16; Strab., l. VII, 387.

(2) Cette pierre, brisée en deux, présente ce qui suit sur le premier fragment :

ΠΟΛΙΣΦΑΡΑΙΕΩ......
ΑΡΕΤΑΞΕΝΕΚΕΝ.

Et sur le second :

ΕΥΦΡΑΝΟΡΑΚΑΙΚΑΛΟΚΑ
ΓΑΘΙΑΣ.

Cet Euphranor serait-il le sculpteur grec contemporain de Praxitèle, qui vivait dans la 104e olympiade, et dont les ouvrages sont cités par Plin., lib. XXXIV, c. 8?

existence passée, en explorant les traces de ses monuments.

Un plateau régulier et nivelé comme un hippodrome, enveloppé d'une bordure magique de forêts, alors parées de la plus agréable verdure, couvert, dans une étendue de plus de mille toises carrées, de champs remplis de tuiles, de briques, de quartiers de marbre et de moissons, tel est l'aspect que présente Pharès. Mon premier soin fut de visiter l'édifice consacré à saint Jean précurseur, humble chapelle élevée sur les restes d'un temple antique. Je remarquai à la porte un fût de colonne de marbre blanc de dix pouces de diamètre; dans la nef, une marqueterie en cailloux de mer placés artistement, et un cippe sans inscription servant de marche au sanctuaire.

En dirigeant mes recherches du côté du village, je trouvai, à deux cent toises au midi de l'église, un massif de maçonnerie en brique, aux faces duquel je comptai quatre niches destinées à recevoir des statues de demi-grandeur naturelle. Je pensai que ce piédestal avait pu être celui de la statue de Vesta, autour de laquelle on aurait placé les simulacres de quelques dieux, car Mercure était debout dans la place publique, sans aucun socle (1). Je reconnus à peu de distance, parmi les décombres d'une église consacrée à la sainte Vierge, ceux d'un monument orné d'un péristyle en marbre blanc, dont les fûts brisés gisent épars au milieu des halliers. La hauteur des blés m'empêcha peut-être de découvrir quelques marbres chargés d'inscriptions, et je terminai ma ronde, en revenant vers un puits nou-

(1) Pausan., lib. VII, c. 22.

vellement restauré dans sa partie intérieure, sur une maçonnerie ancienne. Quelques paysans m'y attendaient pour me vendre des médailles, parmi lesquelles j'en achetai trois au type connu de Sicyone.

Dans l'après-midi, je descendis au khan de Cato-Achaïa, par un chemin pratiqué en talus au N. O. qui conduisait probablement autrefois de la ville à la plage maritime. Je vis à main gauche, au bord de la route, les soubassements d'un grand édifice en pierres de taille, que les pluies venaient de découvrir; et arrivé au bas du coteau, une chaussée en pierre bordée d'une avenue d'amandiers et de cyprès me conduisit au caravansérail. Cette hôtellerie, placée sur la route qui mène de l'Achaïe dans l'Élide, est bâtie dans une campagne inondée, couverte de rizières et de champs de maïs. Je fus étonné, en y entrant, de m'entendre appeler par mon nom, et d'y trouver la *mère dame* d'un de mes domestiques, qui s'empressa de m'indiquer les inscriptions que je cherchais. C'étaient celles de trois cippes funéraires, dont un seul était orné de palmettes à siliques de caroubier (1). On voulait m'en faire cadeau; mais comme il fallait dégrader l'escalier dans lequel ils sont incrustés, et que cela pouvait occasionner des désagréments à cette bonne femme, je me

---

(1)

1

ΚΑΛΛΩΤΕΡΜoΝΙoΥΧΑΙΡΕ.

2

ΝΙΚoΣΤΡΑΤΑΣΩΤΙΩΝΔΕΞΙΚΛΕoΣΧΑΙΡΕΤΕ.

3

ΣΤΡΑΤoΝΙΚΑΑΓΑΘΩΝoΣΧΑΙΡΕ.

Un quatrième, placé près d'un lavoir, était orné d'un cyprès parfaitement sculpté, mais sans légende.

contentai de les copier, sans abuser d'une complaisance qui l'aurait mise dans l'embarras.

Un saule pleureur de la plus grande dimension ombrage la cour du caravansérail, qui est affermé avec quelques champs, au prix annuel de quinze cents francs. Je visitai les gabelles et le poste des gardes-côtes situés un mille au N., et je ne vis au port d'Aliki qu'un seul vaisseau qui chargeait du bois de chauffage pour Malte. Je sus que le mouillage s'étend à six encablures du rivage, depuis huit jusqu'à vingt brasses de fond; et on m'assura que, malgré la bonté de sa tenue, les vaisseaux n'y sont pas en sûreté, lorsque le vent de bôra souffle sur ces parages. La distance d'Aliki au cap Pâpa est évaluée à neuf milles; et de l'extrémité la plus septentrionale de ce promontoire aux terres basses de l'Étolie, on compte un peu plus de sept milles, distance qui répond assez bien à celle de soixante-dix stades indiquée par Pausanias. Cette partie la plus occidentale de l'Achaïe est traversée, du S. E. au N. O., d'une chaîne de montagnes boisées, terminées par des pentes abruptes à l'orient, qui sont appelées Mavronoros. Au couchant, vers la haute mer, ses coteaux, plus doux, s'inclinent et dessinent la vallée où se trouvent le village et les pêcheries de Cavro-Stasi, que le vaivode de Patras afferme maintenant cinq mille cinq cents piastres aux Céphaloniotes (1).

Au coucher du soleil, je remontai au village de Cato-Achaïa, où je comptai trente cabanes environ-

(1) D'Aliki à Gomosto, 15 familles grecques, S. S. O. une heure; de Gomosto à Apostolo, 20 f. g., E. N. E. une demi-heure; d'Apostolo à Cavro-Stasi, 20 f. g., N. O. trois heures; de Cavro-Stasi au cap Pâpa, N. un heure.



nées de mûriers, de figuiers et d'amandiers, tristes débris de Pharès, qui fut une des douze villes de la florissante Achaïe. La population de ce village était expirante, depuis que la plupart de ses habitants périrent sous le fer de Théodore Colocotroni; et les veuves pleuraient encore leurs époux qui furent massacrés par ce brigand. Les enfants, réunis sur la pelouse, m'offrirent le spectacle de leur adresse à lancer des pierres avec la fronde; et sous ce rapport, ils n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres, qui excellaient dans ce genre d'exercice (1). Les Pharéennes, avec leurs longues chemises de coton pour tout vêtement, leur teint hâlé, me parurent supérieures aux femmes de Patras, sans être cependant des modèles de beauté.

Après une nuit fatiguante passée au milieu des insectes qui ne cessèrent pas de nous harceler, nous partîmes pour nous rendre au village d'Apano-Achàïa, qui est éloigné d'une heure et un quart de chemin au S. S. E. J'avais inutilement demandé, la veille, s'il ne se trouvait pas un vivier dans notre voisinage; et à peine avions-nous fait un demi-mille dans la direction que je viens d'indiquer, que je trouvais ce que je désirais. Nous arrivâmes à une grande mare, qui était indubitablement le *hama* de Pausanias, consacré à Mercure (2). J'examinai attentivement cette pièce d'eau, bordée de talus réguliers, dans une longueur de deux cents pas, et ouverte à l'orient comme un abreuvoir. Il y avait alors beaucoup d'eau; mais les paysans m'apprirent qu'il ne s'y trouvait plus de poisson, depuis qu'on y fait rouir le lin. Il faut croire que Pharès étant

(1) Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 29.
(2) Pausan., lib. VII, c. 22.

privée d'eau par rapport à l'élévation de son plateau, on n'avait pas trouvé de moyen plus sûr pour conserver ce réservoir, que de le placer sous la sauve-garde d'une divinité. Je n'ose dire que quelques grosses pierres qu'on voit tout auprès soient celles qui étaient honorées du nom particulier de certains dieux; quant à l'Hermès, on le chercherait, je pense, inutilement (1).

En m'éloignant du vivier sacré de Pharés, j'entrai presque aussitôt dans une forêt de valloniers entremêlés de lauriers. Comme ce sont les seuls arbustes de cette espèce qu'on voit dans cette contrée de l'Achaïe, je serais porté à croire que c'est peut-être le reste du bois des Dioscures (2). Nous y marchâmes pendant un mille; et au débouché, je vis un mamelon environné à son couronnement d'une maçonnerie cyclopéenne, soutenant un terre-plein en forme d'hiéron à ciel ouvert. Si je n'avais pas connu cette espèce de construction, j'aurais cru retrouver le tombeau de Sostrates, élevé par Hercule, qui y consacra sa propre chevelure aux mânes de son ami.

Un mille au S. E. de l'autel pélasgique, qui fut peut-être érigé aux enfants de Léda (3), nous passâmes une

(1) Pausan., lib. VII, c. 22. L'usage de consacrer ainsi des pierres remonte à Jacob, celui d'en faire des dieux était propre aux Égyptiens et aux Phéniciens. Euseb. Præp. ev. 1, 9; Mem. de l'Acad. des Inscript., t. V, p. 513; Plin. XXXVII, 9.

(2) Ce bois se trouvait précisément à 15 stades de Pharès.
Paus., *Ibid.*

(3) Pausanias dit que les statues de ces dieux avaient été transportées à Rome, et il ne vit plus que l'autel construit en pierres *choisies*: Βωμὸς λίθων λογάδων ἐςί. *Ibid.*



petite rivière tributaire du Mélas; et après avoir gravi un coteau, nous arrivâmes au village d'Apano-Achaïa : ainsi deux hameaux seuls rappellent, par leurs noms, le souvenir historique de l'Achaïe. L'aga, qui se trouvait dans ses terres, s'empressa de venir à notre rencontre, pour nous engager à monter à sa tour. Son intention était de nous donner une fête; on allait embrocher un mouton pour célébrer notre bien-venue; les joyeux ménétriers entonnaient des rapsodies en notre honneur, et j'eus toutes les peines à faire consentir l'aga à me dispenser de ses civilités. Au reste, je mis sa complaisance à contribution pour visiter un de ses tchiftliks, situé un mille environ au S. E., au pied d'un des contreforts du mont Olonos, qui est appelé Maouroni.

Ce village, que je crois être Scollis (1), est maintenant nommé Colonnès (les colonnes) par les paysans, à cause des fragments d'un péristyle renversé qu'on y trouve. Nous suivîmes, en remontant, pour y arriver, le cours d'un ruisseau; et comme je n'y trouvai rien de remarquable, je me contentai d'indiquer la position d'une ville de l'Achaïe, qu'il ne faut pas confondre avec Dyme, située sur la côte occidentale, à peu de distance de la mer.

De retour au village d'Apano-Achaïa, je relevai, une demi-lieue au midi, celui de Dragani; et un mille au S. E., le monastère et les moulins de Maritza, qui envoient leurs eaux à la rivière de Scollis. La mon-

---

(1) Scollis, ville; Steph. Byz. Il y avait aussi une montagne de ce nom qui servait de limite aux Dyméens et aux Eléens.
EUSTATH., *In Iliad.*, II, v. 617.



tagne dominante au midi, dont la chaîne court de l'E. à l'O. jusqu'au plateau de Pharès, me fut indiquée sous le nom de Phostana (1); et celle qui s'élève en se contournant de l'E. au S. E., sous celui d'Olonos, dénomination peu différente de celle d'Olénos qu'elle portait anciennement.

A Pharès, ainsi qu'à Apano-Achaïa, je trouvai une population vigoureuse; et je me suis assuré depuis, par le nombre d'hommes de soixante, soixante-dix et quatre-vingts ans, que la longévité des Achéens est probablement la même que celle de leurs ancêtres. Comme les enfants d'Israël (2), ils ne dépassent guère le terme ordinaire de soixante révolutions solaires, quoique on trouve parmi eux des octogénaires. Un de mes compagnons de voyage auquel je dus cette observation, en sa qualité de médecin, m'assura qu'il en était de même dans les montagnes de l'Arcadie, où les filles, qui sont nubiles beaucoup plus tard que dans l'Élide, la Messenie et la vallée de l'Eurotas, donnent le jour à des paysans robustes.

Mes guides ne quittèrent le beau village d'Apano-Achaïa qu'après avoir fait leurs provisions d'artichauts, qu'ils m'assurèrent être les meilleurs du pays, peut-être à cause qu'on les leur donnait pour rien. Chargés de ces provisions, ils dirigèrent ma marche au nord pen-

(1) Il y a aussi un village de ce nom dans la montagne, qui est habité par trente-six familles grecques.

(2) La vie commune des hommes est la même qu'il y a deux mille ans, car le psalmiste en fixe la plus grande durée, pour des temps très-anciens, entre soixante-dix et quatre-vingts ans. *Psal.* 89, 10.

dant un mille, à travers des champs arrosés par la rivière de Cherdini. Nous fîmes, après l'avoir guéée, un mille au nord-est, et autant au nord, pour arriver à Bodroni, village situé à la gauche du Mélas qui cumule les eaux des rivières et des torrents de la vallée que je venais de parcourir dans sa partie inférieure.

Nous fîmes halte sous des oliviers afin de prendre notre repas du matin; et quand nous eûmes déjeûné nous traversâmes le fleuve pour monter à Caménitza, village de quinze familles chrétiennes, qui donne son nom au Mélas ou Peïrus, jusqu'à son embouchure dans la mer. Je n'y vis rien qui annonçât l'existence d'une ville illustrée du titre d'évêché (1), quoique le père Lequien le lui donne d'après une autorité respectable. A une demi-lieue de Caménitza, nous reprîmes la route de Pharès, et nous rentrâmes le soir même à Patras, où je trouvai la population entière plongée dans l'ivresse à cause du jeûne de la décollation de saint Jean, dont on chôme la fête par une espèce de saturnale (2).

---

(1) Lequien, *Oriens Christianus*. Il est probable que ce siége a été confondu avec celui d'Olénos, car Niger dit Caminitza, petite ville située au bord du Peïrus, qui fut autrefois appelée Olénos. Baudrand, t. II, Geograph., p. 49, col. 2.

(2) L'église grecque, qui célèbre ce jour par l'abstinenee et le jeûne, qu'on ne rompt qu'au coucher du soleil, n'ayant pas défendu le vin, il en résulte que, pour se réconforter, on boit outre mesure; et la décollation du précurseur ressemble plutôt aux Dionysiaques, qu'à un jour de pénitence.



CHAPITRE V.

Démarcation et division du canton de Patras.—Nombre de ses villages. — Seconde reconnaissance dans la vallée du Peïrus ou Mélas. — Tas de pierres appelés Anathèmes. — Ruines de Chalanthistra ou Tritée. — Fontaine remarquable. — Église de Saint-Constantin. — Messana ou Messatis. — Hiéro-Comion, cyprès vu par Spon.

Patras eut dans son origine une juridiction particulière composée de dêmes ou bourgs au nombre de sept (1), avant que la volonté d'Auguste eût réuni à son territoire plusieurs villes limitrophes avec leurs banlieues. C'est là ce que nous apprennent les auteurs anciens qui ont écrit l'histoire de cette ville jusqu'au temps de Pausanias. La démarcation moderne, plus étendue que celle de cette époque historique, assigne les limites de ce canton, du côté de l'Élide, au fleuve Larissus et vers *Ægium*, au cours du Méganitas. A l'orient et au sud-est, son territoire comprend la chaîne entière du mont Vôda, dans une profondeur de sept lieues mesurée à partir des rivages de la mer, ainsi que la vallée entière du Mélas, avec les versants du mont Olénos, qui y envoient leurs eaux. Dans cet espace le vaivodilik de Patras renferme quatre-vingt-quinze villages habités par deux mille cent quarante-cinq familles chrétiennes formant dix mille sept cent vingt-cinq individus, suivant le recensement fait en 1816. Ainsi la population des campagnes de ce canton est inférieure à celle du chef-lieu d'environ quatre mille

(1) Strab., lib. VIII, p. 22, 337 et 387.

ames, différence préjudiciable à l'agriculture, à l'industrie et malheureusement aux bonnes mœurs.

Le 25 août, à quatre heures après midi, je partis pour ma seconde excursion dans la vallée du Mélas, accompagné du docteur G. P. R. (1), qui m'avait été très-utile par ses connaissances locales, lors de mon voyage à Pharès. A un quart de lieue sud-est de la ville, nous passâmes un ruisseau qui se rend à la mer après avoir arrosé plusieurs vignobles. Deux cents toises au-delà, nous laissâmes à gauche un puits, ainsi qu'un tombeau antique. Trois quarts de lieue plus loin nous arrivâmes par le travers du hameau de Beyouli, bâti à la base du mont Vôda, près d'une des branches du Diaconaras. Nous trouvâmes presque aussitôt un grand pont en pierre de trois arches, sous lequel coulait autrefois le Glaucus ou Levca, qui s'est creusé un nouveau lit cent toises plus loin au midi. Ce canal, comme celui qu'il a délaissé, était entièrement à sec, les riverains détournant ses eaux afin d'arroser les maïs, les cotons et les melonnières qui couvrent cette partie de la campagne. A un mille de Glaucus nous traversâ-

---

(1) Le docteur G. Papa Rigopoulos, natif de Corfou, passa très-jeune à Moscou, où il étudia la médecine avec un Chinois établi au Slobode du Cataï. Adopté par cet étranger, qui lui apprit sa langue, il partit avec lui pour Pékin, où il était fixé depuis quelque temps, quand son bienfaiteur mourut. La famille du Chinois pressa alors le docteur de retourner dans son pays; elle lui facilita les moyens de passer à Canton. Il s'y embarqua sur un vaisseau qui le transporta à Copenhague, d'où il se rendit à Pétersbourg. Il fit ensuite les campagnes de 1806 et 1807 dans la Méditerranée, sur l'escadre de l'amiral Sinavin.

mes le berceau caillouteux du Diaconaras (1), près duquel on voit une chapelle dédiée à saint Jean, dont la maçonnerie partiellement restaurée appartient aux siècles du Bas-Empire. Je vis non loin de là le village d'Ovria, et à un mille de ce point au sud-est, nous entrâmes sur le plateau de Gaïdaro-Campos (Champ-de-l'Ane). Cette esplanade d'où l'on domine la plaine et le golfe de Patras, est traversée par la rivière de de Manoli, qu'une bordure éclatante de lauriers-roses en fleurs me servit à dessiner, plutôt que le cours de ses eaux.

En avançant, nous arrivâmes aux anathêmes, trophées d'un genre nouveau, que les Grecs élèvent à leurs oppresseurs. C'est lorsqu'ils ont épuisé les moyens de réclamation et les supplications, que ce peuple qui n'a ni tribune, ni journaux, ni *hustings*, pour tonner contre ses tyrans, prend le parti de les dévouer aux génies infernaux. Pour accomplir l'anathême, on donne le nom d'*injure* à quelque coin de terre qu'on maudit en y jetant la pierre de réprobation. Chaque assistant fait la même chose, et les passants ne manquant pas dans la suite d'y joindre leur suffrage, on ne tarde pas à voir s'élever un tas de pierres dans le lieu anathématisé. La conséquence de cette excommunication porte que l'ennemi du peuple devient *vricolacas*, ou *revenant* après sa mort; son corps ne peut se dissoudre dans le tombeau, et ses enfants sont affligés d'infirmités. J'écoutai avec une sorte de complaisance ces

(1) Diaconaras, le mendiant; terme générique des torrents dans l'Achaïe, sous lequel on les désigne, à cause qu'ils ne sont alimentés que par l'eau du ciel.



histoires racontées par les paysans qui renouvelèrent en ma présence la cérémonie de l'anathême contre un codja-bachi de Patras. Ils maudirent en conséquence ses ancêtres, son ame et ses enfants, en grossissant d'une grêle de cailloux le monument de leur vengeance (1).

Nous descendîmes du Champ-de-l'Ane, qui a un mille environ du nord au midi, en laissant à gauche le village de Gaidouriari (l'Anier), par une chaussée en très-mauvais état qui aboutit à la rivière de la Compara (Commère). Nous fîmes route aussitôt à travers des rochers, qui, au dire des habitants, tout aussi grands conteurs que leurs ancêtres, sont les gens d'une noce entière pétrifiés pour leurs méfaits. «Voici,» me disaient nos guides, «la mariée à laquelle on fit violence; elle «pleura tant qu'elle fut changée en cette fontaine que «vous voyez. Le nonos, ou parrain de la couronne, «est ce gros rocher rouge; il paraît encore en colère.» On me montrait ces merveilles au milieu de l'obscurité, ce qui ne les rendait pas plus sensibles à mes yeux; et en poursuivant notre marche pendant trois quarts d'heure, nous passâmes devant le village de Messana; enfin une lieue plus loin nous mîmes pied à terre à

(1) Ἀνάθεμα ςοὺς γονέους, ςὴν ψυχὴν, καὶ ςὰ παιδία του; tel fut le formulaire d'imprécations des paysans. Il est vraisemblable que cette cérémonie a rapport à l'usage où l'on était anciennement de couvrir les corps des anathématisés, avec les pierres qui servaient charitablement à les lapider, plutôt que de se contenter de les plaindre et de prier pour eux.

V. Jos., VII, 16; *ibid.*, VIII, 11; Reg., XVIII, 17.

Chalanthistra, village situé au pied du mont Panachaïcos, qui prend ici le nom de Candélos (1).

Je croyais me trouver sur l'emplacement d'Anthée, mais en réflechissant que Pharès au lieu d'être situé, comme les cartes l'indiquent, à deux lieues et demie de la mer, est placé près de son rivage, je ne doutai plus que j'étais à Tritée, ville bâtie dans l'interieur des terres (2), à cent vingt stades (3) de Pharès, distance juste entre Chalanthistra et Cato-Achaïa. J'avais discuté ces faits en relisant mes notes extraites des auteurs anciens; et dès que le jour parut, je me rendis sur le terrain. A la quantité de ruines éparses dans une demi-lieue d'étendue, je restai convaincu que je foulais le sol d'une ville qui fut autrefois non moins considérable que Patras. Je ne voyais que des champs couverts de briques, de pierres de taille et de quartiers de marbre qui semblaient avoir été brisés à dessein. Aux environs d'une tour appelée Palæo-Pyrgos, je reconnus les bases de plusieurs édifices qui se prolongeaient en forme de rue à l'orient jusqu'au bord d'une rivière dont les eaux limpides traversaient la ville avant de se rendre au Mélas. Sur ses rives, jadis couvertes d'habitations, je ne remarquai plus qu'un moulin, et à la berge opposée, l'église de Saint-Athanase. Un papas qui m'avait invité à y monter me fit remarquer un socle

---

(1) Le mont Panachaïcos, ou Voda, reçoit ici le nom de Candélos, à cause d'un village de quinze familles grecques situé dans ses hauteurs, une heure E. de Chalanthistra.

(2) Herodot., lib. I, c. 95; Plutarch., *In Arat.;* Polyb., lib. II, c. 41; IV, c. 6; Steph. Byz.

(3) Paus., lib. VII, c. 22.

portant les trois lettres initiales AP. Θ, que je trouvai traduites sur le pilier de la porte d'entrée de l'église en ces deux mots : ΑΡΙΣΤ^{O} ΙΩΝΘΕΩ^{N}, *des grands dieux*. Ces mots échappés au désastre d'une ville jusqu'à présent méconnue, furent un trait de lumière qui me rappela *le temple des plus grands dieux* que Pausanias (1) place au nombre des monuments de Tritée. Je croyais faire quelques autres découvertes dans l'église, mais toutes mes recherches furent vaines. En revanche, il me fallut essuyer le verbiage du papas, qui me montra plusieurs saintes images barbouillées en 1689 par un peintre de Moscou. Le saint homme s'extasiait devant chacune de ces enseignes, et je dus admirer surtout un crucifix peint sur bois, réhaussé de deux serpents qu'on me dit être l'emblême de la mort et du péché.

L'auteur de la chronique de Morée nous apprend que dans le partage de ce royaume fait par Geoffroi de Ville-Hardoin, on donna à Robert de la Trémouille quatre fiefs, qu'il fit bâtir Chalatritza, et prit le nom de cette seigneurie. Le poète historien (2) qui nous révèle cette particularité, sans dire sur quel terrain cette ville fut bâtie, nous donne dans sa dénomination altérée le nom de Tritée (3), et nous retrouvons, dans le nom de Messana avec celui de Messatis, la contrée qu'il appelle Messara, dont il paraît que les habitants embrassèrent avec chaleur la cause des Latins.

---

(1) Paus., lib. VII, c. 22.

(2) Chron. de Morée, trad. de Buchon, liv. II, p. 141.

(3) Chalatritza, Χαλατρίτζα, mot à mot *Tritée ruinée* ou *vieille Tritée*; χαλασμένη Τριταία.

Chalatritza, ou Chalantistra, dut être une place très-importante, à cause de la richesse de son territoire, et par sa position à l'entrée des défilés qui conduisent dans l'Arcadie.

Je parcourus la campagne couverte de débris et de ruines mêlées aux décombres des maisons qui furent détruites en 1770 par les Albanais. A cette époque d'horrible mémoire Chalanthistra, jadis évêché suffragant de Patras (1), possédait soixante églises bâties dans le genre de celles des îles Ioniennes, et cinq mille habitants, restes d'une population chrétienne nombreuse, qui n'a fait que diminuer depuis ce temps. On y compte encore à la vérité sept églises, mais il n'y a plus qu'un seul prêtre pour les desservir, et son ministère suffit à quinze familles attachées au territoire de Tritée, devenu la dotation d'un Turc de Lépante qui en retire un revenu annuel de dix mille piastres par la perception du tiers des fruits et des récoltes que ses préposés reçoivent à la tête des champs. Voilà ce qui reste de Tritée et du fief de la noble famille de la Trémouille, dont un stupide Mahométan possède l'héritage.

---

(1) On trouve cet évêché désigné par le P. Le Quien, sous la rubrique d'*Olénos*, avec les noms suivants des évêques latins nommés postérieurement à la conquête de Morée par les Français, savoir :

Guillaume de Pontoise, de l'ordre de Cluni, en...... 1244
Mort.................................. 1258
Nicolas.................................. 1334
Antonio di Macerata.......................... 1391
Theodoros Chrysombergi........................ 1426
Raimondo Lizzoli, di Milano.................... 1695

Or. Christ., t. III. — *V.* Phrantza, l. 2, c. 7.

J'allais rentrer à mon logement lorsqu'un vieillard m'indiqua des ruines situées à un quart de lieue de Chalanthistra, près de la rive droite du Mélas. Je dirigeai aussitôt mes pas de ce côté, en prenant un sentier bordé de myrtes et de grenadiers fleuris, qui me conduisit à une belle source. Son urne, autrefois revêtue d'une maçonnerie solide, laisse librement couler ses eaux qui se brisaient alors contre une colonne de marbre blanc de dix pouces de diamètre. Peut-être servait-elle autrefois d'ornement à la Naïade, fille de Triton, à laquelle Celbidas de Cumes en Opique, fondateur de Tritée, avait consacré une fontaine. Comme aucune inscription ne pouvait m'éclairer sur ce point, je repris mon chemin vers l'église de St-Constantin. La chaleur était excessive; on n'entendait au milieu des chaumes que le bruissement des cigales consacrées au brûlant Apollon (1), et le chant plaintif de quelques Tritéens (2) qui étaient occupés à nettoyer le grain, en le jetant en l'air contre le vent, afin de le séparer de la paille. Je m'adressai à eux pour savoir où était la ruine que j'avais perdue de vue, et ils me l'indiquèrent à peu de distance.

Cette église, dédiée à Saint-Constantin, qui est maintenant sans toit, se compose d'une construction hellénique avec des restaurations en brique autrefois in-

---

(1) La cigale, qui chante pendant la chaleur du jour, était consacrée au soleil; et les Athéniennes en portaient en or dans leurs cheveux, en l'honneur d'*Apollon brûlant*, Θερμαίου Ἀπόλλωνος. ARISTOPH., *Schol.*

(2) Τρίταιοι. On donne aussi ce nom au paysans chargés de retirer le tiers des grains en nature qui revient au seigneur.



crustées de marbre. La porte du Pronaos, à moitié enterrée, est formée de deux colonnes engagées, dont les chapiteaux barbares sont incrustés de croix grecques; et à quelques pas vers l'orient on me montra une excavation voûtée en forme de chambre sépulchrale. Le Mélas me restait un demi-mille au sud de la chapelle, et les paysans, qui l'appellent Hombéri, m'assurèrent qu'il prend le nom de Nézéro vers ses sources. J'étais assez éloigné du mont Candélos, pour déterminer sa projection, et je pointai son sommet principal, appelé Topolovo, une lieue et demie à l'est-nord-est, dans l'aire de vent du Hyampée, qui élevait sa cime neigeuse sur l'azur d'un ciel alors sans nuages. J'avais, une lieue et demie au midi, le mont Mitopolis; un demi-quart sud-ouest, la chaîne de Scinda ou Scollis, et pour fond du tableau la triple roche Olénienne appelée maintenant Santa-Méri ou montagne de Saint-Omer. Je pouvais énumérer une foule de villages disséminés dans le lointain que je classai soigneusement dans leurs positions respectives (1).

---

(1) La topographie de cette partie du canton de Patras peut s'établir, savoir : De cette ville, quatre heures S. E., Chalanthistra; de ce point donné à Mitopolis, village de 15 familles grecques, une heure et demie S.; du précédent à Phostana, 36 f. g., trois quarts d'heure O. N. O.; d'*id.* à Avla, 25 f. g., une demi-heure S. O.; d'*id.* à Ghiptho-Castron, 20 f. g., ruines, une demi-heure S.; d'*id.* à Trachanou, 18 f. g., une heure S. S. E.; d'*id.* à Pournari, 22 f. g., une heure E., dans le mont Olénos; d'*id.* à Alepouchori, 15 f. g., une heure E. S. E.; d'*id.* à Péta, 25 f. g., une heure S. Les villages non relevés sont : Vélitzès, 10 f. g.; Mochoï, 15 f. g.; Calivakia, 12 f. g.; Portès, 40 f. g.; Zouri, 12 f. g., au pied du mont Santa-Méri, dont le

Je fus obligé de séjourner à Chalanthistra; la fièvre qui me reprenait par intervalles m'obligea de renoncer au voyage de Nézéro, où j'espérais retrouver l'emplacement d'Olénos. Pausanias et Strabon rapportent que c'était une ville ruinée de leur temps; mais comme ils en disent autant de Mycènes, leur autorité ne m'aurait point arrêté, et *la divine* Olénos n'aurait pas échappé à mes recherches sans le mauvais état de ma santé. Je ne fus pas dédommagé de cette contrariété par la compagnie du papas qui revint à la charge pour me raconter une multitude d'histoires dont la plus remarquable portait que la peste ne pénétrait jamais à Chalanthistra. Il attribuait ce bienfait au tombeau d'un patriarche, qui était le caveau funéraire de l'église de Saint-Constantin, et d'après les détails qu'il me donna, je crois que c'est peut-être le monument funéraire décrit par Pausanias (1), qui semble dédaigner de nommer celui auquel il avait été élevé.

Mon compagnon de voyage avec quelques paysans ayant passé le restant de la journée à chasser, rapporta vers le soir des pigeons ramiers, des loriots, et un apiaster mélissophagos (mangeur d'abeilles), oiseau parfaitement décrit par Bélon. J'appris d'eux que le mont Olénos nourrit une quantité considérable de bouquetins, de daims et d'isards, qu'ils appellent *traga-*

point culminant a été approximativement déterminé à treize heures S. S. E. de Patras; dans ses escarpements, on trouve Santa-Méri, 30 f. g.; Movri, point culminant; une heure S. E. du hameau, il y a un monastère appelé Maritza, desservi par douze religieux.

(1) Paus., *Achaic.*, lib. VII, c. 22.



laphoi, ainsi que des lynx qui sont la terreur des troupeaux et des bergers.

Le 27 août nous reprîmes la route de Patras en prolongeant les montagnes, dans lesquelles on trouve à des hauteurs inégales les villages de la partie centrale de son canton que j'ai relevés dans diverses excursions (1). Le jour commençait à poindre lorsque nous arrivâmes à Messana (2). La brise du matin agitait les feuilles d'un bois remarquable par son antiquité vers lequel les paysans dirigeaient leurs pas lorsque nous fîmes halte auprès d'une chapelle délabrée. Un prêtre et quelques fidèles nous y avaient devancés afin de solenniser la fête de l'Assomption, jour compté au nombre

---

(1) Ces villages, dans l'ordre de mes relevés, sont : Une demi-heure de Patras, Aglicada, 63 familles grecques; à peu de distance N., Hiéro-Comion, monastère; d'*id.* à Kinigou, un demi-quart-d'heure; d'*id.* à Romanou, un quart-d'heure S. E., 10 f. g.; d'*id.* à Pigoula, une demi-heure E. S. E., 7 f. g.; d'*id.* à Saravani, un quart-d'heure S., 15 f. g.; d'*id.* à Psaradès, un quart-d'heure S. E., 15 f. g.; d'*id.* à Moustapha - Effendi, S. quart E. un quart-d'heure, 10 f. g.; entre celui-ci, un quart-d'heure O., Ovria, signalé dans la route de Patras à Pharès.

(2) Messana, ce village m'ayant servi de point de reconnaissance dans une autre excursion; une demi-heure N. E., dans le mont Vôda, on trouve le monastère de Panagia-Babioti; du précédent, une demi-heure N., Omblos, monastère; Patras restant trois heures N. N. O. d'Omblos à Vardicosta, 23 familles grecques, une demi-heure N. O.; d'*id.* à Valatoûna, 15 f. g., une heure N.; d'*id.* à Topolova, 30 f. g., une heure N. N. O., versant oriental du mont Panachaïcos; d'*id.*, une demi-heure N. N. E., Souli, 20 f. g., d'*id.*, une demi-heure N. O., Pirnaro-Castron, 15 f. g., ruines; d'*id.* à Élékistra, O. N. O., deux heures; d'*id.* à Vâla, O., un quart-d'heure; d'*id.* à Patras, O. N. O., une heure.

des quatre grandes époques religieuses de l'année. Un lentisque à haut vent, chargé de fruits pareils aux grains de corail dont les vierges martyres ornaient leurs cheveux en allant à la mort, servait de dôme à la ruine auguste dans laquelle se rassemblait le chœur des enfants de J. C. L'autel, formé de plaques de pierres brutes, fut recouvert d'une toile de lin de l'Élide, ouvrage des Messéniennes du mont Évan (1), qui augmentent par leur admirable industrie le prix de ces tissus. L'assemblée attendait dans un religieux silence, avec la rupture du jeûne, le moment du sacrifice qui ouvre ce jour de bonheur et d'allégresse. Un vieillard vénérable, assisté de quatre de ses fils, vêtus comme lui des habits du sacerdoce, récitait des prières à voix basse (2), lorsque le soleil, ouvrant sa carrière dans le ciel, marqua l'instant de la liturgie que le diacre annonça en recommandant de prier pour les fidèles et les infidèles, libres ou dans les fers, affligés, malades, voyageurs et souffrants. Après cette invocation, on vit fumer l'encens, on reçut les dons présentés à l'autel (3), et les chrétiens, pressés au milieu des ruines comme aux temps de la persécution, lorsqu'ils n'avaient pour temples que des cryptes, des cavernes, et les nefs des forêts (4), demeurèrent plongés dans le recueillement. Le ministre répéta le nom du trois fois saint qui règne dans l'éternité, et il présenta la croix à l'adoration, en répandant sur ceux qui se prosternaient l'eau sainte, dont il les

---

(1) V. c. des produits de la Morée, canton d'Arcadie.

(2) Saint Just., *Apolog. in fin.*

(3) Cypr., *Epist.* 63.

(4) Baronius, *Annal.* 57, n° 99.

aspergeait avec une branche de myrte entrelacée de roses blanches. Quelques mères déposèrent à ses pieds leurs enfants sur lesquels il imposa les mains en priant Dieu de leur rendre la santé, tandis que plusieurs se frappaient la poitrine, et que d'autres inclinaient leurs fronts dans la poussière. Je vis de pauvres femmes, des laboureurs hâlés, et de jeunes enfants prendre part à la Cène, qui se passait, ainsi qu'aux premiers siècles de l'Église, loin des regards des infidèles.

La liturgie étant terminée, le papas me fit examiner les restes de l'église de la Vierge, parmi lesquels je remarquai quatre colonnes en marbre blanc, surmontées de chapiteaux incrustés de croix grecques. Elles provenaient, suivant lui, d'un édifice très-ancien, bâti au même endroit, dont plusieurs ornements avaient été employés à la construction de la métropole de Patras. Je lus sur un linteau une inscription en caractères oblongs des bas temps, qui commençait par ces mots : ΑΝΘΡΩΠΩΝΔΙΚΑΙΩΝ, *des hommes justes.* Il y avait au-dessous de cette consécration des images de saints couronnés d'auréoles, et des emblêmes d'un style gothique. Je ne poussai pas assez loin mes recherches, pour m'assurer que Messana, village abondant en sources coulantes, soit Messatis. Cette conjecture est cependant plausible; et il résulterait, en l'admettant, que j'aurais, dans mes deux premières excursions au midi et à l'occident de l'Achaïe, retrouvé les sites de Pharès, indiqué Dyme, reconnu Scollis, signalé Olénos, décrit Tritée, et vu Messatis. D'autres voyageurs pourront rechercher Boline (1), Anthée (2),

(1) Βολίνη, Paus., lib. VIII, c. 22 ; Steph. Byz.

(2) Paus., *ibid.*

Argyre (1) et Arbas (2), du côté de Pavlo-Castron et de Pirnaro-Castron. Aglicada, ainsi que Hiéro-Comion, leur révéleront l'emplacement d'Anthée; et ils ne verront pas sans interêt le cyprès dont parle Spon, qui a augmenté de six pieds en grosseur, depuis que ce voyageur parcourait la Grèce. S'ils séjournent à Patras, ils sauront que cet arbre est l'objet particulier d'un culte secret des nègres, qui s'y rendent chaque année en procession, sous la conduite de leur aga, afin de pratiquer des cérémonies superstitieuses auxquelles nul homme de couleur blanche n'est admis.

Les lieux que je viens de décrire font, comme autrefois, partie de la juridiction de Patras, et le sultan a maintenu la démarcation établie par Auguste. Ainsi sous ce rapport, ce qui existait, il y a dix-huit siècles, n'a pas changé.

CHAPITRE VI.

Partie septentrionale de l'Achaïe. — Route de Patras à Ægium ou Vostitza. — Melichius. — Port d'Agia. — Cap Rhion. — Charadrus. — Port Panorme. — Cap Drépano. — Bolinæus ou rivière de Drépani. — Psato Pyrgos. — Vrômo-Limni. — Défilés de Zyria et de Tyrésia. — Port Erineus ou Lambir ta Ambélia, rivière de ce nom. — Phénix ou Tholo - Potamos. — Salminico, fleuve. — Méganitas surnommé Gaidouriari ou l'Anier.

L'équinoxe d'automne était passé; les nuits, devenues fraîches, avaient reproduit les fleurs et la verdure, quand je partis de Patras, au mois d'octobre 1815, avec

(1) *Id. ibid.*
(2) *Id. ibid.*

MM. Minciaki et Mustoxidi, son chancelier, pour me rendre à Athènes. Mon projet était d'examiner la côte septentrionale du Péloponèse, de voir Sicyone, de m'arrêter à Corinthe, et de m'embarquer à Cenchrée, afin d'arriver au Pirée, en suivant le canal de Salamine.

Un mille au N. de Patras, je passai le Milichius ou fleuve de Sichéna, près duquel on ne retrouve aucunes traces du temple de Diane Triclarienne, dont la statue avait été enlevée dès le temps de Pausanias (1). Je laissai à droite les deux villages appelés Cato et Apano-Sichéna, habités par vingt-cinq familles grecques, et vers la mer, des vignobles qui donnent le raisin de Corinthe. A trois quarts de lieue dans la même direction, je relevai, à la distance d'un mille à l'orient, dans le mont Panachaïcos, le village de Bozzaïtis, et presque à pareille distance, Agia, port de refuge des barques, quand le vent du S. O. les force à quitter la rade de Patras. Comme nous marchions lentement, je pus dessiner les gisements des montagnes auxquelles s'appuie le plateau, qui prend à cette distance le nom de Xéro-Campos (2), à cause de son aridité. Au lieu de la riche culture qui avait bordé notre route, nous marchâmes pendant une demi-heure à travers un terrain couvert de pierres et de gravier, que les torrents répandent sur cette campagne; et deux milles et demi plus loin, nous nous trouvâmes à la hauteur du cap Rhion (3). D'après cette estime, la

(1) Pausanias, lib. VIII, c. 20.

(2) Village de ce nom, un quart-d'heure dans la montagne, 12 familles grecques.

(3) Rhion, ce nom vient de ῥαΐζειν· Ῥία, promontoria montis prærupta, vel rupes in mare procurrentes. Suid. v. Ῥία.

distance de cinquante stades (1), donnée par Pausanias entre Patras et ce promontoire appelé maintenant Castelli, se trouve très-exacte. Quant à son nom moderne, il dérive de la forteresse qui fait face à celle de Romélie, située sur le cap Antirrhion. Ces deux châteaux, qui croisent leurs feux, ont aussi reçu le surnom de Dardanelles de Lépante; et ils pourraient, plus efficacement que les forts de Sestos et d'Abydos ne protégent l'entrée de l'Hellespont, défendre le passage du golfe de Corinthe, si cette mer méritait d'être close, comme au temps où elle était l'entrepôt du commerce de la Grèce et de Rome. Quoique en mauvaise réparation, ces deux châteaux sont placés sous la surveillance du capitan pacha (2), qui est le grand-amiral du sultan; et leur passage est interdit aux vaisseaux de guerre étrangers (3). Quelques fragments de colonnes et des plaques de marbre incrustées dans la maçonnerie du château de Morée, sont les seuls débris existants du temple de Neptune, protecteur de cette plage. La forteresse, occupée par une garnison de Timariots, est environnée de groupes d'arbres, qui interrompent la monotonie de cette côte solitaire.

Le travail de cette partie de la campagne est entièrement abandonné aux femmes; et nous en rencon-

---

(1) Paus., lib. VII, c. 22; 60 stades = 1 lieue et 2,225 toises.

(2) Le capitan pacha, qui a son siége à Gallipoli sur l'Hellespont, embrasse dans sa juridiction les quarante-trois îles principales de l'Archipel, les ports, rades et détroits de Négrepont, Lépante et ses châteaux, et le Magne, en vertu d'un hatchérif ou lettres-patentes de l'année 1780.

(3) Les vaisseaux marchands obtiennent le transit sur le vu d'un permis de leurs consuls résidants à Patras.



trâmes plusieurs, qui, comme les filles d'Israël au temps des patriarches, remontaient à leurs villages, chargées de barils remplis d'eau et de bois destiné au service du ménage (1). Le rivage, à partir d'un tumulus voisin de Castelli (2), se contourne pendant deux milles jusqu'au port Panorme maintenant appelé Téké, à cause d'un couvent de derviches qui existait dès le temps de Spon. Ce mouillage n'est fréquenté des caboteurs que lorsqu'ils sont surpris par les vents qui règnent souvent sur le golfe, et dont il est le point de partage. On découvre, une demi-lieue à l'orient, dans la montagne, le village de Platani, des environs duquel descend la petite rivière de Velvitzi, que je crois être le Charadrus ou torrent qui se décharge au fond du havre du Téké.

Le mont Panachaïcos détache de cette hauteur un contrefort qui s'abaisse insensiblement, en se recourbant au N. O., pour former le cap Drépanum. Nous franchîmes cette chaîne peu élevée du col du promontoire; et après avoir traversé deux ruisseaux, nous nous arrêtâmes auprès d'une fontaine qui forme deux bassins, près desquels on a récemment planté des oliviers. J'avais à droite dans la montagne le hameau de Drépani, et au N., des ruines en briques, qui me porteraient à croire que nous n'étions pas éloignés d'Argyre, ni de la Naïade chérie de Sélimnus (3). C'était peut-être la fontaine que nous trouvions, et qui

(1) Genèse, 24—19, 29—9, 17—4.

(2) On prétend que ce tumulus fut élevé par les chrétiens, après la bataille navale de Lépante, mais le fait est douteux.

(3) Paus., lib. VII, c. 23. Argyre. Polyb., lib. II, c. 41.

est encore une halte ordinaire des voyageurs et des caravanes.

Nous mîmes vingt-cinq minutes pour nous rendre de là à Psato-Pyrgos, tour délabrée, qui commandait autrefois une calanque de refuge pour les pêcheurs. Après avoir contourné une grande flaque d'eau, entourée d'absinthe sauvage, nous entrâmes dans un sentier tracé au milieu d'un fourré de lentisques, de pins et d'arbousiers; et au bout de huit minutes, nous guéâmes le ruisseau de Drépani, qui tombe dans une crique appelée Vromo-Limni. Quinze minutes plus loin, en faisant le N. N. E., nous traversâmes un torrent, et à pareille distance nous en passâmes un second, avant de monter au défilé de Zyria (1). Quelques Armatolis chrétiens, campés près d'un autel rustique élevé en mémoire de l'apparition miraculeuse de saint Michel (2), nous demandèrent humblement le péage, en offrant de nous escorter jusqu'au sortir des halliers, qui sont souvent l'embuscade des voleurs.

A cinq cents toises au N. E. de ce passage, je vis un édifice en construction hellénique, converti en église, dont la position semble répondre à celle d'un temple

(1) Zyria, village de 20 familles grecques, deux milles E. dans la montagne.

(2) L'usage d'élever des autels aux génies est antérieur aux Grecs; c'était ainsi que les patriarches conservaient la mémoire des événements les plus remarquables. Abraham avait dressé des autels aux divers lieux où Dieu lui était apparu. Jacob nomma Galaad le tas de pierres qui fut le signe de son alliance avec Laban. Les Grecs et les Romains en usèrent de même pour leurs héros. Voy. Genèse, 12—8. 13—18. 28—48. 31—48. 26—18. Pausan., *passim*. Dionys. Halic., lib. III, p. 39, 40, etc.

de Minerve. A peu de distance, le sentier tourne à l'orient; et après avoir passé trois ruisseaux, on arrive au défilé de Tyrésia. Nous prîmes alors une rampe élevée de plus de quatre-vingts pieds au-dessus de la mer; et après avoir doublé une corniche de rochers, je plongeai sur l'étendue entière du golfe des Alcyons. Je voyais les îles de Trisonia, qui semblent collées au rivage de la Locride, les roches Phédriades (1), le Lycorée (2), et le double sommet du Parnasse (3), couvert de neiges, que l'éclat du soleil colorait de rose et de teintes azurées. Mon horizon était borné à l'orient par les chaînes bleuâtres de l'Hélicon et du Cytheron. La côte du Péloponèse se déployait dans le lointain, jusqu'aux montagnes crayeuses de la Sicyonie, qui se rattachent aux faîtes du mont Crathis. La mer, mollement agitée par les vents, formait entre le continent et la presqu'île le fond d'un tableau animé par un essaim de barques que les vents de la Corinthie poussaient vers le bosphore de Naupacte. Je marchai pendant vingt minutes, extasié de cette scène, qui m'offrait à chaque pas des sites ravissants, avant d'arriver au khan de Lambir-ta-Ambélia, où nous nous arrêtâmes pour dîner.

Le chemin de poste, depuis le cap Rhion, est un sentier à peine tracé sur le flanc des montagnes, et qui

---

(1) Phédriades, Diodor., lib. XVI, et Suid.

(2) Lycorée, aujourd'hui *Lyacouria*, nom par lequel on désigne la chaîne entière du Parnasse.

(3) ....Mons ibi verticibus petit astra duobus
Nomine Parnassus, superatque cacumine nubes.

OVID., *Metam.*, lib. V, v, 316 et 317.

s'élève, dans certains endroits, jusqu'à plus de soixante-dix pieds au-dessus du niveau de la mer. On marche donc à-peu-près comme sur la banquette d'un rempart formée par les pentes des montagnes qui rayonnent du centre à la circonférence du Péloponèse, en ne laissant quelquefois pas d'espace pour suivre leur base, dont la pente expire au bord de la mer. Nous fûmes, à cause de cela, obligés de faire route de temps en temps dans les eaux du golfe, et sur des bancs de sable que les flots laissent à découvert. Le trottoir s'élargit aux environs du caravansérail de Lambir-ta-Ambélia, bâti au pied du mont Panachaïcos, qui prend ici le nom de Loubistas. Nous avions, à une portée de fusil au N., l'ancien port Erineus (1), environné de figuiers sauvages rabougris, qui servent à le faire reconnaître par son nom ancien. La rade où les barques chargent des raisins de Corinthe et du grain, est abritée à l'orient par le cap Xéro-Mita (pointe sèche).

Le mont Loubistas, pareil, pour la coupe, à l'Acrocéraune, et, comme lui, exposé aux tonnerres, s'éloigne, à partir du khan de Lambir-ta-Ambélia, en divergeant au S. E.; et ce retrait, demi-circulaire, décrit par Thucydide (2), est cultivé. Le terrain, couvert de tuiles et de débris, permet de soupçonner que cet emplacement fut celui de Rhypès (3), dont Érinée

(1) Erineus (Ἐρινεὸς) port de l'Achaïe. Plin., lib. IV, c. 4; Paus., citat. ab Ortel.

(2) Thucyd., lib. VII, 432, 34. *Locus in speciem lunæ curvatus.* Ortel.

(3) Rhypès, Ῥύπαι; Paus., lib. VIII, c. 23; Strab., lib. VIII, p. 387; Steph. Byz.

était l'échelle ou port. Nous traversâmes cette plaine pendant un mille, pour descendre à la rivière de Loubistas, qui prend ses sources trois lieues au midi dans l'intérieur des terres, au-dessus d'un village de son nom, habité par deux cents familles albanaises chrétiennes. Un mille plus loin, nous guéâmes le Xéro-Potamos; et trois cents toises à l'orient, nous passâmes sur un pont en pierre le Phénix ou Tholo-Potamos (1), qui naît près du village de Pititza. Une humble chapelle et le hameau de Longos sont les seuls lieux habités qu'on ait en vue du côté des montagnes. A un mille du Phénix, on aborde le Salminico, rivière qui décrit de vastes sinuosités entre les montagnes desquelles elle reçoit une multitude de torrents et de ruisseaux. Malgré la consonnance de nom, on ne croit pas que ce fleuve soit le Sélimnus, que Pausanias indique à peu de distance du cap Rhion (2). En continuant à marcher en plaine à cinquante pas de la mer, pendant deux milles jusque par le travers de Croca, village restant cinq cents toises sud au penchant des montagnes, on arrive au Méganitas ou Gaïdouriari (3), qui a huit lieues de cours du midi au septention. Ce fleuve et ceux que j'ai énumérés étaient presque sans eau, lorsque je les vis; mais dans la saison des pluies, ces espèces de

---

(1) Phénix, aujourd'hui Tholo-Potamos; Θολοπόταμος, *fleuve trouble*, parce que ses eaux sont limoneuses.

(2) Paus., lib. VII, c. 23.

(3) Méganitas, Μεγανίτας; Paus., *ibid.* Les Grecs l'appellent maintenant Gaïdouriari, *l'ânier*, et Gaïdarou-Pnicti, *le noyeur d'ânes*, parce qu'il n'y a guère d'hiver où il ne s'y perde quelques voyageurs, lorsqu'ils ont l'imprudence de le passer sans le secours d'un guide.

larmiers des montagnes sont tellement fougueux, qu'il est imprudent de les passer sans un conducteur expérimenté (1).

Nous avions, une lieue au midi, dans les montagnes de Crôca, le monastère de saint Michel Archange, retraite de quatre-vingts moines, dirigés par un archimandrite (2), qui ont des dotations considérables en biens fonds à Patras et dans l'Achaïe. Tout près de cette retraite, on voit les débris du couvent de Pépoilénitzis, détruit en 1770 par les Albanais mahométans, qui égorgèrent ou vendirent comme esclaves les religieuses instituées par une bulle d'or du roi très-chrétien Constantin Porphyrogénète (3).

Après avoir traversé le Gaïdouriari, nous prolongeâmes une montagne qui semble avoir été sciée verticalement depuis son sommet jusqu'à sa base. Pour rendre raison de ce phénomène, on m'apprit que cette scission eut lieu dans un tremblement de terre qui éleva les eaux de la mer au-dessus des mon-

---

(1) C'est au cours du Méganitas que finit le canton de Patras. Ses villages, situés dans cette subdivision, sont : Castéli, deux heures N. N. E. de Patras par terre, village de 180 familles turques et grecques; Drapano, 25 f. g., une heure E. N. E. du précédent; trois heures E. N. E., Zyria, 40 f. g.; d'*id.* à Lambir-ta-Ambélia, en ligne droite, une heure; d'*id.* à Mirila, une demi-heure S., 12 f. g.; d'*id.* à Provodo, un quart-d'heure S., 11 f. g.

(2) Archimandrite, chef de plusieurs monastères.

MORIN, *de Sacr. Ordin.*, p. 201.

(3) Ce titre est donné par les Byzantins à Constantin Porphyrogénète : ὀρθοδοξότατος καὶ χριστιανώτατος.

In procem. excerpt. Legat.



tagnes voisines de son rivage. Je comptai, dans l'espace d'un quart de lieue de chemin, plus de cent vingt sources qui coulent de la base sablonneuse de ce rempart abrupte, dans lequel les moines ont incrusté un monastère dont le mur extérieur paraît calqué aux flancs du rocher, comme un nid d'hirondelle. L'intérieur, quoique soutenu par des voûtes, sera tôt ou tard le tombeau des pères, à cause des fréquentes commotions de ce terrain. A peu de distance du couvent, nous arrivâmes aux douanes, près desquelles on trouve des arbres, ainsi que des traces de ruines anciennes; et nous prîmes un chemin escarpé pour monter à Vostitza, qui a remplacé l'antique *Ægium.*

CHAPITRE VII.

Ægium ou Vostitza. — Ses ruines, son état moderne. — Tremblement de terre du 23 août 1817. — Aperçu statistique de ce canton.

Les divinités tutélaires d'*Ægium*, ses temples, ses monuments, et les souvenirs historiques qu'elle rappelait, rendirent long-temps cette ville une des plus célèbres de la Grèce. Elle tenait son nom du maître des dieux (1). C'était dans ses murs qu'Agamemnon avait réuni les rois *pasteurs des peuples*, pour former, sous les auspices de Jupiter Homagrius (2), la Béotie,

(1) Suivant Aratus, son nom lui fut donné à cause que Jupiter y avait été nourri par une chèvre que les Grecs appellent Αἶγα; mais je crois qu'il veut parler d'Ægès.

Strab., lib. VIII, p. 386.

(2) Homagrius, *rassembleur,* nom formé de ὁμῶς et ἄγυρις.

ou coalition destinée à venger les Atrides de l'injure qui fut la cause ou le prétexte de l'expédition contre Troie. Depuis cette guerre, chantée par Homère, et qui ne fut pas la première de cette espèce, *Ægium* prit, après la destruction d'Hélice, le premier rang parmi les villes de l'Achaïe (1). Tite-Live la cite comme le lieu où se rassemblait la diète des Achéens (2), parlement national qui finit avec les libertés de la Grèce, lorsque le Péloponèse fut réduit en province romaine.

Pausanias, qui vit cette place déja asservie, rapporte qu'elle s'étendait en plaine sur un terrain terminé au N. par la pointe appelée maintenant Aliki (les salines), et sur la croupe aplatie d'un promontoire qui commande la plage. On dut la distinguer en acropole ou ville haute, et en ville basse, qui se déployait au pourtour de la montagne de Vostitza. Les recherches faites à l'occident le long du port prouveraient que les temples dédiés à Vénus, à Neptune, à Proserpine (3) et à Jupiter Homagrius, existèrent près de la berge orientale de ce havre. On retrouverait, en descendant au midi, à peu de distance d'une fontaine abondante, l'emplacement de ceux de Minerve Panachéenne et de la déesse Salus, dont la statue n'était vue que des prêtres.

Les édifices que je viens d'énumérer dans l'ordre où Pausanias les indique, couvraient le terrain sur lequel on voit les douanes et quelques magasins. Les labou-

---

(1) Strab., lib. VIII, p. 385 et 337; Ptolem., lib. III, c. 16; Paus., lib. VII, c. 24; Steph. Byz.

(2) Tit.-Liv., lib. XXXV, c. 26; XXXVIII, c. 30; XXXVI, c. 47; Paus., lib. III, c. 13, lib. VII, c. 24.

(3) Paus., *ibid.*



reurs, et ceux qui remuent la terre, ont découvert, et trouvent à peu de profondeur, des chapiteaux, des colonnes et des soubassements, qui, sans permettre d'assigner des noms particuliers à telle ou telle ruine, n'en sont pas moins des preuves évidentes du récit de Pausanias. On pourrait s'orienter, pour les rechercher, en partant de la fontaine située près du temple de la déesse Salus. Cette source coule maintenant par quatorze robinets, ornés de mascarons enclavés dans une maçonnerie antique, divisés en autant d'encadrements qu'il y a de jets d'eau. C'est vis-à-vis de cet agiasma, auquel les habitants prennent l'eau nécessaire à leurs besoins, qu'on voit le platane, objet de leur admiration et de celle des étrangers. Quoique endommagé, il y a maintenant soixante-quinze ans, par une trombe qui, suivant Chandler, *éleva les eaux de la mer deux fois environ au-dessus de la hauteur de cet arbre*, il est encore remarquable par sa grosseur et l'étendue de son ombrage. Mais il faut, ce me semble, en rabattre pour la submersion, qui, dans l'hypothèse donnée, aurait inondé Vostitza, dont la position est de cent pieds environ au-dessus du niveau du golfe. Or, à cette époque, dont on se souvient, la ville ne souffrit que d'un tremblement de terre qui accompagna la trombe; et l'arbre fut endommagé par la foudre, mêlée à ce météore épouvantable. Voilà ce qu'on m'a dit et ce que je tiens pour certain. Au reste, les trombes sont si fréquentes, et les commotions souterraines telles, qu'il est raisonnable de croire que le golfe des Alcyons est placé sur un volcan destiné à opérer des changements physiques remarquables dans cette partie du littoral de la Grèce.

Ægium, renversée par tous les Barbares qui désolèrent le Péloponèse, dévastée en 1536 par les Turcs, fut le lieu d'où partit le cri d'insurrection, poussé en 1770 par le métropolitain Parthénius, archevêque de Patras, qui y avait rassemblé les archontes de son exarchat. Incendiée à cette époque par les Albanais, elle était encore une fois sortie de ses ruines, lorsque je la visitai. Dans son emplacement, qui est celui de la ville haute, où l'on montrait un bois consacré à Junon et un temple de Bacchus, voisin du théâtre (1), je ne retrouvai plus que des indications de cet édifice. Cependant, malgré sa destruction, l'examen attentif des localités permettrait d'en rappeler les principales positions. Je ne puis dire à quelle époque Ægium prit le nom de Vostitza; mais je retrouve, dans la partie septentrionale de cette ville, près d'un théâtre facile à reconnaître, la cella du temple de Bacchus, dieu particulièrement révéré des Achéens, dont les vignobles, et surtout ceux qui produisent l'*uva passa*, font encore la principale richesse. Les gens du pays se souviennent d'avoir vu le théâtre bien conservé, et j'y trouvai des paysans occupés à enlever des pierres pour construire les fondements de leurs maisons. A peu de distance au sud-est, on me montra, au milieu d'un terrain vague, plusieurs colonnes, des chapiteaux et une enceinte, qui rappellent le souvenir du temple de Jupiter Sauveur (2). Son étendue, qui était considérable, avoisine l'église de Saint-Georges, au fronton de laquelle on remarque

(1) Paus., lib. VII, c. 23.

(2) Paus., lib. VIII, c, 23. Tout ce chapitre de Pausanias et le précédent sont à lire, afin de bien suivre ma description.



un bas-relief représentant un cheval ou bien un hippocentaure (chose que je n'ai pu clairement distinguer) terrassé par un lion. Un maçon grec a voulu faire le pendant de ce sujet, en l'imitant sur une pierre encadrée en regard; mais son ouvrage ne soutient pas plus le parallèle que ne le feraient nos chétifs blasons, à côté des sculptures de Phidias.

A quelques pas de l'église abandonnée de Saint-Georges, la métropole de la Vierge, patronne des habitants de Vostitza, a succédé au temple de Junon Achéenne (1). La nef est ornée de deux beaux monostyles en marbre blanc, provenant d'un édifice plus ancien. Le cimetière est rempli de plaques de marbre, de frises, de chapiteaux et de colonnes brisées, qu'on trouve en creusant les fosses. A peu de distance, dans une rue baignée par une source, on me montra la cella en brique d'un temple orné d'un péristyle. Mon *Cicerone* l'appelait Agioi-Pantès, ou *église de tous les saints;* et cette tradition me porterait à croire que ce fut le temple des dieux déposés à Ægium par les Argiens, qui les renièrent, quand les Ægéates réclamèrent le prix des dépenses occasionées pour l'entretien de ces hôtes sacrés.

On ne sait plus de quel côté existèrent le portique de Strabon, ni le tombeau du héraut Talthybius, auquel Sparte avait élevé un cénotaphe; mais je dois dire aux voyageurs qu'ils ne sont pas introuvables. Le territoire d'Ægium n'a jamais été fouillé, ses bouleverse-

(1) Pausanias ne parle que d'un bois consacré à Junon; mais il y avait aussi un temple dédié à cette déesse.

TERTULLIANUS, lib. I, c. 6.

ments ont été simultanés; tout a été renversé sans changer de place; et nulle autre mine ne serait plus importante à exploiter pour l'archéologie. Je ne dois pas omettre de prévenir, si les temps le permettent jamais, qu'une pareille entreprise exigerait des dépenses, parce qu'elle doit être exécutée en grand, et froisser beaucoup d'intérêts. Le hasard a procuré plusieurs objets curieux, mais ce ne sont, à proprement parler, que des échantillons de ce qu'on pourrait exhumer du sein de tant de ruines.

On me fit remarquer au-dessus de la porte d'une maison grecque un bas-relief représentant un sacrifice; et je vis, dans d'autres endroits de la ville, des cippes, des ornements à tête de bœuf ou de bélier, sans pouvoir me procurer aucune inscription. Je fus plus heureux sous le rapport des médailles, parmi lesquelles je trouvai un Marc-Aurèle en bronze (1), et une monnaie en argent (2), qui appartenait peut-être à l'Éolide étolienne.

Tel fut à-peu-près le résultat de mes découvertes à Vostitza, lorsque j'y passai au mois d'octobre 1815. On s'y rappelait encore le tremblement de terre du

---

(1) *Bronze.* Tête de Marc Aurèle à gauche ; légende à moitié fruste.... NEINΘC.

R. ΑΙΓΑΙΩΝ. Jupiter assis à droite, la main droite appuyée sur la haste, tenant dans la gauche une petite Victoire. Un serpent semble s'élever de ses pieds; sous le siége, il y a des caractères effacés.

(2) *Argent.* Tête de bélier à gauche; dans le champ, deux lettres à peine apparentes, qui semblent être A et E.

R. Tête barbue à droite, couronnée de pampres ou de lierre; dans le champ, A.

siècle précédent, sans prévoir qu'on était à la veille d'une catastrophe beaucoup plus désastreuse. A quels signes, en effet, aurait-on pu la reconnaître? Comment prévoir l'instant où la terre va s'ébranler et s'entr'ouvrir pour dévorer ses habitants? En vain les anciens, qui racontent l'engloutissement d'Hélice, disent que son désastre fut précédé d'un tremblement de terre arrivé à Délos, et annoncé par une colonne de feu qui s'éleva jusqu'aux cieux (1). Ces phénomènes, vrais ou faux, sont, à mon avis, des indices recueillis après l'événement. J'ai observé, comme je l'ai dit ailleurs, que ces sortes de crises physiques suivent les pluies abondantes, ou coïncident avec les grandes sécheresses, comme Aristote en a fait la remarque (2), sans expliquer pourquoi deux causes contraires occasionnent les mêmes phénomènes. Je puis attester que si les lieux voisins de la mer sont plus exposés à leur action, les secousses se font aussi ressentir dans l'intérieur des terres.

Au moment d'un tremblement de terre, le soleil perd parfois son éclat, son disque rougit comme un brasier; mais je n'ai jamais vu, parmi ces prodromes, des sillons de feu étinceler dans les airs. Communément, l'atmosphère prend une couleur grisâtre, et elle semble rouler une cendre impalpable. Les personnes nerveuses éprouvent des soubresauts, des céphalalgies

---

(1) Callisth., *ap. Senec.*, *Quæst. nat.*, lib. VI, c. 26.

(2) Aristot. Meteor., lib. II, c. 8, t. I, p. 567; Diod., lib. XV, p. 364; Plutarch., *de Placit. Philosoph.*, lib. III, c. 15; Amm., liv. XVII; Gell., *Noct. Attic.*, lib. II, c. 28; Plin., lib. II, c. 9.

et des hoquets convulsifs. Les femmes de Leucade ressentent les attaques de ce qu'elles appellent *mitérico* (1). Dans quelques autres lieux, on pourrait, en y faisant attention, être averti par le piaillement des oiseaux, qui semblent s'appeler. Les rats s'agitent dans leurs bauges, les serpents et les reptiles quittent leurs trous, les scions des vignes se fanent comme aux approches d'un orage; mais l'œil de l'homme saisit-il les nuances de ces signes avant-coureurs des commotions terrestres? Peut-il en être averti, quand il repose en paix pendant l'obscurité des nuits? Une détonation et des bruits souterrains lui annoncent un malheur auquel il ne peut quelquefois se soustraire. Ainsi éclata à Vostitza le dernier tremblement de terre du 23 août 1817. Le soleil venait de paraître, lorsque de légères ondulations (2) firent croire aux habitants qu'ils n'étaient menacés que d'une secousse ordinaire. Mais bientôt le tumulte des éléments, le conflit des vents opposés, un fracas épouvantable, annoncèrent l'explosion; et dans dix-sept minutes,

---

(1) Mitérico, hystéricisme. Cette affection est si forte parmi les Leucadiennes, qu'elles poussent des hurlements. Une femme, dans cet état, peut communiquer ses vapeurs à celles qui habitent dans la même maison. Elles en éprouvent les effets aux approches des tremblements de terre et des orages; et elles cessent d'y être sujettes quand elles quittent leur île, malgré la manifestation des mêmes phénomènes dans les lieux où elles se transplantent.

(2) Aristote emploie des expressions distinctes pour exprimer les différentes commotions du tremblement de terre, qu'il appelle Σεισμὸς. Ainsi il nomme βράςαι σεισμοὶ, *les ondulations*, et βρασματίαι, *les soubresauts*, qui ont lieu verticalement.

De Mundo.

la ville n'offrit plus qu'un amas de ruines. La partie basse du rivage, et le cap Aliki, qui s'étaient abîmés, étaient couverts par les eaux de la mer devenues tout-à-coup très-chaudes. La secousse, comme cela a été observé anciennement (1), fut très-peu sensible à Corinthe; mais elle éclata avec violence à Patras et jusque dans l'Élide. Par une autre espèce de conformité avec le passé, les Grecs attribuèrent la cause de leur infortune à l'inobservance du carême de la Vierge, que certains mécréants avaient violé en mangeant du poisson. A les en croire, le ciel avait puni tout un peuple pour la peccadille de quelques individus : Pausanias attribue ainsi le tremblement de terre qui détruisit Hélice, à Neptune Héliconius, indigné de ce qu'on avait arraché de son temple des suppliants pour les égorger; ce qui prouve que les idées des hommes suivent la même marche sur cette terre, aussi volcanique que superstitieuse (2).

Le canton de Vostitza est un des moins considérables de la Morée. Son évêque n'étend sa juridiction que sur la ville et sa banlieue, qui se compose de onze villages qualifiés de Céphalo-Choria, et de quelques tchiftliks. Aussi a-t-on dû diminuer la capitation fixée à deux mille caratchs par le dénombrement de 1762, et la réduire à douze cents billets. Cette somme est répartie entre sept mille sept cent quarante Grecs, qui dépendent de trente familles turques issues des conquérants de l'Achaïe. Le mobilier territorial consiste, d'après le récensement de 1816, en trois mille chevaux,

(1) Aristot., *de Mundo*, c. 4, t. I, p. 608.
(2) Pausan., lib. VII, c. 24.

mulets et ânes, en quinze cents têtes de gros bétail et soixante mille moutons et chèvres (1).

La température de Vostitza est variable comme les vicissitudes du golfe orageux qui baigne ses côtes; mais les habitants redoutent particulièrement le vent malfaisant du mont Mavrichiotis, situé au S. E. de leur ville. Les eaux de cette partie des montagnes, qui arrosent Vostitza au moyen de canaux souterrains, sont dures et de si mauvaise qualité, qu'on ne boit que celles de la fontaine Salus. On pourrait, en été, la rafraîchir avec les neiges du mont Chelmos ou du Parnasse; mais les habitants, qui sont en général peu aisés, ne pensent guère aux recherches de la vie. Contents des fruits de leurs terres, placés au bord d'un golfe où le poisson abonde, surtout à l'automne, ils vivent des dons spontanés de la nature, ou du produit de leurs travaux; et si parfois on voit sur

(1) *Cadastre du canton de Vostitza.*

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Vostitza	800
Diacovto	230
Iclini	130
Pyrgos	30
Corvitza	15
Mamoucha	30
Phtéri	70
Mavriki	25
Pande Léïmone	7
Conina	50
Parachôva	25
Paraskevi	30
Cacochorio	25
Gligori	6
Toubа	5
Et dix tchiftliks	70
Total des familles	1,548
Total des individus	7,740

leurs tables des congres de Sicyone, ainsi que des huîtres de Salone, c'est un luxe extraordinaire. En général ils sont sobres, bien faits, et on ne remarque point parmi eux les difformités physiques qui affligent les Patréens. Ils mériteraient le bonheur; mais *de tous les hommes que le soleil regarde, il n'en est pas un seul* qui soit parfaitement heureux (1). Le Grec en naissant semble marqué du sceau de la fatalité pour travailler et souffrir; la douleur, voilà son son partage.

CHAPITRE VIII.

Route de Vostitza à Camari. — Selinus. — Emplacement d'Hélice. — Aspect général de Delphes. — Traverse qui conduit à la caverne d'Hercule Buraïque. — Fleuve Bura ou rivière de Calavryta. — Caki-Scala. — Bodonico. — Khan d'Acrata. — Fleuve Crathis. — Emplacement d'Ægès. — Chélo - Potamos ou fleuve d'Ægire. — Lovodytico. — Mont Chélydon ou Zacoli. — Tombeau antique. — Les pierres noires. — Pellénie ou Avgo - Campos. — Village et khan de Camari.

Le voyageur qui marche à l'orient au sortir de Vostitza, a devant soi le pic d'Avgo-Campos (nom moderne de la Pellénie), qu'il peut prendre comme un signal de reconnaissance, afin d'établir ses gisements. Nous marchions dans son aire de vent, lorsque nous guéâmes deux ruisseaux, qui, après avoir fait tourner des moulins, servent à l'irrigation d'une campagne souvent dévastée par des colonnes de sauterelles, que les vents du golfe jettent particulièrement sur cette plage. La plaine s'élargit par le retrait des montagnes,

---

(1) .... Ὄλβιος οὐδεὶς
Ἀνθρώπων ὁπόσους ἠέλιος καθορᾷ.

qui forment une courbe au sud-est, en laissant un espace libre d'une lieue de diamètre entre la mer et la base du mont Mavrichiotis. Dans une demi-heure de marche en plaine, nous passâmes, sur un pont en pierre de neuf arches, le Selinus ou fleuve de Vostitza, qui prend ses sources dans le mont Olénos. Strabon dit qu'il coulait au milieu d'Ægium (1), mais Pausanias (2), qui avait vu les lieux, place son cours à quelque distance de cette ville, vers l'orient, où aucunes ruines ne prouvent qu'il y ait eu des habitations. A une demi-lieue du pont nous laissâmes à main droite Zevgalatio (3) (synonyme de tchiftlik), village de deux cents familles grecques; et parallèlement au bord de la mer, un tumulus dont aucuns voyageurs ne font mention. La campagne que nous parcourions est couverte de cailloux et de graviers apportés par les torrents qui se réunissent dans un ravin appelé Bouphoukia ou *Gouffre-du-Bœuf*, nom qui rappelle les bouve-

---

(1) Ρεῖ δὲ διὰ τῆς Αἰγιέων ποταμὸς Σελινοῦς.

STRAB., lib. VIII, p. 441.

(2) Par le sens de ces paroles : Ἰόντι δὲ ἐς τὸ πρόσω, Σελινός τε ποταμὸς, καὶ ἀποτέρω τεσσαράκοντα Αἰγίου ςαδίοις ἐπὶ θαλάσσῃ χωρίον ἐςὶν Ἑλίκη. PAUS., lib. VII, c. 24.

(3) Ce qu'on appelle Tchiftlik en Épire porte constamment en Morée le nom de Zevgalation qui était usité au temps du Bas-Empire. Ζευγαλάτια, seu Ζευγηλατεῖα, *arva*, *agri sati*. Ζευγαλάτης, Γηπόνος *agricola*. In Manuel., lib. VII; Pachymer., lib. I, c. 23; Diploma Andron. jun. ap. Phrantz. p. 306. On appelait anciennement Zevgites les particuliers qui pouvaient nourrir un attelage de mulets ou de bœufs. *V*. Isée, succ. de Dicéogène, p. 55; Pollux, VIII, c. x, § 130 et 132.

ries de Dexaménus situées près du fleuve Bura (1). Le chemin pour arriver à son lit encaissé complète la distance de quatre milles et demi depuis Vostitza, qui correspond à peu de chose près avec celle de quarante stades (2) entre Ægium et Hélice.

Je me trouvais à la hauteur de cette ville homérique (3), dont la destruction, occasionnée par un tremblement de terre à la suite duquel elle fut submergée, est rapportée à la quatrième année de la cent-unième olympiade (4), époque non moins mémorable par cet événement que par la destruction de Platée. On m'avait promis de me montrer les ruines d'Hélice; mes guides les connaissaient; il les avaient vues *de leurs yeux;* vingt personnes m'avaient attesté ce qu'ils affirmaient (5); le Neptune en bronze resté sur son piédestal était *la ruine des pêcheurs*, il déchirait leurs filets; on apercevait les restes des monuments ensevelis sous les eaux. Cependant l'assurance de nos gens diminuait à mesure que nous approchions du terrain, qui est une rive blanche à fleur d'eau; ils divaguèrent;

---

(1) Βοῦρά τε Δεξαμενοῖο βοόςασις Οἰνιάδαο.

Callim. in Delo, v. 102.

(2) Une lieue et 1280 toises.

(3) Homer., *Iliad.*, lib. II, v. 576 et 203.

(4) Trois cent soixante-treize ans avant J.-C., Platée fut détruite par les Thébains. Ann. ab U. C. c. 366; Oros. III, 3.

(5) On serait tenté de croire que les pêcheurs connaissaient ces vers d'Ovide :

Si quæras Helicen et Burin Achaiadas urbes
Invenies sub aquis, et adhuc ostendere nautæ
Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.

Met. XV, v. 294 et seq.

et ils finirent par avouer qu'ils avaient ouï dire.... qu'autrefois.... il n'y avait pas long-temps.... on trouvait des ruines. Un pêcheur, auquel je m'adressai, jura ses grands dieux que, dans les temps de calme, on apercevait des pans de murs d'Hélice. Comme je le pressai de spécifier l'endroit où ils se trouvaient, il varia dans ses indications; ce qui me prouva que tous parlaient d'après les suppositions de quelques voyageurs, et que leurs traditions étaient de pures chimères.

Je me trouvais à l'ouverture de la traverse qui conduit, par le défilé de Sainte-Irène (1), à Diacovto, au couvent de Méga-Spiléon, et de là à Calavryta, ville éloignée de dix lieues environ de Vostitza. Ce chemin nous restait au midi. Si le temps l'avait permis, j'aurais remonté jusqu'à l'antre sacré d'Hercule et à l'acropole ruinée de Bura (2). Je n'étais qu'à cinq quarts de lieue de cette ville, détruite par le même tremblement de terre qui renversa Hélice (3) sans la submerger, comme le dit Ovide. La route qu'on suit est tracée entre des rochers entremêlés de halliers, parmi lesquels on trouve l'œillet arborescent inodore à feuilles de romarin. L'escalier auquel ce sentier aboutit est formé par les

---

(1) Appelé par les paysans Trou de Sainte-Irène, Τρούπια τῆς ἁγίας Εἰρήνης.

(2) Pour ne pas revenir sur cette partie de l'Achaïe, j'encadre ici une reconnaissance topographique faite dans un voyage postérieur.

(3) Bura; Ptolem, lib. III, c. 16; Paus., lib. VII, c. 25, compte trente stades, ou une lieue 335 toises, entre Hélice et la grotte sacrée. C'est à tort que Gémiste, cité par Ortelius, appelle Bura, *Perintza;* et qu'Orose, lib. II, c. 3, la nomme *Ebora*.

étages schisteux des montagnes, autrefois régularisés et sans doute bordés d'une rampe, qui joignait une terrasse soutenue d'un revêtement en maçonnerie cyclopéenne, si on en juge par quelques éboulements entassés à sa base. Parvenu à la plate-forme, on remarque à l'entrée de la grotte des trous qui ont dû servir à supporter la charpente d'un vestibule. L'intérieur, qui paraît, dans quelques endroits, avoir été taillé au ciseau, conserve plusieurs encadrements pareils à ceux du rocher voisin du temple de Vénus Philé, situé sur la voie sacrée d'Éleusis, dans lesquels on attachait des *ex-voto*. C'est là tout ce qui reste de ce soupirail prophétique, où la crédulité venait interroger les sorts au moyen de dés marqués de signes, qu'on trouvait expliqués sur une table qui présentait la clef de cette espèce de chiffre (1).

On serait tenté de croire, en considérant Delphes et Bura, qu'une sorte de rivalité avait présidé à l'établissement des autels du fils de Latone et de celui d'Alcmène. On voit en face l'un de l'autre, sur les rives opposées du golfe des Alcyons, le temple d'Apollon (2) et le sacellum d'Hercule, auquel on attribuait également le don de prédire l'avenir. C'est pourquoi on avait sans doute représenté ces bâtards d'une même origine paternelle se disputant le trépied sacré (3), dans un tableau placé au temple de Gy-

(1) Paus., lib. VII, c. 25.

(2) Herodot., *Terpsichore*, p. 41, trad. de Larcher.

(3) Pausan., lib. III, c. 21. Un ancien Scholiaste dans ses commentaires sur le *Plutus* d'Aristophane dit que ce fut un trépied trouvé par des pêcheurs et consacré à Apollon, qu'Her-

thium (1), dans la Laconie. Non moins avides de biens que ces dieux l'étaient de gloire, leurs ministres avaient exigé les dîmes des fruits de la terre. Ainsi les préposés du fisc sacré versaient dans les magasins de Delphes les fruits de la Phocide (2); et ceux d'Hercule Buraïque ramassaient les denrées de l'Achaïe dans les greniers de Bura, dès un temps qui prouve que cet impôt est un tribut très-anciennement levé sur la crédulité des peuples.

A un quart de lieue d'Hélice, où je reprends ma route, on contourne une anse appelée l'Aire-du-Caloyer (Caloyerou-Aloni), la ferme et le monastère de Sainte-Irène, restant vingt minutes au S. E. dans la montagne. Le Cérynite ou fleuve de Calavryta débouche de ses hauteurs entre les montagnes de Diacovto, et inonde la plage qui est couverte de rizières entourées d'oliviers. J'y vis plusieurs moulins à l'huile appelés *lithourvio;* et après avoir marché pendant un mille à travers un fourré épais d'agnus castus, de lauriers-roses et de sabiniers (3), nous fimes halte au bord d'une belle fontaine.

La montagne de laquelle elle épanche ses eaux s'élève par trois ressauts ornés d'oliviers, de pins odo-

---

cule enleva de Delphes, irrité de ce que la Pythie Xénoclée n'avait pas voulu rendre d'oracle pour lui, à cause qu'il était souillé du meurtre d'Iphitus.

Jul. Cos. Buleng. de orac. et vat. apud. Gronov., t. VI, 18, F. et A.

(1) Herodot., lib. IX, c. 8.

(2) Plutarch., *Quæst. Rom.*, p. 267.

(3) Βράθυ· cet arbuste est appelé du même nom par Dioscoride, lib. I, c. 105.

rants et de sapins noirâtres qui couronnent sa haute région. Ces espèces de terrasses, étagées comme les degrés d'un temple, son cultivées par les moines de Méga-Spiléon, qui ont hérité du domaine et des dîmes d'Hercule Buraïque. A un mille au N., près du rivage de la mer, j'apercevais, à travers les arbres, le petit village de *Propia-tou-Ialou*, qui est environné de vignobles et de rizières.

Après nous être reposés, nous fîmes un quart de lieue au milieu d'un bois de lauriers-roses et d'oléastres, qui est parfois une embuscade de voleurs. Nous doublâmes ensuite un contrefort d'un mille de développement , en gravissant une rampe, au pied de laquelle la mer déferle avec fracas; et au *second détour*, pour me servir de l'expression du traducteur de Pausanias, nous nous trouvâmes au bord d'un des nombreux torrents appelés Xéro-Potamos qui sillonnent cette côte. On m'indiqua un sentier raccourci qui mène à Bura; et en le laissant à droite, nous commençâmes aussitôt à gravir le défilé de Caki-Scala, voie escarpée, flanquée de rochers à pic, qui domine la mer à soixante-dix pieds d'élévation, dans une étendue de cinq cent toises. Après être descendus de cette galerie, nous passâmes aux cabanes de Bodinico; et lorsque nous eûmes contourné la baie d'Aphrydi, qui a un demi-mille de circonférence, nous mîmes pied à terre au khan d'Acrata.

Ce caravansérail, qui est un des plus fréquentés de la côte, est bâti à la rive gauche du Crathis (1), *Acratho-*

(1) Crathis, Κρᾶθις. Strab., lib. VIII, p. 385; Callim., *Hymn. ad Jov.*, v. 26; Ælian., *Hist. Anim.*, lib. VI, c. 42, et lib. XII, c. 36; Theocrit., *Idyl.* V.

Potamos, qui prend sa source dans une montagne du même nom, au-dessus du *sempti* de Kloukinais. Ce fleuve, qui coule pendant toute l'année (1), était assez bas; mais en hiver, son volume et sa rapidité sont l'effroi des voyageurs. Dans sa violence, il brise les ponts, et interrompt souvent les communications pendant des semaines entières. Nous avions à deux cents toises le village d'Acrata et quelques magasins d'entrepôt pour l'*uva passa*, situés sur une plage basse terminée par un promontoire sablonneux. Je demandai s'il s'y trouvait des ruines, s'il y avait quelques traces d'un port ancien; et on m'assura qu'il n'existait aucun vestige de *vieux murs* qu'à une demi-lieue au midi dans la montagne. Quant au nom d'Ægès (2), il n'est plus entendu; et cette ville, par laquelle Junon suppliait Neptune d'épargner les Grecs (3), est oubliée aux lieux même où elle exista autrefois; triste exemple des révolutions, dont la Grèce, plus que toutes les autres parties du monde, offre à chaque pas des exemples déplorables.

Après avoir dîné au khan d'Acrata, nous passâmes le lit profond de son fleuve sur un pont en pierre de huit arches. Nous entrâmes aussitôt dans une plaine couverte de vignobles et de pins odorants, dans laquelle nous fîmes trois quarts d'heure pour arriver au fleuve Chélo-Potamos. Les guides nous avaient pré-

---

(1) Pausanias lui donne l'épithète de ἀένναος, *perennis*, que Gedoyn pervertit, en traduisant : *Qui coule d'un cours toujours égal.*

(2) Ægès, Pausan., lib. VII, c. 25.

(3) *Iliad.*, lib. VIII, v. 203 ; *Id.*, lib. II, v. 574.



venus que son cours était fort dangereux, à cause des fondrières, et qu'il y périssait souvent des voyageurs. Comme il traînait à peine un filet d'eau, j'avançais sans tenir compte de leur avis, lorsque mon cheval enfonça subitement dans le sable mouvant; et je n'eus que le temps de le relever avant qu'il se fût tout-à-fait engagé. Docile à mes dépens, je vins prendre le gué de la grève, que le resac de la mer durcit et rend praticable.

Nous devions être, suivant l'indication des géographes, très-près de l'emplacement d'Ægire (1), que je cherchais au bord du golfe, lorsque mes guides m'indiquèrent un *vieux château*, situé une demi-lieue au midi dans la vallée du Chélo-Potamos. Je ne pus me détourner pour le voir; mais quoique ses statues, regardées comme les chefs-d'œuvre d'Euclidas et de Laphaès de Phliasie, en aient disparu, je sais qu'on pourrait encore y faire des découvertes intéressantes. Pausanias, qui donne le détail de ses monuments, place cette ville à soixante-douze stades de la grotte d'Hercule Buraïque. J'aurais voulu combiner cette distance, pour voir si elle convenait au *Palæo-Castron* qu'on me désignait; mais il fallait pousser en avant. Je ne pouvais faire un pas sans être frappé de quelque particularité; car les mesures géographiques, comme les souvenirs historiques, se pressent sur ce rivage. A quinze minutes du Chélo-Potamos, nous traversions le fleuve Lovodytico, que je crois être celui de Phéloé (2), ville bâtie à qua-

(1) Paus., lib. VII, c. 26; Steph. Byz.; Polyb., *Hist.*, lib. II, c. 41; IV, c. 57, 58; Ptolem., lib. III, c. 16; Theopomp., lib. LVI.

(2) Phéloé, Paus., lib. VII, c. 27.

rante stades d'Ægire dans les montagnes. Ses ruines, situées aux environs de Zacoula (1), n'ont été décrites jusqu'à-présent par aucun voyageur, et, suivant ce que j'appris, elles paraissaient valoir la peine d'être recherchées. La vallée dans laquelle elles se trouvent est couverte de forêts qui sont le repaire d'animaux sauvages et de lynx, qui s'y réfugient quand les neiges les forcent à quitter les hautes régions de l'Arcadie.

A cinq minutes du fleuve Lovodytico, dans lequel il n'y avait pas d'eau quand je le vis, on laisse à droite un grand tombeau de construction hellénique. Comme Pausanias ne précise pas la mesure du chemin entre le Crathis et le monument sépulcral sur lequel on voyait, de son temps, une statue équestre dégradée, je pense que ce point devrait être relevé avec soin. On partirait de là pour rechercher les vestiges du temple de la Terre, et plusieurs autres lieux qu'il indique. Je ne pus donner qu'un coup-d'œil à cette ruine, qui présente l'aspect d'un kiosque formé de rochers enfumés par les bergers qui y allument du feu.

A sept minutes de ce poste, séjour des pasteurs, nous arrivâmes aux *Pierres-Noires*, espèce de porte servant autrefois à fermer le défilé qui sépare le canton de Vostitza de celui de Corinthe. C'était également là que finissait l'Achaïe (2). J'entrais dans la Pellénie, que les modernes appellent Avgo-Campos (plaine de l'Œuf), à cause d'une montagne conique d'une

---

(1) Zacoula, village, quatre milles S. S. E.; vallée abondante en sources et en pâturages. On en tire une grande quantité de goudron et de nephty-ak, ou huile de térébenthine.

(2) Herodot., *Clio*, lib. I.

blancheur éblouissante qu'on aperçoit de toutes les parties du golfe (1). Cette contrée se trouvait resserrée entre l'Achaïe, la Sicyonie et le royaume d'Argos; et comme elle était peu considérable, les habitants, pour rehausser leur importance, se vantaient d'être issus du Titan Pallas. Pausanias, bien instruit des origines mythologiques, dément cette extraction, en assurant que le chef de cette peuplade fut Pellen d'Argos, fils de Phorbas, petit-fils de Triopas (2). Des Schypetars, moins fiers de leurs illustres ancêtres, quoique descendants des Scythes, qui se prétendaient le peuple primitif de la terre (3), habitent maintenant cette contrée aride. Dans l'espace d'une demi-lieue, nous guéâmes trois ruisseaux, en marchant entre des avenues de pins, qui, se trouvant échauffés par le soleil, exhalaient le parfum suave de la violette. A cette distance, nous contournâmes la calanque de Zacoli; et une demi-lieue plus loin, je pointai à égale distance, au penchant des montagnes, le village de son nom, qui est habité par deux cents familles albanaises. Le territoire de Gonusse (4), qui occupe cet espace, appartenait aux Sicyoniens; et il est maintenant la propriété de Kyamil, bey de Corinthe, seigneur de Sicyone. Nous passâmes presque aussitôt devant des magasins situés au bord de la mer; et au bout d'une

(1) Pellenie. Strab., lib. VIII, p. 385 et 386; Apollon. Rhod., lib. I, v. 177; Steph. Byz.

(2) Paus., lib. VIII, c. 25.

(3) Justin. II, 1, 5.

(4) Gonusse ou plutôt Gonoësse, promontoire de l'Achaïe. *Iliad.*, II, v. 573.

demi-lieue, nous laissâmes à droite le pic d'Avgo-Campos, pour guéer le Crius, ou fleuve de Vlogoca, qui prend sa source dans les montagnes de l'Arcadie, et arrose la vallée de Gouche, d'où il débouche pour tomber dans la mer.

Je suis porté à croire que la crique de Zacoli fut le port des Aristonautes (1), à moins qu'on ne le place à l'embouchure fangeuse du Vlogoca. Quant aux ruines de Pellène, ville renommée par ses capes en laine, qu'on donnait aux vainqueurs dans les jeux qui s'y célébraient en l'honneur de Mercure (2), on en retrouve encore quelques restes près du village de Vlogoca, sur le flanc du mont Arantinos, où les voyageurs verront les débris d'un aqueduc et de plusieurs temples. J'achetai des médailles tirées de ses décombres (3), qui me font vivement regretter de n'avoir pu examiner cet emplacement.

Nous avions marché pendant trois quarts d'heure depuis le Vlogoca, lorsque nous arrivâmes au-dessous du village de Loutro. Nous expédiâmes un de nos janissaires, afin de préparer notre souper au khan de Camari, gîte éloigné d'une demi-lieue; et comme on ralentit le pas, j'eus le loisir d'étudier la nature des

---

(1) Aristonautes, Paus., lib. II, c. 12; lib. VII, c. 26.

(2) Schol. Pindar., *Olymp.*, IX, v. 146; Schol. Aristoph., *in Av.*, v. 1421; et Hesych. et Phot., *in* Πελληνικαὶ χλαῖναι.

(3) Une de ces médailles attribue Pellène à la ligue des Achéens.

Bronze. Jupiter debout, tenant dans la main droite une victoire, et dans la gauche, la haste. .....ΑΡΧΕΜΑ.....

R. Femme assise à gauche, tenant dans la main droite une couronne; de la gauche, la haste. ΑΧΑΙΩΝΠΕΛΛΗΝΑΙΩΝ.

montagnes gypseuses de la Sicyonie. Le sentier que nous suivions était bordé de touffes d'armoise, d'asphodèle et de groupes d'amaryllis, dont les fleurs automnales décorent les vallées de la Grèce jusqu'aux approches de l'hiver.

Je terminai ma journée par cette exploration. Le soleil était descendu sous l'horizon, lorsque nos janissaires revinrent nous annoncer que le caravansérail où nous devions loger était abandonné, qu'il fallait coucher dans les bois, ou bien tâcher d'obtenir l'hospitalité au village de Camari, où nous arrivâmes à la nuit close.

CHAPITRE IX.

Sicyonie, maintenant appelée Vôcha. — Xylo-Castron. — Golfe Mélisse. — Sys. — Rivière de Dymico. — Pinto, ruines d'un temple. — Sicyone, aujourd'hui Vasilica; ruines, médaille inédite. — Asope. — Rivière de Némée. — Longo-Potamos, ou rivière de Cléones. — Arrivée à Corinthe.

L'empire des Sicyoniens florissait vingt-deux siècles environ avant l'ère chrétienne (1). Ses habitants se glorifiaient d'avoir eu pour premier roi Égialée, père d'Europs, duquel naquit Apis et les héros issus de Jupiter dont la dynastie finissait à Sicyon, fils d'Érechthée (2).

---

(1) Petav., *Rat. Temp.*, p. 11; lib. II, p. 94, édit. 1641; Castor ap. Euseb., lib. I, p. 11; Stat. Thebaid., lib. II, v. 179. Cette haute antiquité paraît douteuse à M. R. Rochette et à plusieurs autres savants. *Voy.* Hist. des Colon., t. I, 156. Marsh. Can. chronolog. Προκατασκευή, p. 16.

(2) *V.* Herodot., l. V, § 67; Pausan., l. II, c. 17; Schol. Pind. Nem., IX, v. 50.



Ce dernier rejeton de la race des dieux donna son nom à l'Égialée, et c'est à dater de cette époque que commença la splendeur de Sicyone (1), qui, après avoir brillé du plus vif éclat, était bien déchue dès le deuxième siècle de notre ère. Pausanias, qui écrivait sous le ciseau de la censure romaine, n'ose en rapporter la cause (2). *Ses habitants étaient déja*, dit-il, *très-malheureux, lorsqu'un tremblement de terre transforma leur ville en une triste solitude, et renversa des édifices qui étaient de la plus grande beauté.* Quoique désolée dans la suite par tous les Barbares qui envahirent le Péloponèse, elle conservait cependant encore son nom au temps de Constantin Porphyrogénète (3), et elle le garda jusqu'au siècle même d'Amurath II, qui s'en empara (4).

---

(1) Polyb. Hist., II, c. 53, 54; IV, c. 8, c. 67; Thucyd. Hist., I, 61; III, IV, 272, 101; Tit.-Liv., XI, 13; XXVII, 31; XXXV, 25; XXXII, 19; Ptolem., lib. III, c. XVI. Νέα Σικύων Anton. Itiner.; Plin., lib. XXXVI, c. 4; Strab., lib. VII, p. 335; Steph. Byz.

(2) Paus., lib. II, c. 7. Je pense qu'il faut préférer ici la traduction de Gédoyn à la version d'Amaseus. Le sens exprime mieux la réticence d'un homme qui craignait de se compromettre, parce que si toute vérité est bonne en elle-même, elle coûte souvent cher à celui qui la révèle.

Plutarque, qui se trouvait dans la position de Pausanias, c'est-à-dire sous la verge des Romains, parle avec la même réserve des malheurs des Sicyoniens. *In Vit. Demetrii.*

Pline, plus libre que les écrivains grecs, dit que les Sicyoniens étaient tellement accablés d'impôts par les Romains, qu'ils ne trouvèrent de moyen de les payer, qu'en leur vendant les tableaux de Pausias. *Hist.*, lib. XXXV, c. 11.

(3) Constant. Porphyrog., *Them.* II, *Them.* VI.

(4) Laonicus Chalcocond., lib. VII, p. 184.

Privée de son nom historique et de sa population indigène, la Sicyonie, maintenant appelée Vôcha, fait partie du canton de Corinthe, et ses habitants sont des Schypetars Toxides et Chamides chrétiens, qui ont succédé aux Grecs dans presque toute l'étendue de la Corinthie et de l'Argolide. J'allais me retrouver parmi les Albanais, et revoir sur le sol classique les descendants des hordes belliqueuses de la Dévol et de la Thyamis, attachées au joug des Tartares qui ont asservi le Péloponèse.

J'ai dit que nous passâmes la nuit auprès d'une cabane du village de Camari, et nos hôtes couchèrent comme nous en plein air afin de se débarrasser des insectes qui pullulent dans les maisons jusqu'aux approches de l'hiver. Le ciel était pur, l'air calme, et jamais sommeil plus profond après une journée fatigante ne ferma mes paupières qui s'ouvrirent au moment où le soleil commençait à blanchir les faîtes de l'Hélicon et du Parnasse.

J'employai le temps qu'on mettait à charger les bagages à m'orienter et à relever les principaux gisements de la côte. J'examinai tous les recoins du village de Camari, et j'en partis avec la certitude de n'y laisser rien à découvrir. J'aurais été plus heureux en remontant du côté de Loutro, lieu jadis connu par ses eaux thermales qui ont disparu à la suite d'une commotion souterraine, mais où l'on trouve encore les restes des étuves bâties en brique (1). Je ne pus les voir, il fallait monter à cheval; mes compagnons de voyage ne par-

(1) Camarais. Ce nom est ordinairement donné aux aqueducs par les Byzantins. Codin., *de Origin. Constantinopoleos*, p. 56.

tageaient pas mes goûts scientifiques; et comme je ne pouvais faire bande à part, je dus me résigner à leur volonté.

Notre route nous conduisit à un quart de lieue de Camari, au bord d'un torrent où l'on trouve des débris d'anciennes constructions placées sur la route de traverse d'Ægire à Pellène (1). A deux milles de là en plaine nous passâmes au-dessous de Xylo-Castron, village de dix maisons bâti au penchant d'un coteau blanchâtre. Nous laissâmes à gauche ses magasins où les caboteurs viennent charger des huiles et des raisins de Corinthe; et après avoir traversé une olivaie nous guéâmes une rivière qui est probablement l'Élisson (2) de la Phliasie. A trois quarts de lieue de ses bords nous côtoyâmes le golfe Mélisse qui a conservé son nom ancien. On remarque au fond le puits de Halil-Aga (3), et une petite rivière sur les bords de laquelle on trouve les débris d'un édifice orné de colonnes d'ordre ionique d'un pied de diamètre, qui appartinrent peut-être au temple de Junon bâti au bord du Sytas (4). Après

(1) Sur un pic assez élevé, on trouve les restes d'une église dédiée à la vierge Coryphée, nom qui rappelle la position de Coryphaia.

(2) Paus., lib. II, c. 12.

(3) Puits de Halil-Aga. Ceux qui découvrent une source, ou qui creusent un puits dans un terrain vague, en deviennent les propriétaires, ainsi que du sol d'alentour, jusqu'à quarante pieds de distance. Si la source est coulante, et qu'il l'entretiennent, le rayon pourra s'étendre jusqu'à cinq cents pieds ou mille spithames. Quiconque plante un arbre dans un sol vacant, en devient également propriétaire et du terrain qui l'entoure à cinq pieds de distance (*Voy.* Code civil des Turcs).

(4) Paus., lib. II, c. 12.



avoir dépassé l'extrémité orientale de la calanque, nous gravîmes un chemin bordé de rochers, et au bout de deux milles de route en plaine nous traversâmes la rivière de Dymico. Le village qui lui donne son nom est habité par six familles albanaises dont les cabanes s'élèvent sur un coteau labouré. A quelques minutes plus loin nous arrivâmes au bord d'un canal construit en pierres solides, restant un mille au nord de Mounzi, village où l'on trouve une colonne dorique cannelée de deux pieds trois pouces de diamètre.

La plaine qui va en s'élargissant depuis les Pierres-Noires se déploie ici, et les montagnes s'éloignent au sud-est parallèlement au rivage de la mer qui court dans cette direction. On découvre par-dessus leurs croupes boisées les faîtes du Polyphengos et des montagnes de Cléones qui ferment l'horizon. Entourés de cette perspective nous avions quitté les bords de la rivière de Dymico depuis vingt-cinq minutes, sans apercevoir aucune ruine, lorsqu'un paysan m'avertit qu'il fallait diriger nos pas au midi pour trouver Vasilica qui a remplacé Sicyone.

Nous laissâmes en conséquence derrière nous le village de Pinto, situé à l'extrémité d'un cap sablonneux où l'on reconnait les débris d'un temple (1), pour remonter durant quinze minutes le lit desséché d'un torrent. A cette distance je crus reconnaître les traces d'une enceinte qui fut peut-être celle d'Égialée, ville détruite par Démétrius, fils d'Antigone (2). A peu de distance

---

(1) C'est probablement celui de Neptune; il y a plusieurs chapiteaux doriques, et une colonne cannelée en marbre, du diamètre de vingt-six pouces.

(2) Paus., lib. II, c. 7.



je remarquai un tumulus et trois tombeaux revêtus en maçonnerie, que j'aurais pris pour ceux de Lycus, d'Eupolis, de Xénodice ou des Sicyoniens, si je n'avais su combien de bouleversements cette terre a éprouvés. Comme il n'y avait pas d'inscriptions (1) je n'y donnai qu'un coup-d'œil, car chaque objet dont j'étais entouré appelait mon attention. Je courais vers tous les pans de murs épars dans la campagne, et en montant le talus aboutissant au plateau de Vasilica, je reconnus les soubassements d'une espèce de longs murs qui unissaient probablement Sicyone à la ville basse fondée par Démétrius.

Comme nos janissaires nous avaient devancés au logement, le proëstos ou syndic, informé de notre arrivée, en avait prévenu les habitants par une proclamation, en invitant ceux qui avaient des médailles à se présenter pour nous les vendre. Cette *criée* avait été suivie d'un prompt effet; car à peine étions-nous installés dans une cabane albanaise, qu'une foule de femmes et d'enfants accoúrurent pour nous offrir leur marchandise. J'achetai en bloc ce qu'on me présentait; en faisant le triage des pièces j'en vis plusieurs qui représentaient Apollon imberbe avec la colombe ou le trépied, types ordinaires des Sicyoniens, et j'en distinguai une regardée jusqu'à présent comme inédite par les antiquaires (2). Il fallut presque employer l'autorité

---

(1) Peut-être cependant ces tombeaux étaient helléniques, car Pausanias dit que les Sicyoniens n'avaient pas coutume d'y mettre d'inscriptions, et ils ressemblent à ceux qu'il décrit. *Ibid.*

(2) *Bronze.* Figure de Jupiter debout, marchant à gauche;



pour nous débarrasser de la foule afin de dîner, et dès que je fus un peu reposé je m'occupai à reconnaître les ruines de Sicyone.

La topographie de cette ville au temps de sa splendeur, et telle qu'on la retrouve dans sa désolation, était présente à ma mémoire. Avant de sortir de la maison de notre hôte j'avais relu le chapitre de Pausanias qui traite de Sicyone, et ce que Spon ainsi que Pooke ont écrit de Vasilica, qu'ils nomment à tort Vasilico, nom sous lequel on n'est pas entendu. Je connaissais le plan grossier mais exact qui en avait été levé par Michel Fourmont, homme aussi incapable d'avoir inventé des vues que des inscriptions, comme on l'en a taxé jusqu'au moment où une justice tardive est venue réhabiliter sa mémoire (1). J'étais instruit des découvertes faites dans ce village en 1781 par MM. Foucherot et Fauvel; ainsi je ne manquais pas de guides pour me diriger dans mes recherches.

Quelle moisson d'antiquités j'aurais faite avec plus de temps et de moyens que je ne pouvais en employer à explorer cette partie la plus classique du territoire de la Grèce. Sicyone avait été le centre des arts (2), dont la connaissance fut apportée d'Égypte, berceau de la civilisation des hommes et de leurs er-

---

la haste dans la main gauche; soutenant dans la droite une victoire : dans le champ, monogramme AT.

R. ΣΙΚΥΩΝΙΩΝ ΑΧΑΙΩΝ. Femme assise à gauche, tenant dans sa main droite une couronne, et la haste de la gauche.

(1) *Voyez* Lettres au comte Aberdéen, sur l'authenticité des inscriptions de Fourmont, par M. R. Rochette. Paris 1819.

(2) Herodot., lib. II, c. 4.

reurs (1). On y travaillait les métaux avec une rare perfection dès un temps très-ancien (2). Son école s'était signalée par quelques essais heureux dès la première olympiade (3), mais la sculpture et la peinture n'y prirent leur essor que vers le temps de la bataille de Marathon (4) qui fut pour les Grecs ce que la fin du dix-huitième siècle a été pour les Français. Alors les magistrats ordonnèrent, comme on l'a fait de nos jours dans nos écoles, que l'étude du dessin entrerait dans l'éducation des citoyens, et ils ajoutèrent plus sagement encore que les beaux-arts ne seraient plus abandonnés à des mains serviles (5). Cette impulsion honorable imprimée au génie donna naissance à la poésie du pinceau et de la sculpture, qui représentent aux yeux les divinités, les héros, les conseils éternels du vaste Olympe, et les scènes de la nature.

Je repassais ces souvenirs en voyant Sicyone veuve des chefs-d'œuvre sortis des ateliers d'Eupompe, de Zeuxis, de Lysippe et de Pamphile, qui avaient formé Mélanthe, Apelle, Euxénide, Timarque, Céphisodore; mais on chercherait en vain quelques uns de leurs ouvrages dans cette ville illustrée par leurs noms, dont on reconnaît à peine l'enceinte triangulaire. Mes regards erraient sur le plateau de Vasilica, terre dépouillée de ver-

(1) Plat., *De Legib.*, lib. II, t. II, p. 656.

(2) Plin. Hist. Nat., lib. XXXVI, c. 4.

(3) Sept cent soixante-seize ans avant J. C.

(4) Bataille de Marathon, gagnée par Miltiade, le 6 Boëdromion (13 septembre), quatre cent quatre-vingt-dix ans avant J. C. L'année suivante, ce héros, accusé par un peuple ingrat, mourut en prison.

(5) *Voyage d'Anacharsis*, c. XXXVII.

dure, qui ne retentissait que des cris aigus des cigales. Je m'avançais tristement vers la rive abrupte de l'Asope, lorsqu'en approchant d'une ruine appelée Palæo-Castron, j'aperçus quelques caractères grecs que je copiai (1). Je remarquai au fond d'un vaste précipice la fontaine dégouttante (ἡ πηγὴ ςάζουσα), ainsi nommée à cause que ses eaux, au lieu de sourdre de la terre, tombaient de la voûte d'une caverne. Des femmes lavaient à cette source, qui jaillit maintenant du milieu de la berge du ravin : près de cette source on a bâti une chapelle, à laquelle on descend par un chemin souterrain. C'était probablement à cette issue que Pausanias donnait le nom de *porte*, qui conduisait suivant toute apparence de la ville au bord du fleuve.

J'entrai immédiatement dans la citadelle bâtie au col d'une langue de terre qui s'étend entre le précipice de la fontaine dégouttante et la rive gauche du fleuve. J'examinai ses murailles construites en grandes pierres de taille, sans y trouver rien de particulier, ainsi qu'un édifice voûté dans lequel les Albanais emmagasinent leur paille, où je ne vis aucun ornement d'architecture.

Je sortis de cette enceinte par une de ses brèches donnant entrée sur un promontoire haut de quatre-vingts pieds, qui se déploie dans la longueur de cinq cents pas au nord-est entre l'Asope et le cours de la fontaine dégouttante. Je ne tardai pas à me reconnaître

---

(1) Sur un fragment de marbre enclavé dans un pan de muraille :

....

ΠΟΛΥΚΡΑΤΕΙΑΚΑΙ

ΠΟΛΥΚΡΑΤΕΙΑΝ.....

ΘΥΓΑΤΕΡΑΘΕΟΥΣ

ACROPOLE de Sicyone.

NORD
Cours de la Fontaine.
Fontaine
Pantocrator
Temple de Minerve
Fleuve Asope
Temple des Dioscures
Talus Souterrain
Citadelle
Voûte

Inscriptions trouvées dans l'Acropole de Sicyone.

+ επι ἔτους ϛλπϛ ἐνφηω
ροη ο ειςτας δε θ ενελιο
ορσος του δ' ουρικο λά
ου του ερμσ ρηο

+
Θοισ ρπω καιο εις τας θ
εισ ρουσουλτομ μουράτη
του μεγάλου αυθεντος · κας
οτυτι ρασμαυρονδηοκ
αμη κληο.

en trouvant dès les premiers pas l'emplacement d'un temple que Pausanias dit être celui des Dioscures, qui était entouré d'un bois probablement composé d'une douzaine d'arbres, car le terrain ne comportait guère d'espace que pour un bosquet (1). Je comptai sur place sept fûts de colonne renversés, deux chapiteaux d'ordre dorique, et des tambours de colonnes en marbre d'une plus forte dimension que les monostyles.

Après cette découverte, en continuant à marcher au nord-est, je rencontrai la cella d'un second temple qui, suivant mes conjectures, fut celui de la Fortune Acréenne. La position me parut d'autant plus décisive pour lui donner cette dénomination, qu'il n'y a aucune éminence dans toute l'étendue de Sicyone, et que les Grecs acoutumés à sanctifier les montagnes et les promontoires, durent placer à cette pointe les autels d'une divinité qui semblait veiller du haut de ce trône sur la plaine et les campagnes de la Sicyonie. Les chrétiens, en suivant les traditions de leurs ancêtres, avaient élevé au même lieu, sous l'invocation du Pantocrator, une église maintenant ruinée, qu'ils nomment *Aspri-ecclisia*.

Je relevai sur deux linteaux en marbre blanc des inscriptions de la basse grécité qui parlent du *sultan Mourat;* et en reprenant ma route du côté de l'Asope, je remarquai une grande quantité d'éboule-

(1) Les Égyptiens et les Phéniciens de qui les Grecs tenaient la plupart de leurs rites, n'avaient point de temples sans bois sacrés. (Clem. Alex. Pedag., III, c. 2.) Souvent même les habitants de la campagne consacrèrent aux immortels quelque arbre particulier. (Plin. Hist. Nat., XII, c. 1.)



ments de murailles helléniques. Au penchant du grand ravin, je vis un escalier dégradé par lequel on descendait dans cet abîme, ce qui prouve que l'acropole avait aussi son point de communication par cet endroit avec la ville, à laquelle on montait en prenant le chemin couvert de la fontaine dégouttante.

Après avoir terminé l'examen de l'acropole bâtie sur la colline consacrée à Cérès (1), je revins au centre du village de Vasilica, qui est suivant toute apparence la ville d'une seconde époque. Pour ne rien négliger je visitai d'abord l'église de la Sainte-Trinité, où je trouvai un vieux magister occupé à tenir les petites écoles d'après une méthode très-ancienne dans la Grèce qui a quelque ressemblance avec celle de Lancastre (2). Ce pédagogue s'empressa de me montrer deux colonnes en marbre blanc et un chapiteau dorique qui se trouvent dans la nef, ainsi que trois autres fûts de marbre et un chapiteau ionien, placés en forme de banc à l'extérieur de l'édifice. Je partis de là en dirigeant un demi-mille au midi pour arriver à un théâtre dégradé, au-dessus duquel on remarque les débris de

(1) Strab., lib. VIII, pag. 382; Paus., lib. II, c. 7, disent positivement que les habitants de Mécone ou *Ægialée* (aujourd'hui Pinto), transférèrent leur ville sur une colline fortifiée et consacrée à Cérès. C'était l'acropole que je viens de voir. Mais dans la suite, il se forma une seconde ville sur le plateau de Vasilica, et enfin une troisième, ou au moins un faubourg, dans la plaine qui s'étend de là jusqu'à la mer. *Voy.* Strab., p. 382.

(2) La Guilletierre avait fait la même remarque, et on peut dire que ce mode d'enseignement, perfectionné de nos jours, nous vient peut-être de la Grèce. *Voy.* liv. XIII de ce Voyage.

la cella d'un temple décrit par MM. Fauvel et Foucherot. Je pus conclure en suivant la trace de longs murs, qui étaient plus entiers au temps où Fourmont en leva le plan, que j'étais en vue de l'acropole des Romains désignée par Pausanias sous le nom de *citadelle moderne*, afin de la distinguer de celle des Hellènes, située au bord de l'Asope.

Je cherchai vainement sur les coteaux voisins l'arbre qui donne la noix vomique, que les Sicyoniens employaient, d'après l'avis d'Apollon, pour empoisonner les loups. Il me fut impossible de reconnaître l'agora orné des chefs-d'œuvre de Lysippe, et d'assigner au milieu d'une foule d'édifices presque effacés quels furent les temples d'Hercule et d'Esculape, où l'on voyait des chapelles dédiées au Sommeil et à Apollon. Je passai, sans le connaître, sur le terrain où Pan, Artémise et les Songes, ouvrages des artistes de Sicyone, étaient offerts aux regards et à l'adoration des peuples. Je ne pus rien apercevoir des hiérons consacrés à Diane Limnéenne et à la Persuasion, sœur des Graces (1), divinité puissante dans l'Olympe et parmi les hommes. Un piédestal me fit souvenir du monument héroique d'Aratus, *le plus grand homme de son siècle*, dont les cendres reposent ignorées dans cette plaine solitaire où il fut tant de fois accueilli aux acclamations des Grecs qu'il avait conduits à la victoire pour les

(1) Pitho, ou la Persuasion, était rangée aux nombre des Graces (Paus. Beot.). Speusippe avait placé leur tableau dans son école de philosophie, pour montrer que ces déesses doivent présider dans les assemblées même où l'on traite les matières les plus sérieuses et les plus sublimes.



rendre à la liberté, en brisant le joug de leurs oppresseurs (1).

Plus fatigué que récompensé de mes courses faites pendant la chaleur d'une journée brûlante, quoique nous fussions au mois d'octobre, je rentrai à Vasilica, village de cinquante-trois familles albanaises (2), appartenant à Kyamil, bey de Corinthe. Le territoire de sa dépendance, qui ne se termine plus au cours du Sys, comme dans les temps anciens, est mis en valeur par vingt-six charrues, manière de compter en usage chez les Schypetars du Vôcha ou Sicyonie. Le blé, l'orge, le lin et le coton sont ses productions principales, car le manque d'eaux coulantes ne permet guère de cultiver le maïs et les autres menus grains (*ospria*) qu'aux bords de l'Asope. Ses olives, autrefois renommées (3), sont de médiocre qualité; et on tire, pour la consommation, des vins de la Phliasie, aussi estimés que le poisson des pêcheries de Pinto (4), qui est justement regardé comme le meilleur du golfe, ainsi qu'il l'était par les gourmets de l'antiquité (5).

---

(1) Cette place s'appelait *Aratium*.

Plut. vie d'Aratus.

(2) Du temps de Spon, on n'y comptait que six maisons.

Voyage, t. II, p. 179.

(3) Venit hiems, teritur Sicyonia bacca trapetis.

Virg., *Georg.*, lib. II, v. 519.

Qui Drepani scopulos et oliviferæ Sicyonis
Culta tenent..................

Stat., *Thebaid.*, lib. IV, v. 50.

(4) Situé sur l'emplacement de Mécone ou Ægialée. Strab., lib. VIII, p. 382; Paus., lib. II, c. 6; Callimach. apud Schol.; Pindar., *Nem.* IX, vers. 123.

(5) Athen., *Deipnosoph.*, lib. I, c. 16.

Je laissai mes compagnons de voyage et mon drogman rendre la visite d'étiquette au soubachi de Kyamil bey, afin de pouvoir causer avec les paysans, que je reconnus à leur idiôme pour être des Schypetars de l'Acrocéraune orientale. Ces paisibles descendants des Bulliones et des Amantiens, qui n'avaient jamais entendu parler des vallées de l'Aoüs, berceau de leurs ancêtres, étaient charmés d'apprendre d'un *Franc*, qu'il se trouvait des hommes parlant le Schype à cette extrémité lointaine de la Grèce. Pendant notre conversation, mon hôtesse, alerte et bien faite, chauffait son four pour cuire le pain qu'on mange en famille après le travail de la journée (1), tandis qu'une de ses filles, tenant un écheveau de coton entre les orteils de ses pieds, s'en servait au lieu de treuil pour dévider le coton, que les femmes filent et tissent, afin de fabriquer les chemises qui leur servent de robe et de parure. Je visitai avec un paysan plusieurs maisons que je trouvai propres, malgré le dénuement de meubles et d'ustensiles de ménage. Je vis partout les hommes

(1) A l'exception de quelques familles aisées, toutes cuisent le pain au jour le jour dans la Turquie, et sur-tout dans les villages où il n'y a pas de boulangers. Comme chez les Israëlites, chacun a son petit four dans sa maison (IV, *Levitic.*, 26, 16). Il en était de même à Rome, où il n'y eut de boulangers que l'an 582 de sa fondation (Plin., lib. XVII, c. 11). Tout ce qui servait aux vêtements se fabriquait dans les familles; et Homère, qui était contemporain du prophète Élie (Marm. Arundel.), dans la description des mœurs des Grecs et des Troyens, nous présente un rapport parfait avec celles des Hébreux et des Orientaux, qu'on retrouve encore parmi les paysans de la Grèce.

et les enfants occupés, des filles modestes et timides broder des couvertures en laine avec quelque élégance, quoique très-éloignées de posséder l'art de Glycère (1); des femmes de la plus douce physionomie, qui regardent la fécondité comme un présent de Dieu, et comme leur plus bel ornement. Ainsi les vertus rustiques, qui n'ont point été remplacées par des qualités de convention, sont encore en honneur dans ce coin du monde, dont les habitants ne demandent au Ciel que des maîtres bienfaisants, pour être heureux et satisfaits.

Les distances entre Vasilica et Argos sont évaluées à douze lieues par le chemin du Treté, à trois heures et un quart pour Corinthe, et à deux milles et demi jusqu'à la mer. Je relevai, à un mille dans cette direction au N. un gros village appelé Moulchi, et à l'occident Kyathos, ainsi que le tchiftlik de Passo.

Après avoir pris ces gisements, nous descendîmes de Vasilica, en prenant le sentier par lequel nous y étions montés. Je parcourus la partie de la ville basse qui s'étendait en plaine jusqu'à la rive gauche de l'Asope. Je remarquai parmi plusieurs tombeaux une chapelle construite avec des fragments de colonnes, de frises et de chapiteaux en marbre qui méritent d'être examinés avec soin. Nous guéâmes ensuite le fleuve entre un pont ancien, dont il n'existe plus que les piles voisines de la culée, et un autre d'une construction

(1) Glycère de Sicyone excellait à nuancer les couleurs. On lui dut l'invention des couronnes et le talent de Pausias, peintre célèbre de fleurs qui fut le précurseur des Vandale, Vanspandonk et Redouté. *V.* Plin., t. I, p. 233.



plus moderne. Nous avions fait alors environ douze minutes de chemin en plaine, sur un terrain où l'on voyait autrefois les temples de Cérès Secourable (*Prostasie*) et de Proserpine. Nous devions être peu éloignés du bois sacré dans lequel les Euménides avaient leurs autels, sur lesquels on immolait des brebis pleines, qu'on aspergeait de lait et de vin. En effet, nous nous trouvions à l'angle du sentier rude et escarpé de Titane (1), qui passait tout auprès, et que nous laissâmes à droite, en poursuivant notre route à travers le Vôcha.

Nous avions parcouru plus de deux milles au S. E., dans la direction du golfe qui tourne sous cette aire de vent, lorsqu'il fallut hâter le pas afin de gagner un village pour nous abriter contre un orage que le vent du sud-ouest poussait avec rapidité. La pluie commençait à tomber, lorsque mon cheval, effrayé par un éclair, s'abattit et me renversa presque sans sentiment sous ses pieds, d'où mes compagnons de voyage ne parvinrent pas sans peine à me dégager. On me remonta cependant en selle, et je parvins à gagner le village d'Ibrahim bey, où je ne pus obtenir qu'un peu d'eau et de sel pour panser mes contusions.

Le territoire de cette contrée a conservé la fertilité

(1) Le chemin qui conduit aux ruines de cette bourgade est le suivant : A partir du gué de l'Asope, on tourne au midi pendant une heure à travers un pays boisé et montueux; une demi-heure même direction, montagne escarpée; torrent à sa base méridionale; un quart-d'heure S., tour, muraille, restes d'antiquité; E. et O., on voit les villages de Paradisi et de Machini, habités par 45 familles albanaises chrétiennes.



qui en faisait autrefois un objet d'envie (1). Nous nous trouvions à quatre milles de Sicyone; et dès que la pluie eut cessé, le courage qui m'animait me fit retrouver assez de force pour me remettre en route. Je continuai, malgré mes meurtrissures, à noter sur mon journal les nombreux villages que j'avais en vue (2). La campagne, couverte au loin de troupeaux et de bandes de dindes qui foisonnent dans la Morée, présentait le spectacle animé de nos fermes dans les beaux jours de l'été. Nous rencontrions à chaque pas des voyageurs et de longues files de mulets chargés de grains; j'apercevais enfin, en avançant, une activité qui m'aurait fait croire que nous approchions de quelque ville considérable.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous passâmes une rivière, alors sans eau, qui est celle de Némée; et un mille plus loin, nous guéâmes le Longo-Potamos (3). Ce fleuve, qui coule au fond d'un lit encaissé et creusé dans un sol argileux, prend ses sources au-dessus de Cléones. Nous avions à gauche le hameau de Boulati, près duquel on trouve, dit-on, des ruines, et quatre autres hameaux (4) situés à la base des mon-

(1) Strab., liv. VIII, p. 382 du texte n. 3 de la traduction française.

(2) En procédant du midi au nord, les villages que j'avais en vue, à la distance d'une demi-lieue l'un de l'autre, sont, à partir d'Ibrahim bey, Vélo, Poulitza; et au N. O., Nérantza (les Orangers).

(3) Sur ses bords, dans la direction S., on voit à une demi-heure, Varila; une demi-heure au N., Sacri-Hassan, et une demi-heure au N. N. O., Boulati.

(4) Les hameaux de cette autre partie du vallon sont : Vachataïta, Trano-Zevgoriation, Châzo et Bosna.

tagnes blanchâtres d'Ornée, lorsque nous accostâmes la rivière d'Asprochôma, qui conflue avec celle que nous venions de passer. A un mille de ses bords, nous entrâmes dans une olivaie remplie de flaques d'eau, que nous mîmes un quart d'heure à traverser avant d'atteindre le plateau de Corinthe.

CHAPITRE X.

Corinthe. — Monuments. — Ruines. — État actuel de cette ville. — Médailles inédites ou rares. — Fragments d'inscriptions. — Particularités.

J'étais saisi d'un respect religieux en approchant de Corinthe, au *diadême d'or*, que Pindare surnommait le boulevard de Neptune (1), et qu'Homère qualifiait de son temps du titre d'opulente (2). Mon imagination me retraçait les merveilles dont elle était ornée. Je la voyais à travers le prisme de sa gloire historique, libre, puissante, riche du commerce du monde, parée des chefs-d'œuvre des arts, enfants de l'opulence, et remplie du concours des peuples que la navigation, les plaisirs et la renommée de sa splendeur attiraient dans ses murs. Le soleil, qui descendait vers l'horizon, éclairait la même ville que la mythologie avait consacrée à sa divinité. J'avançais, le cœur palpitant; j'avais dépassé la porte Ténée; j'étais à Corinthe, et je demandais cette ville à laquelle Venus, sortant du sein d'Amphitrite, avait adressé son premier salut, lorsqu'un

(1) Ποσειδῶνος προπύλαιον, et le commentateur de ses isthmiques: *les portes du Péloponèse*, πύλα Πελοποννήσου.

(2) Iliad., II, v. 270.

Turc me tira de mon incertitude, en me disant que j'y étais arrivé. *Tout doit finir*, ajouta-t-il (1), avec le sourire d'un soldat d'Alaric, charmé de promener ses regards sur des ruines. *Tout doit finir*, répétais-je à mon tour en soupirant; la cité, reine des mers, a disparu avec l'éclat de la Grèce; mais son église survit au naufrage. Pauvre dans son oppression, ses enfants relèveront une autre Corinthe (2); et le *dieu inconnu* (3) qui foudroya l'idolâtrie, régnera sur les temples des enfants d'Ismaël destinés à rentrer dans la poussière, comme les autels d'Astarté, qui ne purent sauver cette ville.

La fondation de Corinthe remonte à l'arrivée dans la Grèce des dynasties des dieux qui succédèrent aux Pélasges. Éphyre, fille de l'Océan, avait entouré l'acropole de remparts; et Corinthus, qui descendait du soleil par Marathon, fils d'Épopée, issu d'Alœus, lui avait donné son nom (4). Telle était l'origine de cette ville, déja considérable sous le règne des Bacchiades (5), devenue puissante par ses richesses et par ses colonies, que les Étoliens avaient occupée

---

(1) Alim féna, *le monde est périssable*.

(2) *Confirmabit vos usque in finem.... Dei agricultura estis, Dei ædificatio estis.* *Ad Corinth. Epist.* I.

(3) Lucain semble avoir donné ce nom au dieu des Juifs....

.... Et dedita sacris
Incerti Judæa dei.......... *Phars.*, lib. II.

Mais il était réservé à l'apôtre seul de faire connaître ce dieu entrevu par les sages de l'antiquité : *Quod ignorantes colitis* (numen) *hoc ego annuntio vobis*.

(4) Paus., lib. II, c. 1; Bibl. d'Apollod., lib. III, c. XVI, § 2.

(5) Strab., lib. VIII, p. 378.

avant que les Doriens s'en fussent emparés (1), qu'on vit réformer la construction des vaisseaux, passer aux mains des Macédoniens, des Achéens avec tous ses voisins, devenir le marché général de la Grèce, parvenir au comble des prospérités, et à laquelle il ne manqua que de n'avoir pu désarmer l'envie du peuple roi. Critolaüs lui fournit l'occasion de la faire éclater, en armant contre les Romains tous les peuples du Péloponèse, qui furent subjugués dans cette campagne mémorable que Mummius termina en renversant Corinthe de fond en comble (2), et en vendant ses habitants à l'encan (3).

Il n'y restait plus que des naturels asservis lorsque Pausanias la visita, car Auguste, qui la restaura à cause de l'avantage de sa position, y avait établi une colonie de vétérans et d'affranchis. Cependant, malgré ces désastres, sa splendeur surpassait encore celle de toutes les autres places de la presqu'île. C'est à ce terme que s'arrête la dernière période de son importance, car, depuis le deuxième siècle, les écrivains qui parlent de Corinthe n'en font mention que pour raconter les

---

(1) Thucyd. Hist., I, 6, 13; 15, 25; 16, 26; 18, 30; 19, 31; 28, 48, 49; 33, 60; 34, 62; 57, 103; 58, 105, 106; Hist., lib. II, 134, 84; Hist., lib. IV, 240, 43; Hist., lib. V, 309, 30, 31; Hist., VI, 405, 93; 421, 17, etc.; Polyb. Hist., II, c. 54; Hist., IV, c. 6, c. 67; Excerpt. Legat., IX, Frag., lib. VIII; Ptolem., lib. III, c. XVI; Tit.-Liv. Hist., XXVII, 31; XXXI, 22; XXXII, 23; XXXIII, 34; XXXIV, 50; XXXII, 37; XLV, 28; LI, 56; LII, 16; CXVI, 23.

(2) Strab., lib. VIII, p. 378; Paus., lib. II, c. 1; Justin., *Hist.*, lib. XXXIV, c. 2.

(3) Justin., *ibid.*

désastres qu'elle éprouva (1). Située sur le chemin de tous les conquérants, on la voit pillée en 261, par les Hérules, qui saccagèrent Argos et Sparte. En 395, elle éprouva la fureur des hordes d'Alaric; et Stilicon, en délivrant la province des Barbares, lui porta un coup fatal. Exposée aux incursions des Scytho-Sclaves, elle avait été délivrée de leur joug quand elle passa, ainsi que la Morée, sous la domination des Français, au commencement du treizième siècle.

Le seigneur de Champlitte ayant tenu conseil à Andravida après la réduction de Patras, sur quel point il devait se diriger, il fut résolu de se porter vers Corinthe. « Si Dieu, lui dirent les Grecs, vous aide à « prendre cette ville, toutes les autres places de la « Morée se soumettront à vous sans combat et sans « effusion de sang. » Le Champenois adopta cet avis, et s'étant fait suivre de sa flotte, tandis qu'il se dirigeait par Vostitza, il arriva bientôt devant Corinthe. « Le « château, dit le chroniqueur, est bâti au sommet « d'une montagne si merveilleusement située qu'on « ne saurait assez la louer; la ville est placée au bas « dans la plaine, et est munie d'une enceinte de mu- « railles. » Il nous apprend quelle fut la défense de cette place commandée par Léon Sgouros de Nauplie, qui avait épousé Eudoxie, fille de l'empereur Alexis, veuve du célèbre Mourtzuphle : comment les habitants

(1) Le géographe de Nubie, qui l'appelle *Gemmara*, nom dont les Turcs ont fait *Gèrémen*, pour désigner Corinthe, en parle comme d'une ville importante; mais il est probable que c'est par ouï-dire, et non pas *de visu* (P. 189, 190, 191, edit. Paris. 1629).



de Damalas et de la Trézénie vinrent rendre hommage au conquérant. Ces choses se passaient en 1205, temps où le marquis de Montferrat, roi de Salonique, qui avait conquis la Thessalie, se trouvait dans la Valachie grecque. Ce roi soldat, apprenant les prouesses du Champenois, vint le trouver, accompagné de Ville-Hardoin, et après s'être donné des fêtes devant l'Acrocorinthe, qu'ils se contentèrent de tenir assiégée, ils se concertèrent pour marcher sur Argos.

Le caractère français est toujours le même; il nous faut des revers pour nous avertir de l'inconstance de la fortune. Léon Sgouros n'avait pas plutôt aperçu l'éloignement de nos paladins, qu'il surprit et égorgea une partie des troupes qui le tenaient assiégé. On dut accourir à leur secours, renforcer le blocus, se retrancher comme aux temps anciens dans la ville basse, afin de réduire par la famine une citadelle qui ne pouvait être emportée de vive force (1).

On connaît par les lettres du pape Innocent III l'importance qu'il attachait à la prise de Corinthe, qui fut cédée dans la suite aux Vénitiens. Ceux-ci y soutinrent des siéges contre Roger, premier roi de Sicile, et Jacques d'Avannes, lieutenant du marquis Boniface (2); et quoique prise à diverses époques (3) ils la reconquirent et la possédèrent jusqu'en 1716, temps où elle leur fut enlevée par les Turcs qui en sont demeurés possesseurs.

(1) Chron. de Morée, liv. II, p. 114, 115 et suiv. trad. de A. Buchon.

(2) Ville Harduyn, lib. VIII, p. 121.

(3) En 1612 Corinthe fut pillée et rançonnée par Vagueras commandeur de l'ordre de Malte, chef de la langue de Provence.

Après tant de révolutions, il m'était difficile d'espérer quelque fruit de mon séjour à Corinthe. L'abréviateur de Desmouceaux, qui voyageait dans le Levant en 1668, nous dit que la montagne sur laquelle est bâtie la forteresse « est de roche vive, détachée et hors « du commandement de toutes les autres, n'ayant qu'une « pointe au S. O., mais plus basse que la citadelle. L'a- « bord, continue-t-il, en est difficile et escarpé de tous « côtés, si ce n'est de celui de l'occident. La muraille « (d'enceinte) approche de 2350 pas de circuit, de « forme à-peu-près ronde. Il n'y a qu'une entrée par « l'ouest où la montagne a une pente moins rude. » Fourmont, qui l'avait visitée en 1730, n'indique qu'un temple de Minerve, d'ordre corinthien, dont il restait seulement deux colonnes cannelées, qui étaient de la dimension de celles du Theseum d'Athènes. Il ne parle de la forteresse, que pour dire que la fontaine Pirène a pris le nom de Saint-Paul; et il ne vit qu'une trentaine de maisons éparses sur le terrain où fleurit Corinthe. Ces notions vagues, ainsi que le plan mal orienté de l'Isthme qu'il donne, ne m'offraient pas de grands renseignements (1). Spon et Chandler ne me donnaient guère plus de ressources; mais David le Roi, qui nous a laissé la vue d'un prétendu temple du Soleil, ranimait ma curiosité. J'avais aperçu ce monument, en entrant à mon logement. Il était en place, quoiqu'on eût dit à M. de Châteaubriand (2) que ses colonnes avaient été voiturées par les Anglais au port Schœnus afin d'y être embarquées. Ville des douleurs!

---

(1) Fourmont, MS. de la bibliothèque du roi, p. 181 (*bis*).
(2) Itinéraire de Paris à Jérusalem, t. I, 141.

« Les années et les siècles, le souffle des tempêtes
« et les ravages des combats ont passé sur Corinthe;
« mais elle s'élève encore comme une forteresse destinée
« à défendre la liberté. La fureur des vents, le choc
« des tremblements de terre n'ont pu ébranler son
« rocher antique, pierre centrale d'une contrée qui,
« déchue de sa gloire, semble conserver un reste de
fierté (1).

Avant de commencer mes recherches, il fut convenu que nous rendrions visite à Kyamil bey, vaivode et grand propriétaire de la Corinthie; ce qui eut lieu avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance. Débarrassé de ce devoir d'étiquette, je dirigeai mes pas autour de l'acropole, dans laquelle il n'est plus permis aux étrangers d'entrer (2). Son élévation, que Strabon évalue à trois stades et demi de hauteur perpendiculaire (3), est enveloppée, au couronnement, d'un rempart bastionné et crénelé, circonscrit par une enceinte beaucoup plus ancienne, formée d'assises que je crois être en maçonnerie pélasgique. J'examinai la coupe des rochers, qui sont abruptes et accumulés au midi sous un angle de quarante-cinq degrés, ce qui rend ce côté susceptible d'être battu en brèche avec suc-

---

(1) Byron, Siége de Corinthe, stroph. 1.

(2) S. A. R. la princesse de Galles y est entrée en 1816, époque de son voyage dans la Grèce.

(3) Strab., lib. VIII, p. 379. En supposant des stades olympiques, la hauteur de l'Acrocorinthe serait de 332 toises (*Note de M. Gossellin sur Strabon*). Je pense que cette élévation doit s'entendre d'une mesure prise au-dessus du niveau de la mer. Le gisement astronomique de l'Acrocorinthe déterminé par le capitaine Gauttier est lat. 37, 53, 37; long. 20, 31, 50.

cès. Le soleil, qui commençait à s'élever, en projetant l'ombre de l'acropole, répandait une teinte lugubre sur la campagne, dans laquelle on ne voit que des cabanes éparses entremêlées de pins noirâtres et rabougris. Je revins à l'occident pour prendre le chemin qui conduit à la forteresse, dans une direction sinueuse d'un très-grand développement, qui peut être battue par le feu de son artillerie.

Un des archontes, Théocaris Renghis m'apprit qu'arrivé à l'entrée de l'Acrocorinthe, après avoir passé deux épaulements en maçonnerie construits par les Vénitiens, on trouve une porte entre deux tours, qui est celle de la citadelle. On remarque à la base de cette partie de l'enceinte de substructions cyclopéennes sur lesquelles on a bâti des remparts crénelés, qui sont bastionnés à des distances inégales. En arrière de cette entrée on a construit deux espèces de caponières, au-delà desquelles on aperçoit une mosquée. Cet édifice occupe, suivant toute apparence, l'emplacement du temple de Vénus, dont la statue couverte d'armes éclatantes était placée entre celles de l'Amour et du Soleil. Le culte de Phœbus, flambeau du jour, avait précédé chez les Corinthiens celui d'Aphrodite, rendu depuis si célèbre par ses courtisannes. De quelque côté qu'on tourne ses regards on aperçoit des chapiteaux renversés, des colonnes, des entablements, parmi lesquels on reconnaît depuis le plus beau style de l'architecture jusqu'à celui du temps de sa décadence. En continuant à s'avancer dans l'intérieur du château on trouve deux tables en marbre, ornées de couronnes, dans lesquelles sont gravés les noms des vainqueurs aux jeux isthmiques, dont la plupart ont été chantés par Pindare. A

peu de distance on remarque une mosquée qui repose sur la cella d'un temple antique. Une quantité de débris entassés sur une plate-forme soutenue par des voûtes fait présumer que cet édifice fut peut-être le Sisypheum, amas considérable de masures, dit Strabon, qui sont les restes de quelque temple ou de quelque palais bâti de marbre (1). Non loin de ce monument on arrive à la fontaine Pirène appelée Draco-Néro, ou source du dragon, et non pas *source de Saint-Paul*, comme le dit Fourmont. Ce fut près de cette fontaine, dit la fable, que Bellérophon se saisit de Pégase qui était venu s'y désaltérer (2).

Ce dégorgeoir d'un fleuve souterrain, qui coule sans doute en forme de siphon des montagnes de la Solygie, ne perd en aucun temps rien du volume et de la fraîcheur de ses eaux qui se répandent dans quatre-cents puits de construction antique, qu'on trouve répandus dans la citadelle. Ainsi ce que dit Euripide, *je viens de l'Acrocorinthe, demeure sacrée de Vénus, arrosée d'eau de tous côtés*, est encore vrai de nos jours (3). Les eaux de ces espèces de citernes, versées dans la ville basse au moyen de canaux inconnus, suffisaient à ses besoins avant que les Romains eussent fait construire les aqueducs qui y apportaient les eaux d'une source voisine du Stymphale. Tels furent les renseignements dont je dus me contenter, ainsi que d'un fragment d'inscription (4), que je donne tel que T. Ren-

(1) Strab., l. VIII, p. 379; Bibl. d'Apollod., l. I, c. 9, § 3.
(2) Strab. *ibid.* Bibl. d'Apollod. l. *id.*, c. 3 § 4.
(3) Strab. *ibid.* Plutarch. in Amator. § 21.
(4) L HERMIDIVS, CESVS ET RUTILIVS : AVGVSTI ET

ghis l'avait copié. Comme je le pressais de m'apprendre pourquoi on ne permettait pas l'entrée de l'Acrocorinthe aux étrangers, il me dit en riant que c'était à cause de la garnison. « Elle est ordinairement de six hommes commandés par un Disdar, voilà ce qu'on n'aime pas à faire connaître; comme ils sont maintenant en vendange, je garde les clefs, sans pouvoir me permettre d'en disposer pour y faire entrer personne. »

Plusieurs temples anciens étaient construits aux côtés du chemin que je suivis jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, pour monter à la maison de Théocaris Renghis, frère de lait de Kyamil bey (1), chez qui j'eus une seconde entrevue avec ce vaivode. Je vis sur les talus de la galerie que j'examinai des colonnes en marbre, des chapiteaux, des frises, et à peu de distance au midi, sur une colline, les ruines de deux édifices helléniques. Comme j'avais obtenu du bey la permission de circuler autour du château, je m'avançai au S. O. pour observer les restes de plusieurs chapelles chrétiennes, parmi lesquelles il y en avait une consacrée au prophète Élie. Je regrettai de ne pas approcher assez de la porte de l'Acrocorinthe, afin de rechercher les vestiges des temples de la Force et de la Nécessité, divi-

---

L HERMIDIVS MAXIMVS ET L HERMIDIVS : ÆDEM ÉT STATV. M NOMINIS AVGVSTI ET TABERNAS REGVM...

(1) Frère de lait. Suivant la loi mahométane, cette qualité constitue une sorte de parenté appelée *Rida*, fondée sur le principe que l'enfant de lait est considéré comme celui de la nourrice. Il ne peut y avoir de mariage entre l'un des deux et les proches parents de l'autre, parmi les ascendants et les descendants (*Voy*. Code civil des Turcs, par D'Ohsson, t. III, c. 6, p. 67).

nités sous la protection desquelles les anciens plaçaient leurs citadelles. Il est probable qu'avec plus de facilités j'aurais donné, en appliquant le récit de Pausanias, des noms aux différentes ruines que je retrouvais; mais je ne pus les voir qu'à la hâte, et je les indique à ceux qui viendront après moi, afin qu'ils les examinent plus en détail.

Quelques pins et des cyprès épars à la base occidentale de l'Acrocorinthe rappelent le souvenir du bois Cranaé consacré à Bellérophon et à Vénus Mélanie (la Brune), qui y avait un temple dont les colonnes ornent maintenant une mosquée. C'était de ce côté qu'on montrait le tombeau de Laïs d'Hiccare, qui, voyant fuir les amours et les amants, inconsolable de la perte de ses charmes et de son abandon, dédia, au déclin de l'âge, son miroir *à Vénus toujours belle* (1). Un paysan me vendit sur les lieux une médaille représentant le tombeau de cette courtisane et ses traits, dignes d'être transmis à la postérité par le pinceau de nos Apelles (2). Un silence, qui n'est interrompu que par les croassements des corbeaux, règne dans cet espace, autrefois consacré aux fêtes et aux plaisirs. En remontant vers le

---

(1) Voltaire a traduit ainsi cette consécration :

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle;
Il redouble trop mes ennuis :
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

(2) *Bronze*. Tête de Laïs à droite.

R. Col. I. IVL. COR. Lionne debout, tenant sous elle un bélier couché sur un chapiteau de colonne d'ordre dorique.



pied de la montagne, on me montra la grotte d'où saint Paul donnait le salut de paix à l'église naissante de Corinthe, dont son disciple Apollon fut le premier évêque.

Au nord-ouest du terrain que je suppose être le Cranaé, après avoir traversé des champs labourés, on arrive à un grand temple d'ordre dorique (1). Les restes de cet édifice se composent encore de sept colonnes cannelées, avec une partie de leurs architraves. Elles doivent être de la plus haute antiquité, puisqu'il leur manque presque la moitié de la hauteur, pour être dans la proportion requise avec leur diamètre. Cet ouvrage lourd, et, pour cela même, regardé comme antérieur au beau siècle de l'architecture, dut être très-soigné, si on en juge par quelques détails d'ornements, et d'après le stuc qui donnait à son péristyle le facies du marbre (2).

Je ne pus visiter la cella, parce qu'elle se trouve renfermée dans le mur d'enceinte d'une maison turque; et je rétrogradai quelques pas de là au midi, pour voir un caveau funéraire creusé au ciseau dans un rocher. Je repris ensuite la rue qui conduit à Argos, où l'on me fit remarquer une petite église dédiée à sainte Vénérande. Les gens du pays prétendent tenir de leurs ancêtres qu'elle occupe l'emplacement du temple de Vénus, où mille courtisanes de la plus grande beau-

(1) David le Roi, afin d'embellir la vue qu'il donne de ce monument, a jugé convenable d'y ajouter des accessoires qui n'ont jamais existé; et ce qui figure très-bien dans son dessin, est une imposture de paysagiste.

(2) Ce stuc est appelé *albarium opus* par Vitruv., lib. VI, c. 7; et *tectorium opus* par Cic., *De Legib.*, lib. II, c. 26.

té vendaient leurs faveurs au public (1). On trouve fréquemment dans le cimetière des colonnes et une grande quantité de marbres qu'il serait intéressant de pouvoir conserver. A peu de distance, je visitai un ancien tombeau de famille; et en approchant de la porte Ténée, je remarquai les soubassements de deux grands édifices. Je copiai sur une de leurs frises demi-circulaire un fragment de consécration (2), sans pouvoir décider à quelles divinités ces temples furent dédiés dans l'antiquité.

Corinthe fut le lieu où saint Paul et Lucien se rencontrèrent pour se combattre : on connaît le dialogue injurieux intitulé *Philopatris*, contre un de nos plus augustes mystères. L'Apôtre dédaignant d'opposer des personnalités à des personnalités, s'écrie : « Dieu, voyant « que le monde avec la sagesse humaine ne l'avait « point connu dans les ouvrages de sa sagesse divine, « il lui a plu de sauver par la folie de la prédication « ceux qui croiraient en lui. » Et l'envoyé du seigneur répond à Lucien qui l'avait désigné comme un Naza-

---

(1) Καὶ τάς γ' ἑταίρας φασὶ τὰς Κορινθίας,
Ὅταν μὲν αὐτὰς τὶς πένης πειρῶν τύχῃ,
Οὐδὲ προσέχειν τὸν νοῦν· ἐὰν δὲ πλούσιος,
Τὸν πρωκτὸν αὐτὰς εὐθὺς ὡς τοῦτον τρέπειν.

Aristoph. Plut. v. 149 seq.

Le Scholiaste ajoute que les plus renommées de ces courtisanes furent Laïs, Cyrène, Leæna, Synope, Pyrrhina, Scyone, Rhodope de Thrace qui avait été compagne d'esclavage du fabuliste Ésope. Leur avidité faisait dire à Aristophane *qu'elles n'étaient sensibles qu'aux charmes de l'argent*.

(2) ΑΠοΛΛΩΝοΣΚΥΝΝΕΙ...
...ΣΕΣ ΤΙΑΡΥ. ΑΝΕΘΗ...

réen au *front chauve*, au *nez aquilin*, aux *jambes torses.* « Je me mets fort peu en peine d'être jugé par « quel homme que ce soit, car je n'ose pas me juger « moi-même. » Ces paroles, lues au milieu de l'église de Corinthe, retentissent encore de nos jours au pied de l'acropole où fut instituée l'Eucharistie. Mais saint Paul avoue que pendant son séjour en cette ville, il y vécut toujours dans *un état de faiblesse, de crainte et de tremblement.*

Corinthe était en proie à l'idolâtrie, ses habitants ne respiraient que pour le plaisir et le commerce, leur ville était remplie de sophistes et de cyniques. Après la retraite de Xerxès, comme ils attribuèrent le salut de l'état à l'intercession des prêtresses de Vénus, ils les avaient fait peindre dans un tableau destiné à faire pendant à celui dans lequel les Athéniens avaient ordonné de représenter leurs généraux vainqueurs à Marathon. Apulée, sorti de l'école de Carthage où s'étaient formés saint Augustin, Arnobe et Tertullien, nous prouve par le récit d'une cérémonie qui s'y célébrait annuellement, que le christianisme dut y être long-temps dédaigné. C'est l'état de ses mœurs au troisième siècle de notre ère qu'il décrit (1). « Au printemps, dit-« il, quand la terre sourit d'amour et de plaisir, et « que les flots de la mer viennent expirer en murmu-« rant au rivage, le peuple se portait en foule sur la « route de Cenchrée. Alors se mettait en marche la « théorie qui célébrait la fête de la nature. Chacun « était vêtu au gré de son caprice et de sa dévotion; « l'un en soldat était ceint d'un baudrier; l'autre ha-

(1) Apul. Asin. Aur., lib. XI.

« billé en chasseur, portait une épée à la main et un « couteau au côté; celui-ci, paré des ornements du « sexe, chaussé de souliers dorés, affectait la démarche « d'une femme; celui-là se présentait en gladiateur « avec des bottines, un bouclier, sa lance et son épée; « un autre représentait un magistrat vêtu de pourpre, « précédé des faisceaux; à ses côtés marchait un philo- « sophe à manteau avec un bâton, des sandales et une « barbe épaisse. Ceux-ci se masquaient en oiseleurs, « en pêcheurs, armés de roseaux enduits de glu, ou « portant des hameçons. Ailleurs on voyait un ours « apprivoisé porté sur un trône qui était suivi d'un singe « coiffé d'un bonnet et vêtu d'un habit phrygien, tenant « une coupe d'or à la main, et représentant ainsi Gany- « mède. Enfin on remarquait un âne avec des ailes con- « duit par un vieillard décrépit.

« Diane protectrice paraissait à la suite de ce cor- « tège. Des femmes vêtues de blanc, couronnées de « roses, la précédaient en répandant des fleurs sur « son passage. Les unes portaient des miroirs attachés « aux épaules afin que la déesse pût voir ceux qui la sui- « vaient; quelques-unes feignaient de rajuster sa che- « velure, tandis que l'air retentissait de symphonies « mélodieuses. Des confrairies alternaient en chantant : « Artémise, sœur d'Apollon, dont les chevaux rapides « traînant un char d'or, traversent la noble Smyrne. — « Elle arrive, répondaient d'autres initiés, à Claros, « terre abondante en vignobles; et les chœurs la saluaient « en invoquant Mercure et Cérès Éleusine. »

Après avoir exploré la partie méridionale de Corinthe, je revins de nouveau à l'église de Sainte-Vénérande. En prenant de ce point la route de Sicyone,

je vis, au bord d'un ravin creusé par les eaux qui se rendent au Léché, un puits peu profond d'une eau excellente, qu'on dit être la fontaine à laquelle Glaucé donna son nom, en s'y précipitant afin de se dérober aux enchantements de Médée. Mon *cicerone* prétendait que deux tombeaux situés à peu de distance étaient ceux des enfants de Médée. Comme il parlait d'après Pausanias, qui lui avait servi à étudier le terrain, je profitai de cette observation plus qu'hypothétique, pour rechercher le temple de Minerve Chalinitis, dont Fourmont vit encore deux colonnes sur pied. En effet, je n'eus pas marché plus de deux cents toises au nord, que je reconnus les assises d'un édifice qui présente une base de deux cent soixante pieds de longueur. En la mesurant, j'aperçus plusieurs tambours en pierre porique, du diamètre de six pieds, cannelés et autrefois enduits de stuc. Je comptai à un temple presque attenant, qui dut être celui de Jupiter Coryphée (1), les bases de plusieurs autres colonnes du diamètre de trois pieds et demi. Enfin, non loin de là, des pans de murs en briques ne tardèrent pas à me révéler l'emplacement du théâtre, dans lequel on venait de découvrir plusieurs médailles, qui me firent connaître le type du véritable Bellérophon (2) et de la Chimère. C'était un double trésor, puisque je venais

---

(1) Cette quantité de divinités qu'on trouve cités par les Anciens avait fait dire à Pline : que *la multitude des dieux surpassait celle des hommes. Major cælitum populus quam hominum intelligi potest* (lib. II, c. 7). Varron en comptait jusqu'à six mille, parmi lesquels il y avait plus de trois cents Jupiters.

(2) *Bronze* (inédite). Tête de Pallas casquée, à gauche.

de retrouver le temple de Minerve et l'effigie du héros auquel elle remit, pour combattre la Chimère, le cheval Pégase, qu'elle avait soumis au frein. Je ne fus pas aussi heureux pour pouvoir déterminer à quoi se rapporte une citerne profonde, recouverte d'un plancher formé de colonnes placées comme des solives serrées les unes près des autres, et je peux me dispenser de rapporter l'érudition que mon *cicerone* fit à ce sujet.

Cent cinquante toises au nord-est du théâtre, je montai aux jardins de Kyamil bey, qui sont situés sur l'emplacement du Gymnase. Les colonnes trouvées dans cet endroit prouvent qu'il y exista un monument considérable. Pausanias nous apprend que celui dont je parle était bâti non loin de la fontaine Lerne, qui servit bientôt à son tour à me guider dans mes explorations.

Je venais à peine de dépasser le temple de Jupiter Coryphée, lorsque j'arrivai à cette source, qui sort du creux d'un rocher formant une galerie ogivale. Je fus d'abord porté à croire que c'était l'issue d'une fontaine souterraine, mais en y réfléchissant, je pense que c'est une des décharges de la fontaine Pirène, qui servait aux besoins des habitants de Corinthe. Malgré le cours d'eau quelle donnait, je montai, par son embouchure, à un corridor de deux pieds de diamètre sur six de hauteur, qui aboutit à un espace plus

---

R. Bellérophon, monté sur Pégase volant à droite, et combattant la Chimère.

Bronze (inédite) COPINΘ. Chimère volant à droite.

R. C. AEBVTIO. S......

ΓAMP.

large jusqu'auquel je n'osai avancer à cause de l'obscurité. Les habitants, qui ont conservé une foule de traditions fabuleuses sur cette source, ne lui donnent plus que le nom turc de *Sou - Hamam*, qui signifie *eau des thermes.*

Ce nom de thermes ou bains publics me rappela que si la restauration de Corinthe fut l'ouvrage d'Auguste, auquel on avait élevé un temple (1), ses citoyens durent à Hadrien les fontaines, les bains, et les eaux qui ornaient leur ville. Cet empereur y avait fait conduire celles d'une source considérable voisine du Stymphale, au moyen d'aqueducs que leurs ruines font encore reconnaître sur la ligne des montagnes qui entourent la plaine au midi et à l'orient. Une médaille de Corinthe prouve que ses habitants avaient été reconnaissants des services rendus à leur ville par ce bienfaiteur de la Grèce (2). Mais quels titres avaient pu mériter de pareils honneurs à Néron (3) et à Com-

---

(1) *Bronze.* Tête de Livie à droite. L. ARRIO. PEREGRINO II. VIR.

R. L. FVRIO... IMP. Temple à six colonnes, sur le fronton, GEN. IVL.; et au-dessous, COR.

(2) *Bronze* (inédite). Buste lauré d'Hadrien.

R. COL. L. IVL. COR. Figure de l'empereur debout à gauche, tenant dans la main droite une espèce de serpent sur un autel allumé.

(3) *Bronze.* Tête de Néron à droite. NERO. CLAVD. CAESAR. AVG.

R. TI. CLAVDIO OPTATO. II. VIR. COR.

Guerrier debout, combattant à droite avec son bouclier; derrière, le cheval Pégase s'élançant à gauche.

Bronze. Légende effacée. Têtes opposées de Néron et d'Octa-

mode (1)? Leurs médailles, que le plus grand des hasards me procura, se trouvaient mêlées à celles de Plautille (2), du sénat romain (3), de Corinthe autonome (4), de Corinthe ville (5), et des Corinthiens (6) avant leur asservissement.

La topographie de Corinthe est tracée avec une telle précision par Strabon (7), et ses monuments sont si bien décrits par Pausanias, que c'est, de toutes les villes de la Grèce, la plus facile à revivifier par des recherches archéologiques. Sa forme trapézoïde, qui se déployait principalement au septentrion; ses remparts, qui embrassaient une étendue de quarante sta-

---

vie; au-dessus de celle de Néron, disque radié du soleil; au-dessus de celle d'Octavie, croissant.

R. Légende effacée. Tête de Néron jeune à droite.

(1) *Bronze.* Tête laurée de Commode à droite. IMP. M. AVP. COM. ANTONIN.

R. C. L. I. COR. Mélicerte, couché sur un dauphin au pied d'un arbre.

(2) *Bronze.* Légende incomplète. Tête de Plautille.

R. Femme debout, appuyée de la main droite sur une lance, et portant dans la gauche une corne d'abondance. C. L. I. COR.

(3) *Bronze* (inédite). SENATVS. P. Q. R. Tête voilée du sénat, à droite.

R. L. CAN. AGRIPPAE. II. VIR. Temple avec fronton et péristyle. COR.

(4) *Bronze.* L. C. AGRIPPAE. Temple entouré de colonnes.

R. Tête diadémée de Neptune, à droite, S. E.

(5) *Bronze.* Trident; dans le champ, griffon.

R. Pégase, volant à gauche, Q.

(6) *Bronze.* Tête casquée de Minerve, à gauche.

R. Trident. ϹΟΡΥΝΘΙΩΝ.

(7) Lib. VIII, p. 379; Paus., lib. II.

des (1), peuvent être dessinés et reconnus. J'étais parti du pied de l'Acrocorinthe, afin d'examiner ses cavités, ses éminences; et ce fut sur l'avant-scène formée par le plateau qui se termine au nord-ouest, en formant une pente brusque, que je fis mes principales découvertes. J'espérais, en suivant le cours du ruisseau alimenté par la décharge de la fontaine Lerne, retrouver la rue qui conduisait au Léché et les thermes d'Hadrien; mais les terres labourées et les marais étendus dans cette partie basse (le Cœlé) de Corinthe, me firent perdre la trace des constructions anciennes. Je fus plus heureux en remontant au nord. Bientôt je reconnus les restes d'une voie publique; et les ornières creusées par les roues des chars sur les rochers m'apprirent que je devais être sur la route qui conduisait, à travers les faubourgs, au Léché du golfe des Alcyons. Comme nous entrions dans ce chemin, mon guide me fit remarquer à droite l'encaissement d'un stade (de 94 toises et demie), décoré par Hérode Atticus de gradins en marbre blanc et d'un grand nombre de statues des athlètes qui avaient remporté des prix aux jeux Isthmiques. J'appris d'un vieillard versé dans l'histoire de son pays, que les Vénitiens avaient autrefois fouillé dans cet endroit d'où ils enlevèrent des bas-reliefs et le marbre sur lequel est écrite la consécration *à la patrie et à ses dieux protecteurs;* des temples et des édifices de Corinthe restaurés par un de ses pontifes (2). Comme il n'y avait rien à voir dans

---

(1) Strab., *ibid.*, 30 stades ou 3780 toises.

(2) Ce marbre, publié par Spon et par Meletius, faisait autrefois partie du *museum veronense*.

la campagne, non plus qu'au Léché, je me fis présenter dans plusieurs maisons particulières, où je vis des vases dits *étrusques* (1), qu'on trouve en fouillant la terre. Théocaris Rhengis me montra un marbre de trois pieds de long sur deux et demi de hauteur, enrichi d'ornements très-bien conservés à ses deux faces, et ayant, sur ses bords latéraux, deux griffons en forme de piédouches d'un travail parfait. Je relevai sur quelques pierres des adieux éternels; je trouvai, chez un des archontes, un magasin entier de cippes avec des figures sans inscriptions, une boutique entière de poterie historique, et une petite statue de Neptune en bronze de Corinthe, dont j'aurais pu faire l'acquisition dans d'autres circonstances.

Un particulier me fit voir un vase sur lequel on avait représenté une courtisane surannée invitant un passant à entrer dans un lieu dont l'enseigne n'était pas équivoque (2). Les frères Notaras me parlèrent d'une foule d'inscriptions qu'ils m'auraient procurées, si j'étais resté plus long-temps auprès d'eux; et comme il y a peu de particuliers qui ne possèdent quelques débris d'antiquité, je pense qu'un voyageur, en séjournant à

(1) Les Romains les appelaient *Necro-Corinthia*, ou *vases funéraires* de Corinthe. STRAB., lib. VIII, p. 382.

(2) Ce vase semblait faire allusion au passage suivant d'Aristophane :

..... Δεῦρο παρ' ἡμᾶς·
Ἐνθάδε μεῖραξ ἔνθ' ὡραία.
Huc veni :
Hic enim adolescentula adest formosa.
Ecclesiaz.

Corinthe, pourrait y faire une ample moisson d'objets d'archéologie.

La moderne Corinthe, que les Grecs appellent Cortho, se compose de trois cent soixante-dix-sept maisons disséminées par groupes au milieu des champs labourés, et sur le chemin qui conduit à la citadelle. Les intervalles sont remplis, à de grandes distances, par les minarets des mosquées, qui s'élèvent comme des obélisques entourés de cyprès, emblêmes du deuil général de cette ville autrefois florissante (1). Un silence effrayant règne dans les places publiques, au port, dans les cirques; et ce tableau de désolation ne change qu'au printemps, avec le réveil accoutumé de la nature. La ville, divisée par des espaces couverts de moissons, présente alors l'aspect de plusieurs grosses fermes. Mais c'est le seul moment de vie de cette terre peu fertile, qui contraste avec l'abondance du Vôcha (2). Dès que la récolte est finie, le pays que le soleil dessèche n'offre plus qu'une triste aridité, dont la monotonie est à peine variée par des bosquets clair-semés d'orangers et de citronniers qui ornent les jardins de quelques particuliers.

Le Léché, éloigné d'une demi-lieue de la ville (3), se présente comme un îlot submergé, à l'extrémité d'un

(1) Κόρινθος ἀφνειός, *Iliad.*, lib. II, v. 571; Strab., lib. VIII, p. 379.

(2) Cette remarque justifie l'adage grec : *Puissé-je posséder ce qui est entre Corinthe et Sicyone;* car le terrain autour de la ville est très-peu productif et d'une nature froide.

(3) Il était autrefois réuni à la ville par de longs murs. Strab., lib. VIII, p. 380; Xenoph. Hellenic., IV, 4, 7.

terrain bas. On y voit les magasins des douanes, où se perçoivent les droits imposés sur le commerce, appelés *zékiat*, et vulgairement *doana*, par les Grecs. Cette douane qui frappe toutes les marchandises à leur entrée et à leur sortie, fut fixée dès les premières conquêtes du calife Omar dans l'empire des Césars de Byzance, et la Turquie a autant de postes de maltôtiers, qu'il y a de ports, de calanques, de défilés et de portes aux villes de son empire. Les eaux qui croupissent dans cette partie voisine de la mer sont la cause principale de l'insalubrité de son atmosphère. Le salpêtre effleurit de toutes parts dans la partie haute de la ville, dès que les pluies cessent; et on lessive presque indifféremment les terres qui donnent une quantité considérable de nitre. Le sol, qui retentit comme si on marchait sur un terrain creux, est tellement imprégné de sels, que les puits donnent des eaux d'aussi mauvaise qualité que les vins, qui furent regardés, de toute antiquité, comme les moins bons de la Grèce (1).

Si je parlais des habitants de Corinthe d'après ceux que j'ai fréquentés, je dirais qu'ils sont doux, hospitaliers, aimables; et ce serait le contraire de la vérité. Les femmes ont en général la réputation d'être laides; cependant il y a de beaux hommes, et Kyamil bey, mahométan indigène, pourrait servir de modèle pour peindre un Apollon (2). Je pense qu'il y a aussi de char-

(1) Οἶνος.....ὁ γὰρ κορίνθιος βασανισμός ἐςι (c'est le Surène de la Morée). ATHEN., *Deipnosoph.*, lib. I, p. 30, edit. Lugdun.

(2) Kyamil bey a péri à l'époque de l'insurrection. Voy. l'Histoire de la Régénération de la Grèce.

mantes Corinthiennes, et que l'espèce n'est pas entièrement dégénérée, comme le prétendent les gens accoutumés à critiquer plutôt qu'à juger les hommes et les peuples étrangers.

A l'ombre du gouvernement de Kyamil bey, dont la famille régit depuis un siècle la Corinthie, ce canton jouit de plus de prospérité que les autres parties de la Grèce. Les chrétiens s'y livrent en paix aux travaux de la campagne, et plusieurs familles d'entre eux ont conservé des propriétés et des priviléges consacrés par le temps. Dans ce nombre je puis citer la maison des Notaras (1), qui est aussi glorieuse de son extraction impériale, et d'avoir donné un saint à la légende grecque dans la personne d'un certain Denys de Zante, qu'un ancien habitant de Corinthe l'eût été de descendre des Bacchiades, et d'avoir, comme Cypsélus, orné Olympie d'une statue d'or (2). Ces honnêtes et probes citoyens me parlèrent des bas-reliefs déposés dans leur tchiftlik de Tricala (3) au mont Cyllène, que Véli pacha leur avait enlevés pour les vendre à un Anglais, qui les a revendus au *Museum Britannicum*, où ils se trouvent maintenant.

---

(1) Inscription tirée d'un marbre appartenant aux frères Notaras.

ΕΠΙ ΙΑΝΝΟΥΑΡΙΟΥ ΤΟΥ
ΕΝΔΟΞΟΤΑΤΟΥ ΠΑΤΡΙΚΙΟΥ
ΕΚΤΙΣΘΗ.
ΚΑΙ ΠΑΥΛΟΥ ΤΟΥ ΛΑΜΒΡΟΥΣ
ΔΟΜΕΣΤΙΚΟΥ.

(2) Strab., lib. VIII, p. 378.

(3) Ces bas-reliefs me furent offerts en 1806 ; j'en avais fixé le prix, ils m'étaient accordés ; mais comme le gouvernement

Je ne sais comment il se fit que je ne rendis pas visite à l'archevêque, successeur de la hiérarchie ecclésiastique la plus anciennement établie dans le Péloponèse. Les habitants disent à ce sujet que leur église instituée par saint Paul a la primauté de fait sur celle de Rome.

Bacchyllus était évêque de Corinthe quand les pères de l'Église d'Orient se réunirent dans cette ville pour y fixer la célébration de la Pâque. Ce fut là qu'ils apprirent que, depuis les conciles de Pergame, de Rome et d'Hiérapolis dans l'Asie-Mineure, où les hérésies des Colorbasaniens, de Cerdon, des Quartodécimans et des Montanistes avaient été anathématisées, de violentes tempêtes avaient agité la nef de J.-C. : les évêques de Rome, Anicet, Soter, Éleuthère, Victor avaient mérité et obtenu la couronne du martyre. Un nombre considérable de fidèles avaient été condamnés aux mines, malgré l'apologie de leur croyance faite et présentée par saint Justin, le philosophe, à l'empereur Antonin. Saint Papias, évêque de Hiérapolis en Phrygie, avait été mis à mort; saint Polycarpe, évêque de Smyrne, avait subi le même sort au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome, et saint Justin avait également succombé dans la quatrième persécution suscitée par Marc Aurèle. Cela n'avait point empêché Athénagore de com-

---

ne me seconda pas dans cet achat, je dus renoncer au marché, n'étant pas accoutumé à arracher, par l'entremise d'un satrape, ce qui était la propriété des particuliers. J'aurais refusé l'Apollon du Belvédère à de pareilles conditions; mais tout le monde, comme on le sait, n'a pas eu ces scrupules vulgaires.

poser un mémoire en faveur des opprimés qui, confondus sous le nom de Juifs, avaient été chassés de Jérusalem par les intrigues des Ophites ou adorateurs du serpent, des Caïnites, des Sethiens, qui prétendaient que Seth était le véritable Christ, sectaires qui faisaient cause commune avec les Patriciens, dont la doctrine portait que l'homme est l'œuvre du démon. Des marchands venant d'Égypte annoncèrent aux pères de ce concile que saint Pantène, prêtre, philosophe et catéchiste d'Alexandrie, avait entrepris une mission évangélique en Éthiopie. On sut, par le rapport des Thérapeutes et des diaconesses, dont parle Pline-le-Jeune, qu'on avait établi des catéchismes dans plusieurs grandes villes, pour éclairer les néophytes. Le baptême rendu plus facile à obtenir, la communion accordée aux enfants, semblaient multiplier le nombre et les forces des fidèles. On écrivait de Rome qu'on avait accordé aux martyrs le privilége d'être enterrés avec la tunique de pourpre sans manches, et que l'Église avait ordonné de prier pour les morts endormis dans le sein d'Abraham. Telles furent les nouvelles sur l'état de la chrétienté qu'on communiqua aux évêques rassemblés à Corinthe en l'année 197. Le synode qui s'y réunit en 418 fut loin d'avoir une pareille importance, quoique celui-ci n'ait pas été reçu par Rome.

Corinthe comptait déja douze évêques (1), lors-

---

(1) *Corinthe métropole, évêques grecs.*

I. Apollon, juif d'Alexandrie institué par saint Paul.
II. Sosthènes, rabbin du temps de saint Paul.
III. Apollonius, au second siècle.

qu'elle fut érigée en métropole de la troisième Achaïe au premier concile d'Ephèse, tenu vers 419; et du

IV.	Primus, vid. Euseb. lib. IV, c. 22.	
V.	Denys, au temps du pape Soter, *id. ibid.* c. 23.	
VI.	Bacchyllus, au temps du pape Victor, *id.*, *ibid.*	
VII.	Hesiode, au temps d'Arius.	
VIII.	Epictète, au temps d'Athanase le Grand.	
IX.	Denys, au temps du pape Jules.	
X.	Dorothée au synode général de Constantinople.	
XI.	Alexandre, au temps de l'exil de S. Jean Chrysostôme.	
XII.	Périgènes, au synode d'Éphèse.	
XIII.	Erasistrate, au synode d'Éphèse.	
XIV.	Pierre, son successeur au même synode.	
XV.	Photius, au synode de Constantinople.	
XVI.	Anastase, sous le pontificat de Grégoire-le-Grand.	
XVII.	Jean I, vers	595
XVIII.	Étienne, au VI[e] synode.	
XIX.	Hilaire, au VIII[e] synode général.	
XX	Jean II, au synode pour le rétablissement de Photius.	
XXI.	Paul, promu par Nicolas-le-Mystique, patriarche.	
XXII.	.... du temps de saint Luc jeune.	
XXIII.	Athanase I.	
XXIV.	Georges.	
XXV.	Sergius.	
XXVI.	Théodore	1156
XXVII.	Georges II	1225
XXVIII.	.... Inconnu, sous Isaac l'Ange.	
XXIX.	Nicolas, sous Baudoin de Flandres.	
XXX.	Marc, vers	1444
XXXI.	Malachias.	
XXXII.	Inconnu, au temps de la prise de Corinthe par les Turcs.	
XXXIII.	Sophronius	1574
XXXIV.	Joasaph, Turc. Græc., lib. IV, p. 323.	

temps de son métropolitain George II, vingt-septième prélat de cette église, qui vivait en 1225, elle fut élevée à la dignité d'exarchat du Péloponèse(1).

XXXV.	Joasaph II.	1638
XXXVI.	Grégoire I.	1642
XXXVII.	Cyrille	1650
XXXVIII.	Grégoire II.	
XXXIX.	Parthenius	
XL.	Calliste	1672
XLI.	Zacharias, décapité par les Turcs.	
XLII.	Grégoire III, Notaras.	
XLIII.	Joasaph III.	1724

Province de Corinthe, archevêques latins.

I.	H	1210
II.	Gauthier	1212
III.	Inconnu	1218
IV.	Inconnu	1263
V.	Inconnu	1272
VI.	Guillaume I, de Morbeka	1277
VII.	Mathieu de Osenio	1294
VIII.	Guillaume II	1310
IX.	Inconnu	1329
X.	Jacques.	
XI.	François	1349
XII.	Étienne	1390
XIII.	Pierre	1395
XIV.	Jean	1401
XV.	Antoine.	
XVI.	Pierre II	1415
XVII.	Hugues de Bruges	1450
XVIII.	Jules, vers	1516
XIX.	Vers	1687
XX.	L'Ange	1703

(1) Dom Vaissète, *Geograp. eccles.*, t. II, edit. *in*-12. Il ne

Chandler se trompe quand il dit qu'il vit, à son passage par Corinthe, le fils de l'archevêque. Il ne pouvait pas ignorer que les prélats grecs sont célibataires; mais il aura été induit en erreur par le nom de fils qu'ils donnent familièrement à leurs diacres et à des enfants d'adoption employés à leur service. Pour ce qui est de la cathédrale, dont plusieurs personnes ont fait mention, elle a été tant de fois détruite et rebâtie, qu'elle n'offre plus aucun aliment à la curiosité des voyageurs.

La poste, ou Menzil-Hané, est le seul établissement qui atteste un reste de police dans la ville de Corinthe. A cause de la position de cette place, située à l'entrée de la presqu'île, on y entretient des relais qui sont portés à cent dix chevaux de selle, dont la dépense coûtait, en 1816, soixante-dix mille piastres, réparties au marc la livre sur le caradjérazi (1) des cent onze vil-

---

faut pas confondre ce titre d'exarque avec celui des exarques, qui sont, comme le dit Habert, des inspecteurs généraux envoyés par le patriarches pour visiter les monastères.

Pontific. græc. Obs. 1, ad Edict. pro Archimandrit., p. 587.

(1) Caradjérazy; impôt territorial assis sur les terres tributaires possédées par des chrétiens ou des musulmans. Il se divise en proportionnel (*caradj moucassemé*), et en fixe (*caradj vazifè*). Le premier se règle d'après les productions, depuis le *minimum*, qui est de vingt pour cent, jusqu'au *maximum* de cinquante pour cent. Celui qui est établi sur les immeubles, d'après la fertilité et l'étendue des terres, est invariable et se perçoit chaque année, sans égard aux améliorations ni aux événements malheureux. Si le possesseur d'une terre tributaire néglige de la cultiver, le fisc est en droit de l'affermer, afin de ne pas laisser en *déficit* le revenu du prince. Dans ce cas, on ne doit prélever que l'impôt; et l'excédant du prix du bail revient

lages du canton. Un caravansérail délabré est le seul gîte ouvert aux étrangers ; et il n'est pas rare qu'on n'y trouve ni pain, ni feu pour préparer ses aliments, quand on peut s'en procurer.

CHAPITRE XI.

Golfe de Corinthe. — Son étendue, ses divisions, ses ports. — Comptoir de Galaxidi. — Iles, îlots. — Mouvement périodique de la mer. — Particularités.

Les géographes ont donné les noms de golfe des Alcyons, de Crissa (1) et de Corinthe, au bras de mer compris entre la côte septentrionale du Péloponèse et la partie du continent qui renferme l'Étolie Épictète, la Locride et la Phocide. Ils lui assignent communément pour limites, à l'occident, le promontoire Araxe (2) ; et à l'orient, l'isthme qui le sépare de la mer de Saros. Enfin quelques-uns restreignent son étendue entre Corinthe et le cap Rhion (3). Les modernes, que la tradition a sans doute informés des dé-

---

de plein droit au propriétaire, suivant l'esprit de la loi, qui est rarement respecté.

(1) Strabon donne le nom de Crissa à la moitié orientale de la mer intérieure que nous appelons golfe de Corinthe. Mais cette dénomination appartient spécialement à la baie de Salone, comme l'a judicieusement observé M. Gossellin, not. 4 sur la pag. 335, lib. VIII de Strabon.

(2) Strab., lib. VIII, p. 335 et 336.

(3) Plin., *Hist.*, lib. IV, c. 2 ; Thucyd., lib. II, c. 84.

marcations anciennes, qui sont un objet de critique parmi les savants, divisent cette mer en golfes de Patras, de Lépante, de Salone, et de Corinthe, pour la partie la plus orientale.

En considérant le golfe, abstraction faite de ses dénominations, sa plus grande étendue, depuis le cap Papa jusqu'au fond de la baie de Livadostro, est de vingt-neuf lieues marines. Dans cette estime, le bassin de Patras est compris pour huit lieues mesurées d'occident en orient, sur quatre de diamètre transversal du nord au midi, entre le mont Varassova, ou Chalcis, et Cato-Achaïa, ou Pharès. Indépendamment des mouillages de Patras et d'Aliki, que j'ai fait connaître, on trouve à la côte de l'Étolie, Missolonghi, port situé au bord du lac Onthis; à l'embouchure du Fidaris, la calanque de Varassova, qui fut peut-être le mouillage d'Hypochalcis; et sept milles et demi à l'orient de cette crique, Cavoûro-Limni, havre abrité contre les vents qui soufflent depuis l'ouest-nord-ouest jusqu'au sud-est. Le restant de la côte, jusqu'au cap Antirrhion, est bordé par le mont Taphias, dont les flancs escarpés sont suivis d'une plage basse, que les barques accostent en s'y échouant, afin d'y charger clandestinement des denrées céréales, ou pour y prendre des passagers.

Ce ne fut pas, comme on l'a cru, dans ce golfe, mais au-delà du promontoire Araxe, que se donna la bataille à jamais mémorable dans laquelle Dom Juan d'Autriche arracha le sceptre des mers aux Musulmans (1). On conçoit, à la vue des lieux, les plans et

(1) Dans une relation de la bataille de Lépante en espagnol



les détails de cette action, qui décida peut-être du repos de la chrétienté (1). Si on se représente la flotte mahométane, poussée par les vents de terre, doublant le cap Papa, tandis que l'armée chrétienne formait sa ligne de bataille au-dessous de Oxyes; on devine le point où les deux armées, qui manœuvraient, comme cela se pratiquait alors, à la voile et à la rame, se joignirent avec une ardeur et une animosité exaltées par l'enthousiasme de l'honneur et des idées religieuses. On était en champ clos. Chrétiens et Turcs se battaient à la vue de leurs terres, car les Vénitiens étaient maîtres d'Ithaque et de Céphalonie; mais les mahométans avaient, de plus que ceux-ci, l'avantage de pouvoir aborder aux plages de l'Étolie, où ils débarquaient leurs blessés; et, comme Antée, après

---

imprimée à Rome en 1571, il est dit qu'on eut le 30 septembre les premiers avis des dispositions des Turcs qui se trouvaient à Lépante, pour attaquer les chrétiens. *A los 28 de setiembre, llego una fregata que de andrada embio con aviso que la armada enemiga estava metida e nel puerto de Lepanto, y que havia embiado sesenta baxeles a Coron con enfermos para dexarlos alli y tomar gente de refresco.*

(1) Al settimo giorno del mese d'ottobre intorno a un ora e mezzo di giorno pervenuta (l'armata) alle cinque isolette curzolari, anticamente chiamate Echinade, lontane forse 40 miglia dalle Castella, si era volta alla sinistra verso l'Acarnania per voler andar a far acqua, come erano già andate le galee dell'antiguardia, nel porto di Petala, dove il fiume Acheloo che divide l'Etolia dall' Acarnania, non capendo suo letto, nel quale fu anticamente ristretto, si spande alla destra obliquamente allargandosi in mare.... quando si vede il nemico sortire del porto di Galata.

Lettera di Girolamo Diedo, Venet. 1588.

avoir repris des forces nouvelles en touchant la terre, où ils recevaient de nouveaux matelots et des soldats, ils revenaient à la charge avec une intrépidité qui tenait du prodige. Du côté des chrétiens, un courage plus calme, une valeur dirigée par une seule volonté, compensaient ce désavantage; et l'habileté des chefs l'emporta à la fin sur le nombre. Les infidèles succombèrent. Les bas-fonds de Missolonghi, les rivages de la Morée, furent couverts des débris de la flotte mahométane; et le soleil, témoin de la journée d'Actium, dans laquelle Antoine et Auguste disputèrent l'empire du monde aux attérages de Leucade, vit, au lieu du triomphe de l'ambition, celui de la Croix et du peuple chrétien. Mais la gloire de Dom Juan d'Autriche n'était pas, à ses yeux, d'avoir gagné la couronne rostrale. Ils s'honorait surtout de la délivrance d'une multitude d'esclaves chrétiens, qui servaient, enchaînés sur les bancs des galères turques, en qualité de forçats. Il rendit à l'Église ses enfants qui gémissaient dans les fers, et il leur prodigua, comme un tendre père, ses secours généreux. Il prit soin des blessés, au nombre desquels se trouvait l'auteur encore ignoré de *Dom Quichotte*, Michel Cervantes, non moins brave que le Camoëns, et, comme lui, destiné à ceindre son front des palmes littéraires, après s'être distingué dans le métier des armes. On chanta le *Te Deum* au déclin du jour, et le cri de victoire retentit des rives du Péloponèse jusqu'aux extrémités de l'Europe. Le père commun des fidèles rendit de solennelles actions de graces au Tout-Puissant d'un événement qu'il avait provoqué dans la sagesse de ses conseils; et Venise seule, dit-on, conçut une secrète

envie contre celui que toutes les voix honoraient des titres mérités de libérateur et de victorieux.

A quatre milles du cap Antirrhion, on trouve Lépante, surnommée autrefois l'Alger de la Grèce, dont le port très-peu spacieux et obstrué par les boues, ne reçoit plus que des barques d'une faible portée. Dix milles au sud-sud-est, on arrive à Trissonia, îles qui semblent n'en former qu'une seule, séparées du canton de Malandrino par un canal de trois milles dans sa plus grande largeur, mais assez profond pour recevoir de gros vaisseaux. Ces écueils renferment deux ports de radoub capables de contenir trente bâtiments marchands. Leur voisinage de Patras avait donné l'idée d'en faire un chantier de construction. Véli pacha, fils d'Ali, qui en était le propriétaire, commençait à y établir une colonie, à laquelle il avait accordé des franchises. Il y avait fait bâtir une métropole pour l'évêque de Lidoriki, qu'il se proposait d'y fixer; mais, comme il n'eut pas soin de fonder son établissement sur l'apparition de quelque madone miraculeuse, il ne s'y est naturalisé qu'une trentaine de familles grecques qui vivent dans un état voisin de l'indigence.

En s'éloignant de Trissonia, on laisse au nord un rocher couronné par une chapelle dédiée à saint Nicolas, dont les autels remplacent partout ceux des Dioscures, protecteurs des marins. Les Grecs ne manquent jamais de lui adresser des vœux, en faisant des *metanoïais* (1), ou salutations, accompagnées de signes de croix, lorsqu'ils passent dans ses eaux. A onze

(1) Μετάνοια, reverentiam significat et corporis inclinationem. CRUSIUS, annotat. in III, c. Doct., p. 222.

milles de là, en prolongeant la côte, se présentent les ports de Véternitza, Kisséli et Monastiraki, que j'ai fait connaître précédemment. C'est là que finit, à proprement parler, la partie du golfe qui porte le nom de Lépante, depuis les châteaux jusqu'au cap Psoro-Mita, prolongement méridional du territoire de Couros, consacré à Apollon.

Si on porte le cap au nord-est, à partir de cette pointe, éloignée de vingt milles de Véternitza, on pénètre dans la baie de Salone, qui est le golfe de Crissa des anciens (1); et après quatre milles de navigation, en revenant au nord, on entre au port de Galaxidi. Les marins de cette échelle, qu'on a injustement qualifiés d'écumeurs de mer, après avoir longtemps fait, avec de simples barques, le commerce de la côte, se sont élevés, par leur industrie, à un degré de prospérité qu'on était loin de soupçonner. Aux frêles esquifs avec lesquels ils naviguaient terre à terre, ont succédé des bâtiments solides construits des bois de Delphes et du Parnasse, avec lesquels ils fréquentent maintenant les ports d'Italie, d'Espagne et d'Afrique. Cependant ils sont loin d'être parvenus à l'état de splendeur des Hydriotes, et il est probable qu'ils n'y atteindront jamais. Soumis au gouvernement d'Ali pacha de Janina, ils craignent de montrer leur richesse, et ils masquent leurs opérations. Ils possèdent également, sous des noms empruntés, cinquante bâtiments du port de cent cinquante à trois cents tonneaux pour la navigation au long cours,

(1) Crissa, Strab., lib. VII, pag. 323, 336, 379; lib. IX, p. 417, 418.

et soixante-dix brazzères pontées, avec lesquelles ils font en été le petit cabotage de l'Adriatique et de l'Archipel (1).

Le bourg de Galaxidi, composé de huit cents feux, s'élève sur un coteau qui n'est embelli par aucune espèce de culture. Ses habitants, qui s'y regardent comme campés, refusent d'y conduire les eaux d'une source éloignée d'une demi-lieue, dans la crainte que cela ne donne envie aux Turcs de Salone de s'y établir. Enfin, telle est leur aversion pour l'espèce musulmane, qu'ils préfèrent boire l'eau des pluies, qu'on rassemble dans des mares, et celle même de la mer, après l'avoir fait bouillir, plutôt que de compromettre leur liberté, en se procurant un des premiers besoins de la vie. Par suite de cette prévoyance, les fortunes sont déguisées sous l'aspect de la misère. Les maisons, mal bâties et plus mal meublées, offrent à peine un abri; et on n'en trouve pas une vingtaine pourvues de matelas pour dormir. Les Grecs, aussi mal approvisionnés que négligés dans leur intérieur, se nourrissent de pain de maïs, de poisson salé, de fromage, d'ail, d'ognons, d'olives et de végétaux assaisonnés avec un peu d'huile rance.

Accoutumés à ce régime dans la vie domestique, ils en conservent l'habitude sur leurs vaisseaux, où ils n'ont que du biscuit, avec quelques tonneaux d'eau, n'embarquant de vin que pour s'en servir en cas de maladie. Cette sobriété pourrait avoir ses avan-

(1) Galaxidi a été détruit. *Voy.* l'Histoire de la Régénération de la Grèce, où cette catastrophe est racontée.

tages; mais la discipline, si essentielle surtout parmi les gens de mer, reste à s'établir chez les Galaxidiotes. Grecs, et par conséquent turbulents, les matelots, qui sont sociétaires, ne respectent guère l'autorité ni le commandement de leurs capitaines. Chacun mange et boit quand bon lui semble; on se dispute lorsqu'il faut balayer les gaillards; et, pour finir les contestations, on les laisse souvent encombrés d'ordures. Les *quarts* sont arbitraires; l'un chante quand l'autre veut reposer, et il n'est pas rare de trouver le timonnier endormi à son poste, après avoir amarré le gouvernail dans la direction que le vaisseau doit tenir. Au moindre vent on amène les hautes voiles; si la tempête éclate, on les ferme toutes, et on fait vent arrière, en se recommandant à saint Nicolas. On veille et on prie aussi long-temps qu'on a peur; le danger passé, on jure, on se querelle, on danse; et la lyre de quelque Amphion goudronné calme, par des chansons, l'inquiète irascibilité de ces hommes, *dont aucun malheur ne saurait étouffer le génie riant, et qu'aucune leçon de l'adversité ne peut instruire* (1).

La bonne foi des armateurs de Galaxidi ne présente pas plus de garantie dans le commerce que leurs connaissances n'en offrent pour la nautique. Je serais loin de conseiller à un étranger de noliser leurs bâtiments, ni d'y prendre passage. Une longue expérience m'a appris que les Grecs, sur cet article, sauf quelques exceptions, sont très-exposés à la tentation de tromper

(1) Châteaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*). Les Égyptiens ont fait, dès la plus haute antiquité, ce reproche aux Grecs. Huet, *Commerce et Navigat. des anciens*, p. 69.

un chrétien qui n'est pas de leur église. Personne, pour cacher ses fins criminelles, n'est plus expert qu'eux à couvrir sa responsabilité du voile fallacieux des formes judiciaires. Les avocats, *maudits par le prophète* (1), perdraient le latin de leur grimoire vis-à-vis des capitaines galaxidiotes. Ils ont des bureaux ouverts pour se procurer à volonté des *prove di fortuna*, ou *certificats d'avaries*, de *fausses polices de chargement* afin de tromper les assureurs; et des *naufrages à volonté*, afin de s'enrichir comme d'autres le font au moyen de banqueroutes. L'action judiciaire contre eux, en un tel cas, est aussi dispendieuse qu'illusoire, à cause d'une foule de *protecteurs titrés* qu'ils peuvent acheter. Et les foudres de l'excommunication même n'ont pas de prise contre de pareilles gens. L'or a une vertu anélectrique dans ces occasions, et les caloyers, qui traitent de *peccadille* le vol fait à un Franc, offrent aux capitaines grecs des moyens aussi faciles de réconciliation avec le ciel qu'ils en ont pour se faire absoudre par les tribunaux mahométans.

On évalue à quinze millions de piastres turques le mobilier des Galaxidiotes en bâtiments de toute portée, et leurs capitaux à une somme égale. Jamais sans doute

(1) On doit éviter le ministère des avocats, surtout de ceux qui sont pétris de ruses, d'artifices et de sophismes (moufti-y-madjin). Les hommes de cette espèce doivent même être bannis de toute société, aussi bien que les empiriques ignorants (tabib djeahhil), et les maquignons obérés (mekiari-y-mufliss). Le bien de l'humanité l'exige, pour garantir les peuples de l'art insidieux des uns, des funestes effets de l'ignorance des seconds, et du trafic vil et frauduleux des derniers.

Code judiciaire des mahométans, c. IV, p. 215; par d'Ohsson.

la fortune publique des Locriens Ozoles ne s'éleva si haut, et on est étonné de trouver, dans l'état actuel de la Grèce, un semblable comptoir dans cette contrée du golfe qui n'est connue que depuis quelques années.

A deux milles, voie de mer, et à une heure de chemin par terre de Galaxidi, en remontant au nord, on entre au port de Ianaki, qui est capable de recevoir soixante vaisseaux marchands, et à une égale distance au-dessus, on voit celui d'Anémo-Campos, qu'on signale au moyen d'un écueil couronné par une chapelle dédiée à saint Démétrius. Ces mouillages solitaires sont abrités au large par des îlots couverts de chapelles qui ont remplacé un grand nombre d'autels votifs consacrés à Apollon (1), fils de Latone, protecteur de Delphes. Tels sont les gisements et les ports de la baie de Salone, du côté de la Locride.

En reprenant les mesures de cette baie à son angle d'ouverture, on trouvera un diamètre de sept milles entre la pointe de Psoromita et la base du mont Cirphis qui forme au sud-ouest le cap Macry-Nicoli, sur une profondeur double du sud-ouest au nord-est, finissant à l'embouchure du Pleistus, ou fleuve de Crisso. Au fond de ce second golfe, on aborde à la rade de Salone, mouillage spacieux, mais mal abrité, où il ne se fait que quelques chargements d'huile (2). Les habitants de Galaxidi sont en possession d'exploiter les pêcheries de cette plage abondante en huîtres et en coquillages. On a bâti au port de Salone un caravansérail fréquenté

(1) Σμινθεύς, *Iliad.*, lib. I, v. 39. Ces écueils désignés sous la dénomination commune de Apotheia sont ceux de St-Jean et de la Vierge.

(2) Des douanes, trois h. $\frac{1}{2}$ N. $\frac{1}{8}$ O., Salone, 700 familles

des voyageurs et des courriers qui, pour éviter le passage de l'isthme, y débarquent afin de se rendre par la route de Livadie dans les différentes parties de la Grèce orientale.

En reprenant le périple de la côte on trouve à onze milles de la rade de Salone, dans la partie du golfe qui porte le nom de Corinthe, le port d'Agio-Sidéri ou Djesphina (1), bassin capable de contenir vingt-cinq vaisseaux marchands. Au sortir de mouillage, qui, suivant toute apparence, fut celui d'Anticyre (2), on entre, en faisant un circuit de cinq milles, dans la baie d'Aspra-Spitia, échelle principale de la fertile Livadie. L'horizon est borné à l'orient et au nord-est par les croupes de l'Hélicon.

Quatre milles à l'est de la pointe méridionale du golfe d'Anticyre, après avoir rangé une côte nue et aride, on aborde à la calanque de Saint-Luc.

Ce mouillage, qui fut autrefois celui de Bulis (3) et de Thisbé (4), célèbre par les coquillages propres à la teinture de la pourpre, n'a plus pour habitants que des pigeons sauvages. Parfois on y voit aborder d'humbles

grecques et 500 turques. Les villages de sa banlieue sont: Sictitza, 40 f. g.; Casteli, 40 *id.*; Kokovista, 75 *id.*; Ytribitza, 40 *id.*; Troni, 50 *id.*

(1) Djesphina, village de 60 feux, situé à peu de distance dans l'intérieur des terres.

(2) Strab., lib. IX, p. 418; Plin., *Hist.*, lib. XXV, c. 5; Steph. Byz.; Horat., *Satyr.*, lib. II, *Sat.* 3; Juven., *Sat.* XIII, v. 97; Pers., *Sat.* IV, v. 16.

(3) Βοῦλις. Steph. Byz.; Paus., lib. X; Ptolem., lib. III, c. 15; Plin., lib. IV, c. 3; Tit.-Liv., lib. XLIV, c. 30.

(4) Θίσϐη. *Iliad.*, lib. II, v. 502; Strab., lib. IX, p. 410 et 411; Steph. Byz.

théories de vieillards, de femmes et d'enfants, qui se rendent en pélerinage au couvent de Saint-Luc Styrite, afin d'obtenir la guérison de leurs maux. Ali pacha, maître de la Phocide, a accordé aux religieux de cette solitude une protection à l'ombre de laquelle ils mènent une vie conforme aux règles de leur institution, sans crainte d'être molestés par les pachas de l'Eubée.

A dix milles de la calanque de Saint-Luc, lorsqu'on a dépassé l'échelle de Cocosi (1), ancrage exposé aux vents de Garbes, on entre à Saranti, dernier débouché de la Livadie. Ce port désert n'a dans son voisinage qu'une tuilerie, et à deux milles, dans l'intérieur des terres, un métochi ou ferme dépendant du monastère de Saint-Basile. Les vaisseaux ne trouvent qu'une mer houleuse près de la côte, ce qui cependant ne les empêche pas de la suivre, surtout en hiver, à cause de ses havres, dans lesquels on peut se réfugier presque à chaque encablure.

A peine a-t-on navigué pendant quatre milles, en quittant Saranti qu'on entre dans la baie de Thèbes, qui se termine par l'échelle de Dobréna ou Polaca (2). Afin d'éviter les péages, quand on prend le grand défilé de Corinthe, les colporteurs des îles Ioniennes, qui fréquentent les marchés de terre ferme, débarquent ordinairement dans ce port pour parcourir les villes de l'Attique, de Négrepont et de la Thessalie, à l'époque des foires.

A dix milles de Polaca on s'enfonce dans la partie

(1) Cocosi, port de Thespies.

(2) Elle prend son nom d'une bourgade grecque de 150 familles.



la plus resserrée de la baie orageuse de Livadostro, dont le côté septentrional est formé par les soubassements du mont Cithéron. Ce mouillage dangereux où les vaisseaux ne peuvent tenir pendant l'hiver, était celui d'Érythrée, maintenant appelé Palæa-Panagia; de Platée; et de Leuctres de Béotie.

Psato et Germano, situés à quatre milles de distance, au revers d'un promontoire escarpé qui se prolonge à l'occident, sont les échelles de la Mégaride sur le golfe de Corinthe par lesquelles les habitants de Villia et de Péra-Chora exportent leurs denrées.

Au-dessous du dernier de ces villages, gisent quatre îlots appelés Cala-Nisia, habités par des religieux et fréquentés des bergers albanais, qui y transportent leurs troupeaux au temps de l'hivernage. Ils communiquent avec les habitants de terre ferme au moyen de feux qu'ils allument pour demander des vivres, et des secours en cas de danger de la part des pirates. Enfin au midi du cap Olmies ou Malangara (1), si on se dirige vers les eaux thermales de Péra-Chora, en portant le cap au sud-est, on trouve Agrilos, ancrage de refuge pour les vaisseaux et les barques que les vents forcent de quitter l'attérage périlleux du Léché de Corinthe. La côte basse ne présente au-delà aucune espèce d'abri; et les restes des longs murs qui s'étendaient jusqu'au golfe de Saros sont les seuls indices du retranchement au moyen duquel on essaya plusieurs fois de fortifier l'Isthme, lorsqu'on eut perdu l'espoir de le couper par un canal.

(1) Il y avait un temple de Junon Acréenne, comme à Sicyone, bâti sur ce promontoire.

Voy. STRAB., lib. VIII, pag. 380.

Ce travail fut abandonné par des craintes fondées sur des idées fausses relativement à l'équilibre des eaux entre les mers opposées. Mais si les anciens se trompèrent sur ce point, ils n'ignorèrent pas que le golfe de Corinthe, comme tous les Euripes, était sujet à un mouvement périodique. Les observations peu précises que j'ai faites à ce sujet ne me permettent pas de dire si le flux et le reflux suit le cours ordinaire de celui de l'Océan, mais j'ai la certitude qu'il existe. Peu sensible aux environs de Patras et jusqu'aux châteaux, son mouvement est très-remarquable dans la baie de Salone, où la mer s'élève et s'abaisse de six heures en six heures, de manière à couvrir et à laisser à sec une grande étendue de son rivage. Au reste, ce phénomène n'est bien sensible que dans cette partie du canal, où l'on peut déterminer l'*imbat* et le *reversement* des eaux, occasionés par le changement périodique des vents, qu'il faut se garder de confondre avec les marées.

Le mouvement des brises (1) dont je parle a lieu deux fois dans vingt-quatre heures, lorsqu'il n'est point contrarié par des vents extraordinaires. En été, deux heures avant le passage du soleil au méridien, les eaux commencent à rentrer; et le vent, qui s'élève à la partie du nord-ouest, donne le signal du départ pour l'intérieur du golfe. Il n'est pas rare alors de faire le trajet de Patras à Corinthe, à la faveur de son impulsion et de la direction des courants, dans l'espace de huit à dix heures. En même temps que les vaisseaux lèvent

(1) Ce changement dans la direction des vents du golfe des Alcyons avait été observé par les anciens.

Voy. Thucyd., Hist., lib. II, 134, 84.



l'ancre de Patras, pour l'intérieur du golfe, on voit arriver les caboteurs de Céphalonie, d'Ithaque et de Missolonghi, poussés par les brises antiéoliennes qui ne s'étendent pas au-delà des Oxyes, à la hauteur desquelles il règne des vents et des mouvements soumarins diamétralement opposés. Vers minuit la scène change. Comme dans le sein Ambracique, le reversement des eaux s'opère, et le retour des navigateurs a lieu au moyen des brises qui soufflent des plus hautes montagnes de la Morée et de la Romélie. Tel est l'ordre naturel de la navigation du golfe de Corinthe, aux exceptions suivantes près. Il arrive, par exemple, après le solstice d'été, jusqu'à la fin de la canicule, que le vent d'est défend l'entrée de cette mer pendant des semaines entières. Alors l'air est frais à Vostitza et sur la côte septentrionale du canal, tandis qu'il est brûlant à Patras, où l'on ne commence à respirer qu'après le coucher du soleil. Pendant l'automne, les vents du sud-ouest et de l'occident, qui sont accompagnés d'averses, avec des intervalles de chaleur, élèvent à leur tour des trombes marines dans les lieux les plus larges du golfe. L'atmosphère est chargée d'électricité, les tonnerres se succèdent, et le gonflement de la mer ne finit qu'au moment où les vents passent au nord.

La plus grande profondeur du golfe de Corinthe est évaluée à quatre-vingt-cinq brasses (1). Les sondes rapportent de vingt-cinq à vingt-huit brasses, fond de

(1) Tous les golfes sont en général orageux, à cause de leur peu de profondeur. L'Adriatique n'a pas plus de 160 brasses de fond; le canal de Malte n'en a guère que 100; et le golfe Ambracique, de 45 à 60.

roche, entre les châteaux, et leur variation est considérable le long des plages. Les rafales sont dangereuses au voisinage de la Romélie. L'air est malsain dans la plupart de ses ports, ainsi qu'aux attérages de la Morée. Tel est l'état physique d'un golfe qui pourrait, sous d'autres auspices, être l'entrepôt d'un commerce considérable avec la Romélie, et un vaste bassin propre à construire et à exercer des flottes.

CHAPITRE XII.

Départ de Corinthe. — Contoporia, ou rivière d'Examili. — Hélisson, ou rivière de Cenchrée, maintenant appelé Kéchrïès. — Navigation depuis cette échelle jusqu'au Pirée. — Roches Scyroniennes. — Iles Méthurides. — Salamine, ou Coulouri.—Inscriptions et médailles.—Lettre de M. H. Pouqueville, relativement à cette île. — Iles Pharmacuses, ou Mégali et Mikri-Kyra. — Pirée, ou Porto-Dracone. — Arrivée à Athènes.

Tout étranger doit un pélerinage à Athènes; c'est la Kéabé (1) des antiquaires et des savants. On ne peut guère se vanter d'avoir vu la Grèce si on n'a pas visité la ville de Minerve. J'y devais un voyage; et au lieu de prendre le chemin de l'Isthme, que je me proposais de suivre à mon retour, je me dirigeai avec mes compagnons vers Cenchrée, ou Kéchriès, après avoir expédié en avant un homme pour noliser un bateau destiné à nous transporter au Pirée.

Notre route par terre était de deux lieues et un quart en coupant obliquement l'Isthme du nord-ouest au

(1) Kéabé, ou Kaba; la maison sainte de la Mecque.

sud-est. Après avoir insensiblement monté dans la dernière de ces directions pendant une demi-heure, nous prîmes un chemin creux qui nous conduisit à la rivière d'Examili, torrent que les géographes appellent Contoporia. Il prend ses sources deux lieues au sud-est d'un pont en pierre de deux arches, sur lequel on le passe en hiver, et il se jette, au-dessous, dans le golfe de Corinthe, après avoir fait tourner plusieurs moulins. Nous le guéâmes presque à sec, et je relevai son embouchure une lieue et demie au nord-est du Léché, à l'extrémité des longs murs qui servaient à fortifier le col de la presqu'île. Nous marchâmes aussitôt à travers un terrain aride, et à trois cents toises du Contoporia, je me trouvai sur des ruines qui me firent présumer que nous étions dans un ancien faubourg de Corinthe (1). Je m'éloignai de quelques pas, à la droite du chemin, pour examiner un massif en maçonnerie de l'espèce que Vitruve appelle *opus reticulatum*. Ce monument, que je crois sépulcral, a encore des portes obstruées et un escalier par lequel on montait à sa partie supérieure, qui est terminée en terrasse. A peu de distance à l'orient, je remarquai un autre tombeau d'une architecture plus ancienne, et une quantité de débris entremêlés de briques, de quartiers de marbre et de pierres de taille, indices d'un lieu autrefois habité.

A un mille des tombeaux, ou, si l'on veut, du faubourg qu'on croit être le lieu rendu célèbre par

---

(1) Tout annonce qu'il exista dans cet endroit une grande bourgade. Le voisinage des carrières dut y fixer les ouvriers, et le commerce en faire un entrepôt.



l'entrevue d'Alexandre et de Diogène, qu'un même jour vit mourir, l'un sur le trône de Darius, à Babylone (1), et l'autre dans son tonneau, au milieu de la populace de Corinthe, nous arrivâmes au beau village d'Examili. Des femmes albanaises, qui lavaient au bord d'une large fontaine revêtue d'une muraille, dont les eaux s'épanchent dans la mer des Alcyons, s'empressèrent de nous offrir des rafraîchissements. Nous fîmes halte à l'ombre d'une grande maison de campagne de Kyamil bey, d'où je relevai, une lieue au sud-est, le village d'Examili-Apano; et trois quarts d'heure au nord-ouest, celui d'Examili-Cato, qui, avec le hameau de Mezzano, ou Xylo-Djara, placé au centre, renferment une population de soixante-dix-sept familles chrétiennes. J'eus occasion d'observer de nouveau que les hameaux schypetars sont mieux bâtis et plus propres que ceux des Grecs. Des fours construits en pyramide formaient une espèce de rang de pavillons alignés comme un camp devant les maisons, dont la blancheur éblouissante établit un contraste pittoresque avec le fond vert des orangers et des arbres qui les environnent. Je ne pus voir cette contrée sans penser à Euphranor, qui fut un des plus grands

(1) La première année de la CXIV^e olympiade, Alexandre, âgé de trente-trois ans et huit mois, mourut à Babylone, le 29 Thargélion (1er juin, 324 ans av. J. C.); et le même jour, Diogène le Cynique termina sa carrière dans un faubourg de Corinthe, âgé de quatre-vingt-dix ans. *Voy.* Plut. Sympos., lib. VIII, c. 1; Diogen. Laert., l. VI, c. 2, § 2; Chron. Pasch., p. 138, édit. de 1658.

peintres de son siècle (1), né sur l'Isthme, auquel les habitants de Pharès avaient consacré un marbre (2).

A un demi-mille de la station où nous nous étions arrêtés, nous laissâmes à gauche une carrière remplie d'une quantité considérable de ruches d'abeilles qui sont beaucoup mieux soignées que dans les autres parties de la Morée. La *Spina*, qui détermine à cette hauteur la séparation des versants, est formée par une arête calcaire qui se recourbe du sud-est au nord-ouest, jusqu'à Thermé, source d'eau chaude qu'on trouve près de la baie d'Agrilos, sur le chemin de Corinthe à Péra-Chora. Après avoir dépassé la borne de l'Isthme consacré au soleil, nous marchâmes pendant deux milles à l'orient, sur un terrain pierreux entremêlé de genêts odorants. Bientôt après, nous descendîmes dans une gorge évasée que parcourt l'Hélisson, ou rivière de Kéchriès, qui serre la base des montagnes de Sophico, ou monts Solygiens, d'où il se rend au golfe de Saros. Nous approchions de cette mer au-delà de laquelle je découvrais Égine, Salamine, les côtes bleuâtres de l'Attique et les coupoles des monts Épidauriens, lorsque j'aperçus sous nos pas les encadrements de plusieurs édifices helléniques. C'étaient les seuls signes auxquels on pût reconnaître la ville de Cenchrée qui entourait le mouillage, où l'on ne trouve plus qu'une douane et quelques magasins.

« Cenchrée est encore sur pied, » écrivait Desmou-

---

(1) Paus., lib. I, c. 3; Quintil. Institut. Orator., lib. XII, c. 10.

(2) *Voy.* liv. XII, c. IV, de ce voyage.

ceaux en 1668. « Il y a fort peu de Turcs, et plus de « 2000 Grecs » (1). Thevet rapporte dans sa Cosmographie (2), « qu'il y avait de son temps un évêque « nommé Héraclius, homme de bonne vie. Je passai, « dit-il, six jours avec lui, partageant sa table, man- « geant comme lui pain, caviar, pois, salade, et buvant « très-bon vin; il m'assura que son évêché lui valait, « chacun an, cent douze ducats. » La ville, la métropole et les autels du vrai dieu ont disparu de cette terre consacrée par l'apôtre qui la purifia du souffle impur de l'idolâtrie.

Je vis près du môle, qu'on distingue par quelques restes qui s'avancent dans la mer, deux colonnes en granit, seuls débris servant à rappeler les temples de Vénus, d'Esculape et d'Isis, que je cherchai inutilement (3). Il n'en fut pas de même des bains d'Hélène (4), qu'on trouve à l'occident du port, à l'endroit appelé *Mylos*, le Moulin. Les habitants, qui ont oublié leur nom historique, fréquentent cette source thermale, qui est salée, pour y trouver la guérison de plusieurs maladies.

J'aurais desiré pousser mes explorations vers le stade où se célébraient les jeux isthmiques (5), et visiter

---

(1) Desmouceaux, à la suite des voyages de Bruyn, t. V, p. 485.

(2) Comosgraph. de Thevet, t. II, l. XVIII, fol. 799.

(3) Cenchrée dut être un comptoir très-considérable; saint Paul y avait établi un évêque appelé Lucius.

Rom. 16, v. 2. LEQUIEN, *Oriens Christianus*.

(4) Paus., lib. II, c. 2.

(5) Le stade se trouve à une demi-heure N. de Kéchriès.

le commencement du canal destiné à établir la communication entre les deux mers; mais le temps nous pressait, et d'ailleurs les recherches que je méditais avaient été faites par d'autres voyageurs (1). Il fallait profiter du vent favorable; les douaniers assuraient que nous arriverions au Pirée avant le coucher du soleil. Nous fîmes donc aussitôt embarquer nos bagages, tandis que le capitaine de port expédiait notre patente de santé, mesure de police adoptée par les Turcs de-

(1) « Trois milles plus bas que le fonds du golfe la côte avance « en pointe assez plate. Nous la coupâmes en droiture et nous « arrêtâmes auprès d'une petite église grecque presque enterrée « dans les buissons et entourée de ruines. Ce lieu manque d'eau, « celle des puits étant salée. Deux heures de chemin plus loin « nous trouvâmes une sépulture, la plus ancienne que j'aie vue, « après celle des rois d'Égypte. Elle est sur la gauche du grand « chemin, à un jet de pierre de la mer.

« Le piédestal est à huit pans, ayant quelques douze pieds de « diamètre, porté sur un rang de degrés de pierres fort grossières, « qui en faisaient le tour. La seconde assise au-dessus des mar- « ches est une base ionique, qui règne également sur toutes les « faces. Cette base, élevée à plomb, était couronnée par une cor- « niche relevée en huit frontons. Le dernier allait mourir contre « un autre piédestal fait en manière de lit de repos, de huit « pieds sur quatre et demi, historié de reliefs fort grossiers. Sur « ce lit était une femme couchée sur le côté gauche, la tête en « quelque façon appuyée sur le coude et le bras droit passé der- « rière le dos. La tête et tout son corps est sous un grand drap, « dont les plis font voir l'attitude de la figure. Il ne permet d'en « voir que la forme, sans en découvrir aucune partie, car son « visage est absolument caché, ainsi que ses mains. Quoiqu'elle « soit fort grossièrement travaillée, il ne laisse pas que d'y avoir « de l'art à cette draperie; et comme elle était élevée de douze « pieds, l'ouvrage pouvait en paraître plus délicat à cause de la

puis le séjour des Français dans les îles Ioniennes. Ainsi, grace à l'abolition des vieilles routines, les voyageurs ne se trouvent plus à la merci des gens de mer, qui sont tenus de produire ce passeport, sur lequel on inscrit les noms de leurs passagers et l'état de la santé publique.

Nos marins étaient des Grecs d'Égine, île qui n'est plus connue maintenant que par ses amandes, regardées comme les meilleures de la Grèce; et nous étions convenus qu'ils nous conduiraient terre à terre, en dedans de Salamine. Mon dessein, en cela, était de reconnaître la côte dans toute son étendue; et si la prédiction des Turcs de Cenchrée s'accomplissait, il nous restait assez de soleil pour nous éclairer jusqu'aux attérages de l'Attique. Le vent du sud-ouest faisait bondir notre esquif; la mer secondait nos désirs, et la vague docile semblait fuir devant nous, quand nous passâmes devant le port abandonné de Schœnus, que les marins nomment Cocosi. J'apercevais quelques troupeaux de chèvres épars sur la plage où campèrent autrefois les légions romaines, lorsque Néron, confondu parmi les travailleurs, les encourageait à creuser ce canal, dont l'entreprise devint proverbiale pour exprimer une chose impossible: *Isthmum fodere*. A deux heures après midi, nous étions sous

---

« distance. Elle est de marbre blanc, aussi bien que le matelas « sur lequel elle est couchée; mais il est devenu si noir par les « pluies, qu'on aurait peine à le reconnaître sans un peu d'atten- « tion. La statue est maintenant renversée par terre avec son « matelas, mais elle ne s'est point brisée. » Desmouceaux.

les roches Scyroniennes; et on me montra quelques cabanes du village de Kénetta, voisin d'un lieu où l'on trouve, suivant M. Fauvel, les ruines d'une chapelle dédiée à Ino et Mélicerte. Je distinguais la voie en forme de galerie, qu'Hadrien avait fait pratiquer, dans une largeur de dix pieds, sur le flanc des rochers presque perpendiculaires des monts Œniens. J'observai, à-peu-près à mi-chemin de cette corniche, une échancrure qui a peut-être toujours existé, sur laquelle on a jeté un pont volant formé de solives recouvertes de branchages, destiné à continuer le passage. La mer déferlait avec fracas au-dessous de ce saut dangereux, qui est le chemin vicinal réservé aux seuls habitants de Mégare, qu'on exempte de passer par le grand défilé, lorsqu'ils se rendent au marché de Corinthe.

Nous avancions vers Salamine; j'allais entrer dans le détroit où Thémistocle, fils de Néoclès, triompha du roi des rois et de ses hordes innombrables. Chaque coup de rame, chaque souffle de vent, qui faisaient avancer notre barque, me rapprochaient du théâtre de la victoire de ce héros, libérateur de sa patrie. Mon cœur palpitait au souvenir de ces temps. Je pensais aussi à la gloire qu'eut Salamine d'avoir donné le jour à Solon et à Euripide, lorsque la brise, qui s'était ranimée, expira subitement. On se mit aux rames pour doubler le cap Minoa (aujourd'hui appelé Sybasi), et nous n'atteignîmes la première des îles Méthurides qu'au moment où le soleil disparut à nos regards. Nous étions si près du Nisée, que nous pouvions entendre la voix des pêcheurs qui y rentraient; et bientot après nous aperçûmes la fumée des habitations de Mégare.

Nous portâmes aussitôt le cap vers le canal de Salamine (1). Cette île, que les modernes appellent Coulouri, à cause de la ressemblance de sa grande baie avec la courbe d'un fer à cheval, a perdu son nom historique et sa population grecque. Cinq cents Schy-

(1) Comme je ne suis pas descendu à Salamine, et que j'ai navigué dans son canal pendant la nuit, je crois devoir remplir cette lacune par l'extrait d'une lettre que mon frère m'écrivait à la date du 1er janvier 1816.

« Notre caravane, dit-il, se composait, en quittant Patras, de M. du Bouchet Saint-André, vice-consul de France à Nauplie, de son drogman, M. Saint-Sauveur, et de deux domestiques. Après avoir suivi la côte par Vostitza, Acrata, nous arrivâmes le troisième jour à Corinthe, où il fallut loger au khan, et nous contenter d'un peu de pain, qui nous fut fourni par un médecin crétois. Le lendemain, je quittai MM. Saint-André et son interprète, pour prendre la route de Kéchriès. En traversant l'Isthme, je me retournai plusieurs fois vers Corinthe, pour lui donner ma malédiction. Je pensai à Médée et à l'affreuse réputation que quelques Grecs menteurs ont faite à cette princesse, à laquelle je sus bon gré d'avoir châtié le peuple le plus insolent et le plus inhospitalier de la terre. Arrivé à Kéchriês, le vieux douanier Émir Achmet me reçut avec tant de politesse et d'empressement, que je résolus de passer le restant du jour pour jouir de sa compaguie et visiter les environs du port. Tu avais raison de me vanter la beauté du golfe de Corinthe; je l'ai trouvé magnifique, et les montagnes de la Solygie, les plus pittoresques du monde.

« Avant la nuit, je nolisai une barque d'Égine; et le lendemain à l'aube, nous fîmes voile pour Athènes. Jamais lever du soleil ne fut plus beau; une légère brise de terre ridait à peine la surface de la mer. Elle s'assoupissait par intervalles, et on venait de se mettre aux avirons, lorsque me retournant vers les montagnes de la Mégaride, je vis flotter autour de leurs sommets des *écnéphies*, ou nuages blancs, qui tourbillonnaient

petars, enfants du Caucase, ont succédé à la postérité des guerriers compagnons d'Ajax. Leurs familles, réparties dans deux villages, s'adonnent à la culture d'un

---

dans les airs. Soit habitude d'observer, instinct ou pressentiment, je craignis une tempête. J'en avertis les matelots, en les engageant à forcer de rames, afin de gagner le port de Colouri. Ils me répondirent, en riant, *de ne rien craindre;* μὴ φώϐας! Vingt minutes s'étaient à peine écoulées, que les vents se déchaînèrent avec violence. Je crois que les marins me prirent alors pour un sorcier? Ils me regardaient avec de grands yeux qui annonçaient l'étonnement et la frayeur. Ποῦ θὰ πᾶμε, αὐθέντη; *où nous réfugier, seigneur?* me demandèrent-ils. — A Colouri? —Impossible; — A Athènes? — Impossible; rétrogradons. — Il n'est plus temps; que Dieu nous soit en aide!.....— Représente-toi, mon ami, un canot non ponté, que le vent semblait prendre plaisir à faire disparaître, tantôt au fond des abîmes, ou bien à pousser en voltigeant, sur des montagnes d'écume, puis enfin à couvrir de lames qui nous perçaient jusqu'aux os. Non, le récit d'Idoménée n'est point une fiction; il avait éprouvé une pareille tempête, ou bien le poëte faisait le récit de la mienne par anticipation. Pour abréger ma narration, je te dirai qu'après plus de trois heures d'agonie, et touchant presque à Salamine, les vents, qui semblaient ne pouvoir plus augmenter, firent un dernier effort pour nous en éloigner. Ce fut alors que j'élevai ma pensée vers le Ciel, en disant à ma famille et à mes amis un adieu, que je crus être le dernier! Mon domestique, qui me tenait embrassé, afin de m'empêcher d'être enlevé par les lames devenues tièdes (*), proposa de me sauver à la nage. Mais hélas! la mer bouillonnait; sa couleur était ardoise; tout espoir de salut était inutile, lorsque, poussés par une montagne d'eau, nous fûmes jetés dans une anse de l'île, à laquelle nous ne croyions plus pouvoir aborder.

(*) Plutarque avait remarqué que la mer devient chaude lorsqu'elle est agitée par la tempête. *Quæst. Natur.*

sol aride couvert d'oliviers et surtout de pins, qui produisent la résine qu'on mêle aux vins de l'Attique et du continent. Je vis un bâtiment chargé de Coulou-

---

« Une caverne profonde, qui est probablement celle où Euripide se retirait pour composer ses tragédies (*) (car il n'y en a pas d'autre dans toute l'île), fut notre asyle. Je prends mes notes sous sa voûte; nous y sommes établis, on vient d'allumer du feu; nous nous trouvons bien. Nos marins ont abattu un vieux olivier et des arbres résineux, qui donnent une flamme éclatante. Je compte à sa lueur cinq individus qui formaient l'équipage et les passagers de notre barque. Je vois avec plaisir qu'il ne nous manque personne : du reste, nous ne ressemblons pas mal à une compagnie de démons échappés de quelque sabat.

« Maintenant que je suis à l'abri du danger, et que mes habits sont à peu près séchés, ne crois pas que j'aie fait à la mer ce les Napolitains font au Vésuve, quand le péril est passé. A l'exemple des Grecs, je l'ai, au contraire, remerciée de ne m'avoir pas englouti; je l'ai appelée belle, aimable, douce, et lui ai jeté des branches de thym. Ce n'est pas que je sois satisfait de ses procédés, mais je la traite comme on traite les tyrans;... je suis dans une île, et il faut en sortir.

« La tempête nous a donné de l'appétit; la faim se fait sentir, et nous sommes sans provisions. Je prends le parti d'envoyer un exprès au village le plus voisin, qu'on dit cependant éloigné de deux heures; mon homme part, il est parti. En attendant son retour, nous nous amusons à pêcher. Je prends une vingtaine d'oursins, et les marins, trois grosses huîtres appelées *pieds d'âne* (γαιδαροπώδια); mais leur odeur me révolte, et je n'éprouve pas encore assez de besoin pour en manger. Je rentre dans la caverne, et je viens me reposer auprès du brasier. Le voyageur qui a si bien décrit Salamine, dont il fit le tour dans une heure de temps, quoiqu'elle aît plus de deux

(*) Aulugel., *Noct. Attic.*, lib. XV, c. 20.

riotes, qui revenaient de Boudron, dans l'Asie. Mineure, où ils vont en été travailler à la récolte de la résine, qu'ils s'entendent parfaitement à extraire des

---

cent vingt stades de circuit (environ huit lieues et un quart), a bien manqué son coup, en ne nous donnant pas un récit aussi exact de la grotte dans laquelle je me trouve. Il aurait dit qu'elle fut la retraite de la fille d'Alcathoüs, qui s'y réfugia pour fuir le courroux de son père. L'eau qui filtre à travers les crevasses du rocher aurait été pour lui les larmes de cette Péribée pleurant son premier infidèle. Nous avons perdu un épisode..... Mais mon messager arrive!

« Il m'apporte pour le prix de huit francs, car je compte *en homme de petite famille*, parce que je suis accoutumé à payer mes dépenses; il m'apporte, dis-je, un pain de son, une volaille étique et deux bouteilles de ce vin (que tu connais) qu'on aromatise avec de la sauge et du goudron. On plume la pauvre poule, sans l'avoir vouée à Esculape, auquel nous avions grand besoin de nous recommander à cause de nos meurtrissures; et on ne daigne pas même brûler une plume de sa queue, pour chasser *les esprits des cavernes*. On l'étend sur les charbons, on la dévore des yeux; ..... elle est rôtie, dépecée, et mangée dans un clin-d'œil.

« Je ne répéterai point que Coulouri est l'ancienne Salamine. Je viens de m'écorcher les pieds à parcourir ses coteaux arides, sans y trouver aucunes traces de ces bosquets éternels qui occupent une si belle place dans les romans; et je rentre pour me reposer. Néanmoins, c'est toujours la patrie des abeilles, et on la reconnaît à ses montagnes couronnées de pins; c'est là tout ce qui reste de sa physionomie antique.

« Quelle nuit tumultueuse s'est écoulée! La mer, de plus en plus courroucée, ne nous permet pas de nous risquer de nouveau. D'après l'idée qui me fut donnée par nos marins, j'ai écrit au prieur d'un couvent peu éloigné de vouloir bien m'envoyer des vivres; ce qu'il a fait, en m'invitant à me rendre auprès de lui. Sa chartreuse, où j'arrivai vers le soir, après

pins. Ainsi, dans le vaste empire ottoman, on voit partout des Pélasges Schypetars exercer des métiers qui les obligent de voyager ou de servir à l'étranger.

---

trois quarts de lieue de chemin, ressemble, à cause de ses murailles et de ses tours crénelées, à un château gothique. Elle est située au penchant des montagnes qui font face à la Mégaride. Les moines me reçurent avec cordialité; et quoiqu'ils fussent dans le carême de Noël, ils ne jugèrent pas à propos de me le faire observer. On alluma du feu dans une cellule fort propre; on tua des volailles, on fit cuire du pain sous la cendre; et tout cela s'exécuta, contre l'ordinaire, sans vacarme et sans confusion.

« Le couvent, qui est dédié à la vierge *Phanéromenie*, se compose d'un prieur, de vingt-deux caloyers et de vingt-quatre frères laïcs ou domestiques. L'Hegouménos, qni était occupé à diriger les travaux de la campagne, étant de retour, voulut assister à mon souper, auquel on préluda, en me présentant un verre d'eau-de-vie de miel, nectar qui mériterait le suffrage des plus fins gourmets. J'appris, en conversant avec sa sainteté, que la majeure partie des revenus de la mense abbatiale consistent en oliviers plantés dans la Mégaride; et tout en criant *misère*, je ne laissai pas de voir qu'on était fort à son aise. La cloche, car il y en a une, ayant sonné, le prieur me quitta pour se rendre au chœur, où je ne tardai pas à le suivre. Le lendemain, je visitai en détail l'église; dans laquelle je comptai huit colonnes de marbre et de granit. J'ai vu beaucoup de métropoles depuis plus de douze ans que je voyage dans la Grèce, mais jamais aucune où les figures à fresque soient aussi multipliées. Je ne crois pas exagérer, en disant qu'il y en a plus de cent cinquante mille; car, indépendamment des diables qui tourmentent une quantité de Turcs entassés avec des évêques, des pachas, des patriarches et des sultans, que les peintres grecs ne manquent jamais de mettre en enfer; le nombre des saints et des anges est innombrable. Il fallut entendre une longue histoire de sainte Marine, qui est représentée cassant la tête à

Ceux de Salamine rentraient, semblables aux oiseaux de passage, pour hiverner dans leur île, et y vivre en famille jusqu'au printemps, qui est l'époque de leur émigration annuelle.

Après avoir doublé le cap Minoa, qu'on appelle Sybasi, nous entrâmes dans la passe nommée Troupia (le Trou); et nous naviguâmes sur une mer aussi calme que les eaux d'un lac. On profita de ce qui restait de jour pour souper; et les vents de terre nous fa-

---

Lucifer avec une hache-d'armes, et une multitude d'agiologies dont les moines régalent volontiers les curieux (*).

« Je ne me fis pas de scrupule de demander qu'on abrégeât ces récits, pour visiter les cellules, que je trouvai propres et bien meublées. On me conduisit ensuite au tombeau de saint Lavrenthios, dont on me fit l'histoire dans le plus grand détail. Elle ressemble au fond à celles que nous connaissons, à l'exception pourtant que les Français y jouent un rôle religieux, que je regarde comme une politesse de l'invention du supérieur, auquel je venais de donner un cierge pour ce fondateur de son abbaye. En revanche, je dus accepter une poule et un flacon d'eau-de-vie de miel, après quoi; nous nous quittâmes, en nous souhaitant réciproquement de longues années. Le prieur retournait à ses travaux, lorsque nous reprîmes le

(*) Celle de saint Lavrenthios, fondateur du monastère, est surtout d'une naïveté particulière. Ils me dirent comment ce béat, s'étant transporté vers le patriarche de Constantinople, auquel il avait d'importants avis à communiquer, fit connaître sa mission par le miracle suivant. Comme on lui faisait faire antichambre dans une pièce à peine éclairée par *un rayon de soleil* qui perçait à travers le volet d'une fenêtre, il jeta le bissac dont il était chargé sur *ce rayon*, auquel la besace resta suspendue comme sur *un cordeau*. A cet indice, les serviteurs du patriarche s'empressèrent de donner avis à leur maître de ce que Lavrenthios venait de faire; et admis en sa présence, il lui révéla des choses plus extraordinaires que le miracle du sac resté suspendu à un rayon de soleil.

vorisèrent assez pour permettre de nous rallier, sur les dix heures du soir, à l'échelle de Condura, qui est le dernier port du royaume de Morée, du côté de l'Attique. Nos matelots commencèrent alors à chanter l'hymne funèbre de saint Jean Damascène, qui rappelle les moments fugitifs de l'homme au banquet de la vie. Vingt siècles plus tôt, leurs ancêtres auraient fait

---

chemin orageux du canal, où le vent et les flots conjurés nous poussèrent enfin jusqu'au Pirée.

« Voilà, mon ami, le récit de ma triste navigation. Je n'omis pas, tandis que j'étais à Salamine, de recueillir sur les lieux les médailles et les inscriptions que je pus me procurer, et auxquelles je joins celle écrite sur un rocher voisin de Psytalie, qui me fut communiquée par les Pères (*).

(*) *Bronze.* Tête d'Apollon, à droite.

R. ΣΑΛΑ. Bouclier béotien, sur lequel est l'épée d'Achille.

Sur un marbre :

ΘΕΟΔΩΡΟΣ
ΜΝΗΣΑΡΧΟΥ
ΑΝΑΦΛΙΣΤΙΟΣ

Inscription communiquée.

Elle existe sur un rocher du continent, presqu'en face de l'île appelée Mikri-Kyra, où elle est écrite en très-grands caractères.

ΟΙ ΠΡΥΤΑΝ Ϲ ΤΗϹ.
ΙΠΠΟΩΝΤΙΔΟϹ ΦΥΛΗϹ ...Λ... Ε.....Ρ
ΕΧϹΕΒΗϹΑΝΤΕϹ ΤΗΝ ΘΕΟΝΑΥΤΟΥϹΑΝΕΓΑΥΑΝ.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟϹ ΜΥΤΡΟΔΩΡΟΥΕΤΥΧΔΗΟΔΙΑΙΟϹ
ΘΑΛΑΜΟϹ ΕΥΚΑΡΠΙΔΗΕ ΙΕ ΒΟΥΛΟΡΟΠΙϹΙΟΕ
..................Γ..................
..........ΠΕΙΡΕΕΝ...Α
................ΡΙ.

retentir sur la même mer les chants de leurs Hydrophories (1), mêlés aux noms des héros, défenseurs de la patrie, en invoquant les charmes mystérieux des étoiles, arbitres du Destin (2). Entouré des ombres de la nuit, je prêtais une oreille attentive à des chants non moins sublimes, dont l'écho répétait les sons aussi solennels que les sentiments religieux qu'ils exprimaient. Je distinguais par intervalles, à la lueur des éclairs, les faîtes des monts Géraniens, qui semblaient défier le tonnerre. A minuit, nous aperçûmes les feux d'Éleusis, et nous entrâmes dans le canal des îles Pharmacuses, surnommées Mégali et Mikri-Kyra. En nous approchant de la terre ferme, nous accostâmes des pêcheurs qui harponnaient au fanal, en répandant quelques gouttes d'huile à la surface de la mer (3). Nous évitâmes le promontoire Anchiale, sur lequel est gravée l'inscription qui fut communiquée à mon frère par les moines de Salamine. La mer brisait avec force contre cette partie du rivage; et un beau clair d'étoiles, qui avait succédé au coucher du croissant, nous permit d'entrevoir l'endroit du canal appelé Pérama (4). Un fanal de gardes-côtes nous fit connaître

---

(1) Fêtes particulières à l'île d'Égine dans lesquelles on faisait une commémoration particulière des hommes qui avaient péri à l'époque du déluge.

Hesych.; Pind. Nem. od. v; Plut. Quest. Grec.

(2) Orphée les appelle *filles du Ciel et de la Nuit*, *arbitres du Destin*. Poet. Græc. Min., p. 503.

(3) Les Grecs nomment ces feux περίφανια, et leur manière de pêcher est celle des anciens (*V.* Oppian., lib. IV, et Q. Smyrn., lib. VII, v. 568).

(4) C'est le même lieu, large de deux stades, où l'on passait,

le port Phoron, qui a conservé son nom (1); et après avoir passé au N. de Psytalie (2), îlot inhabité, nous attérâmes sur la presqu'île de Munichie, d'où nous tirâmes quelques bordées pour entrer au Pirée. Il était deux heures après minuit lorsque nous dépassâmes le phare sur lequel on n'entretient plus de feux, et nous suivîmes des balises pour venir jeter l'ancre près de la douane, située à l'occident du port.

La nuit, qui n'est, dans les beaux climats de la Grèce, que l'absence du soleil, enveloppait le Pirée d'une demi-teinte, qui permettait de compter les vaisseaux marchands et les barques mouillées à peu de distance. Les vents semblaient endormis dans le sein d'Amphitrite; un air suave parfumait l'atmosphère, et les coqs annoncèrent la troisième veille de la nuit, avant que je me fusse décidé à quitter un spectacle qui occupait mes pensées. J'entrai dans la douane, afin de me reposer; mais ce fut en vain que j'invoquai le sommeil. Je comptais les heures, et j'attendais avec impatience celle qui devait me faire jouir de la vue de l'Attique, que j'avais inutilement désiré de parcourir, au temps de mon premier voyage dans la Grèce. Alors mon existence était soumise à la volonté de ceux dont

---

comme on le fait encore, du continent dans l'île de Salamine, et que Xerxès voulait faire combler, lorsqu'il s'en trouva empêché par la bataille dans laquelle les Perses furent vaincus.

Voyez STRAB., lib. IX, p. 395.

(1) Port des Brigands, Strab., lib. IX, p. 395; Corsini l'a mis à tort aux nombre des dêmes de l'Attique (*Fast. Attic.*, part. I, Dissert. 5, § 5, t. I, p. 196).

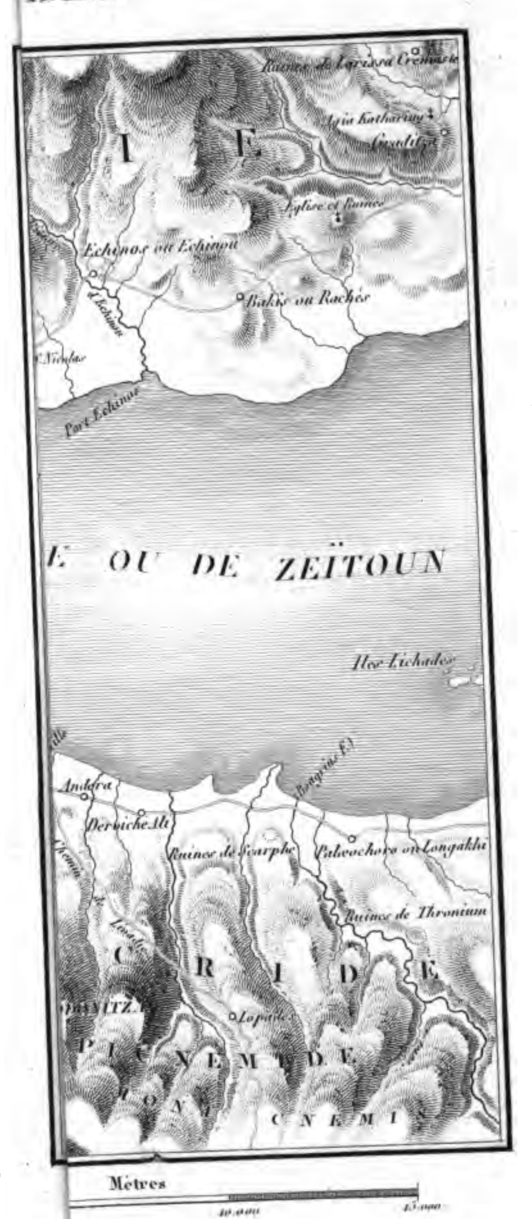
(2) Ψύτταλεια, Steph. Byz. Νήσιον ἔρημον πετρῶδες, Strab.

je dépendais par le droit de la guerre, qui est, en Turquie, la dure condition de l'esclavage. Maintenant, maître de mes actions, désiré et attendu par mes amis qui habitaient Athènes, j'allais enfin voir cette ville et contempler à loisir ce qui reste de sa splendeur.



FIN DU TOME QUATRIÈME.

ISINS



Ruines de Larissa Cremaste
Agia Katharina
Gardilza
I
E
Eglise et Ruines
Echinos ou Echinou
Bakhès ou Rachès
Port Echinos
E OU DE ZEÏTOUN
Iles Lichades
Andera
Dervîche Ali
Ruines de Scarphe
Paleochora ou Longakhi
Ruines de Thronium
Chemin de Livadie
C R I D E
Lopatès
Mètres
10.000
15.000

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



